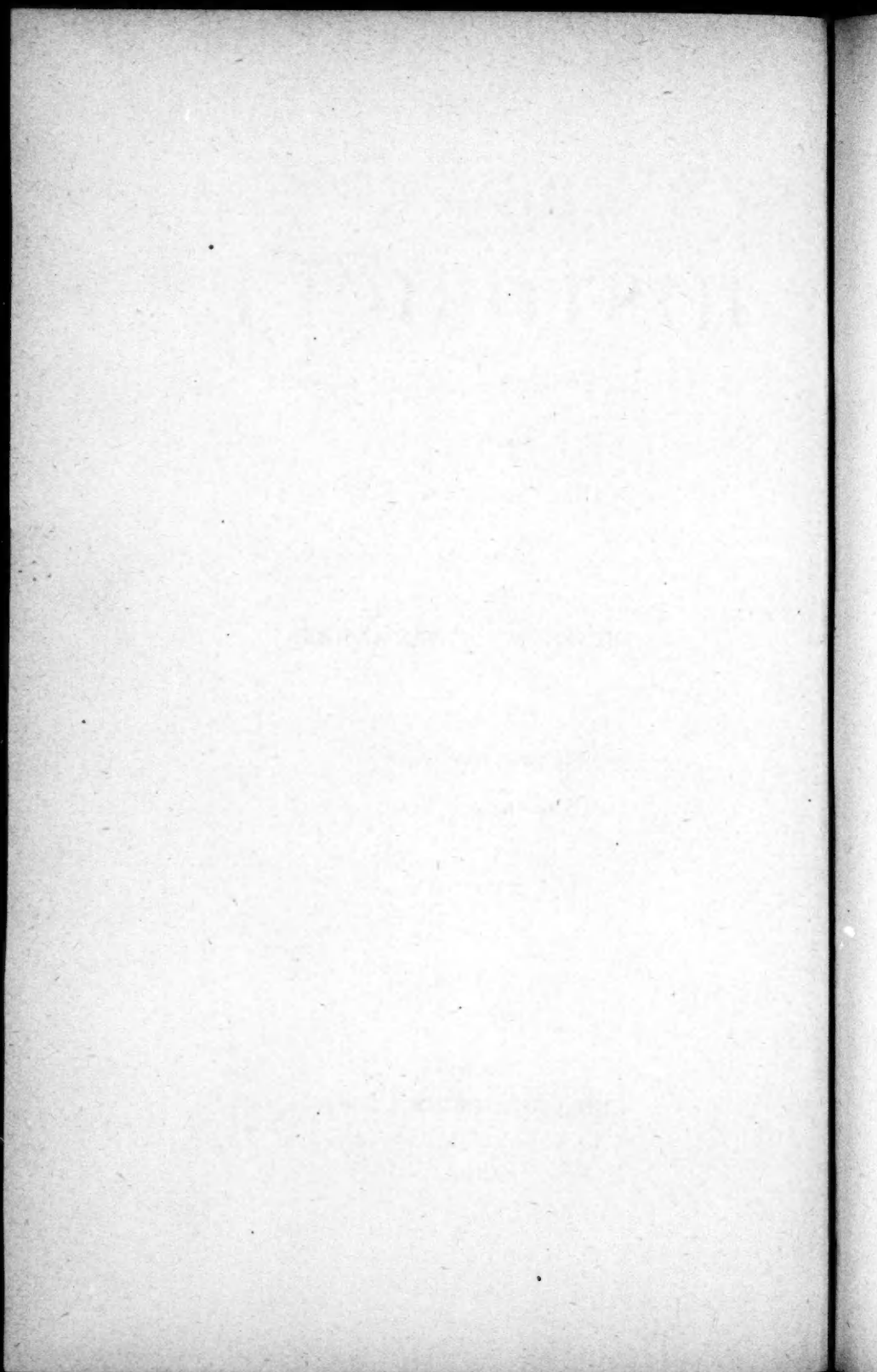


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

#109

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET LOUIS EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE

TOME CENT SOIXANTE-SIXIÈME

Janvier-Avril 1931

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1931

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1931

D

1

.R6

t. 166-167

1931

H

~~R3282~~

~~v. 166-167~~

JAN 6 - 1932

303571

B. P.

RECEIVED

1932

1932

LES LUTTES PRIMITIVES D'ATHÈNES ET D'ÉLEUSIS

Ὀρῆσιν δ' ἄρα τῷ γε περιπλομένῳ ἐνιαυτῶν
παῖδες Ἑλευσινίων πόλεμον καὶ φύλοπιν αἰὲν
αἰὲν Ἀθηναίοισι συνάξουσ' ἥματα πάντα.

(Prédiction de Déméter à Métaneira d'Éleusis,
Hymn. hom. εἰς Δήμητρα, 265-267¹.)

INTRODUCTION : CE QUE PEUT APPRENDRE L'ÉTUDE DE LA « VOIE SACRÉE »

Quelques remarques historiques peuvent s'imposer à la réflexion du voyageur érudit, s'il suit à pied la Voie sacrée, d'Athènes à Éleusis²; voire au savant moins favorisé, qui, de son cabinet, sans le bénéfice d'une plus directe instruction, voudrait relire, par exemple, la *Périégèse* de Pausanias, en la complétant à l'aide d'autres sources³. — Route de processions, trait d'union (d'union sacrée !) entre le *hiéron* des Deux-déeses et la cité de Pallas, la célèbre voie est, et reste certes, cela d'abord; même, elle a dû à sa destination religieuse l'intérêt édilitaire que les Anciens, mieux que les modernes, lui ont parfois accordé. Il n'est pas pourtant besoin d'une trop vive attention pour qu'on observe, en la parcourant — en scrutant aussi la destination des édifices qui la jalonnaient, çà et là, à la manière de « reposoirs », parmi les tombeaux des mystes — un dispositif qui paraît bien n'avoir été réglé qu'au terme de vifs débats : disons-le, de longues guerres, entre les deux cités sises aux points extrêmes. Au passage, les successifs lieux de culte semblent s'opposer plutôt qu'ils ne s'associent : *côté Athènes*,

1. La correction Ἀθηναίοισι, au v. 267, due au premier éditeur du *Moscoviensis*, a été justifiée : *Rev. philol.*, juillet 1930, p. 257 sqq. (Ch. Picard).

2. L'étude de F. Lenormant, *La Voie sacrée éleusinienne*, a beaucoup vieilli; cf. P. Foucart, *Les mystères d'Éleusis*, 1914, p. 302-305.

3. *Attika*, I, ch. xxxvi; cf. le copieux et si précieux commentaire de J. Frazer, *Pausanias, Descriptio of Greece*, I, I, pour toute cette partie de la *Périégèse*.

côté *Éleusis*, il y a là, du moins, comme après les luttes de partis et de villes, maintes traces, marquées sur le terrain, de dures compétitions, qu'on devine à la fois politiques et religieuses. La nature même ne semblerait-elle pas les avoir un peu préparées ? Après un Céphise *athénien*¹ — celui dont le pont servait pour la cérémonie des géphyrismes, et qu'on trouve juste au sortir de l'immédiate banlieue moderne, en venant de l'Acropole, — on rencontre, par exemple, delà les Rheitoi, un autre Céphise, *éleusinien*, plus torrentueux, qui descend par Eleutherai du Cithéron... Quand on a, en outre, aperçu dans la plaine, là où elles ont été récemment signalées², les ruines de fortifications interposées, on en vient à se demander si, avant d'être « voie sacrée », la route d'Éleusis à Athènes n'a pas été plutôt *stratégique*, et si les pacifiques cortèges de la grande procession d'automne n'ont pas remplacé là, en des temps enfin apaisés, des passages menaçants de guerriers...

L'étude qui a été ci-après tentée procède de ces premières et matérielles constatations. Elle visera à établir jusqu'où remontent, historiquement, les combats qu'on devine, et qu'ont pu voir, du haut de l'Aigaleos intermédiaire, les dieux qui surveillaient jadis alternativement le Pédion ou la plaine thriasienne. Au vrai, je ne doute guère, pour ma part, que les chars (de guerre !), dont on prêtait l'invention au (plus ou moins) « légendaire » Erichthonios, ne soient venus déjà évoluer, en des temps très primitifs, là où n'ont plus passé, — précautionneusement, ensuite, pour transporter aller et retour les *hiéra*, — que les « *tarda Eleusinae matris volentia plaustra* » célébrés un jour par Virgile.

Il convient tout d'abord de signaler plus explicitement, ici, sur quelles observations topographiques s'est établie l'idée, ci-dessus exprimée, que le dispositif de la Voie sacrée nous a pu conserver quelque empreinte des disputes primitives d'Athènes et d'Éleusis. Car, à ma connaissance, aucun historien n'a jusqu'ici indiqué un tel point de vue. Regardons pourtant déjà vers les points de départ, des deux côtés de la Voie sacrée. L'Éleusinion ἐν ἄρταις³ n'a-t-il pas été, par opposition au

1. Il n'était pas seulement « *athénien* », parce qu'il coulait plus près d'Athènes. L'*Ion* d'Euripide (v. 1261) l'invoque comme ancêtre (« antique *aïeul* aux cornes de taureau »), parce que les mythologues l'avaient fait père de Diogénie, la grand-mère de Créuse (Apollodore, *Bibl.*, III, 12, 2). Ce Céphise avait un rôle dans les cérémonies nuptiales, et on lui faisait des offrandes de chevelures : Pausanias, I, 37 ; L. Gernet, *R. É. G.*, XLI, 1928, p. 313 sqq.

2. Lilian Chandler, *J. H. S.*, XLVI, 1926, p. 1-22 (carte).

3. P. Foucart, *I. I.*, p. 306-308, avec la bibliographie ; depuis lors, P. Graindor, *B. C. H.*, XXXIX, 1915, p. 243. On sait tout au moins, d'après deux vers d'Ennius, traduits d'une *Médée* grecque, qu'en venant d'Éleusis, au débouché de Daphni, on voyait l'Éleusinion à gauche de l'Acropole, donc du côté du Nord-Ouest. L'ensemble n'a pas encore été retrouvé ; on

hiéron même des deux déesses, comme un vrai sanctuaire athénien à mystères¹, fermé aux vues ainsi que l'autre, entouré de hauts murs, pourvu d'une esplanade, d'un autel? Il n'y manquait point une tombe sacrée, correspondant à cette sépulture héroïque de Capaneus, le protégé de Thésée, qu'Euripide a mentionnée près du Ploutonion d'Éleusis². Car on voyait en son péribole, et non point par l'effet du hasard, les restes d'Immarados, chef éleusinien tué par Érechthée³. Cette relique était, d'ailleurs, le symbole d'une conquête : aux parages mêmes où avait échoué l'assaut des Eumolpides, en contre-bas de la « forte demeure » du roi d'Athènes, la sépulture ennemie incluse dans le lieu-saint rappelait aux citoyens le point de départ des guerres qui avaient rendu Éleusis vassale. Au mois de Boédromion, il est connu qu'on faisait à l'Éleusinion, et le 14, l'ἀπάντησις, et le 15, après l'ἀγυρμός, la première purification de tous les mystes, ceux qui n'avaient pas été exclus par la πρόρρησις⁴; du moins, n'a-t-on peut-être pas prêté encore suffisante attention à certain texte d'Andocide, qui rapporte explicitement à Solon une loi prescrivant aussi réunion de la βουλὴ dans l'Éleusinion au lendemain de la célébration des mystères⁵. A cette séance, et jusqu'au temps d'Andocide encore, on voit que l'archonte-roi faisait traditionnellement son rapport sur ce qui s'était passé à Éleusis même, pendant la *téléte*⁶. Ainsi la cité de Pallas instituait un vigilant contrôle annuel, au pied de son Acropole, sur les cérémonies officiellement célébrées à vingt-deux kilomètres de là, et cette dépendance avait été légalement réglée par un de ceux qui avaient achevé, grâce à la conquête de Sala-

souhaiterait qu'il réapparût grâce aux prochaines fouilles américaines. En 1928, M. G. Glotz, d'après l'inscription des comptes des épistates pour 329/8, a pu reconstituer très ingénieusement les dimensions de la porte du temple, en pierre d'Acté. Elle était haute de 15 pieds, large de 8 pieds, 5 : dimensions qui conviennent, on le voit, à un assez vaste édifice (4=625 sur 2=62); cf. *C. R. A. I.*, 1928, p. 149 sqq.

1. Thucydide, II, 17, 1, le mentionne comme « βεβαίως κλητόν ». On n'y admit pas, au cours de la guerre du Péloponnèse, les fuyards de Décélie; mais en 421 Asclépios, un dieu, y logea (*I. G.*, II, 1649.) Pausanias, I, 14, s'est refusé à décrire intérieurement le *téménos* : με ... ἐπέταγεν ὅψις ὀνείρατος, dit-il, précisant ainsi que sa réserve était l'effet d'un avertissement divin; ce qui est caractéristique.

2. Euripide, *Les Suppliantes*, éd. Grégoire et Parmentier, coll. Budé : notice, p. 79 sqq.

3. Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 38; cf. Arnobe, *Adv. Gentes*, VI, 5.

4. P. Foucart, *Les mystères d'Éleusis*, p. 306-308.

5. Andocide, *Περὶ τῶν Μυστηρίων*, 112 : éd. Dalmeyda, 1930, p. 52 : ἡ γὰρ βουλὴ ἐκεῖ κατεβήσθαι ἔμελλε κατὰ τὸν Σόλωνος νόμον, ὃς καλεῖται τῇ ὑστεραίᾳ τῶν μυστηρίων ἔσθην ποιεῖν ἐν τῷ Ἐλευσινίῳ. Ce texte est parfois noté (mais non par P. Foucart) comme arbitraire (E. Cavaignac, *Le trésor sacré d'Éleusis*, 1908) : il n'y a aucune raison, pourtant, d'en suspecter les utiles données.

6. *Ibid.* — Andocide donne la preuve que l'Éleusinion d'Athènes doit être daté en son premier état, au moins des temps soloniens.

mine, le rattachement territorial du *hiéron* éleusinien à Athènes ! Qui ne devinerait le caractère, l'origine d'une telle clause, et que les Éleusiens *asservis* avaient dû, bon gré mal gré, la *subir* ?

Un autre cas de « doublets » montrerait encore, du côté d'Athènes, le désir d'organiser comme une contre-épreuve de la vie religieuse éleusiniennne, entre l'Acropole et le téménos des *συνὰ ἔργα* : Pausanias a mentionné *aux portes d'Éleusis* — juste avant le *naos* de Poseidon Pater et d'Artémis, qui subsiste encore sur l'Esplanade — un temple de Triptolème¹. Or, avant que la procession d'automne, sortant de l'Éleusinion ἐν ἄστει, n'aboutit au Pompeion du Dipylon², les mystes rencontraient sur leur route un *hiéron* de Déméter et de Coré, dans lequel étaient les statues des deux déesses, *avec, figure principale, celle d'un Iacchos adolescent tenant une torche*³. M. P. Foucart a bien établi, à mon sens, le caractère allégorique et récent de la déification de Iacchos, ce génie de la procession mystique⁴. On peut tenir pour assuré que le jeune Iacchos devait à l'esprit inventif d'Athènes même, — l'organisatrice des *Eleusinia* classiques, — son élévation, sinon sans doute aussi sa personification tardive. Or, le Iaccheion, qui n'a pas encore été retrouvé, mais qui pourrait l'être prochainement, *s'opposait*, du côté du Dipylon, au temple de Triptolème (missionnaire éleusinien) : *naos* édifié aux limites Ouest de la plaine thriasienne.

A travers le cimetière même du Céramique, où régnait Hécate, l'alliée de Déméter dans la *Plané*, les récents travaux de M. A. Brückner n'ont-ils pas signalé d'intéressantes correspondances éleusiennes⁵ ? Par exemple encore, dans l'enclos funéraire de Lysimachidès, où le relief dit de Charon, conservé seulement pour la partie droite, assemble, de ce côté, une réunion de dieux ; or, elle serait à interpréter tout juste... d'après l'ex-voto célèbre du même Lysimachidès — un initié — retrouvé au *hiéron* des Deux-déesses⁶. De

1. *Attika*, I, 38.

2. On sait que les belles fouilles des savants allemands au Céramique ont fait retrouver tout récemment l'état du Pompeion au iv^e siècle ; cf. K. Kübler, *Mit. aus dem Kerameikos*, IV, dans *Athen. Mit.*, LIII, 1928, *Beil.* XXXIV. L'édifice grec, restauré plus tard par Hadrien, et enterré profondément, est reconstitué là en plan, p. 170, fig. 1 ; cf. *Beil.* XXVI-XXVIII, et *Arch. Jahrb.*, XLIII, 1928, p. 196 sqq.

3. Pausanias, I, 2.

4. *Les mystères d'Éleusis*, s. v.

5. En dernier lieu, A. Brückner, *Philol. Wochenschrift*, 18 janvier 1930, n° 3, p. 84 (à propos des études de M. H. Möbius sur le décor des stèles funéraires). M. K. Kourouniotis, de son côté, pense que le *téménos* archaïque hors les murs, découvert par lui à Éleusis (j'y reviendrai), évoque l'abaton des Tritopatores, au Céramique.

6. Ce relief a été publié, on le sait, *Ep. arch.*, t. III, 1886, 1.

tels rapports se multiplieront peu à peu. J'ai dit ailleurs¹ comment et pourquoi un culte athénien, celui d'Athèna Skiras, héritière de la divination par les dés, avait recouvert au Skiron, — *χωρίον* qu'on rencontrait jadis près d'un torrent de ce nom (à déterminer), avant le Céphise athénien, — une primitive fondation éleusiniennne : là, un devin dodonéen, allié d'Immarados — et tué lui aussi pendant la première lutte contre Érechthée! — avait organisé un jour une vieille officine de mantique chthonienne, de type nordique ; sous l'égide un peu com plaisante de leur patronne, les Athéniens vainqueurs firent du lieu-saint, peu à peu, un tripot suburbain : seul point, notons-le, de la Voie sacrée, où le conflit Athènes-Éleusis, au lieu de déterminer comme par ailleurs des parallélismes, eût provoqué une complète dépossession...

Avant d'arriver à la Hiéra Syké, le cortège des futurs mystes, sorti d'Athènes, rencontrait un groupe de monuments et d'édifices, auquel restait attaché — vers le temps encore du voyage de Pausanias — le souvenir exalté, et comme la tradition héroïque persistante, d'une des deux grandes familles sacerdotales éleusiniennes : les Céryces. On côtoyait là le *mnêma* du héraut Anthémocritos, assassiné, disait-on, par les Mégariens au mépris du droit des gens, alors qu'il leur portait une sommation de ne plus cultiver le terrain des Deux-déeses². Puis les pèlerins voyaient l'*Akestion*, *hérôon* d'une famille de dadouques, (donc de Kéryces encore, comme l'on sait). Pausanias nous en donne complaisamment le *stemma* riche et illustre³. Cette grande sépulture de dignitaires du *hiéron* éleusinien n'était pas isolée ; il y avait non loin le *Lakion*, *hérôon* de l'éponyme des Lakides. On abordait alors — au milieu de tombeaux de citharistes, d'acteurs, etc., rappelant le goût primitif des divinités chthoniennes d'Éleusis pour la musique et les chants⁴ — le *χωρίον* de Phytalos. Ce qui est intéressant, tout d'abord, mais trop peu remarqué, c'est que le héros Phytalos doit être rattaché lui-même aux Céryces. Pausanias nous en avertit à point, ayant men-

1. *R. É. G.*, XLII, 1929, p. 129 (à propos de la divination par les dés sur l'Acropole d'Athènes) ; cf. aussi *R. É. G.*, XLIII, 1930, p. 262-278 (à propos des Skirophoria).

2. Pausanias, I, 36. Pausanias a signalé incidemment qu'on se souvenait de ce sacrilège encore au temps d'Hadrien ; les Mégariens auraient été, — à cause même de leur forfait, si ancien ! — exclus des faveurs impériales.

3. *L. I.* Les personnages nommés sont Léon, le bisaïeul ; Sophoclès, son fils ; Xénoclès, fils de Sophoclès ; Sophoclès, fils de Xénoclès et frère d'Akestion elle-même (femme dont Thémistoclès, l'époux, et Théophraste, le fils, furent tour à tour dadouques).

4. Cf. Ch. Picard, *R. H. R.*, XCV, 1927, p. 220 sqq. (à propos de l'épisode de Baubô et de Iambos-Iambé) ; cf. aussi ce qui sera dit ci-après, à propos des Eumolpides et des Molpoi, rattachés à Dionysos Aisymnétés.

tionné, à propos du *téménos* et de l'autel archaïque de Zeus Meilichios, tout voisins du Céphise, que « Thésée s'y était fait purifier *par les descendants de Phytalos*¹ ». Indice caractéristique : car la purification n'était confiée qu'au dadouque, et celui-ci était pris d'office parmi les Céryces. Ajoutons donc, au groupe des plus proches, cette fondation où Athènes était représentée, sa déesse ayant obtenu un culte près de la chapelle du héros, qui, tel Céléos à Éleusis même, avait hospitalisé Déméter, et reçu le premier plant du figuier². Le Zeus Meilichios, honoré juste au delà du Céphise athénien, et dont l'autel avait été utilisé pour la purification de Thésée, est un dieu funéraire, chthonien³, associé, comme l'on sait, par exemple, à la Déméter Malophoros, notamment à Sélinonte (*téménos* de Gaggera). Mais il avait aussi, plus spécialement, un caractère *athénien*, car Thucydide a raconté, à propos de l'affaire de Cylon⁴, et de l'oracle méconnu qui trompa à point le conspirateur (allié par mariage à la famille des tyrans de Mégare), que, vers le milieu du VII^e siècle, le Zeus Meilichios — apparenté sous sa forme serpentine à l'Hypatos cécropique — était encore le « grand dieu » des Athéniens. Nous avons donc, autour du Céphise, tout un ensemble de fondations, où domina l'influence des Céryces, et aussi celle d'Athènes.

Comment ne pas remarquer, à l'autre bout de la Voie sacrée, donc près de l'autre Céphise — celui d'Éleusis —, aux confins mêmes de la plaine sacrée, l'importance antithétique d'un tout autre groupe de *mnémata*? Pausanias⁵ nous apprend que sitôt après les Rheitoi, lacs sacrés des Deux-déeses, *qui formaient l'ancienne frontière entre Éleusis et Athènes*, il y avait vers l'Ouest d'abord le palais (*Basileia*) de Crocôn, puis, tout près, le *μνημα* *Εὐμέλπου* : « les Éleusiniens et les Athéniens s'entendant, ajoute la Périégèse (non sans ironie), ... sur l'endroit où il est⁶ ». — Dans la même zone, on voyait encore l'*hérêdon* d'Hippothoôn,

1. Pausanias, I, 37 : ἐπὶ τούτῳ (τῷ βομῷ), Θησεὺς ὑπὸ τῶν ἀπογόνων τῶν Φυτάλου καθαρσίῳν ἔτυχεν.

2. Le figuier était apprécié aussi de Dionysos, mais pour d'autres raisons, connues à Halimonte ; cf. la scabreuse aventure de Proshymnos : ci-dessus, p. 5, n. 4.

3. Cf. A. B. Cook, *Zeus*, II, s. v. *Meilichios* ; A. Plassart, *B. C. H.*, L, 1926, p. 423. A. Blum, *Mus. belge*, XVII, 1913, p. 313-320, pensait le reconnaître comme un « maître des abeilles », c'est-à-dire, au sens préhellénique, des âmes.

4. I, 126. La fête des Diasia se célébrait pour Zeus Meilichios « hors de la ville », dit bien Thucydide : n'était-ce point à l'autel voisin de Céphise ? Je le croirais. Le peuple tout entier faisait à cette occasion des sacrifices, certains offrant, selon l'historien, au lieu de victimes animales : [ἀνὰ] θύματα ἐπιχώρια (sacrifice de type préhellénique).

5. I, 38.

6. On n'a pas de peine à dégager, sous cette confidence, un rappel... d'autres désaccords !

celui de Zarex l'étranger, enfin l'Érineon, lieu saint du figuier sauvage, où l'on localisait la Katabasis (enlèvement de Coré). — Par opposition aux lieux saints des Céryces, n'est-il pas évident que nous trouvons ici, juste au contact du *hiéron* éleusinien, les souvenirs vivaces de ces *Molpoi* et Eumolpides, qui avaient si longtemps défendu contre Athènes l'indépendance primitive du territoire convoité? Les mânes d'Immarados vaincu avaient pu rester comme enchaînés à l'Éleusinion ἐν ἄστυ; les Athéniens mêmes savaient du moins qu'Eumolpos, le père, était encore, lui, en « terre sainte », de là les Rheitoi! Autour de son tombeau s'organisait sur le terrain la protestation historique des adversaires des Céryces : *ceux-ci passés un jour au parti d'Athènes*, comme il apparaît. — Car il y avait, non loin du μῦθμα, l'héroon encore, du fils d'Alopè et de Poseidon¹, cet Hippothoôn dont Thésée avait tué le grand-père, le « brigand » Cercyôn. Et deux reposoirs, l'Érineon même, avec le Palais de Crocôn, se groupaient l'un près de l'autre dans cette zone la plus éleusinienne — non loin du temple de Triptolème — pour constituer, à l'opposite du Phytaleion, passé aux Céryces, voire de la chapelle « non conformiste » de Cyamitès², un centre conservateur de ces vieux usages, agraires, patronnés par les héros divers de la culture préhellénique³. Parallélisme où il est bien difficile de ne pas apercevoir le résidu (que j'allais dire : topographique) de longues hostilités et de rivalités religieuses mal éteintes!

On pourrait ajouter à ces remarques, multiplier les antithèses instructives. — Peut-être ai-je déjà, cependant, allégué ci-dessus assez d'exemples pour établir ce qui a été, comme je le disais, au point de départ de mes recherches : l'existence sensible, *sur le terrain même*, des

1. Eumolpos lui-même a pu devenir « fils » de Poseidon, l'adversaire divin d'Athènes, dans la dispute de l'Acropole.

2. A propos du *naos* (οὐ μύζα) de Cyamitès, voisin de l'autel de Zeus Meilichios, Pausanias, *Attika*, ch. xxxvii, a pris soin de marquer que c'était une fondation « schismatique » *athénienne*; et d'opposer, prudemment, le point de vue orthodoxe des Éleusino-orphiques. Le passage est caractéristique : Σαπὲς οὐδὲν ἔχω λέγειν, εἴτε πρῶτος κύριους ἐσκαίρειν οὗτος, εἴτε τινὰ ἐπευφήμησαν ἥρωα (Ἀθηναῖοι), ὅτι τῶν κυρίων ἀνεργαῖν οὐκ ἔστι σφίσιν ἐς Δῆμητρα τὴν εὐρεσιν· ὅστις δὲ ἤδη τελευτήν Ἑλευσίνην εἶδεν, ἢ τὰ καλούμενα Ὀρρηκὰ ἐπελέξατο, οἶδεν ὃ λέγω.

3. M. W. Deonna a cru devoir récemment contester le rapprochement que j'avais fait (*R. É. G.*, XL, 1927, p. 362), après d'autres, du nom du héros Crocôn, avec le *crocus* (κρόκος), plante sacrée des Minoens : *R. É. G.*, XLII, 1929, p. 169 sqq. — Mais la prétention de faire de Crocôn un « héros tisserand » (?) ne repose sur aucune preuve, dans l'article même auquel je renvoie. Pourquoi l'ancêtre des Croconidai aurait-il eu, d'ailleurs, une *Basileia*, un palais, aux portes mêmes d'Éleusis, s'il n'eût personifié que la *trame*? Et pourquoi lui aurait-on fait épouser à Éleusis, Saisara, une fille de Céléos (Pausanias, I, 38)? Le rapport avec les cultes agraires des Éleusiniens me paraît indiscutable. Certes, l'hypothèse du rattachement de ces cultes à la Crète n'a certes pas encore rallié tous les suffrages; je l'ai moi-même défendue, et certes je m'y tiens, persuadé que le progrès de notre information ne lui nuira pas.

traces (durables) laissées par la longue lutte entre Athènes et Éleusis. Quand un conflit imprègne ainsi de ses souvenirs le sol disputé, on peut penser qu'il ne s'est résolu qu'au cours de maintes batailles, et qu'il occupe un temps prolongé. Au vrai, les rivalités des Eumolpides et des Céryces se prolongeaient encore, on le sait, — mais par des procès, — au iv^e siècle, en pleine époque classique ! Je souhaiterais montrer, d'une part, qu'elles perpétuaient alors un aspect très atténué de rivalités *des origines* entre Éleusis et Athènes. Je tenterai, de plus, d'établir que ces luttes ont débuté, j'allais dire, *avec les dieux*, au moins dès le temps des hommes les plus primitifs, occupants rivaux, en Attique, de petites cités jalouses, sur une route disputée...

J'aurai, par la suite de cet exposé, à faire assez fréquemment appel, non seulement à des observations géographiques ou historiques — et aux faits de l'archéologie ! — mais aussi, je le confesse, à des légendes, qui sont, selon moi, des *faits religieux spéciaux* ; butin bien nécessaire à l'historien, pour les temps qui furent antérieurs aux récits des annalistes ; donc, *a fortiori*, à la critique des textes ! Encore le mythe est-il fort souvent suspecté par ceux qui se flattent d'être les esprits les plus critiques, et il est devenu assez traditionnel de s'étonner qu'on y puisse vouloir chercher de l'histoire. Il n'y a pas très longtemps qu'on y écrivait en de bons livres, et à propos des origines grecques, précisément : « Nous pourrions écarter *a priori* tous les récits mythiques, sans plus ample examen » ; ou : « le *seul* intérêt de la légende est de nous apprendre comment les Grecs des temps classiques *se figuraient* leurs origines. *Il ne faut rien lui demander de la réalité des faits*¹ ». — Il suffit sans doute d'avoir cité ici de telles formules, en toute leur netteté dépouillée, pour en faire deviner l'excès. Je n'ai jamais partagé tel dédain pour les informations de documents du passé, où l'on se priverait tant, en ne voyant que poétique fantaisie ! Cela n'empêche guère de suivre les règles les plus logiques dans l'utilisation des légendes, en les confrontant à l'occasion avec tout ce que l'archéologie nous a appris sur la vie réelle de ceux des hommes autour desquels elles « cristallisèrent », en quelque sorte. On ne reprochera sans doute plus aux hellénistes d'estimer que la Grèce a pu débiter avant l'ère des olympiades, et qu'au

1. A. Jardé, *La formation du peuple grec*, p. 73 sqq. (cf. p. 76, 78). Les mots soulignés l'ont été par moi. Le regretté A. Jardé était revenu postérieurement sur l'intransigeance de ses jugements si dogmatiques, notamment dans un compte-rendu consacré à l'étude de E. L. Highbarger, *Megara* (cf. ci-après) : il acceptait là, en certains cas, la légitimité de l'utilisation des légendes. Ce qu'on doit accorder, c'est qu'il n'y a que des *cas d'espèce*, et que vouloir *toujours*, à tout prix, faire cadrer le mythe avec un fait historique, une influence ethnique, etc., serait singulièrement imprudent.

deuxième millénaire, par exemple, il y a eu autre chose que des héros ou des dieux pour occuper les habitats çà et là retrouvés. P. Foucart¹ a fait justice le premier, précisément à propos d'Érechthée, de Pandrosos, d'Aglauros, du système qui consisterait à voir, dans tous les héros et les héroïnes primitifs, « d'anciennes divinités transformées en épithètes de dieux plus puissants, puis s'en détachant pour revenir à la vie semi-indépendante de la condition héroïque ». Et pourtant P. Foucart lui-même trouvait encore « fabuleuse » l'histoire des Cécropides! Mais le suivre aujourd'hui sur ce point, ne serait-ce pas nier le travail fructueux et si prudent des fouilles récentes, lorsqu'elles ont fait réapparaître, ou les ruines de ce temps même, ou d'autres plus anciennes, allant parfois jusqu'à la période néolithique²?

I

LES CAUSES DU CONFLIT D'ATHÈNES ET D'ÉLEUSIS
VERS LE MILIEU DU II^e MILLÉNAIRE

On ne peut manquer de reconnaître ici, d'abord, que les plus complètes, les plus récentes histoires de la Grèce restent volontiers muettes, ou prudemment enveloppées — parfois non sans confusions — en ce qui concerne les débuts d'Athènes³; qu'ensuite, et en tout cas, elles n'ont point accoutumé d'appeler plus spécialement l'attention sur une durable rivalité d'Athènes et d'Éleusis, *au moins considérée comme fait primordial*.

Pour suivre *dès ses origines*, en des temps restés si singulièrement obscurs, le conflit que je tente d'étudier, il faut bien accepter de rechercher *au plus haut* l'état des deux cités rivales. Leur premier antagonisme résulte, au vrai, de circonstances matérielles que la nature avait imposées, préparées, avant les hommes. Ce n'est guère que l'archéolo-

1. *Le culte des héros chez les Grecs*, 1918, p. 3 sqq.; cf. p. 7. La redoutable méthode de certains mythologues allemands, comme O. Gruppe, n'a pas peu contribué à compliquer les incertitudes, et elle a fait autour de mainte « légende » (celle de Thésée, par exemple) un travail antihistorique.

2. L'hésitation de P. Foucart était encore légitime, la protohistoire grecque étant une conquête bien récente. Il disait, après avoir posé que les Grecs ont *cru* (ils ne se trompaient guère!) « que leurs héros avaient été des mortels » : « Ont-ils eu tort, ont-ils eu raison? Je ne vois pas comment prononcer, n'ayant aucune donnée pour contrôler, pour redresser leur erreur, s'ils se sont trompés. Il faut se borner à la tâche plus modeste, mais plus sûre, de chercher à établir ce qu'ils ont *cru* »; cf. *Le culte des héros*, p. 7-8. Aujourd'hui, le problème ne se pose plus tout à fait ainsi et les données nécessaires pour le résoudre ne manquent guère.

3. Cf., par exemple (outre la *Cambridge ancient History*, II), l'excellente *Histoire générale* (G. Glotz et R. Cohen), II, 1, ch. x, p. 374 sqq.

gie la plus récente, grâce à ce qu'elle nous a fait récupérer pour la connaissance du II^e millénaire « préhellénique », qui peut donc ici nous servir de guide.

Dans Athènes d'abord, où il s'en faut qu'on ait le plus de données sûres. — Encore qu'on ne puisse nier les humbles débuts de la Cécropia, il serait du moins excessif, à mon gré, de comparer ses origines à celles « des plus infimes bourgades » de Grèce¹. Les mêmes savants qui ont voulu replacer ainsi une future capitale, trop modestement, jusqu'à l'arrière-plan de l'histoire, n'ont point oublié de marquer pourtant que dans l'Attique, au cœur même de la Grèce, dans un pays qui « se projette au-devant des Cyclades et de l'Ionie », les « attire à soi », le rocher de Pallas était promis au rôle d'ἄστυ. Ni les géographes, ni les voyageurs modernes ne peuvent hésiter à remarquer que d'Athènes sont parties jadis et partent encore *toutes les routes*, pour cette région de la Grèce. Routes toutes branchées à leur aboutissement *sur le tronçon Athènes-Pirée*, mais d'inégale importance : car les unes ne sont, dirait-on, que des voies de communication purement « attiques » : comme le faisceau qui dessert le Laurium, à travers la Mésogée² ; de même encore, les chemins de Diacrie, perçant vers le Nord un massif aride et montagneux³. Du moins, d'autres ont eu une valeur qu'on appellerait volontiers « panhellénique ». Celles-ci visaient à mettre l'Attique en rapport constant non seulement avec la périphérie, mais avec les autres provinces de la Grèce. Or, deux de ces grandes routes sont orientées *vers l'Ouest*. L'une, montagneuse et intérieure, passe au nord de l'Aigaléos, par Acharnes, pour franchir le Parnès en direction de Thèbes ; l'autre reste voie côtière, traversant d'abord le Pédion, puis suivant la mer jusqu'à Éleusis et rejoignant Thèbes au delà d'Eleutherai. Un tronçon de la même route, au sortir d'Éleusis, continue toujours vers la Corinthe par Mégare, longeant le golfe Saronique.

Avec ce système de communications, Athènes a eu toujours besoin, pour le développement de sa civilisation et de sa vie même, à la fois d'une situation libre, sinon prépondérante, sur la mer, et aussi d'une politique terrienne, ouvrant, assurant ses débouchés vers l'Ouest. On comprendra, les yeux sur une carte, qu'Éleusis ait été de tout temps la clé indispensable, de ce côté, puisqu'elle commandait à la fois les

1. *Hist. génér.*, p. 375.

2. Par la côte Est et Brauron et Prasaiai ; par l'intérieur (étape à Phlya) ; ou enfin le long de la côte Sud (par Lamprai).

3. Route montagneuse d'Oropos, par Décélie, Aphidna, et route côtière, vers Érétrie-Chalcis, à travers la Tétrapolis marathoniennne, par Rhamnonte.

deux indispensables passages vers le Cithéron et Mégare. Des rapports avec Éleusis dépendait la tranquillité essentielle d'une Acropole qui a toujours orienté ses défenses adventices, — non, certes, au hasard, — vers l'Ouest et le Nord : Éleusis était comme un poste avancé du côté du Péloponnèse et de la Béotie, face à Sparte et Thèbes, ainsi.

Il n'est pas inutile de marquer que les préoccupations politiques d'Athènes ont dû se porter *de plus en plus* vers l'Ouest, à mesure que la ville grandissait. Dans les temps encore repliés du II^e millénaire, où le foyer de civilisation principal a été à l'extérieur, en Crète, c'est la côte, entre Rhamnonte et le Sounion, zone d'immigration et d'exploitation égéenne, qui s'est surtout développée, et elle a vu le va-et-vient le plus intensif sur les routes en direction du Pédion. A l'époque des invasions nordiques, Athènes a été comme isolée par la barrière de la Diacrie, la route des grandes migrations ayant dû se déterminer surtout plus à l'Ouest, dans la direction Thèbes-Éleusis-Mégare, semble-t-il.

J'indiquerai bientôt pourquoi, à mon avis, ce n'est pas tout juste des temps « cécropiques » — période, encore, d'influence crétoise dominante sur l'Acropole d'Athènes! — qu'il faut dater les premiers conflits avec Éleusis. A ce moment, Athènes, orientée vers la Paralie¹, vivait pauvrement du produit de la Mésogée, entretenant sur sa citadelle des cultes de haut-lieu, de type minoen², ou d'autres, agraires, qui répondaient à ses besoins, à ses espérances souvent déçues. Il n'est pas assez sûr qu'il faille rattacher à la Crète minoenne les *Bouphonia* et la plus ancienne pratique du culte local de Zeus Polieus, sur le rocher sacré³; on ne discutera plus, du moins, le caractère très naturaliste et agricole des noms des « Cécropides », dépossédées par Athèna : Pandrosos, la Terre-humide, Agrauros, la Terre-arable, Hersé, la Rosée. Pandrosos a été la première prêtresse de l'olivier, un arbre sacré préhellénique, et elle a obtenu, gardé, même après le triomphe d'Athèna⁴, un

1. C'est la période de l'installation des habitats (auxquels correspondent certains noms de lieu) de la série Tricorynthos et Probalinthos; ils sont surtout localisés à l'Est du Pédion. Les noms des deux ruisseaux Céphisso et Ilisso, dans le Pédion, se joignent audit groupe onomastique.

2. Cf. ci-après.

3. Cf., à propos de l'article de M^{lle} B. Tamaro, *Annuario scuola italiana Atene*, IV-V, 1921-1922, p. 1 sqq. (*Culto miceneo sull' Acropoli*), les justes objections de M. M. P. Nilsson, *Minoan-Mycenaean Religion*, p. 194, n. 1, p. 372, etc.

4. Il y a eu, un jour, une Athèna Pandrosos; cf. scol. à Aristophane, *Lysistrat.*, 439. Mais le caractère non divin de la Cécropide est assuré (cf. P. Foucart). Les éphèbes athéniens offraient des sacrifices de départ (*ἐκτίρησις*) sur l'Acropole à Athèna Polias, à Gê Kourotophos, ... et à Pandrosos, distinctement (*J. G.*, II, 481, 58).

enclos sacré à l'air libre, de type non moins préhellénique, auprès du Cécropion, de l'Érechtheion même ; ses sœurs assumèrent avec elle un rôle de *nurses* dans la légende de la naissance d'Érechthée-Érichthonios ; on rattacha plus tard au nom d'Hersé la cérémonie, — de type si éleusinien, comme on verra, — des *Herséphoria* ou *Arrhéphoria*.

Il s'en faut que, de la toute primitive Athènes — jusqu'aux temps de Cécrops, et même d'Érechthée — nous puissions, soit hors de l'Acropole, soit à l'Acropole même, reconstituer l'histoire ; et sans doute serait-il imprudent de vouloir ajouter au peu qui a été marqué ici. On verra ce que nous pouvons deviner de l'État « cécropique » aux lieux-saints recouverts plus tard par le classique Érechtheion. Il faut maintenant essayer de reconstituer, parallèlement, ce que nous arrivons jusqu'ici à connaître d'Éleusis pour la période correspondante.

Tandis que l'Athènes primitive se présente comme une guette terrienne adossée à un pays montueux — nœud de routes, donc centre possible de péages, un peu à la manière de Mycènes —, assez écartée de la mer pour être à l'abri des coups de main des pirates, capable néanmoins par ses échelles, entre Acté et le Côlias, de surveiller le trafic du golfe Saronique, la nature avait préparé à Éleusis les avantages et les inconvénients d'un ancrage de fond de golfe¹. Les deux passes de sa baie, vers Psytaleia et l'île Minoa, étaient contrôlées par Salamine et Mégare. Mais le resserrement de ces goulets met complètement à l'abri, même en gros temps, le mouillage à fond marécageux couvert par la masse insulaire de Salamine ; tout au fond de cette calanque tranquille comme un lac, Éleusis primitive pouvait prospérer en recueillant le trafic terrien. Le héros Éleusis n'a pas au hasard passé pour un petit-fils d'Okéanos. J'ai dit que la cité était installée à la bifurcation de deux routes. Le nom originel que les annalistes ou atthidographes ont consigné pour elle nous renseigne bien utilement sur le tronçon qui eut d'abord le plus d'importance. Comment apprendre, au vrai, qu'Éleusis s'est appelée d'abord *Ogygia*, sans deviner qu'elle a eu, primitivement, vers l'Est, le rôle d'échelle maritime de la plaine de Béotie, et spécialement de cette Thèbes vers laquelle on accédait par Eleutherai et les passes du Cithéron ?

Car Ogygès a été roi de Thèbes, selon Pausanias², et l'une des sept portes de la Cadmée s'appelait Ogygia, en souvenir, disait-on, d'Ogy-

1. Ce type de région côtière attirait les anciens marins, car on pouvait tirer les bateaux sur le sable. De là, les visites plus fréquentes de navigateurs étrangers. Au contraire, Siphai, autre « échelle » préhellénique de Thèbes, exportait des pilotes (baie de Dombrena).

2. IX, 4 ; cf. C. Autran, *Le nom propre grec*, s. v. ; V. Bérard (ci-dessous).

gos, mari de Thébé, qui avait régné là *avant Cadmos*, et aurait été sauvé d'un déluge antérieur à celui de Deucalion.

Mais, comme on l'a justement remarqué¹, en ce qui concerne le trajet Pirée-Athènes-Thèbes par Éleusis : « A partir d'Éleusis, c'était le caprice ou l'intérêt des terriens qui poussait la route vers le col de Daphné et vers le Pirée. Un autre parcours conduisait plus directement à la mer libre ». — Au vrai, en contournant à l'Ouest le golfe d'Éleusis, on peut sans délai gagner la plaine de Mégare. Par la passe de Koundoura, un chemin de montagne mettait d'ailleurs en communication rapide Éleutherai et Mégare.

Ces contingences routières sont d'une grande importance pour qui veut concevoir, à travers toute l'époque primitive, les rapports de Thèbes et Mégare avec Athènes, voire les causes primordiales du conflit engagé entre Éleusis et la citadelle de Pallas. Athènes n'est garantie contre Thèbes qu'en tenant le défilé marécageux des Rheitoi, véritables Thermopyles éleusiens, et la passe de Skaramanga, avec le « défilé mystique »². Entre Athènes et Mégare, Éleusis disputée a eu d'abord le rôle d'un petit poste d'avant-garde, alternativement en surveillance vers l'Ouest ou vers l'Est, suivant qu'elle dépendait de Mégare ou d'Athènes. Toute lutte entre Athènes et Mégare devait la mettre en cause, et Mégare n'est-elle pas le point de passage obligé des troupes péloponnésienne appelées à opérer sur terre contre Athènes ? Elle-même couvre l'isthme de Corinthe.

Nous sommes aujourd'hui quelque peu renseignés sur l'histoire primitive de Mégare³, ville singulièrement déchuë à l'époque « hellénique », mais qui, au II^e millénaire, avait été longtemps maîtresse de la mer. Il n'est pas question de faire intervenir ici ce que nous pourrions reconstituer de l'existence de ses rois « mythiques » (à l'époque dite parfois encore « héroïque »), bien qu'il ne soit pas peu intéressant de trouver là *Car* et *Lelex* aux débuts⁴. Lelex, navigateur, avait fondé Nisaia. La prospérité de cette Nisaia, couverte par son îlot côtier de Minoa, date

1. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 1927, p. 369 (cf. p. 392).

2. Les mêmes causes géographiques produisant les mêmes nécessités stratégiques, on peut lire dans les histoires de la guerre récente, de 1914-1918 (cf., par exemple, un récit de R. David, pour les opérations qui aboutirent, en 1917, à la prise d'Athènes et au détronement du roi Constantin), que le projet d'un débarquement à Éleusis fut écarté par le 3^e Bureau français, à cause d'attaques possibles, du côté d'Athènes, entre les Rheitoi et Daphni.

3. Un récent exposé d'ensemble, un peu terne et timide, mais judicieusement documenté, a été publié par E. L. Highbarger dans les *The Johns Hopkins University studies in archaeology*, n° 2, 1927 (*The history and civilization of ancient Megara*).

4. Cf. les sources citées par E. L. Highbarger, p. 66 sqq. (n. 8 de la p. 67).

assurément des temps préhelléniques, et si elle a été éclipsée un jour par le trafic des ports dépendant d'Athènes, c'est à l'époque classique seulement. Une forte installation minoenne à Mégare est attestée par maintes traditions littéraires¹. On a déjà relevé l'intérêt du nom définitif de la ville et des relations qu'il prouve avec la Béotie², où le culte de Déméter Achaïa était attesté dès le temps de Cadmos³, et où les antres chthoniens étaient dits *megara*⁴.

Pour s'en tenir ici aux divers éléments géographiques utilisés, il semble qu'on puisse déjà déduire des faits naturels rappelés un premier groupe de causes, naturelles aussi, qui préparaient le conflit d'Éleusis et d'Athènes. Les résultats acquis par l'archéologie à Éleusis même — et qui sont peut-être, sur ce point, plus démonstratifs que dans la citadelle d'Athènes⁵, où les couches préhelléniques ont été tant de fois bouleversées, et cela pour la parure même de l'Acropole classique! — viennent confirmer, à mon sens, ce que nous pouvons deviner sur la première histoire de la petite cité du roitelet Céléos, l'hôte aimable de Déméter.

On se référera naturellement ici aux belles recherches, récentes, qui ont été consignées en détail dans le si consciencieux ouvrage de M. F. Noack⁶. Sans qu'il soit question d'entrer ici dans le détail, pas plus

1. Sur ces questions, cf. aussi V. Bérard, *l. l.*, dont les tendances sont connues.

2. Highbarger, *l. l.*, p. 82 sqq. (siège de la ville par Minos).

3. Hérodote, V, 57-61; Plutarque, *Isis et Osiris*, 69, p. 378. Les Géphyriens d'Aphidna — auxquels a pu se rattacher Thésée — étaient eux-mêmes des Cadméens, passés de Thèbes en Attique, par le Parnès.

4. Highbarger, *l. l.*, p. 88 sqq.; cf. P. Marconi, *Not. Scavi*, 1926, p. 146 sqq. A Mégare (comme à Thèbes, où elle siégeait dans la Cadmée), Déméter était adorée sur l'Acropole de Caria, ainsi nommée en l'honneur de Car, le fils de Phoroneus, qui passait pour avoir fondé là un sanctuaire préhellénique; cf. Highbarger, pl. I et p. 39. La Déméter d'Éleusis ira aussi chez le roi Céléos (comme Athéna chez Érechthée), et le sanctuaire éleusinien sera élevé, par son ordre, sur les contre-pentes de l'*αἶνυ πτολίεθρον* (cf. l'Hymne); sur les rapports de Car et de Déméter, cf. Highbarger, *l. l.*, p. 68.

5. J'indiquerai plus loin comment les ruines voisines de l'Érechtheion, au niveau le plus profond, nous donnent tout de même, grâce aux récents travaux de M. Leicester B. Holland, un utile terminus post quem pour le début des luttes athéniennes contre Éleusis.

6. *Eleusis, Die Baugeschichtliche Entwicklung des Heiligtumes*, 1927 (F. Noack, mit Beiträgen von J. Kirchner, A. Körte, u. A. C. Orlandos). Encore qu'il ait apporté, sur la topographie du *hiéron* et les éléments successifs de son histoire, pour la première fois, une étude historiquement détaillée, très minutieuse, précieuse en plus d'un point, ce livre, qui n'a pas été composé sur place, a déjà subi ça ou là, comme on sait, quelques démentis des faits, soit par suite de ses lacunes, soit à cause du progrès des fouilles locales; cf., pour les réserves qu'ils comportent déjà, les comptes-rendus de C. Watsinger, *Neue Jahrb. f. Wissenschaft u. Jugendbildung*, IV, 1928, h. 6, p. 641-651; E. Flechter, *Berl. philol. Woch.*, 1928, 32-33, 18 août, p. 994-999; Ch. Picard, *R. É. G.*, LXII, 1929, p. 354-355; K. Kourouniotis, *Ἡ ἀρχὴ τοῦ ἱεροῦ τῆς Ἐλεούσιος*, *Hémérologion*, 1928-1929, p. 53-63. On ne saurait, notamment, tenir

que pour les temps mégariens « héroïques », on fera noter combien est significatif, par exemple, l'examen des grandes enceintes éleusiniennes primitives ; nous avons l'avantage, au vrai, de sortir ici des traditions « mythiques », et de toucher un terrain historique plus solide. Or, qu'on se reporte aux planches XIII et suivantes du magnifique album accompagnant le texte allemand de la *Baugeschichtliche Entwicklung*. A la fin même des périodes les plus archaïques, si l'on veut s'en tenir aux dates proposées par le savant auteur, il faut constater que *l'organisation défensive éleusinienne reste encore tournée exclusivement vers la mer*, sans nulle ouverture du côté où s'élèveront plus tard *tous* les Propylées, guichet des initiations ; côté d'Athènes, d'où débouchera par la Voie sacrée, mais *à partir des temps pisistratiques* seulement, la procession partie de l'Éleusinion ἐν ἑσπέρῃ ! Voilà de quoi expliquer le nom d'Ogygia et les prétentions jalouses du Poseidon, époux de Déméter, sur l'Acropole dominatrice du Pédion, d'où Athéna saura plus ou moins l'évincer ! Du côté de Thèbes, la ville de Céléos paraît avoir été ouverte ; mais, tirant son profit de la mer, de la pêche, de la transmission du trafic étranger drainé vers l'intérieur, elle protégeait son front de mer ; *de ce côté étaient aussi les portes d'appel*, tant à la période d'où date encore l'enceinte déterminée *en vert* par M. F. Noack¹, qu'à la période postérieure encore, celle dit de l'*Alt-bau* (teinte bleue)², où il y a eu *en direction du Sud-Est* encore un double mur protecteur — le mur intérieur servant alors de soutènement au Téléstérion même, en avant du rocher de l'Acropole, qu'on entaillera pour les agrandissements du *hiéron*. A cette date — que M. F. Noack me paraît avoir excessivement abaissée, mais la question est autre ! — il y a eu encore deux portes du *hiéron* sur le front de mer, ouvertes dans la première enceinte, l'une, à l'ouest du futur Téléstérion du IV^e siècle, et à laquelle les savants allemands ont donné le nom significatif de « *Seetor* ». On notera qu'elle est juste en direction du cimetière — *hérôon* découvert de 1920 à 1924 par M. Kourouniotis³, dans un *téménos* classique, où l'on avait conservé à

pour décisif le point de vue, *très restrictif*, auquel l'auteur principal s'est arrêté en ce qui concerne les origines du *téléstérion*. L'étude même que j'ai entreprise ici, si les conclusions en paraissent valables, aura pour effet de mieux montrer comment l'histoire des hommes (et par conséquent celle des cultes et des dieux) remonte à Éleusis bien avant le temps que M. F. Noack a tendu à lui assigner pour ses débuts (période post-géométrique : la terrasse où s'est élevé le *Téléstérion* n'aurait pas eu, paraît-il, ses origines plus haut que la fin du VIII^e siècle) !

1. Pl. XIII. Les fouilles de 1930 contredisent déjà sur certains points de détail, en cette région, les conclusions de F. Noack.

2. Pl. XIV.

3. *Téménos* hors de la porte Sud ; cf. B. C. H., XLIV, 1920, p. 81 (Chron. des fouilles) ; B. C. H., XLVIII, 1924, p. 457, et, à nouveau, B. C. H., 1928, p. 469-470.

dessein les restes d'une petite maison « préhellénique » (quartier royal?). A cette porte de mer correspondait une poterne (Br, pl. XIV), dans le soutènement du Téléstérion. L'autre entrée se trouvait alors plus au Sud, mais en direction de la mer aussi; le mur extérieur de fortification (teinte bleue) allait alors enclore le Ploutonion, passant sous les futurs grands Propylées, au voisinage du Callichoros laissé à l'extérieur. C'est le *Propylon* Sud¹ de la publication allemande (C⁶), protégé sur la gauche; il donnait accès entre les deux murs de fortification (Tor, B⁴), et en *chicane*, à la mode préhellénique encore, par une toute petite percée, aménagée avec un escalier (B⁶) sur la terrasse du *Téléstérion* même. La période postérieure, celle à laquelle se rapporte la planche XV de la publication Noack, est déjà pisistratique. Il suffit du premier regard pour constater les **grands** changements apportés alors à la fortification, et sur lesquels je reviendrai en conclusion: notons seulement ici que l'*ère nouvelle consacrait l'abandon du front de mer*² avec la mise en défense, solide, d'une entrée officiellement orientée désormais vers Athènes.

Tout cela ne va pas, certes, au hasard, et l'histoire inscrite ainsi sur le terrain, parmi les ruines, mérite d'être rapprochée de ce que les traditions nous apprennent sur l'Ogygia, cité marine d'un Poseidon impérialiste, échelle orientale de la puissante Cadmée thébaine, et rivale de Mégare. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul profit que l'archéologie, ici, nous confère. Heureusement, car les conclusions de M. F. Noack ayant fort retardé — mais abusivement, selon moi — les débuts de la vie religieuse à Éleusis, on pourrait être tenté de contester le renvoi que j'ai fait ci-dessus aux plans de la fortification locale; nous renseignent-ils bien, objecterait quelque sceptique, au delà du début du I^{er} millénaire? Or, si M. F. Noack et ses collaborateurs ont limité leur tâche, suffisamment étendue, à la superficie du *hiéron* classique des Deux-déeses, l'éphorie grecque moderne avait du moins, et de longue date, entrepris une utile tâche qu'elle continue (cette année même), en tentant d'éclairer plus largement l'histoire « préhellénique » du site urbain et de sa nécropole.

L'histoire d'Éleusis débute, au vrai, bien avant le temps que M. F.

1. Cf. p. 40 (*Teziband*), fig. 17, et p. 44, fig. 19 (restauration). Ce *propylon* est tout voisin du « magasin » triangulaire (crypte à piliers), dans une région où ont été retrouvées diverses sépultures « mycéniennes »; en 1930 ont même été exhumées, à une profondeur de neuf mètres, des tombes antérieures.

2. Pourtant, Périclès fera un jour rebâtir la porte de mer (porte Sud du *hiéron*, remaniée et conservée aux temps mêmes des agrandissements datés du IV^e siècle).

Noack voudrait assigner à la constitution essentielle des cultes locaux ! Il n'est plus guère besoin de recourir, si l'on veut, au témoignage — trop négligé, au vrai, d'Aristote, — nous assurant que les *Eleusinia*, « les plus anciennes de toutes les cérémonies de la Grèce », auraient été fondées du temps où Pandion gouvernait Athènes, donc vers 1300 au plus tard¹. Correspondant aux traditions littéraires, qui placent la fondation de l'œkiste Ogygès au XVIII^e siècle av. J.-C.², on a trouvé, parsemées sur la colline (sur laquelle, et près de laquelle subsistent les ruines du *hiéron* éleusinien même), les traces d'un habitat remontant approximativement aux débuts du II^e millénaire av. J.-C., sinon plus haut. La vie humaine a ensuite persisté sur place, comme le prouvent des constatations du même ordre, à l'époque mycénienne³, puis « géométrique », et pendant tout l'« archaïsme », sans solution de continuité. On remonte ainsi dans Éleusis à une époque antérieure même à la phase « céropique » que nous connaissons quasi la première sur l'Acropole d'Athènes. Une nécropole étendue, dont l'exploration, loin de l'achèvement, a été continuée en 1930 même⁴, correspond à ce puissant site primitif. Grâce au progrès des études « préhelléniques », il est fort intéressant aujourd'hui de constater que les tombes éleusiniennes nous ont livré, à la suite des vases correspondant à peu près au Minoen (ou Helladique) ancien III, vases faits à la main, une grande quantité

1. P. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique*, p. 44, n. 1 ; cf. les *Myst. d'Éleusis*, ad loc. Il ne convient pas d'oublier que les *Calamaia* elles-mêmes ont dû être instituées avant 1100. J'étudierai ailleurs l'initiation éleusinienne de certains héros et dieux, qui témoigne à son tour d'une importance, non négligeable, des cultes locaux, à l'aube même de la formation du polythéisme. Si, par hypercritique, on ne voulait pas tenir compte de ce que cela nous apprend, il n'y aurait pas à nier les dates fournies, au II^e millénaire, par l'exportation des traditions religieuses locales dans les colonies ioniennes ; car, dès 1045, Androctos, fils légitime de Codros d'Athènes, fondateur d'Éphèse, avait introduit en Ionie (Strabon, XIV, 1, 3) les *ἐπὶ τῇ Ἐλευσινίᾳ Δήμητρος*, qui restèrent à Éphèse la propriété de ses descendants ; cf. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 618 sqq., p. 683 sqq. A Milet, un des compagnons de Nélée, le fondateur, avait aussi élevé au mont *Mycalé* (cf. Cadmée, Mégare) un temple de la Déméter éleusinienne (Hérodote, IX, 97) ; et le mois milésien *καλαμαίων*, dérivé des *Calamaia*, s'est répandu dès le VII^e siècle dans les calendriers des colonies de la grande cité des Néléides.

2. P. Foucart, *l. l.*

3. Pour l'époque mycénienne, M. K. Kourouniotis a signalé un habitat fort dense au Sud et Sud-Ouest, sur la colline en direction de la mer : *B. C. H.*, LII, 1928, p. 470.

4. Les fouilles de la nécropole d'Éleusis, qui mériteraient une publication d'ensemble, ont été commencées, avec de bons résultats, par la Société archéologique d'Athènes en 1895-1897 ; cf. *Ἐφ. ἀρχ.*, 1898, p. 30-122, pl. II-VI ; elles ont été reprises partiellement en 1911 (*Ἐφ. ἀρχ.*, 1912), et en 1930 même, par M. Mylonas, spécialiste de la période néolithique en Grèce : en 1930, on aurait découvert (*Mess. d'Athènes*, 5 sept. 1930) des maisons minyennes et, dans une couche de cendres (dévastation minyenne?), des fragments de poterie de la fin du III^e millénaire.

de vases *minyens*, de la période de l'Helladique *moyen* environ (2000-1500)¹.

Cette information, si précise, ne doit plus être tenue à part de ce que nous connaissons autrement, et sur les rapports d'Ogygia avec la Cadmée thébaine, et sur un fait historique très important de la primitive période éleusinienne, l'arrivée des Eumolpides.

Si nous devinons encore fort peu sur Céléos et Métaneira, les hôtes plus ou moins mythiques (?) de la déesse Déméter, princes dans Éleusis² aux temps dits légendaires, nous sommes mieux pourvus pour l'histoire d'un célèbre groupement sacerdotal, dont l'installation remonte au même temps, et qui a joué dans l'organisation du culte local, voire, par ailleurs, dans le conflit politique avec Athènes, un rôle primordial : les *Eumolpides*. Ainsi que l'a fait comprendre une intéressante recherche récente³, ces Eumolpides, *Molpoi* aristocratiques, ne constituaient pas à proprement parler une famille ; c'était plutôt une sorte de *gilde*, une confrérie de chanteurs, sinon de danseurs : en quelque sorte, des *nabi*. On n'a pas assez remarqué que leur installation à Éleusis était liée à la venue de Dionysos, ce dieu qui a reçu en certains lieux, comme à Patras⁴, l'épithète étrangère d'*Aisymnêtès*. Par ailleurs, une telle « manecanterie » a été certainement apparentée à la

1. Cf. Penrose-Harland, *Le Péloponnèse pendant l'âge du bronze* (classification). Les vases minyens précèdent en profondeur, à Éleusis, la céramique dite « mycénienne ». Quant aux premiers objets égyptiens, ainsi que je l'ai relevé ailleurs (*R. É. G.*, XL, 1927, p. 320 sqq. : *Sur la patrie et les pérégrinations de Déméter*), ils n'apparaissent pas avant la « tombe d'Isis », considérée comme « la plus ancienne » par Skias, F. Poulsen, Fr. Johansen (cf., en dernier lieu, *Les vases sicyoniens*, éd. française, p. 39 sqq.), mais des tombes... « archaïques », et qui a fourni un scarabée portant, d'après Von Bissing, le cartouche d'un Pharaon de 750 (corriger sur ce point, A. Jardé, *La format. du peuple grec*, p. 191). — Dans les travaux de 1930 (G. Mylonas), on aurait découvert (cf. ci-dessus, p. 17, n. 4), outre les vases proprement minyens, du pré géométrique, noirâtre, des temps antérieurs à l'ère mycénienne.

2. J'ai étudié l'aventure de Déméter chez Céléos, et les rapports qu'elle a pu présenter avec les querelles sacerdotales des temps classiques (entre Eumolpides et Céryces), dans mon travail sur l'*Épisode de Baubô dans les mystères d'Éleusis* ; cf. *R. H. R.*, XCV, 1927, p. 220-255 = *Actes du Congrès d'hist. du christianisme*, 1928, p. 229-264.

3. S. Luria, *Philologus*, LXXXIII, 1927, 2, p. 113-136. Les *molpoi* de Milet (*Syll.*³, n° 57) étaient eux-mêmes une *gilde* de chanteurs, groupement aristocratique à puissance politique très primitive (parallèles ethnographiques). Leur *aisymnêtès* était un ancien roi temporaire (*Frist-König*), selon S. Luria.

4. J. Herbillon, *Les cultes de Patras : The Johns Hopkins University Studies in archaeol.*, V, 1929. Le nom est cité par Homère (*Odyss.*, VIII, 258), avec le sens déjà affaibli de *juge* ; on trouve des formes onomastiques analogues en Asie, dans la plaine de Troie, en Colchide, etc. La statue adorée à Patras du Dionysos Aisymnêtès passait pour venue des côtes de Troade, et même d'Ilion, dans un coffre apporté par Énée au moment de sa fuite (Herbillon, *l. l.*, p. 44-46) ; le culte a comporté des mystères, célébrés la nuit par une confrérie de neuf hommes et neuf femmes (Pausanias, VII, 20, 1).

société la mieux connue de *molpoi*, dont une inscription nous a conservé par à Milet la charte administrative : il s'agit, ici ou là, au début, d'un groupe de personnages adjoignant à leurs fonctions sacrées diverses prérogatives politiques. Les *hymnodes*¹, plus tard, en Asie Mineure, notamment, retrouveront cette dualité d'attributions. Un autre point doit être mis ici en lumière ; conformément à la tradition mythique — qui rattachait à la Thrace Eumolpos, « le chanteur à la belle voix », initiateur religieux, tantôt père, tantôt fils de Musée — l'apparition des Eumolpides, à Éleusis, n'est qu'un cas particulier de ces lentes poussées nordiques qui, à partir de 2000 av. J.-C., et plusieurs fois au cours du II^e millénaire, ont fait déferler sur la Grèce centrale, sur le Péloponnèse, des vagues d'émigrés passant par le Balkan méridional et les halliers du Pinde. Le « réservoir », initial en quelque sorte, de ces nomades indo-européens a été la région thraco-phrygienne, correspondant, des deux côtés de la charnière du Bosphore, à de vastes territoires asiatico-européens. Cela explique le rôle joué dans ces invasions, précisément, d'abord par la religion extatique de Dionysos, si importante en Lydie, en Phrygie ; puis, par des *solistes* comme Musée, Orphée, Philammon, Thamyris. L'Aisymnètes au nom asiatique est passé, avec ses *molpoi*, par le Bosphore, la Macédoine, la Thessalie², la Béotie ; là, la légende avait gardé, autour du Martyre de Penthée, le souvenir des guerres religieuses que l'intronisation de ce culte sanguinaire déchaina sur cette extrême partie de la route. Nous avons toutes raisons de penser que Dionysos était venu de Thèbes à Éleusis par la route d'Eleutherai, pays au nom fort significatif³, où Athènes fera quérir elle-même un jour l'image sacrée installée au Sud-Est de l'Acropole. Les Atthidographes fixaient l'apparition de Dionysos en Attique « aux temps de Pandion⁴ ». L'installation des Eumolpides à Éleusis a été, naturellement, un peu antérieure. On n'a pas assez remarqué qu'ils n'étaient pas sans rapports, assez directs, avec ces *Eunéistes*, ou *Eunéides* (de Dionysos Melpoménos), le γένος μουσικόν des Athéniens, dont les membres avaient eu le privilège de figurer aux processions de la cité comme danseurs et citharistes⁵ : autre *gilde*, dont le

1. Th. Reinach, *Dict. ant.*, s. v. ; Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 251 sqq. ; il y a eu des hymnodes confédérés en Thraco-Mésie (G. Seure, *R. É. G.*, XLII, 1929, p. 247 sqq.).

2. Dans la légende patréenne, cf. ci-dessus, p. 18, n. 4, on relèverait à ce sujet le rôle du Thessalien Eurypylos.

3. Une déesse *Eleuthera* a existé en Asie ; cf. L. Robert, *Rev. hist. relig.*, XCVIII, 1928, p. 56 sqq. (Myra, Lycie).

4. P. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique*, s. v.

5. Harpocraton, Hésychius, s. v. Εὐνέαις ; cf. Pollux, VIII, 103.

nom même rappelle un peu celui des chanteurs éleusiniens. Or, les Eunéistes rattachaient l'origine de leur confrérie à Jason et Hypsipylé, et l'on a pu penser ainsi qu'ils étaient eux-aussi des *Minyens*, descendus par mer en Attique, de Lemnos, par exemple¹. — Par mer, ou plutôt peut-être, peut-on croire, par... l'ordinaire route terrienne des invasions nordiques; elle passait à Thèbes, d'où étaient venus aussi un jour, vers Aphidna, les Géphyréens, colonie « cadméeenne », entraînant un culte de Déméter Achaïa².

Ainsi s'intégrerait, dans les cadres permanents préparés aujourd'hui par l'archéologie, et spécialement par la stratigraphie céramographique propre au *Minyen* (environ 2000-1500), la migration prolongée, l'installation des Eumolpides. L'ancêtre a été de la génération « céropique »; son descendant attaquera Érechthée. Eumolpos aurait à Éléusis (Paus., I, 38, 9) célébré les rites avec les filles de Céléos, dont une, épouse de Crocôn, héros de la culture. On gardait le vif souvenir de son origine nordique, en lui donnant pour mère Chioné, la neige. Il s'agit d'autant moins vraisemblablement, avec ce *genos*, d'une simple famille préservant secrètement des rites privés, — des mystères dont elle aurait eu le secret et l'avantage, — que nous voyons les dits personnages se faire à l'arrivée les meilleurs sectateurs... du Poseidon d'Ogygia³. Il est de mode aujourd'hui, à la suite de l'étude de S. Luria, de rapprocher leur organisation (et par l'intermédiaire encore de celle, non moins religieuse, des *molpoi* milésiens⁴) des confréries... polynésiennes, par exemple; mais c'est, hélas! un peu aller de l'obscur au plus obscur, du mal connu à l'inconnu! Quand on a rappelé, au compte des sociétés sauvages, l'union des fonctions religieuses et fonctions politiques, il faut quelque naïveté pour croire qu'on a démontré bien autre chose, au total, qu'une relation, aussi vague que naturelle, entre des groupements tous de type très « primitif ». Là-dessous peuvent avoir subsisté mille différences, les plus capitales; une pareille méthode qui se dit « comparative » n'accuse, en somme, que la réapparition, la prolon-

1. J. Töpfer, *Attische genealogie*, 1889, p. 181 sqq.; suivi par G. Glotz, *Hist. génér.*, p. 381, n. 15.

2. Hérodote, V, 57-61; Plutarque, *Isis et Osiris*, 69, p. 378.

3. De là le rattachement typique d'Eumolpos, comme « fils » (titre religieux), à Poseidon, aux cultes maritimes locaux. Les Eumolpides ont fort contribué à élargir la religion agraire d'Éléusis.

4. S. Luria, *I. I.*; ci-dessus, p. 18, n. 3. La *μολπή* a été essentiellement un chant religieux; cf. K. Bielohlawek, *Wiener Studien*, XLV, 1, p. 125-144. Les fêtes des *molpoi* à Milet s'appelaient *ἐργυρ*, comme dans l'hymne éleusinien à Déméter, et il y a eu un *ἐργυροπάρης* (cf. l'hierophante eumolpide) à Milet.

gation des erreurs des « ethnologues », déjà si justement combattues par la rude critique de P. Foucart¹. — Sans vouloir forcer trop le mystère de l'originalité des chanteurs éleusiens, les données (limitées) ici acquises, serviront, je crois, à expliquer, de façon assez précise, le conflit politique d'Immarados, fils charnel d'Eumolpos, et d'Érechthée, roi d'Athènes. Les Eumolpides avaient été, dès la fin de la première moitié du second millénaire, les maîtres et « *aisymnètes* » d'Éleusis indépendante. L'existence de l'*Aisymnètes*-dieu à Mégare² atteste d'ailleurs la parité des institutions politico-religieuses, dans ces deux villes côtières où débouchait le commerce de la plaine cadméeenne. La querelle d'Éleusis contre Athènes, vue ainsi, doit apparaître comme un épisode spécial de ces longues perturbations dont l'Attique « autochtone » avait l'orgueil de s'être plus ou moins préservée. Ce n'est pas au hasard que nous trouverons aussi, dans les troupes d'Immarados, un *devin* descendu de Dodone à Éleusis, Sciros³.

Les causes politiques que j'ai essayé ici de regrouper, ou de faire entrevoir, amènent enfin aux causes proprement religieuses, celles-ci n'étant guère, dirais-je, que... leur contre-épreuve « spirituelle », comme leur aspect fixé *sub specie aeternitatis*. Je reviendrai ci-après sur les cultes de l'Acropole d'Athènes, pour essayer de préciser ce qu'ils nous apprennent sur le début du conflit étudié. On a déjà vu, du moins, quant à leur nature essentielle, qu'ils comportaient — et pour les origines — une adoration réservée dans les palais à des maîtres de haut-lieu, de type crétois (Zeus); avec un groupe de pratiques agraires, entretenues à l'époque « cécropique » par les filles mêmes du vieux roi-serpent, prêtresses (aux noms théophores) de la Terre-mère. Ni Déméter, ni Dionysos ne sont, certes, représentés, d'abord, dans cet étroit « Olympe » local; Poseidon non plus, qui paiera d'un « miracle », plus tard, son installation aigrement consentie sur une guette rocheuse et retirée. Ce sont les Pisistratides seulement qui ont introduit, un jour, le Dionysos d'Éleuthérae *au pied de la citadelle*, au Sud-Est. Quant à Déméter, Athéna victorieuse a patiemment organisé contre elle ses

1. On rappellerait ici l'aventure des pseudo-rapports du Rapt de Coré avec les légendes des Pawnies de l'Orégon (contre Lang); cf. les *Myst. d'Éleusis*, *ad loc.*

2. Highbarger, *l. l.*, p. 13. C'est de Mégare que l'institution s'est répandue dans les colonies mégariennes du Pont, notamment à Callatis, comme M. G. Glotz l'a su montrer; cf. *C. R. A. I.*, 1925, p. 287; *Journ. Sav.*, 1925, p. 281. Cette connexion a échappé à E. L. Highbarger dans son chapitre sur la colonisation mégarienne; cf. p. 114. Les *Θαυροπόροι* de Thespiis (cf. *Thamyris*) furent, selon une glose d'Hésychius, des organisateurs de panégories; cf. A. Plassart, *B. C. H.*, L, 1926, p. 401, n° 18.

3. Ch. Picard, *R. É. G.*, XLII, n° 194, p. 121 sqq.

propres mystères agraires de l'Érechtheion et de la zone des Hautes-Roches.

Déméter, à Thèbes, à Mégare, à Éleusis même (où l'αἶψα πολλέθρον a été son fief, et où elle assiera son temple, un jour, sur l'éperon rocheux de l'Ἀγέλατος πέτρα)¹, était non moins souveraine de son haut-lieu, à l'Ouest d'Athènes, que Pallas sur sa « colline inspirée ». Si la déesse de l'olivier, du serpent, de la chouette et du « palladion », réglant les aspects de son culte selon les survivances du polysymbolisme crétois, a tenu militairement la « forte demeure » d'Érechthée, pour surveiller de là — de l'Hymette au Parnès! — un horizon menaçant, l'Éleusia-Eileithyia a contrôlé aussi des guettes farouchement indépendantes² : elle était déesse *poliade* d'un *demos*, avant d'organiser, de diriger, en ses sanctuaires secrets, les mystères de la fécondité et de la mort. La suzeraine de la Cadmée, de la Caria, d'Ogygia, pouvait inquiéter, de l'Ouest et du Nord, les Cécropides...

Divers indices, soit littéraires, soit archéologiques, signalent, par ailleurs, entre la Déméter et le Poseidon d'Ogygia — puissant Cronide achéen, qui a été suzerain si incontesté d'abord au Péloponnèse, d'Asiné à Amyclae et au Ténare! — des liens conjugaux très primitifs³. Un cotyle de Hiéron, longtemps après, montrera encore ce Poseidon en belle place dans le Panthéon éleusinien, avec Eumolpos *trônant*⁴. — Ce n'est que le progrès du culte local, et sans doute aussi la concurrence du Dionysos des Eumolpides, qui a, à la longue, remanié toutes les valeurs supra-humaines, reformant la famille divine, où Artémis aussi, d'abord, prenait place, comme *filles de Déméter* et sœur du cheval Arion⁵. De tout ce travail, qui aboutit à une relative exclusion de quelques « vaincus », la situation du petit temple situé en face des grands Propylées, sur l'Esplanade, est témoin : sanctuaire où s'associèrent un jour,

1. L'Acropole d'Athènes a, de son côté, dominant l'Éleusinion, l'Aédonios Pétra, avec le souvenir de Procné et de Térée ; cf. Euripide, *Ion*, v. 1482. La légende avait mis en relation Térée avec les rois de la citadelle : Érechthée, Pandion.

2. Cf. l'Hymne à Déméter, dans le passage qui suit l'épisode de Démophoon : *Rev. phil.*, 1930, p. 257-265, et, pour les « pérégrinations » de la déesse, Ch. Picard, *R. É. G.*, XL, 1927, p. 320-369.

3. On sait qu'un *ἱερὸς λόγος* (celui qui faillit causer la perte d'Eschyle, accusé de l'avoir divulgué), donnait au couple d'Éleusis, pour postérité, le cheval Arion et Artémis.

4. *Monum. dell' Istituto*, IX, pl. XLIII. Sur ce curieux et magnifique vase (vers 480 av. J.-C.), Poseidon et Eumolpos sont *seuls assis*, symétriques. Eumolpos est près de Zeus, *debout*, à gauche, avec un cygne, et il porte un sceptre ; on dirait qu'il siège sur la ciste ; Dionysos arrive, couronné de lierre ; Amphitrite n'a rejoint Poseidon que par l'effet du regroupement officiel des dieux.

5. Ci-dessus, n. 3. On a trouvé en 1930, à Éleusis, un relief d'époque romaine où Déméter (avec la ciste et les épis) figure en *πότνια ἱππίων*.

à la porte extérieure du téménos des initiations, Poseidon, « Pater », et sa fille Artémis, plus ou moins dépossédés¹ !

On conçoit — après ce qui a été dit ci-dessus du rôle d'Éleusis comme débouché « cadméen », mouillage protégé, mais un peu bouché, — que le dieu de la mer ait convoité, au temps d'Érechthée, déjà, une guette, réputée encore aux temps d'Égée et de Thésée, pour les vues qu'elle permettait au loin sur le golfe Saronique, route de Crète. Ce dessein échoua ; mais les hommes devaient payer longuement, de deux côtés, l'ambition ou les torts des dieux ; ce que viendra montrer maintenant l'histoire des conflits mêmes prédits à Métaneira², et dont nous venons d'entrevoir les causes : naturelles, politiques, religieuses.

II

LE DÉBUT DE LA Φύλοπις αἰνή, PREMIER CYCLE, DIT LÉGENDAIRE : LE DUEL D'IMMARADOS ET D'ÉRECHTHÉE.

Apollodore³ a voulu dater du temps même de Cécrops, roi que la Chronique de Paros place en 1582 av. J.-C.⁴, la célèbre « bataille de dieux » engagée, disait-on, à l'Acropole, entre Poseidon et Athéna, pour la possession de la colline qui domine la plaine d'Attique : dispute qui me semble, je le montrerai, le symbole transposé des premières luttes historiques entre Athènes et Éleusis. Il n'est sans doute pas superflu de commencer par signaler ici comment la *Bibliothèque* n'a consigné ce pseudo-synchronisme qu'un peu au hasard. — La préten-

1. Pausanias, I, 38 ; il faut corriger : ἔστι δὲ Προπυλαίαις Ἀρτέμιδος καὶ Ποσειδῶνος (τοῦ) πατρός. Sur le procès d'Eschyle (ci-dessus, p. 22, n. 3), cf. S. Reinach, *Rev. arch.*, II, 1919, p. 183. On a trouvé non loin du hiéron les traces du culte rendu à Artémis, et notamment un ex-voto de πυρφόρος, tardif, récemment publié (Kourouniotis, *Arch. Δελτικόν*, 1927-1928 : Ἀρτέμιδι πυρφόρος τοῖν θεοῖν Ἀλκαμένης). M. F. Courby a pensé reconnaître la déesse sur un vase « éleusinien » de Cumès : *Vases à reliefs*, p. 198-199. Sur le temple d'Artémis Propylaia, dont la krépis subsiste, cf. A. C. Orlandos, *Ὁ ἐν Ἐλευσίνι ναὸς τῆς Προπυλαίας Ἀρτέμιδος*, 1920. Les Néréides, exilées aussi du hiéron, dansaient à l'eikas près du Callichoros voisin (*Ion.*) : présence significative !

2. Sur cette prédiction, ci-dessus, p. 1, n. 1.

3. III, 177 (14, 1) ; cf. aussi III, 14 ; *F. H. G.*, éd. C. Müller, p. 104-179 ; cf. J. Frazer, *The Library*, 1924, *ad loc.* Ce serait une question de savoir où Apollodore a puisé son érudition. On peut assurer qu'il connaissait les chroniques, surtout généalogiques, que remanièrent sans trêve les érudits athéniens, puis alexandrins. Pour celles-ci, les premières informations ne durent guère remonter qu'à la tradition orale, déjà confuse, du temps de Pisistrate. Dans le récit même d'Apollodore, on remarque du moins qu'il y a d'abord Κέκροψ αὐτόχθων, puis, comme maître de l'Acropole, Poseidon, le créateur de la θάλασσα Ἐρεχθίδς (donc contemporain d'Érechthée !) ; ensuite, seulement (μέτα τοῦτον), Athéna, donatrice de l'olivier : ἥ νῦν ἐν τῷ Πανδρόσειῳ δείκνυται.

4. [Ὁ]ντος Ἀθηνῶν Κέκροπος ἔτη ΧΗΗΔ.

due contestation des Olympiens devant Cécrops atteste surtout, à mon gré, l'embarras qu'eurent les Atthidographes, puis les érudits alexandrins, à clarifier l'amalgame de traditions si vétustes.

En fait, les découvertes archéologiques qui ont récemment transformé l'histoire de l'Érechtheion ont fixé deux importants résultats tangibles, qui ne s'accordent point trop avec les assertions ici en cause. Tout d'abord, au temps de la Cécropia athénienne, correspondait encore une période assez paisible ; et le culte même dont le vieux roi-serpent était ministre sur le haut-lieu de l'Acropole dénote, certes, une forme antérieure à la dispute Poseidon-Athéna.

Sur le premier point, on se reporterait aujourd'hui naturellement aux travaux de M. Leicester B. Holland¹, dont les conclusions essentielles ont été acceptées par la publication américaine officielle, de Stevens-Paton, en 1927². Elles visent à établir qu'au temps même de Cécrops (donc vers la fin du Minoen Moyen), l'Acropole d'Athènes, guette naturelle d'un quart plus grande que celle de Tirynthe, ne comportait qu'un système de fortifications *encore rudimentaire* ; le chemin d'accès, au Nord-Est de l'Érechtheion, utilisait, en la transformant, une faille naturelle des Hautes-Roches³ : on aboutissait par là à des terrasses habitées, mais découvertes, dont plusieurs soutènements existent sous le remblai postérieur, parallèles à l'enceinte. Les précautions pour le drainage des eaux sont celles qui se retrouvent, par exemple, au site « ouvert » de Zygouries. Il y a bien près de la porte du *Burg* les traces d'une tour, *mais d'abord non close à l'arrière*, seulement renforcée sur un côté (Ouest), et qui a dû faiblement flanquer, du N.-O., le passage en retrait. La route d'accès débouchait par là en chicane, selon le dispositif des habitats du Minoen Moyen. Mais ce dispositif fut jugé peu après *trop vulnérable*, et transformé ; or, juste au même temps, dans ce qu'on a appelé le « quartier des Eupatrides », apparaissent aussi les maisons fermées, en tour ou *koula*, à seuil surélevé. Indices concordants des inquiétudes des princes et de leurs sujets ! Ils correspondent assez évidemment à ce que nous apprennent par ailleurs les textes, sur l'attaque venue alors d'Éleusis, sur le duel d'Immarados et d'Érechthée. A ce moment, la relative quiétude de l'ancienne Cécropia avait périclité.

1. *Erechtheum Papers. I : The Pre-Erechtheum* : A. J. A., XXVIII, 1924, p. 1-23 (cf. aussi p. 142-169, 402-434), pl. I et pl. VIII.

2. *The Erechtheum*, p. 429, n. 1 (avec quelques réserves sur le détail des hypothèses).

3. Ch. Picard, *L'Acropole*, I, 1929, p. 11 ; R. Heberdey, *Wiener Jahresh.*, XIII, 1910, p. 1 sqq.

Même aujourd'hui, la personnalité du roi Cécrops, le *κιρκυρς*, sort encore plus difficilement — et incomplètement, — de la légende, que les essentiels aspects de son habitat détruit ! On ne doute plus du moins de l'historicité du « héros », que les traditions les plus répandues situaient avant Érechthée, et que Thucydide a nommé comme le plus ancien *ἀρχαῖος* typique d'Athènes¹. Puisque l'Acropole lui avait dû son nom provisoire de Cécropia, les premiers sujets et féaux de ce prince s'appelèrent d'abord Cécropides².

Le règne de ce chef paraît bien avoir été d'inspiration « minoenne », et de durée brève. Il est caractéristique que les textes anciens aient fait tour à tour de Cécrops un Égyptien ou un Achéen, mettant son fils lui-même en relations suivies avec la Crète et Délos³. Ce sont, semble-t-il, les cultes cnossiens qui ont pu préparer sa métamorphose légendaire en roi-serpent⁴, évoquant plus ou moins les appellations totémiques des premiers princes thinites d'Égypte. Sur les croyances essentielles de Cécrops, et sur son rôle posthume, d'esprit chthonien protecteur de sa ville⁵, nous sommes informés grâce à deux lieux de culte conservés tout auprès de l'Érechtheion, et comme enrobés dans l'édifice classique, cette « arche d'alliance » d'Athènes, musée de traditions indigènes : l'autel dit du « sacrificateur », et le tombeau héroïque du Cécropion même. Témoins qui nous renseignent, en même temps, bien utilement, sur la forme des cultes antérieurs à Érechthée !

Le dallage du porche Nord de l'Érechtheion abritait, à découvert, trois profondes cavités rocheuses inégales, autour et au-dessus desquelles avait été réservée une margelle, sous un lucernaire percé dans le toit même du portique. Un « caveau » pratiqué dans la fondation, — exhaussé par cette sorte de margelle (quadrangulaire, en marbre, formant *bothros*), dont il vient d'être parlé — permettait des sacrifices en cette crypte⁶. C'est l'endroit désigné dans les comptes de l'Érechtheion comme « autel du sacrificateur ». Mais Pausanias, qui est passé par la porte septentrionale de l'Érechtheion, nous a signalé, au passage, certain culte de Zeus Hypatos (*Attika*, 26), certainement localisé là même, « πρὸς τῇς εἰσόδου ». Or, ailleurs (VIII, 2, 3), le Périégète a fait

1. II, 15. Les *αἰκιστῆς* qui sont cités après lui, en général, sont Amphictyon et Érechthée même ; cf. J. Harrison, *Primitive Athens*, p. 43 sqq.

2. Hérodote, VIII, 44. Le nom d'Athéniens daterait seulement d'Érechthée.

3. Cf. plus loin à propos d'Érisychthôn.

4. Apollodore, I, I, III, 4.

5. Cf. Aristophane, *Guêpes*, V, 438 (invocation de Bdélycléon) : ὦ Κέκροψ, ἥρωες ἀνὰ τὰ πρὸς ποδῶν ἐρακοντοῖδῃ, etc.

6. Stevens-Paton, *The Erechtheum*, p. 290-291.

connaître que Cécrops, le premier, *avait donné à Zeus son épithète acropolitaine*¹, et qu'il avait réglé le culte, prescrivant qu'on ne sacrifierait rien au dieu de tout ce qui avait vie ; le premier, Cécrops, aurait aussi garni l'autel de ces *πέμματα ἐπιχώρια*, que les Athéniens appelaient encore *πελώνι* au temps de Pausanias.

Il est intéressant de tirer de ces textes la mention d'un culte essentiellement *cécropique*, au côté Nord de l'Acropole, celui dont les Amyandrides assurèrent la garde fidèle : culte de haut-lieu, de type crétois, comme l'attestent l'épithète et le sacrifice ; l'Hypatos avait été, semble-t-il, introduit par étapes, et répandu hors de la Tétrapolis marathonienne, région avec qui l'Athènes primitive entretint maintes relations dès le Minoen Moyen, avant le synœcisme ; on a retrouvé plus tard le vieux dieu de Cécrops de ce côté². Rien n'atteste sûrement jusqu'ici qu'il ait eu la forme d'un serpent, comme Ktésios ou Meilichios³. Cela est pourtant probable. Car de bonne heure, du moins, la crypte, ménagée sous le porche Nord, et qu'un passage secret, sous le mur Nord de l'Érechtheion classique, unissait aux *cellae* Ouest, devint la demeure sacrée de l'*oikouros-ophis*, serpent-fétiche de la citadelle⁴ ; il passait là, peut-on croire, pour rappeler le souvenir même du Cécrops *διφύης, ἑρακοντοειδούς*, figuré plus ou moins au Parthénon comme à l'Érechtheion sous son aspect hybride⁵. Plus tard, l'analogie de l'autel du sacrificateur avec ces *abata* frappés par la foudre, donc préservés, où l'on rattachait la mémoire des *dioblétoi*, des *enélusioi*, amena, on le verra, l'attribution (méditée) au « tombeau d'Érechthée » du lieu circumvoisin, désigné à la piété par les *μαρτύρια* de l'Hypatos. — Retenons ce qui importe ici : Cécrops avait fondé primitivement, pour sa

1. Cf. aussi Eusèbe, *Praepar. evangel.*, 10, 9, 22 : « Cécrops donne le premier le nom de Zeus au dieu qui n'avait pas de nom parmi les hommes, et lui élève un autel... »

2. R. B. Richardson, *A. J. A.*, X, 1895, p. 209 sqq. ; col. 2, 13.

3. Cf. A. B. Cook, *Zeus*, II, p. 875, 1054 sqq., 1091. On notera l'oracle donné à Cylon, et qu'on rapporta au culte de Zeus Meilichios, ci-dessus, p. 6, n. 4 ; le Meilichios était anguiforme : n'y aurait-il pas eu, sur l'Acropole, comme culte principal de Zeus, un autre culte, apparenté, de dieu-serpent ?

4. Hérodote, VIII, XLI (sur le prodige qui survint là comme avertissement, avant Salamine).

5. Sur la frise Nord du portique Nord de l'Érechtheion classique, où l'on est assez fondé — pour des raisons que j'expliquerai en détail ailleurs — à reconnaître une Naissance d'Erichthonios, le vieux roi était, semble-t-il, anguipède, avec un buste humain ; cf., pour d'autres figures de ce type, la coupe de Corneto au musée de Berlin (*Monum. ined. Instit.*, X, pl. XXXIX), et, accessoirement, la liste constituée par B. Sauer, *Das sogenannte Theseion*, p. 58 sqq. ; Pauly-Wissowa, *R. E.*, XI, p. 244. Au fronton occidental du Parthénon, on constate une solution comme *rajeunie*, du thériomorphisme : le vieux roi a gardé sa forme humaine ; mais auprès de lui s'enroule le serpent...

citadelle, un culte de « peak-sanctuary », à type crétois, sans nul doute importé¹. Si une divinité féminine était dès lors parèdre du « Zeus » cécropique à l'Acropole, ce ne pouvait être qu'une Terre-mère minoenne. Précisément, nous avons des textes, qui parlent d'une *première* Agraulos, épouse de Cécrops²; cela expliquerait l'autochtonie, en quelque sorte, des noms théophores « agraïres ». Agraulos I servait un *xoanon* de déesse qu'elle allait laver au Phalère, en des jours de procession solennelle³, rite qui rappelle les cultes préhelléniques. Les temps de la puissance et des disputes d'Athéna, de Poseidon, dieux achéens, n'étaient encore qu'annoncés.

La piété des Athéniens fournit à Cécrops, après sa fin, un tombeau royal et héroïque, non loin de l'endroit où il avait intronisé, fait adorer, l'Hypatos. Au temps de l'Érechtheion classique, il y avait, contre le mur Ouest de l'édifice — entre le Pandroseion et le soubassement du temple voisin, dit Hécatompédon, en partie engagé sous le portique des Corés — un σῆμα rectangulaire, haut de trois mètres environ, qu'on ne pouvait ni déplacer ni détruire⁴; les textes épigraphiques le désignent comme *Cécropion*⁵. Le nom concernait à la fois le petit édifice, et son enceinte, qu'un texte appelle *hiéron* de Cécrops⁶. Là la tradition localisait les restes du vieux roi, et, que ce fût à tort ou à raison, on ne peut plus refuser la comparaison avec ces nécropoles princières, voisines des palais, fermées de murs, dont nous avons maintenant le type jusqu'en Crète à Mallia et pour le Minoen Moyen⁷; voire avec le σῆμα délien des deux Vierges hyperboréennes, dont Hérodote a déterminé l'emplacement et permis ainsi la découverte⁸. On a proposé d'autres comparaisons qui nous ramèneraient vers les mêmes

1. A preuve l'absence de nom pour le dieu : on doit supposer que le nom crétois n'avait pas été assimilé. Pour le type de l'autel de haut-lieu, on comparerait, *mutatis mutandis*, le Jouktas crétois, devenu, tardivement, « tombeau » de Zeus lui-même.

2. Euripide, *Ion*, éd. Grégoire, n. 1 de la p. 203 et p. 272 (cf. aussi p. 184, n. 2).

3. C'est là, comme on sait, l'origine des Plyntéria : Xénophon, *Hellen.*, I, IV, 12; Elutarké, *Vie Alcib.*, 34; Topffer, *Attische Geneal.*, p. 133.

4. Stevens-Paton, *The Erechtheum*, s. v.

5. Inscription dite de l'Hécatompédon : *I. G.*, I², 3-4; O. Walter, *Athen, Akropolis*, p. 93 sqq., I. 10 : [χαί νο]ύ[ρο]ν : τ[ῆ]ς ν[ύ]κ[τ]ος : ἐν τῷ Κ[ε]κροπ[ί]ῳ. Le Cécropion est aussi mentionné plusieurs fois comme voisin du portique des Corés, dans l'inscription des comptes de l'Érechtheion, 409/8; cf. *The Erechtheum*, I. I.

6. Inscription de 334/3 : les éphèbes de la tribu Cécropide placent un décret « ἐν τῷ τοῦ Κεχροπος ἱερῷ » (*I. G.*, IV, 2, 263 b, 34).

7. C'est une nécropole princière fermée que le « Tétragone » du Katô-Chrysolakkos, dont la fouille a été achevée par M. P. Demargne en 1930; il y en avait eu une autre, au Sud-Ouest du palais, plus humble. Ces enceintes abritaient des cultes funéraires.

8. Ch. Picard et J. Replat, *B. C. H.*, XLVIII, 1924, p. 217 sqq.

dates¹. Il s'agit là d'un culte de roi *déifié* (plus tard *ἄναξ, ἡρώς*), qui *paraît* bien Cécrops à arbitrer devant la postérité, comme on le voit faire au fronton Ouest du Parthénon, les « disputes » des « nouveaux dieux ». Jusque dans la sépulture, son caractère — ce qui nous importe ici — s'avère *antémycénien* ; il suffit de rappeler ici qu'à Délos même, deux des Vierges Hyperboréennes étaient, au dire d'Hérodote, arrivées *avec les premiers dieux*, escortant les Titanides même qui présidèrent à la Genèse d'Apollon².

Ainsi nous apparaît cette partie de la légende confrontée avec l'histoire et les nouvelles découvertes archéologiques. Si j'ai raison, on n'hésitera plus à révoquer en doute l'erreur, d'ailleurs vénielle, d'Apollodore, et à fixer le début des luttes religieuses de dieux et d'hommes, dont nous avons à nous occuper ici, *jusqu'après l'ère des Cécropides* : donc au temps de ces Érechthéides mêmes, qui furent leurs successeurs, à proche intervalle, sur l'Acropole³. Les Atthidographes n'attribuaient à Cécrops, outre des filles, dont *Athèna, on le verra, usurpa volontiers les pouvoirs*, qu'un fils, Érisychthôn, que l'on disait mort jeune. Il est significatif que le nom de ce prince héritier s'apparente, à la fois, à celui d'Érechthée-Érichthonios, nouveau maître de l'Acropole, et à quelques-unes des épithètes divines de ce Poseidon, qui devait entrer en lice, bientôt, pour la dispute du sol rocheux de la guette convoitée.

En contraste avec le règne heureux de Cécrops, sectateur pacifique d'un Zeus de haut-lieu, et sans doute d'une Terre-mère de type crétois, c'est l'époque d'Érechthée qui me semble marquée, sur l'Acropole d'Athènes, par le début de troubles politiques et religieux, correspondant, à mon gré, à cette *dispute des dieux*, dont nous pouvons penser qu'elle a transposé et magnifié, là comme partout ailleurs, d'humbles conflits humains. — J'en voudrais ci-après étudier si possible les vicissitudes, voire les conséquences, en montrant que la rivalité d'Éleusis avec la capitale de l'Attique explique *tout*, et dès l'origine. A cette date, encore, il y aura lieu de comparer intimement les données de la légende et les traditions littéraires, avec les résultats archéologiques maintenant acquis.

1. M. Collignon, *L'emplacement du Cécropion* : *Mém. Ac. Inscr.*, XLI, 1916, p. 16 (tirage à part) : *hérôon* de Pandion sur l'Acropole, *sépulture* de Danaos au milieu de l'Agora d'Argos, d'Acrisios sur l'Acropole de Larissa, dans le temple d'Athéna, etc., etc.

2. Hérodote, IV, 32.

3. Cf. ci-après. Les historiens se seraient épargné bien des embarras — ou le rejet injuste, en bloc, d'une « légende » si instructive ! — s'ils avaient tenu compte de ces successions de familles, selon l'ordre même, confusément établi, des traditions locales.

Longtemps après les événements, au témoignage de Pausanias, les Athéniens, instruits de l'histoire de leur ville, ne se trompaient pas, certes, au même point qu'Apollodore, sur la première phase d'un conflit, à tort considéré par les modernes comme pure invention de poètes. On a montré au Périégète, sur l'Acropole, vers 150 après notre ère, πρὸς τῷ ναῷ τῆς Ἀθηνᾶς — et ce voisinage de l'Érechtheion n'avait pas été choisi au hasard ! — deux ἀγάλματα, de grandes statues de bronze, représentant le duel de vieux guerriers : Pausanias, qui n'est pas toujours si critique, raconte que les guides les lui nommèrent Érechthée et *Eumolpos*, mais il ajoute : « Néanmoins, il n'échappe à personne des Athéniens, au moins parmi ceux qui connaissent leurs antiquités, que l'un des deux est *Immarados*, le fils d'Eumolpos, qui fut tué par Érechthée¹. »

On n'attend pas que nous essayions ici de raconter, par le détail, la bataille; de villes, ainsi symbolisée en raccourci par le combat singulier des chefs : duel qui, selon l'usage connu, grâce à Homère, dans la plaine de Troie, a bien pu être aussi, après tout, un épisode réel en Attique ! A peine pouvons-nous reconstituer, hors de l'oubli total, quelques renseignements épars. Comme au bord du Scamandre, divers dieux participèrent au conflit : les Éleusiniens agresseurs s'étaient avancés en armes au nom de Poseidon-Pater (considéré aussi comme « père » d'Eumolpos). Ce qu'Isocrate a rappelé dans le *Panathénaique*² : on mettait en avant les « droits historiques » du dieu, la tradition d'Eumolpos, le divin chanteur, assurant que « Poseidon avait le premier occupé Athènes ». Il y avait, dans les rangs des Éleusiniens, tout un arrière-ban de Nordiques, associés, comme on l'a vu, à la tradition de l'invasion minyenne. Le plus intéressant des alliés d'Immarados a été ce devin Sciros, venu du *hiéron* du Tomaros, et créateur, au compte d'Éleusis, d'une mantique « dodonéenne », importée, sur laquelle le fameux *lébès* légendaire du « brigand » Scirôn vient sans doute à point nous renseigner³. Mais il

1. *Attika* (I), ch. xxvii, 4. Apollodore, l. l., a transcrit le nom sous la forme Ἰεμαρος, peut-être par simple assimilation à une série de noms (ἱερ-γυν) plus familiers aux Hellènes, quoique égéo-asianiques, d'ailleurs. Certaines traditions (athéniennes?) ont rattaché Immarados comme fils à Daeira, la Stygienne, dépossédée par Déméter à Eleusis (cf. ci-après).

2. *Panath.*, 193 ; cf. Schol. Euripide, *Phoen.*, 854.

3. Pausanias, I, 36, 4 ; cf. Ch. Picard, *R. É. G.*, XLII, 1929, p. 121 sqq. (*Les antécédents des Astragalizontes*) ; *R. É. G.*, XLIII, 1930, p. 262 sqq. (*Le présage de Cléoménès*). — Sur la coupe des exploits de Thésée, qui porte une signature d'Aison, au Musée de Madrid (2^e moitié du v^e siècle av. J.-C.), Thésée brandit pour assommer Scirôn un *lébès* de bronze, « dans lequel Scirôn prétendait qu'il lui lavât les pieds » : Ch. Dugas *Aison*, 1930, p. 63. On se souviendra plutôt, à ce propos, du procédé chalcomanique de Dodone et des fameuses « marmites sonores » du *hiéron* nordique.

n'est pas peu curieux de recueillir aussi tout à point la tradition d'Euripide¹, d'après laquelle Tirésias lui-même, ce Thébain, serait intervenu. La migration « minyenne » était passée par la Cadmée ! Diverses versions lient à l'histoire de la lutte attico-éleusinienne un sacrifice humain rédempteur : Érechthée, se sentant menacé, aurait consulté un oracle — à Delphes (?), dit-on — qui lui fit savoir à quelles conditions il pourrait sauver sa « forte demeure ». Or, le destin exigeait la mise à mort d'une de ses filles. Docile à cette atroce demande, le père aurait inauguré la suite des sanglants souvenirs par lesquels fut environné, au cours des siècles, le rocher de Pallas. L'histoire évoque, et double, la fin tragique des Cécropides. Au vrai, les traditions ont varié passablement sur les Érechthéides, descendantes du vainqueur d'Immarados et de Praxithéa, la fille de Céphisos (?). Les généalogistes athéniens ont cité parmi elles bien des noms : Chthonia, Créuse, Procris, Oreithyie, etc.² ; d'autres s'en tenaient à un groupe de trois *Parthenoi*, le ζεύγος τριπύθωνον. Euripide a raconté³ que le roi d'Athènes les avait toutes trois condamnées, fort patriotiquement, et que Créuse échappa seule, parce qu'elle était encore un nouveau-né dans les bras de sa mère. Selon d'autres récits⁴, Procris ayant seule péri d'abord, Créuse et Chthonia se seraient tuées volontairement pour ne pas survivre à leur sœur malheureuse⁵.

On admit que ce meurtre familial, simple ou complexe, sauva, de justesse, l'Acropole. Immarados et Sciros furent tués sous les murs septentrionaux, du côté où était venu l'attaque éleusinienne ; ce que laisse à penser la tradition qui plaçait, dans l'Éleusinion ἐν ἄστει, le

1. *Phœn.*, 851.

2. Lycurge, *Contre Léocrates*, 38 ; Plutarque, *Parall.*, 20. Érechthée aurait eu aussi un fils, Orneus ; cf. J. Harrison, *Myth. and monum.*, XXI (cf. 22 bis). Toute cette postérité, si mouvante, que des érudits oisifs ont cru parfois devoir grouper en *stemmata* (cf. Bouché-Lercq, *Atlas*, p. 22-24), a des noms bien symboliques. Ces princes, d'ailleurs, varient, se réduisent ou se multiplient selon les cas ; on a cité, par exemple, parmi les fils, outre Orneus, Alkôn, Thespios, Pandoros, Eupalamos (cf. *Lex. Roscher*, p. 1298, bibliogr.). Euripide ne tient compte (fragm. 357) que du ζεύγος τριπύθωνον (Procris, Créuse, Chthonia) : on comprendra ici pourquoi Oreithyie, enlevée par Borée, figurait (groupe d'acrotère) au temple des Athéniens, à Délos : elle avait été la proie, rédemptrice, d'un ravisseur hyperboréen.

3. *Ion*, v. 277.

4. *Paradox.*, éd. Westermann, 249.

5. A Athènes, comme ailleurs (Thèbes, par exemple), la légende a foisonné autour de ces dévouements héroïques, si chers aux annalistes des grandes cités ; selon Thucydide, I, 20, le Léocorion aurait été un temple des filles de Léos, fils d'Orphée ; et ces vierges auraient été aussi mises à mort par leur père pour sauver la ville ; cf. *Ælien, Hist. divin.*, 12, 26 ; cela se serait passé pendant les luttes de Thésée contre les Pallantides.

tombeau-relique du fils d'Eumolpos¹. Plus tard, Athènes annexa le *Sciron* de la Voie sacrée, où l'on rattacha un culte d'Athéna Sciras².

Mais le terrible Poseidon d'Ogygia ne fut pas complètement écarté de l'Acropole, où il avait failli faire triompher ses armes, grâce aux valeureux descendants des *Molpoi*³, et où il installa les gages (μαρτόρια) de sa puissance. Euripide a voulu, à l'occasion, en réaliste, qu'Érechthée eût été blessé grièvement dans la bataille dernière, et qu'il fût mort après son duel⁴. Mais un passage de l'*Ion*⁵ nous conserve la version plus prestigieuse à laquelle s'attacha traditionnellement la piété athénienne. Le cruel roi vainqueur — grâce à qui les anciens Cécropides, sauvés, allaient désormais recevoir le nom d'*Athéniens*⁶ — aurait été tué à son tour... par les dieux ! Tantôt, on disait qu'un coup de trident de Poseidon l'avait « enfermé dans le rocher » sous le temple d'Athéna Polias⁷; tantôt, on faisait de lui, au même endroit, un *Diobléto*s, un *Enélusios*⁸. Zeus, lui-même, l'aurait immortalisé d'un coup de foudre⁹; tradition qui a prévalu, on le verra ci-après, dans l'organisation des cultes de l'Érechtheion : « sainte chapelle » où Érechthée déifié et Poseidon, réconciliés par un prudent oracle¹⁰, recevaient l'encens sur un commun autel.

Après la guerre, les Éleusiniens se seraient soumis une première fois à Athènes, tout en conservant leurs *télétés* spéciales¹¹.

Les arts attiques du grand siècle avaient-ils mis en valeur cet ensemble d'événements nationaux, correspondant à la phase initiale d'une lutte qui devait plusieurs fois se rallumer ? Il est possible que les scènes de batailles et d'enlèvements qui ont été représentées vers le temps de Myron, sur la frise du temple de l'Ilissos — temple à mystères qui fut, selon moi, le Météon d'Agra — aient commémoré

1. Cf. ci-dessus, p. 3.

2. Cf. ci-dessus, p. 29, n. 3.

3. Pausanias, *Attika*, ch. xxxviii, relève qu'Homère appelait Eumolpos *le vaillant* (ἀγχιωπ).

4. *Érechthée*, fragm. 854. La pièce qui porte le nom du roi d'Athènes fut jouée sans doute en 423 (cf. J. Schmitt, *Freiwilliger Opfertod bei Euripides*, p. 64).

5. V. 281.

6. Érechthée est devenu, comme on sait, premier des éponymes ; il donna son nom à une tribu.

7. Hygin, *fab.* 46.

8. On a renoncé à chercher, avec P. Cavvadias (cf. pourtant Grégoire, *Ion*, p. 212, n. 2), ce *chasma* aux Hautes-Roches, sur l'esplanade des grottes d'Apollon et de Pan ; cf. Ch. Picard, *L'Acropole, l'Enceinte*, I, p. 12.

9. A la demande de Poseidon ; cf. A. B. Cook, *Zeus*, II, s. v.

10. Cf. P. Foucart, *Le culte des héros, Érechthée*, p. 3 sqq., et ci-après.

11. Pausanias, *Attika* (I), ch. xxxviii, 9.

quelque chose des querelles où commença à périlcliter l'indépendance éleusinienne¹. — On n'a pas renoncé, en tout cas, à voir sur les métopes 17-20 du Sud, au Parthénon, le souvenir des apprêts du sacrifice dont la victime fut l'une des filles d'Érechthée; les deux métopes suivantes, 15 et 16, auraient représenté, croit-on, la victoire même d'Érechthée sur le fils d'Eumolpos².

Le geste brutal du vieux roi d'Athènes immolant sa fille pour le succès d'une guerre éveille une comparaison : vers 1183, Agamemnon, préparant l'expédition contre Troie, prendra de même Iphigénie pour gage. Ce thème de sacrifice humain a donc reparu presque aux mêmes lieux plusieurs fois³; aussi, parmi les multiples représentations qu'on rapporte ordinairement à la scène d'Aulis — devenue la plus célèbre, parce qu'elle a bénéficié du renom de l'*Iliade* et de la faveur des dramaturges ! — il est possible qu'il y ait à retrouver parfois des allusions non comprises à l'épisode *attique*. Par exemple, un petit autel (?) rond du Musée des Uffizi à Florence, où l'on croit deviner juste le souvenir du sacrifice d'Iphigénie, selon le peintre Timanthes de Cythnos⁴, comporte, à mon gré, certains détails aberrants, qui, malgré les plus récents commentateurs, ne trouvent pas place directement dans la scène d'Aulis. On remarque, par exemple, l'importance donnée à l'arbre sacré, un *figuier*, qui pourrait être celui de Phytalos, la corbeille de fruits présentée rappelant les prémisses agraires de type éleusien; et surtout le geste si caractéristique de *l'initiation* fait par un assistant (le pied posé sur un socle, acte dit *ἐμβατεύειν*, dans la langue des mystères hellénistiques)⁵. La biche, substitut d'Iphigénie, si souvent représentée ailleurs, est absente⁶. Un personnage (père) a la tête

1. Sur les restes, *membra fort disjecta*, de cette décoration si importante, cf., en dernier lieu, Fr. Studniczka, *Antike Denkm.*, III, 3, pl. XXXVI, et p. 36 sqq.; *Arch. Jahrb.*, XXXI, 1916, p. 169 sqq.; L. Curtius, *Athen. Mitt.*, XLVIII, 1923, p. 31 sqq., et H. Möbius, *Athen. Mitt.*, LIII, 1928, p. 1-8; j'y reviendrai ailleurs.

2. Cf. E. Pernice, *Arch. Jahrb.*, X, 1895, p. 99-113; Fr. Studniczka, *Neues über den Parthenon, zu den Südmetopen*, *Neue Jahrb.*, XXIX, 1912, p. 259-264, pl. III-IV; H. Lechat, *Notes archéologiques*, p. 205 = *R. É. A.*, XV, 1913, p. 117 sqq. (cf. p. 151). Les métopes XIII-XIV, en ce cas, auraient représenté la reconnaissance d'Ion par Créuse, à Delphes (devant la Pythie), à l'aide de la corbeille où l'enfant du miracle avait été clandestinement exposé : c'est là un sujet national, dont un autre épisode paraît en tout cas, semble-t-il, dans la décoration de l'Érechtheion (portique Nord); cf. M. Collignon, *Le Parthénon*, 1912, p. 29, n. 3.

3. Cf. ci-dessus, p. 30, n. 5, à propos du Léocorion.

4. En dernier lieu, E. Löwy, *Oesterr. Jahresh.*, Wien, XXIV, 1929, p. 1-41. Cet autel porte une signature de Cléoménès.

5. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 303 sqq.

6. Ce n'est pas le seul exemple de ces cas douteux, « Iphigénie » ayant reparu jusqu'à la Basilique de la Porta maggiore; cf. J. Carcopino, p. 140-142. Dans la série des documents assemblés par M. E. Löwy, on prêterait grande attention au petit ivoire du Kensington

couverte comme l'Héraclès des purifications¹. On peut, en tout cas, rapporter assez sûrement, à mon avis, aux luttes primitives d'Athènes contre Éleusis, et sans doute plus spécialement à la première phase du conflit — entre Érechthée et Immarados — les reliefs de la frise Est du *sékos* du grand temple athénien dit « *Théseion* » ; on sait qu'il a été sans doute un *naos* commun à Athéna Héphaïstia et à Héphaïstos : le père et, plus ou moins, la mère (?) de cet Érichthonios légendaire auquel on assimila un jour Érechthée ! Le furieux combat qui est livré là entre des hoplites et des adversaires armés de quartiers de rocs ne peut guère s'appliquer aux luttes des Athéniens et des Pallantides, car il n'y a pas en cause... de géants. Ce combat est d'ailleurs « arbitré », si l'on peut dire, ce qui est décisif, par deux groupes *antithétiques* de dieux, rappelant les deux « camps » d'Olympiens dans la bataille de Troie et au Trésor de Siphnos ; si l'on observe qu'il y a, à gauche, *Athéna*, *Héra* et *Zeus*, dieux de l'Acropole d'Érechthée, à droite, *Poseidon*, *Déméter* et *Dionysos*², personnalités si caractéristiques du thiasos du *hiéron* des Deux-déeses, on n'hésitera guère à tendre vers une hypothèse assez voisine de celle de H. Lolling, lorsqu'il voyait là, déjà, *Ion et les Athéniens* repoussant leurs adversaires *éleusiniens*³. Mais on pensera plutôt aux luttes premières, célèbres, d'Immarados et d'Érechthée.

Les dieux ne demandaient, il est sûr, entre Éleusis et Athènes, qu'à mêler leur dispute à celle de leurs partisans. Comment en eût-il été autrement, en des siècles de foi si constructrice et superstitieuse ?

L'imagination athénienne n'a pas dû laisser longtemps au simple plan humain une riche matière épique, digne, elle aussi, de tenter quelque Homère. Par l'effet de ce nationalisme chauvin, qui, déjà, faisait partout requérir « la force des héros et les conseils des dieux » pour l'accomplissement des destinées des cités, un peuple inspiré *doubla* le

Museum ; cf. fig. 3 en bas. La présence de la ciste, du serpent, et d'un vase (*kykôn*?), laisse bien hésiter sur l'interprétation à donner à la scène.

1. Cf., par exemple, le sarcophage de Torre Nova : *B. C. H.*, LIV, 1930, p. 51 et sqq., pl. II.

2. M. Collignon, *Hist. sculpt. grecque*, II, p. 83. Ce sont là les identifications proposées, encore que Collignon n'ait pas fait acception de l'hypothèse attico-éleusinienne.

3. *Götting. gelehrte Nachrichten*, 1874, p. 17 ; il est assez caractéristique de noter que H. Brunn avait pensé aussi à un combat *près des Roches scironiennes* (pour expliquer les quartiers de rocs !), mais il croyait à un combat des Athéniens contre Eurysthée ; cf. *Sitzungsber. d. bayer. Akad.*, II, 1874, p. 51. — A tort sans doute, M. Collignon s'en était tenu pour sa part au vieux essai d'exégèse d'Ottfried Müller : lutte de Thésée contre les *géants* (?) de Pallas, le fils du roi Pandion ; cf. Plutarque, *Thésée*, 13 ; O. Müller, *Kunstarch. Werke*, IV, 1. Pour Bruno Sauer, *Das sogen. Theseion*, p. 136, il y aurait bien eu sur la frise Est une part de la légende et des exploits d'*Érichthonios, fils d'Héphaïstos* (ce qui s'accorde avec mes vues) ; du moins, l'érudit allemand a pensé, en définitive, à une bataille contre Amphiction et les Pélasges ; ce à quoi, je crois, les groupes antithétiques de dieux *grecs* ne permettent plus de songer.

duel Immarados-Érechthée d'une dispute transposée parmi les habitants de l'Olympe. Les maîtres du ciel accoururent à la rescousse de leurs champions, tout comme au-dessus de la ville de Priam... Ainsi — et pas autrement ! — s'est déterminée la légende dont le fronton Ouest de l'Acropole devait un jour donner, sur place, l'illustration la plus magnifique.

Il y avait sur l'Acropole, aux confins du πυκνὸς δῶμος d'Érechthée, de temps immémorial, certains signes considérés comme sacrés (σημεῖα, μαρτύρια) : un olivier, arbre divin du temps des cultes créto-cécropiques ; une faille irrégulière (prophétique ?) creusée dans le roc, *chasma* à trois cavités, avec, auprès, un puits naturel rempli d'une eau saline. Ces signes marquaient pour les fidèles d'Athéna la partie de l'Acropole qui était essentiellement le lieu-saint national. La légende en fit les souvenirs par lesquels les suzerains des deux cités rivales, Athéna, Poseidon, avaient fait valoir concurremment leurs droits à la possession de l'Attique¹. C'est cette crise que Phidias avait utilisée, légende déjà courante, pour l'un des tympans du Parthénon² : Poseidon, d'un coup de trident, faisait jaillir la source amère ; la lance d'Athéna, en réponse, évoquait en quelque sorte, du sol, un bel arbre magique et nourricier. Personne qui ne vit ces témoins sans songer au conflit des Athéniens, θεμὸς Ἐρεχθῆος μεγαλήτορος³, et du dieu fort et jaloux des Eumolpides d'Éleusis, époux de Déméter ! Au cours des siècles — les embarras d'Apollodore l'attestent⁴ — les traditions se compliquèrent et s'embrumèrent tout à la fois. Ce fut le temps où l'on vit intervenir des témoins symboliques : Cécrops — au mépris de la chronologie ! — arbitrant le coup de lance d'Athéna ; d'autres érudits mêlaient à l'affaire, comme juges, Cranaos et Érysichthôn, ou les douze dieux. — Un mensonge pieux de Cécrops aurait assuré la victoire d'Athéna, le vieux roi-serpent ayant affirmé qu'elle avait la première planté l'olivier ; reconnaissante, la rusée déesse nommait après cela sa bonne ville Athènes. Cependant, Poseidon, furieux, inondait la plaine thrasienne, déchaînant ainsi aux portes d'une cité traîtresse une de ces famines qui étaient protestation et vengeance... de Déméter elle-même⁵. — Cécrops avait-il menti tortueusement ? Peut-être pouvait-il, sans impudence, parler de l'antériorité de l'olivier. Au vrai, cet arbre sacré avait existé

1. Hérodote, VIII, 1.

2. Max. Collignon, *Le Parthénon*, p. 184 sqq. ; cf. l'hydrie de Kertch, *ibid.*

3. *Iliad.*, II, 547.

4. *Biblioth.*, III, 177 ; cf. ci-dessus, p. 23.

5. Par exemple, à l'occasion du Rapt de Coré ; cf. l'*Hymne à Déméter*, *ad loc.*

avant Athéna même ; c'était, on l'a vu, le fétiche, déjà soigné par la prêtresse Pandrosos, avec laquelle Athéna commençait de se confondre, en tard-venue plus glorieuse, empruntant sans vergogne les attributions agricoles d'une fille de Préhellène¹.

Là ne s'arrêtèrent pas les conséquences légendaires : il y a tout de même quelque instruction historique à tirer de l'erreur des logographes plaçant la Dispute dans les dernières années du règne de Cécrops, pour *faire suivre*, alors, la *naissance* d'Érechthée. La personnalité même des deux adversaires principaux du conflit, tant à Éleusis, semble-t-il, qu'à Athènes, subit le contre-coup mythique de l'invention de la Dispute. On les rattacha aux dieux par des filiations, voire des *régénérations*, posthumes et flatteuses. Du côté d'Éleusis, Eumolpos était déjà devenu fils de Poseidon ; Immarados, son descendant, fut — peut-être alors seulement — présenté comme fils de Daeira, cette *nympe* « stygienne », à qui Déméter, hypostase elle-même d'une Terre-mère, avait dû disputer le marais des Rheitoi². Plus importante, bien entendu, fut la prolifération mythique autour des vainqueurs athéniens : d'abord autour de la personnalité dominatrice d'Érechthée ; ce vainqueur devint bénéficiaire, ainsi qu'on voit, d'une véritable « *renaissance*... » en dieu, comme Éleusis en autorisait. Ne fallait-il pas expliquer son association durable avec Athéna, dans un temple riche — ἐν πτόνι νήφ³ — où la déesse allait, d'ailleurs, peu à peu usurper le principal des sacrifices de taureaux et d'agneaux offerts par l'inlassable piété athénienne ?

Vint alors la création opportune du doublet Érichthonios-Érechtheus, qui, d'abord, enchaînait, pour le plus vif contentement du nationalisme athénien, les races historiques des Cécropides et des Érechthéides ; d'un autre côté, en même temps, il permettait d'associer, sur les mêmes autels⁴, sans trop de disparité, à un Poseidon un peu réduit par la défaite, un roi autochtone et divinisé, devenu fils à la fois d'Athéna et de la Terre-mère, petit-fils de Zeus, ainsi. Il serait assurément vain de vouloir dater à l'origine une si belle opération religieuse !

1. Cf. déjà, en ce sens, C. Robert, *Hermes*, XVI, 1889, p. 68-87 ; *Athen. Mitt.*, VII, 1882, p. 48-58 ; J. Harrison, *Primitive Athens*, p. 55. Les oliviers sacrés remontent, en Attique, au temps des dieux ; n'y en avait-il pas un, selon Pausanias (I, 38), au puits Parthénios, où Déméter errante, dans la *Plané*, s'était assise, telle la déesse de la célèbre bague d'or de Mycènes, qui est aussi *sous l'olivier* ?

2. L. Curtius, *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 44 sqq.

3. *Iliad.*, II, v. 549 ; cf. *R. É. G.*, XLIII, 1930, p. 262.

4. *Cella* Ouest de l'Érechtheion ; la publication américaine de 1927 distingue là deux compartiments, salles de même aspect et de même grandeur, ouvertes par le haut et débouchant sur le Prostomaion. L'une d'elles, la plus septentrionale, aurait reçu le culte d'Érechthée et de Poseidon, *associés*.

Le dédoublement contraire qui la ruina n'a pas été refait, du moins, avant le VI^e siècle déjà : car il n'apparaît dans les traditions littéraires qu'au temps de Pindare et du poète de la *Danaïde*¹. Avant, Érichthonios-Érechtheus restaient étroitement confondus par une piété intéressée ; avouons qu'elle n'a pas peu nui à l'historicité du règne du rival d'Immarados, à peine aujourd'hui un peu... sauvé de sa légende² !

La fantaisie imaginative des Athéniens avait commencé à s'exercer sur le thème de la naissance. On connaît l'historiette passablement scabreuse, à laquelle l'*Iliade*³, puis Hérodote⁴ ont fait allusion, mais qui n'est détaillée que dans les récits des mythographes récents⁵. La déesse Athéna, disait-on, ayant demandé à Héphaïstos de lui forger des armes invincibles, le dieu-artisan se serait subitement enflammé pour cette Parthénos, belle cliente, et aurait essayé de la violenter⁶. Comme elle résistait efficacement, le sol reçut la semence du dieu, et de Gé, ainsi fécondée au hasard, naquit peu après, tout de même, Érichthonios. Athéna, paraît-il, ne devait pas se désintéresser de cette progéniture involontaire, produit d'une sorte de parthénogénèse, où elle voulait bien se reconnaître quelque indirecte responsabilité. Le mythe la montrait se chargeant du nouveau-né vagissant, et le plaçant dans une ciste, qu'elle confia... aux filles de Cécrops, Aglauros, Pandrosos, Hersé. Il était défendu à ces *nurses* royales d'ouvrir la corbeille « mystique », où l'on reconnaît déjà sans surprise l'imitation de la ciste éleusienne⁷. Deux des sœurs, Aglauros et Hersé, se risquèrent pourtant à

1. Cf. Harpocraton, s. v. *αἰρεχθόνες* ; cf. aussi Platon, *Cratylus*, 110 A ; P. Foucart, *Le culte des héros chez les Grecs*, 1918, p. 3-7 ; on en vint à créer une généalogie qui faisait descendre (!) Érechthée d'Erichthonios, autochtone et fils de Gé. Certains lui donnèrent pour père Pandion, fils d'Erichthonios (!) et de Praxithéa. On est assez excusable d'avoir un peu erré en de tels labyrinthes familiaux !

2. Certains érudits modernes admettent, d'ailleurs, encore qu'Erechthée était une ancienne divinité (!) de l'Acropole d'Athènes ; cf., outre Usener (voir P. Foucart, *l. l.*), Curtius, *Stadtgesch.* : « ein uralter Daemon » ; G. Fougères, *Athènes*, p. 32 : « Un dieu des eaux, une sorte de Triton attique. » Pour Petersen, *Burgtempel*, p. 61 sqq., il s'agissait (mieux) d'un esprit chthonien, habitant le *chasma* qui lui a servi de tombeau. (Mais quel *chasma* ? C'est l'abaton de Zeus, distinct du *chasma* de Poseidon, qui a servi de tombeau héroïque au roi d'Athènes.)

3. II, 546 : mais c'est là le passage, interpolé, du *Catal. des vaisseaux*, attribuable, sans doute, à l'époque de Pisistrate. Il y est dit, à propos de la visite d'Athéna à Erechthée : *ὁ πόρ' Ἀθήνη | θεῆς Διὸς θυγάτηρ* (τίς δὲ ζείδωρος ἀρουρα).

4. VIII, 54. Erechthée est appelé là *γηγόνης*.

5. Antigone, *Hist. mirab.*, 12 ; Apollodore, *Bibl.*, III, 14, 6 ; Hygin., *Fab.*, 166.

6. C'est la version d'Apollodore. Une autre histoire, racontée par Antigonos, disait que la déesse avait été assaillie au moment où elle apportait un énorme rocher du Pentélique à l'Acropole, pour la fortification des murs ; elle aurait, d'émoi, laissé choir son faix, devenu le Lycabette.

7. Les dieux « mystiques » étaient habitués à ces transports par ciste ; nous en trouvons

enfreindre une telle défense, et leur curiosité dangereuse leur montra, à l'intérieur du panier-berceau, un enfant nu entouré d'un ou de deux serpents¹. Suivant certaine version, elles furent alors tuées par les reptiles eux-mêmes. Suivant un autre récit, prises de folie à cause de la colère d'Athéna, les sœurs pécheresses devaient bientôt se précipiter du haut des remparts de l'Acropole.

On aurait tort de ne plus voir, en ces imaginations, que le produit hasardeux d'une fantaisie, certes, assez étrange et, en soi, difficilement explicable. Quand on a pensé aux luttes d'Athènes et d'Éléusis, le mythe prend toute sa signification. Vainqueur d'Immarados, Érechthée devenait le champion d'Athéna et d'Athènes contre le redoutable Poseidon d'Ogygia. Il ne pouvait avoir dû sa victoire, chèrement acquise, qu'à une maternelle et divine protection. Gé, elle-même, ne l'avait-elle pas soutenu, lors du conflit engagé contre un puissant sanctuaire où elle avait tant d'intérêts? Mais, du triomphe d'Érechthée, c'est la Vierge guerrière, suzeraine de l'Acropole, qui devait tirer le plus éclatant bénéfice. Il convenait bien qu'elle l'eût préparé. Et la légende ainsi réagencée assurait accessoirement son triomphe sur les Cécropides punies. Le *mystère* de la ciste, créé au bénéfice de l'Érechtheion, où Athéna allait siéger à part, — aux côtés du moins d'Héphaïstos et de Poseidon, de Cécrops et d'Érechthée même! — permettait aux cultes athéniens de sortir aussi, tout à point, de l'« agrarisme » primitif, si limité : tout se renouvelait au gré d'une sagesse plus ambitieuse. Or, à la « faute » utile (!) des Cécropides, condamnés par les dieux, s'opposait, dans une lumière déjà plus « historique », le destin courageux des Érechthéides. Le patriotique sacrifice de l'une d'elles, au moins, n'avait-il pas sauvé la cité de Pallas? Les Athéniens ne se montrèrent pas ingrats envers le *ζεύγος τριτάθενον*, auxiliaire héroïque d'Érechthée. et instrument de sa difficile victoire. La triade fit officiellement « pen-

l'attestation dans les cultes d'Éléusis : une curieuse tablette de Locres (cf., par exemple, S. Reinach, *Monum. nouv. art antique*, II, p. 31, fig. 258) montre Perséphoné regardant ainsi quelque enfant divin dans une corbeille ; le Dionysos Aïsümnètes de Patras avait été lui-même véhiculé dans un coffret sacré (lui-même, ou son symbole, évoquant les *aidia* de la ciste éléusinienne) ; à l'Acropole d'Athènes, la cérémonie nocturne des arrhéphores comportait, selon Pausanias (cf. ci-après), le transfert mystique d'une ciste fermée entre l'Érechtheion et le sanctuaire de l'Aphrodite aux jardins (près de l'Illisos). La corbeille du nouveau-né, clandestinement transporté, jouera à nouveau un rôle dans la légende d'Ion, où il y a eu des reprises, comme indirectes (et si opportunes!), de thèmes de la vie d'Érechthée-Érichthonios.

1. *Δράκοντες δύο περὶ τὸν Ἐριχθίδιον*, d'après Antigonos. Un seul serpent d'après Apollodore, *Bibl.*, III, 14, 6 ; id., Ovide, *Métam.*, II, 553. Pour Hygin, *Astronom.*, II, 13, p. 446, c'est Érichthonios lui-même qui était enfant-serpent. Euripide, *Ion*, 22, a adopté l'idée des deux serpents, ce nombre ne se trouvant que plus rarement dans les textes et sur les monuments.

dant » aux Cécropides, de même qu'Érechthée, tel Cécrops, devenait à son tour roi-serpent, fétiche de l'Acropole, οἰκουρὸς ὄφις¹. — Un jour, Phidias devait faire apparaître plastiquement ce parallélisme, au faite Ouest du Parthénon, dans le fronton même dit de la Dispute des dieux. Là, au groupe des Cécropides sculptées du côté Nord, allaient s'opposer, dans l'autre *kerkis*, trois femmes de la famille régnante postérieure : Oreithyie, la sacrifiée, avec ses deux enfants aux bras, semble-t-il ; puis Créuse à demi étendue, tenant sur les genoux son fils Ion ; non loin, une troisième des filles d'Érechthée, elle-même assise, Procris ou Chthonia². A quelle date ces Érechthéides obtinrent-elles, en outre, l'immortalité stellaire ? Euripide, en tout cas, écrivant en 423 son *Érechthée*, savait que les princesses royales ou vieux *génos* étaient devenues les Hyades³. Et, en retour, les Cécropides elles-mêmes bénéficièrent de ce rapprochement. Car on put transférer à Aglauros le mérite national d'un sacrifice propitiatoire, bien que son père n'eut pas fait la guerre aux Éleusiens ! Par dévouement patriotique, elle se serait ainsi précipitée un jour des Hautes-Roches, vers l'Érechtheion, là où, en contre-bas, on lui éleva son sanctuaire, avant les guerres médiques⁴. Et les éphèbes athéniens prêtaient là avec ostentation un serment annuel de civisme.

Naturellement, tout ce triomphe mythique réservé aux vainqueurs de la première lutte n'alla pas sans aigre réplique, sans quelque contrepartie, réaction de l'adversaire. Il eût été étrange qu'en Éleusis, à grand-peine vaincue, on abandonnât si tôt une lutte où la cité sainte engageait tout son avenir. Poseidon, avant même d'inonder la plaine thrasienne, ne s'était pas retiré sans menace devant la lance magique d'Athéna ; non seulement son oracle vengeur faisait peser sur les décisions publiques des Athéniens l'effet d'une colère tenace⁵ ; à Éleusis, le dieu dépité fut dit avoir mis à mort lui-même (ou fait tuer) Érechthée, meurtrier de son descendant⁶. Mais, selon d'autres tradi-

1. Je reviendrai bientôt sur le rôle de l'οἰκουρὸς ὄφις ; cf. Ch. Picard, *L'Acropole*. III : *L'Érechtheion, le plateau supérieur, le versant Sud* (à propos du présage avant Salamine).

2. Cf. Furtwaengler, *Meisterwerke*, p. 235 ; Fr. Studniczka, *Neue Jahrb. f. kl. Altert.*, XXIX, 1912, p. 249-250 ; M. Collignon, *Le Parthénon*, 1912, p. 34.

3. Schol. ad. Arat., 172 : Ἐρεχθίδης μὲν οὖν ἐν Ἐρεχθεῖ τὰς Ἐρεχθίδας θυγατέρας ὕδαας προὶ γενέσθαι πρεῖς οὐδας ; cf. aussi Harpocraton, éd. Dindorf, 2, 441. Les filles d'Érechthée ont été identifiées enfin avec les filles de Hyakinthos : Rohde, *Psyché*, p. 115.

4. Philochoros, fragm. 14 ; Hérodote, VIII, 53 ; Pausanias, I, 18, 2.

5. *R. E. G.*, XLIII, 1930, p. 262-278. Athéna dut promettre à son peuple de réparer l'effet du courroux annoncé.

6. On avait d'abord placé (hypothèse Cavvadias) le *séma* d'Érechthée en contre-bas, vers les Hautes-Roches. Cette localisation est maintenant abandonnée.

tions plus athéniennes, c'était Zeus lui-même, frère du Cronide, qui avait fait, du roi de l'Acropole, son petit-fils, un *Dioblétos*, un *Enélysius*, l'élevant, par le feu du ciel, à l'immortalité. Et voilà pourquoi la piété des Erechthéides, fidèle, attachait bientôt et si volontiers à la crypte du serpent sacré, à l'autel même de Zeus *Hypatos*, sous le porche Nord de l'*Erechtheion*, le souvenir de la fin mythique du valeureux défenseur de la citadelle¹.

L'*apothéose* d'Erechthée, de la naissance à la mort, devait défrayer longtemps, au moins sous sa forme initiale — celle de l'adoption par Athéna — l'art et la poésie en Attique. Nombreuses ont été les représentations de la naissance d'Érichthonios. Elles doivent à leur fréquence même un intérêt fort historique. Les premières, fait significatif, seraient à signaler, dès l'époque archaïque : par exemple, une plaque de terre-cuite d'Athènes, au Musée de Berlin², où Gé, vue sortant du sol jusqu'au buste, tend le petit Érichthonios à Athéna, qui le reçoit. Cécrops, *διφύς*, anguipède, présente un rameau d'olivier. Ce n'était pas au hasard qu'on avait, en cette composition, suggéré une telle ressemblance avec la scène éleusinienne typique, où apparaissait aux yeux des mystes le *Divine child*, lors des cérémonies de l'époptie³. Ainsi, par l'imagerie sacrée même, Athènes affirmait, et contre Éleusis, les tendances, les exigences de sa concurrence intéressée ! Une coupe à figures rouges de Corneto, à Berlin aussi (n° 2537)⁴, donne peut-être la représentation la plus développée de la légende. D'un côté était figuré, à gauche, un Cécrops pensif, à arrière-train de serpent, couronné d'olivier ; puis Gé, émergeant à mi-corps, et qui tendait Érichthonios à une Athéna équipée en guerrière (égide et lance) ; à droite, Héphaïstos et *Hersé*, celle-ci s'avancant vers l'enfant divin, assistaient à la scène. Un vase de Camiros, au British Museum⁵, est particulièrement intéressant, parce qu'il nous donne l'épisode de la ciste. On y voit Athéna, à gauche, lance et casque à la main ; sur le rocher de l'Acropole même, est posée la ciste cylindrique, d'où Érichthonios émerge, vêtu d'une chlamyde ; le couvercle est placé tout auprès, décoré d'une guir-

1. J'y reviendrai en passant dans la publication ci-dessus annoncée (cf. p. 38, n. 1).

2. Cf. Flasch, *Annali*, 1877, p. 418 ; Engelmann, *ibid.*, 1879, p. 626 ; J. Harrison, *Myth. and mon.*, p. xxviii sqq.

3. Cf. M. P. Nilsson, *Minoan-Mycenaean Religion*, ch. xvi, p. 461 sqq. (*The Divine child*), et spécialement : 487 sqq. (Ploutos à Eleusis) ; 490 sqq. (Érichthonios).

4. *Monum. inediti*, X, pl. XXXIX ; J. Harrison, *Myth. and mon.*, pl. XXIX, fig. 3 ; A. Rumpf, *Die Religion der Griechen, Bilderatlas*, n° 28 (440 av. J.-C.).

5. *Catal.*, E. 372 ; cf. *Annali*, 1879, pl. F, p. 626 ; J. Harrison, *l. l.*, pl. XXXII, fig. 4 (cf. une coupe de Brygos, *Wiener Vorleg.*, VIII, pl. II).

lande d'olivier. Au-dessus de la ciste surgissent symétriquement les deux serpents mentionnés par l'*Ion* d'Euripide¹. A droite, deux figures drapées, en mouvement de fuite, sont sans doute celles d'Hersé et d'Aglauros : nul doute que nous n'ayons là la formule traditionnelle au v^e siècle ; connue d'Euripide, elle a figuré, comme je le montrerai plus en détail ailleurs, au portique Nord de l'*Érechtheion* même² : sur la frise principale, celle du côté Nord, précisément, qui dominait l'Aglaurion ἐν τῷ ἐπιφανέστατῳ τόπῳ ! Gaia, assise, tendait là l'enfant du miracle à un personnage féminin central, penché, dans un geste d'accueil, et qui, plutôt qu'Athéna même, pourrait avoir été Pandrosos. Derrière, il faut restituer le corps hybride (disparu) d'un Cécrops à torse humain et à replis de serpent. Athéna, Héphaistos assistaient sans doute, avec deux « fugitives », Aglaure et Hersé ; puis des spectateurs masculins, parmi lesquels sans doute Boutès et les Boutadai, honorés près d'Érechthée et d'Héphaistos, dans une des *cellae* de l'*Érechtheion*...

L'importance du *tabou* de la ciste, avec présence des serpents gardiens, est un fait que seule, à mon gré, explique et met en lumière l'explication ici proposée, par le conflit d'Athènes et d'Éleusis. Et comment comprendrait-on autrement ? A Athéna jalouse de Déméter, il fallait sur l'Acropole des rites *secrets*. Le mystère de l'enfant divin issu de la parthénogénèse les a fournis tout au début de la rivalité avec Éleusis. Pausanias³ a raconté comment, *encore en son temps*, les deux arrhéphores, qui avaient habité près de l'*Érechtheion*, toute l'année, au service de la déesse, recevaient, une nuit, de la prêtresse d'Athéna, avant la fin de leur stage rituel, deux cistes fermées. Elles les devaient transporter cette même nuit au dehors, *sur leurs têtes*, sans les ouvrir, sortant de l'Acropole par un passage souterrain ; parvenues au temple d'Aphrodite des Jardins, dans le vieux quartier de l'Ilissos, elles déposaient leur fardeau, avec les *hiéra*, les ἁγία ; elles recevaient là, en

1. Cf. ci-dessus, p. 37, n. 1, et, pour la légende classique, *Ion*, v. 267-271 ; on voyait, « sur les peintures » mentionnées, la remise du jeune Érichthonios aux Aglaurides, fils de Cécrops. L'*Ion* étant de 418, semble-t-il, il est impossible de ne pas faire le rapprochement avec la coupe de Berlin (ci-dessus, p. 39, n. 4) et avec la frise de l'*Érechtheion* (408-407), porche Nord, frise Nord ; cf. ci-après.

2. Dans la publication prochaine ci-dessus annoncée ; cette interprétation de la frise Nord, au portique Nord, avait déjà été conjecturée par Pallat, *Antike Denkm.*, p. 194-196, et elle a fait l'objet d'un travail inédit, très ingénieux, de M. P. de La Coste-Messelière : envoi d'Athènes, qui m'a été libéralement communiqué.

3. I (*Attika*), ch. xxvii ; cf. Scholies Aristophane, *Lysistr.*, v. 641 ; G. Elderkin, *Problems Periclean buildings*, p. 13 sqq. Il est possible que le souvenir de cette cérémonie ait déterminé la décoration spéciale du Portique des Corés, masquant l'escalier (secret) Sud de l'*Érechtheion*.

retour, de la prêtresse d'Aphrodite, pour les ramener de même façon vers l'Acropole, deux autres cistes scellées... Nous devinons ici des cérémonies athéniennes directement imitatrices de la κομιδή τῶν ἱερῶν : une contrefaçon délibérément organisée de rites éleusiniens ! Et d'autres coutumes des *Arrhéphoria* (ou *Herséphoria*), comparées avec celles des *Thesmophoria* classiques, confirmeraient sans nul doute une telle présomption¹.

On peut, en examinant le vase de Camiros (au British Museum), dont il a été parlé plus haut, faire ici une autre constatation instructive : ce qu'évoque le mieux la scène des Aglaurides, *découvrant* (mues, hélas ! par une curiosité fatale), l'enfant Érichthonios dans sa ciste, ne sont-ce pas les scènes où Déméter *découvre* elle-même Iacchos, celles où Perséphone *découvre* Adonis (?) ; si bien qu'il est difficile de ne pas penser à une imitation concertée ! Et la manière même dont les ἑράκοντες à demi dressés flanquent sur ladite peinture l'enfant dans la corbeille, que rappelle-t-elle, *sinon la représentation typique du char de Triptolème*, char aux serpents ailés, attribué au principal missionnaire éleusien ? Analogie non fortuite ; on voit trop l'intérêt qu'il y avait, sur l'Acropole, à composer pour les sujets d'Athéna un *thias*e de divinités groupées autour d'un *Divine child* : thias>e qui pût contre-balancer les principales figures d'un Panthéon puissant, au sanctuaire disputé².

La première phase de la φόλις αἰνή, sous l'aspect où elle est ici

1. C'est, ici ou là, le même type de fêtes *agraires*, avec prééminence (préhellénique) de l'élément féminin et exclusion rituelle des hommes ; cf. *R. H. R.*, C, 1929, *L'Éleusinisme et la disgrâce des Danaïdes*. L'ἄρκος ὀρθοστάτης ou ἀνάστατος (appelé aussi *vasτός* : Suidas, s. v. ἀνάστατος) a eu une ressemblance significative avec l'un des ἱερά éleusiniens, tels qu'on les peut maintenant connaître ; cf. Ch. Picard, *R. H. R.*, XCV, 1927, p. 220-255. De là les plaisanteries et parodies chères à l'Ancienne Comédie ; par exemple, dans un fragment de Nicostratos, Koch, *Com. att. fragm.*, II, p. 223 (Κλίνη), et surtout, naturellement, dans Aristophane (*Les Thesmophories*, *Lysistrata*, *L'Assemblée des femmes*, etc.).

2. La Déméter d'Éleusis était, à l'occasion, une divinité guérisseuse, en tant qu'hypostase de la Terre-mère égéenne ; cf. *R. É. G.*, XL, 1927, p. 320-369 (Ch. Picard). Elle pouvait sauver à son gré les mortels, ou les accabler. Il est significatif qu'Athéna se pare elle-même d'un double pouvoir analogue, lorsqu'elle vient remettre à Érichthonios deux gouttes du sang de la Gorgone, l'une pouvant procurer la mort, l'autre, par antithèse, apte à servir de panacée pour tous maux : Euripide, *Ion*, v. 999 sqq. — Les assimilations, intéressées, qu'à Athènes on voulait suggérer le plus possible avec Éleusis apparaissent réalisées dans un texte de Diodore, I, 29, 1, qui assure, par exemple, qu'*Érechthée avait fait arriver du blé à Athènes pendant une disette*, et même qu'il intronisa dans sa ville le culte de Déméter (!). On ne souscrira pas, du moins, trop volontiers aux hypothèses hasardeuses et complexes de G. W. Elderkin, lorsqu'il a voulu faire d'Érechthée (*Kantharos*, 1926, p. 185-186 : *The Kerkopes and Erechtheus*) un vrai héros de la fertilité et même un héros-faucille. Tout ce qu'on pourrait ici rappeler — mais Elderkin ne le fait pas — c'est l'analogie de la mort d'Érechthée, *foudroyé*, avec celle de Jason, l'amant crétois de Déméter ; cf. *R. É. G.*, XL, 1927, p. 320 sqq.

retracée, montre, dans une crise sanglante, l'aboutissement d'une offensive éleusinienne, qu'Athènes, *encore isolée*, enraya difficilement. Le Poseidon d'Ogygia une fois éliminé, réduit du moins à un partage sans gloire, Immarados et Sciros tués tous les deux au pied de la citadelle inviolée, Pallas et son peuple magnanime se pouvaient flatter d'avoir évité un destin sévère. Cela n'était pas trop payé du sacrifice des princesses royales, ou de la mise à mort divine du vieux roi-serpent de l'Acropole ! De sa défensive heureuse, Athènes sut d'ailleurs faire, dès alors, le prélude profitable d'un plus décisif triomphe. On vient de voir ci-dessus pourquoi et comment : tout aussitôt, avait commencé le travail organisateur, qui magnifiait l'histoire, transposée au plan de la légende. Ce n'est peut-être pas un hasard si Érechthée a passé pour avoir fondé les Panathénées, s'il fut aussi le premier ἀποβάτης ou καταβάτης reconnu sur l'Acropole¹.

Et pourtant, là comme ailleurs — comme partout où les conflits des peuples ont été préparés par les contingences naturelles — cette première paix précaire n'apportait guère, aux uns et aux autres, que le désir ou l'occasion de nouveaux conflits. Menacé par Poseidon d'égarement en toutes ses décisions publiques, le *laos* d'Athéna allait avoir à mettre à l'épreuve, plus d'une fois, la bienveillance protectrice de sa patronne victorieuse. Le duel d'Immarados et d'Érechthée n'a été qu'un court prélude. La φύλας ἀνὴρ allait reprendre presque aussitôt sous de nouvelles formes, et dès avant le temps de Thésée, qui lui-même ne lui imposera point un apaisement décisif ! Comme si la destinée opposée d'Éleusis et d'Athènes avait voulu qu'on mêlât successivement à une trop longue querelle, les dieux, les héros, puis les hommes...

III

LA SECONDE PÉRIODE : DE LA « NATURALISATION » D'ION A LA GESTE DE THÉSÉE.

On a vu que la première phase des guerres avait été plastiquement synthétisée à l'Acropole d'Athènes, sous la formule du *duel* entre Immarados et Érechthée. Si l'orgueil des fidèles de Pallas trouvait son

1. Ælius Aristide, *Panath.*, 107 ; cf. M. Collignon, *Le Parthénon*, métope centrale du côté Sud. On sait qu'on attribuait à Érechthée-Érichthonios l'invention des chars : invention qui fut utilisée dans le groupe des sujets décoratifs des frises de l'Érechtheion. Faut-il mettre en rapport symbolique l'exercice des *apobates* avec la *katabasis* éleusinienne ? Il est à noter que des *apobates* figurent, volontiers, dans les jeux funéraires, notamment sur les sarcophages clazoméniens : *B. C. H.*, XXXVII, 1913, p. 378 sqq.

compte à ce raccourci, la fortune des armes ayant été favorable au roi-serpent, le naïf groupe répondait d'ailleurs assez bien à ce que nous pouvons retrouver aujourd'hui de l'histoire de ce début de conflit : lutte tout à fait restreinte entre deux cités distantes de vingt-deux kilomètres ! Et comment ne pas penser à ces trop stériles disputes de bourg à bourg dont a parlé le regretté A. Jardé, pour des territoires plus ou moins pauvres, évoquant, disait-il, « le burlesque héroï-comique de la *Secchia rapita*¹ » ?

Passé le temps d'Érechthée, le caractère de la rivalité se transforme. Avant même l'époque du « légendaire Thésée », il semblerait que l'horizon attique se fût miraculeusement élargi ! C'est que par les portes de la mer, de Marathon à Thoricos, de Minoa-Mégare à Ogygia-Éleusis, les civilisations égéennes s'étaient déjà peu à peu infiltrées en Grèce propre, amenant avec elles une part du legs du vieux monde égypto-oriental². L'époque comprise entre la destruction de la civilisation crétoise par les Achéens et le recommencement des temps « géométriques » a été un temps de relatif cosmopolitisme, d'échanges maritimes actifs ; il était déjà difficile de borner toutes les aspirations des cités grandissantes aux pauvres limites assignées à la vue, du haut de leurs acropoles modiques. Autre changement : Athènes, déjà, progresse en ces temps et prend l'avance, grâce aux organisations des cités de la Diairie qui la feront bénéficier de leurs synœcismes, de leurs aspirations vers l'unité. Chaque groupement institué, *trikómia* ou *tetrakómia*, veut déléguer un culte fédéral, symbolique, à l'Acropole, cœur du Pédion³. La ville « des Athénas » commence à faire figure de capitale religieuse et politique de la zone montueuse, et, face à Éleusis, elle est ainsi plus sûre de ses destinées. Immarados avait pris l'offensive, portant le combat contre Érechthée au pied de la « forte demeure ». Dans la seconde phase des luttes, c'est à l'inverse, les armes d'Athènes qui vont apparaître au loin, jusque dans la plaine thriasienne, au delà même, vers les Roches scironiennes ! L'espoir a changé de camp.

On eût deviné un peu cet avenir encore lointain, en observant certaines particularités notables, dans la formation de la légende des Cécropides. L'attention a été rappelée récemment⁴ sur des textes

1. *La formation du peuple grec, Introd.*, p. 11.

2. Dans l'*Hymne à Déméter*, la déesse signale elle-même implicitement son arrivée en Attique, de Crète, par Thoricos ; cf. *R. E. G.*, XL, 1927, p. 320 sqq. (Ch. Picard).

3. C'est ce qui est arrivé, comme je le montrerai ailleurs, pour le culte d'Artémis Brauronia, émanation des localités unies à Brauron, et transposé ainsi un jour sur l'Acropole.

4. P. Roussel, *B. C. H.*, LIII, 1929, p. 179 sqq.

déliens concernant le *génos* des Érysichthônidai, puissante famille attico-délienne, dont l'archégète, Érysichthôn, passait pour fils de Cécrops. — Ce « héros », dont le nom, si essentiellement agraire¹, a bien place acquise dans le groupe cécropique, à côté de ceux de ses sœurs, Pandrosos, Agraulos, Hersé, aurait fondé en l'île de Délos un premier culte d'Apollon : il aurait même rejoint l'île sacrée à l'Attique, *organisant le va-et-vient des premières processions par mer* ; au retour de l'une de ces *théories*, il aurait trouvé la mort².

La personnalité d'Érysichthôn le Cécropide a été créée plus ou moins tardivement, et elle est restée toujours assez pâle ou indistincte. Des généalogistes mal avisés ne faisaient-ils pas mourir en bas âge ce prince héritier ! Il n'en est pas moins instructif de noter l'apparition des vues intéressées d'Athènes sur l'Archipel, et, de là, vers la Crète : car on prétendait en Attique qu'Érysichthôn aurait rapporté des Cyclades un premier *xoanon* d'Eileithyia, déesse de l'Amnisos cnoisien : or, à Délos même régnaient, *et dès l'origine*, certains mystères à forme minoenne, agraires, eschatologiques, connus plus tard des Pythagoriciens : ceux qu'on rattachait, non sans raison, à la migration des Hyperboréennes crétoises³. Érysichthôn eût pu, au besoin, importer de tels rites à Prasiai, sur la côte orientale, au nord de Thoricos, par où était passée la Déméter crétoise⁴ !...

Il n'est plus guère douteux aujourd'hui qu'il y ait eu maintes réalisations politiques sous les traditions agencées et exploitées — assez longuement ! — par Athènes, aux temps historiques. Elles ne semblent pas, d'ailleurs, si anciennes, relativement, qu'on a cru⁵, et ont bien pu se développer après le temps même des Érechthéides ; ce qui ne leur enlèverait rien de leur intérêt ! Le moment allait venir pour Athènes d'inaugurer une propagande « coloniale », *antiéleusinienn*e, sur les re-

1. C'est le « Laboureur » (cf. les « *Bouzygai* » athéniens) ; on le retrouve en Thessalie, adversaire de Déméter, dont il coupe le bois sacré, dans la légende de Dotiôn ; cf. Hellanicos et Callimaque (*Hymne à Déméter*). La légende, voyageuse, fut transportée en Cyrénaïque et à Alexandrie (Callimaque, *ibid.*).

2. O. Kern, *Real-Encycl.* de Pauly-Wissowa, s. v. *Erysichthôn*. On montrait le tombeau à Prasiai à l'époque, encore, de Pausanias.

3. Cf., à propos du beau livre de M. A. Plassart, *Explor. arch. Délos*, XI : *Les sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe* ; Ch. Picard, *R. H. R.*, 1930 (à paraître). Sur l'Hyperborée, comme doublet crétois, cf. *Rev. archéol.*, I, 1927, p. 349-360 (Ch. Picard).

4. Cf. l'*Hymne*, et Ch. Picard, *R. É. G.*, XL, 1927, p. 320 sqq. Prasiai était la dernière étape en Attique des mythiques offrandes hyperboréennes dans leur mythique voyage.

5. Farnell, *Cults greek States*, IV, p. 108, suivi par P. Roussel (*I. L.* ; cf. ci-dessus, p. 43, n. 4 : p. 184), qui dit à tort les rapports religieux ainsi prouvés « antérieurs à la fondation même d'Athènes ».

lais insulaires de l'Archipel, et jusqu'en Crète. Thésée en sera, au vrai, le principal missionnaire.

Mais avant la « geste » du fils d'Égée, héros de moins en moins « légendaire », s'intercale ici encore une période *historique*, dont on aurait tort de méconnaître l'importance, puisqu'elle a vu se dessiner la forme élargie des nouvelles rivalités. Elle correspond à ce que les histoires récentes appellent l'« *ionisation de l'Attique* », formule qui serait plus satisfaisante, si nous étions moins ignorants de l'origine de ces nouveaux maîtres du pays. On a maintenant renoncé à les croire venus par les îles, et on les verrait plutôt s'introduire, de Béotie méridionale, par les chemins du Parnès et du Cithéron. L'ancêtre mythique de la race a été ce fils de Créuse, qui conduisait, dit-on, une race de guerriers *cavaliers*, donc venu de plaines d'élevage; étrangers que l'Attique rocheuse eut beaucoup de mal à assimiler, quand ces nouveaux venus eurent occupé le rivage de l'Ilissos et installé le culte d'Apollon au Sud-Est de la citadelle, non loin d'Agra.

De ces envahisseurs terriens devaient sortir pourtant, du moins, un jour, Égée et Thésée, héros nationaux et de la mer. Égée conservera sa demeure d'éternité près du *téménos* d'un Apollon Delphinios¹; Thésée, qui était venu d'Aphidna à Athènes en costume « ionien » (ne le prenait-on pas pour une femme, à cause de son chiton trainant (ἐλαχιτων), de son aspect peu mâle?), passera pour *fils de Poseidon*, comme Eumolpos...

L'Attique s'est « ionisée », en ce sens d'abord qu'elle a su *adopter* ces *xenoi* notoires. Le nom d'Ion a été formé, semble-t-il, au VII^e siècle, par le poète généalogiste qui a magnifié les primitives races des Athéniens². De tous les petits États entre lesquels l'Attique resta d'abord divisée, un des plus importants a été, on le sait, la Tétrapolis du Nord-Est, dans un territoire longtemps soumis à la civilisation minoenne, et que le symbolique taureau crétois passa pour avoir « ravagé³ ». Des quatre bourgades visitées par les marins étrangers, Marathon, Tricorynthos, Oinoé, Probalinthos, le commun fondateur était, disait-on, un certain Xouthos, fils d'Hellen; il aurait engendré Ion et Achaïos, et reste, hélas, le plus fictif de ces divers héros, « entités » de l'ethnographie antique ! Car il n'a eu ni patrie ni légende, et son nom ne vient même pas d'une race. Il était d'avance condamné, notons-le déjà, à disparaître⁴.

1. L. Séchan, *Theseus* : *Dict. ant.*, p. 225, n. 4.

2. Cf. H. Grégoire, dans l'*Introd.* de l'édition d'Euripide, coll. Budé; *Ion*, Notice, p. 155.

3. G. Glotz, *Tétrapolis* : *Dict. ant.*, t. V, p. 160.

4. Comme l'a remarqué H. Grégoire, *l. l.*, Ion et Xouthos sont restés absolument étrangers

Ion s'est plus facilement, plus brillamment, acclimaté, et d'une façon que l'on peut encore reconstituer plus ou moins. C'est, d'ailleurs, à une reprise des combats contre Éleusis qu'il a dû ce que j'appellerais sa « nationalisation » athénienne. Dans une guerre, il aurait porté secours, nous dit-on, aux *Érechthéides*, comme στρατάρχης¹. Philochoros donne à ce sujet un utile renseignement complémentaire, en présentant ladite guerre comme menée... contre Éleusis! On peut ainsi deviner la date approximative de la reprise des hostilités. L'atthidographe met aussi l'intervention d'Ion et de ses cavaliers en rapport avec l'institution des Βοηδρομία. Ion, disait-on, était « accouru à la rescousse » (ἐβοηδρέμης). Mais on confondait déjà tous les temps, puisqu'il pouvait être parlé, dans le fragment de Philochoros, de l'attaque... d'« Eumolpos », attaque qui, jamais, au vrai, n'eut lieu! Entendons qu'à Éleusis, relevée de la défaite d'*Immarados*, les descendants des premiers Eumolpides, au temps d'Ion, cherchèrent leur revanche. Et l'appel au secours des Athéniens semblerait faire deviner encore, cette fois, la réalité de durs combats.

La chronique attique s'est modelée, à la fin, sur le souvenir, quasi évanide pourtant, de ces péripéties. Il semblerait que ce n'eût pas été sans peine. Il y a çà et là, dans la tradition littéraire, la trace, plus ou moins nette, d'un temps où le héros Ion n'était pas tant encore *persona grata* en son pays d'adoption. Dans la pièce même d'Euripide jouée en 418 av. J.-C., lorsque Créuse, à Delphes, songe à empoisonner celui qu'elle ne croit pas son fils², elle-même traite Ion en vil usurpateur, danger menaçant pour la cité des *Érechthéides autochthones*; et elle le maudit..., comme eût été en droit de le faire plutôt quelque Éleusinienne³!

Plus tard, quand les fils d'Ion régnèrent à Éleusis, on fit, à travers

aux plus anciennes traditions de l'Ionie. Dans la tragédie d'*Ion*, Euripide fait de Xouthos, déjà, le polémarque des Athéniens contre l'*Eubée* (et non Éleusis ou les *molpoi* thraces); souvenir des luttes spéciales de la Tétrapolis, rivale des Chalcodontides d'Eubée.

1. Cf. H. Grégoire, *l. l.*, p. 156-157. On notera qu'il n'avait pas alors le titre de roi. Cette tradition rapportée par Hérodote l'a été probablement aussi par Phérécyde de Syros, et plus tard on la verrait recueillie par Philochoros (au second livre de son *Αἰθίς*; cf. *Fragm. hist. graec.*, I, p. 389, 33).

2. Elle médite d'utiliser contre lui le venin des serpents de la Gorgone; ci-dessus, p. 41, n. 2.

3. *Ion*, v. 1074 : « Quelle honte pour le dieu que tant d'hymnes célèbrent, s'il doit voir, ce *théore* (étranger !), près du puits Callichoros, la torche des fêtes de l'Eikas (20 Boédromion), dans la nuit de veille, quand aux danses sacrées participent l'éther de Zeus et ses étoiles, et la Lune elle-même, et les cinquante filles de Nérée, qui, au fond de l'abîme marin, et dans les flots des fleuves éternels, vont dansant en l'honneur de Coré au diadème d'or et de sa vénérable mère... Car c'est là, à Éleusis, qu'il espère régner, envahissant des biens acquis par d'autres, le mendiant de Phoibos ! » La prédiction de Créuse s'est tout juste réalisée.

toute la tradition, des arrangements forcés, et plus ou moins habiles, qui avaient le caractère d'une réparation d'honneur. N'y avait-il pas quelque embarras fâcheux à ce que le patron des Ioniens, donc des Athéniens, apparût si tard, relativement, dans l'histoire de la cité? On s'ingénia à le donner comme père aux éponymes — eux-mêmes plus qu'à demi mythiques — des quatre primitives tribus¹.

Cela ne suffisait pas encore. D'autres accommodements, plus larges, avec le ciel, firent un jour du fils de Xouthos et de Créuse, — la « princesse » au nom fort banal² —, un *Divine child*. Toute la pénible dramaturgie de la pièce d'Euripide, ce qu'on pourrait appeler le « stratagème de l'Ion », n'est peut-être destinée qu'à expliquer (aux Athéniens de 418 av. J.-C. encore!) comment Ion, l'étranger d'abord honni, descendait de la fille même d'Érechthée — et d'Apollon. Miracle généalogique peu facile à accrédi-ter, si l'on en juge par l'embarras de la fin de la pièce, où Athéna elle-même, cette suzeraine de l'intelligence, est obligée d'intervenir... et d'insister. L'œuvre d'Euripide est, certes, à ce point de vue, un document historique capital : reprise et résumé d'efforts anonymes qui n'avaient pas peu duré! On admire avec quel art y est présentée l'infortune conjugale du pauvre Xouthos, et les réticences conseillées à Créuse et Ion ; un « partage avec... Apollon », lui aussi, n'avait-il pas, déjà, « rien du tout qui déshonore »?

J'ai rappelé qu'au portique Nord de l'Érechtheion, sur les frises encore en cours d'exécution de 408 à 407, le plus long bandeau (Nord) représentait la naissance d'Érichthonios ; or, à côté (face Est), on avait pris pour thème le transfert et la présentation, semble-t-il, d'*Ion à Delphes*³. — Voisinage *opportun*, qui ne s'était pas établi, imposé, au hasard ! A cette époque, non seulement la légende d'Ion visait à sanctionner les relations officielles établies, depuis Clisthène surtout, entre l'Acropole d'Athènes et le grand *manteion* phocidien⁴ ; non seulement elle consacrait l'élimination de l'Achéen Xouthos, réduit au rôle de père « putatif », — donc exilé par la légende, frappé là comme d'un interdit ! — mais surtout, *Ion devenait lui-même comme un historique rappel une reviviscence d'Érechtheus-Érichthonios*. La trame d'une tradition antiéleusiniennne était prolongée jusqu'à lui.

1. *Ion*, v. 1571. Aristote, *Ἀθην. πολιτ.*, XLI, 1-III, 2, regarde l'arrivée d'Ion et des Ioniens comme la première des onze révolutions, ou réformes, de la constitution athénienne, plaçant ensuite l'action de Thésée.

2. H. Grégoire, *I. L.*, p. 158-161.

3. *R. É. G.*, XLIII, 1930, p. 262 sqq. (cf. p. 274) ; et ci-dessus, p. 40.

4. G. Colin, *Le culte d'Apollon Pythien à Athènes, Introd.* ; Ch. Picard, *L'Acropole (l'Enceinte, etc.)*, 1929, p. 13.

Que l'on songe aux données de la légende parvenue à son point d'évolution extrême : Ion y apparaît comme un autre enfant du mystère, transporté secrètement par Hermès *dans la corbeille sacrée* aux parvis delphiques, enfant..., encore, de Vierge, mais cette fois d'une Vierge-mère à qui un dieu jaloux a imposé sa loi ! Il est né avec des serpents près de lui¹ ! Surtout, *il a servi militairement à son tour Athènes, dans la φύλοπις αἰνῇ* : il a vaincu les sectateurs du Poseidon d'Ogygia ! Il n'est guère douteux que le choix significatif du mois *Boédromion* pour la grande procession d'automne n'ait dû viser à rappeler le souvenir de ses exploits ! Dans l'*Éleusinos* d'Élius Aristide, prononcé, semble-t-il, à Smyrne, en 171 de notre ère², le rhéteur empressé n'invitait-il pas ses auditeurs d'Ionie à méditer encore sur la correspondance du nom du mois des mystères d'automne... avec les Boédromia : « Notre Boédromion aujourd'hui », s'écriait-il, « manque d'un autre cri (de fête !) ; non pas tel que lorsque Ion accourut au secours d'Athènes³ ! »

La victoire du στρατήρχης fils de Xouthos ne consacrait pas seulement la nouvelle défaite d'Éleusis, mais tout le triomphe « *ionien* » dans l'Attique. La généalogie remaniée des cavaliers étrangers aux longs vêtements flottants, vainqueurs sympathiques, va s'intégrer dès lors parmi celles des autochtones : Ion *double*, on l'a dit, Érechthée, et le venge. — Cette fois, l'appui nécessaire au salut d'Athéna était venu de la Tétrapolis marathonnienne, où Xouthos apparut. Or, les quatre humbles bourgades soumises au fils d'Hellen n'allaient pas rester isolées. Vint un temps où leur territoire s'étendit, englobant même la région de Gargettos et la citadelle d'Aphidna. A la voix du rival d'Héraclès s'est sans doute déterminé, *de là*, le lent mouvement qui fondit les races diverses d'Attique, sous la prédominance des Ioniens, et auquel on a donné le nom synthétique de « *synœcisme de Thésée* ». On n'oubliera pas qu'il était resté un souvenir, en quelque sorte, de cette exacte chronologie, dans le culte : les fêtes des *synoikia*, avec leur sacrifice non sanglant, *précédaient* les Panathénées⁴.

Égée, Thésée, qui ont ainsi, et si bien, contribué à élargir les limites territoriales de l'Attique orientale, jusqu'à la rive gauche du Céphise

1. Cf. le début d'*Ion*, et H. Grégoire, p. 241, n. 1. La naissance divine qui était représentée dans le *drame* éleusinien obsédait les Athéniens, jaloux.

2. A. Boulanger, *Élius Aristide*, p. 162, p. 329 sqq. Élius Aristide avait alors cinquante-trois ans et demi.

3. Keil, XXII, par. 12 : βοηδρομιῶν δὲ οὗτος ἑτέρας τὰ νῦν δεῖται βοῆς, οὐχ οἷας ὅτε Ἴων Ἀθῆνας ἐβοήθησεν.

4. Le 16 d'Hécatombaion : Thucydide, II, 15 ; Aristophane, *Pax*, v. 1019 et schol. ; Nilsson, *Griech. Fest.*, s. v. ; Ch. Michel, *Dict. ant.*, s. v. *Synoikia*.

athénien, ne sont pas seulement des « rassembleurs », conseillers d'une politique d'union terrienne entre les petits bourgs de la Diacrie, de la Mésogée. Avec eux, Athènes, l'ἄστυ, du haut de son Acropole voisine du golfe, découvrait, pourrait-on dire, « le large dos de la mer » ; et elle a instauré une politique coloniale : ce qui explique qu'on ait fait d'Égée même un Poseidon humanisé¹ ! La transaction accordée à Poseidon dans l'Érechtheion, dès le temps d'Immarados, va porter alors ses fruits : la θάλασσα Ἐρεχθίδς, mugissante sous le *notos*, prendra toute son importance, au creux du rocher sacré ouvert par le trident divin ! La guerre d'Éleusis va s'élargir elle-même, désormais ; elle sera maritime et plus largement terrestre. Car Éleusis et Salamine, « mitoyennes », a-t-on dit, entre Mégare et Athènes², ont eu à peine le droit de choisir : le souvenir des guerres antérieures les portait d'emblée dans le parti de Mégare. Rien d'étrange, historiquement, à ce que certains « exploits de Thésée » se soient déterminés *et de ce côté, et jusque-là*.

On a hésité sur les dates de ces transformations, qui décidaient de la grandeur athénienne, et du même coup de l'issue de la lutte contre Éleusis. L'archéologie vient ici au secours de la tradition littéraire. Thésée a pris part à l'expédition des Argonautes ; il est, d'autre part, contemporain d'Hélène, qu'il passa pour avoir enlevée avant le mariage de Sparte (et rendue mère) dans Aphidna ; on disait qu'il avait combattu pour cette amante d'avenir, contre les Dioscures, divins jumeaux, quand Académus bavard eût décelé l'endroit où l'on cachait la douce proie. Ces concomitances autorisent, selon la Chronique de Paros, à situer la « geste » du héros fils d'Égée à la fin du M. R. III, un peu avant le temps même de la guerre de Troie ou, au plus tard, aux environs (1250-1200)³. L'*Odyssée* appelle déjà le cap Sounion le « promontoire d'Athènes⁴ ».

On n'a pas attendu ce jour pour apercevoir, au besoin malgré Plutarque, que la vie « légendaire » de Thésée couvrait une bonne part d'histoire réelle ; le beau protégé de Pallas, dont le Trésor d'Athènes, à Delphes, exaltera la gloire ἐν τῷ ἐπιφανιστάτῳ τόπῳ, juste après la pre-

1. S. Wide, *Theseus u. der Meersprung*, p. 15.

2. Glotz, *Hist. génér.*, p. 389. Cf., pour le pseudo-partage des Pandionides, attribuant à Nisos la Mégaride avec Éleusis, Strabon, IX, 1, 6, p. 392 c ; et déjà Hellanicos, *F. H. G.*, I, p. 51, fig. 47.

3. Cf. L. Séchan, *Theseus, I. I.* Acamas et Démophon, fils de Thésée, ont combattu devant Troie, eux aussi.

4. III, 278 ; cf. *Iliad.*, II, 546-556 ; IV, 328 ; XIII, 196, 689 ; XV, 337 (passages dont la date de composition est, au vrai, mal assurée).

mière victoire sur les Perses¹, a été réintégré déjà dans les annales athéniennes sous une lumière moins mythique; on s'est bien aperçu, en particulier, de toutes les raisons politiques qui avaient pu faire de lui, le moment venu, l'*ami d'Héraclès*². Il s'en faut peut-être assez, pourtant, qu'on mesure encore aujourd'hui l'importance de son rôle, fort resserré dans les plus récentes études, et où il est si difficile d'introduire une unité³. On voudrait tenter de remédier ici à ces lacunes⁴, en ce qui concerne l'histoire spéciale des luttes entre Athènes et Éleusis : Thésée, incontestablement, y a pris part.

Il faut, bien entendu, ici encore, partir de la précieuse, mais chaotique *légende*, si injustement dédaignée parfois aujourd'hui. Le champion des Ioniens, honoré par Athènes, dès l'époque de Pisistrate, comme un surhomme, héros religieux et athlète, a participé au sort d'Érichthonios et d'Ion, dont il continuait la lignée, en ce sens que l'imagination de ses sujets l'a enveloppé volontairement, dès sa naissance, de mystère : certaines traditions ne l'ont-elles pas montré issu ainsi d'une union clandestine... de Poseidon avec Æthra, marquant aussi qu'il n'avait pu *devenir roi* d'Athènes, qu'après qu'on eût reconnu son destin colonial à des signes extérieurs, les γυναικοκρατα⁵? Plusieurs de ses exploits avaient précédé son « avènement⁶ ».

Il est bien impossible encore, quoi qu'on ait pu dire, d'établir une chronologie, même dubitative, dans le développement de la « geste » héroïque, si célèbre, du second dompteur de monstres. Ni les Théséides cycliques des vases peints, ni même les suites plastiques les plus déve-

1. P. de La Coste-Messelière, *B. C. H.*, XLVII, 1923, p. 387 sqq.; *La sculpture grecque à Delphes* (avec Ch. Picard), 1929, p. 26.

2. E. Pottier, *Rev. art anc. mod.*, IX, 1901, p. 1 sqq.

3. Par exemple, dans l'*Hist. générale* de G. Glotz, p. 387, et déjà, pour des raisons hypercritiques, dans la *Formation du peuple grec*, du regretté A. Jardé, p. 199; cf. aussi W. R. Agar, *Theseus: The class. Journ.*, XXIV, 2, 1928, p. 84 sqq.

4. Je signale ici (outre celles de Wide, ci-dessus, et E. Pottier) quelques études où l'évolution et le sens historique de la légende de Thésée ont été plus ou moins marqués récemment : A. Schwartz, *Erechtheus et Theseus apud Euripidem et Authidographos*, 1927, Leyde; E. Kjellberg, *Zur Entwicklung d. attischen Theseussage*, *Strena philol. Upsaliensis, Festkr. P. Persson*, p. 240 sqq., Upsal, 1922.

5. L. Séchan, *Theseus*, p. 226. Sur Æthra comme « parallèle » de Praxithéa, épouse d'Erechthée, cf. Euripide, fragm. 300 (*Erechtheus*).

6. C'est en ce sens qu'il faut interpréter le mythe trézénien de la « découverte » des armes d'Égée, représenté plus tard à l'Acropole (Pausanias, I, ch. xxvii). Dans une scène d'adoration du Louvre (H. Lechat, *Coll. moulages Lyon, 3^e Cat.*, 1923, n° 494), je crois que l'on doit chercher le souvenir de cette aventure (ex-voto de Sosippos, fils de Navarchidès). Le pseudo « autel bas » (cf. Le Bas-Reinach, *Mon. fig.*, p. 74, pl. L) serait le rocher sous lequel Thésée a trouvé et délivré l'épée magique (cf. la Pierre de Thésée à Trézène, et le relief Winnefeld, *Dict. ant.*, fig. 6883).

loppées — celles, par exemple, du Trésor des Athéniens, ou du Pseudo-Theseion¹ — ne se prêtent à un tel classement, tâche vaine². Ce qui est légitime, du moins, c'est de distinguer ici deux groupes de hauts-faits de Thésée, où il est facile de reconnaître, soit la transcription mythique des luttes du héros contre les Éleusiniens, ou leurs suzerains et alliés de Mégare, soit celle des événements extérieurs qui aidèrent à cette victoire des Athéniens « ionisés ».

Le duel Thésée-Cercyon appartient évidemment au premier groupe. C'est le chauvinisme des fidèles d'Athéna, la protectrice attitrée de Thésée³, qui a fait de Cercyon, à la longue, un « voleur de grand chemin ». Ce fils de Poseidon⁴ a subi le sort des vaincus, hors d'une ville dont l'impérialisme politique n'a jamais été très conciliant ni humain. Il opérait, a-t-on dit, contre les voyageurs, entre Mégare et Éleusis, à l'entrée d'un défilé coince entre la côte et les monts. Retenons qu'il a ainsi dû défendre les approches de Mégare, à une époque où Thésée, d'Est en Ouest, avait déjà fait occuper les avant-postes éleusiniens et soumis le *hiéron* des Eumolpides⁵. Près de la source d'Alopé, fille de Cercyon, on montrait encore au temps de Pausanias, la « palestre » de Cercyon, où le « brigand » forçait, paraît-il, à la lutte tous les passants, égorgeant les vaincus ! Mais... Thésée le dompta. Cercyon était apparenté, au vrai, aux grandes familles éleusiniennes, et Pausanias a cité utilement la tradition d'une vieille tragédie de l'Athénien Choirilos, Alopé, où Cercyon était déjà présenté comme frère de Triptolème : sa mère, unie clandestinement à Poseidon, ayant été aussi une fille d'Amphietyon, à qui Raros, éponyme de la plaine Raria, avait donné pour fils le missionnaire au char attelé de serpents ailés⁶ ! Alopé, fille de Cercyon, éponyme d'une fontaine sacrée, après métamorphose, a

1. Celle-ci sculptée au contact de la lutte d'Erechthée contre Immarados (ci-dessus, p. 33).

2. La bibliographie en est soigneusement donnée par M. L. Séchan, *l. l.* Tout au plus pourrait-on penser à placer dans une première période les « exploits » dont la région d'Aphidna, la Tétrapolis, la Diacrie, ont été les centres. Du moins le trajet géographique accepté par M. L. Séchan est-il fort hypothétique (de Trézène à Athènes) !

3. Elle l'assiste un peu partout, comme elle avait assisté Héraclès ; cf., en particulier, la météope du Trésor des Athéniens à Delphes, où elle le bénit : tableau d'une simplicité grave, qui a, dirait-on, l'atmosphère mystique d'une scène d'initiation.

4. Pausanias, I, ch. xiv.

5. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 1927, p. 398-399. L. Séchan, qui, suivant Bacchylide, Thésée, XVIII, a accepté comme réalité le voyage Trézène-Athènes par l'Isthme, est amené à placer les *Exploits* en sens contraire, d'Ouest en Est ; mais l'itinéraire ainsi compris date, dit-il, du VI^e siècle (*ibid.*, p. 227, n. 3). Certes, il a tout l'air d'une refonte dénaturée ! Les luttes de Thésée avec les héros éleusiniens ou mégariens ne s'expliquent qu'en partant d'Athènes, et vers l'Ouest.

6. Pausanias, I, 14.

passé elle-même pour avoir été séduite par le dieu marin d'Ogygia¹ : elle en avait eu Hippothôon, enfant divin... ou naturel, avec qui Thésée eut l'habileté de réconcilier Athènes. C'était là le sujet d'une pièce d'Euripide, qui n'avait pas laissé perdre si belle occasion de servir les intérêts nationaux ! Hippothôon, dont on voyait l'*hérôon* près du Céphise éleusinien², devint alors l'éponyme renégat d'une tribu attique, comme l'on sait³. Euripide lui faisait accorder aussi par Thésée le trône même d'Éleusis⁴.

Cercyôn a été sans doute, parmi les victimes de Thésée, la plus représentative, et sa défaite, je l'ai dit, suppose une annexion préalable du *hiéron*. On n'est guère surpris, ce fait posé, de voir que Pausanias a localisé le combat préparatoire contre Procuste *auprès du Céphise éleusinien*⁵. Cet autre « brigand » notoire avait défendu simplement les Thermopyles des Rheitoi. Son « lit » des supplices n'a-t-il pas été transformé par adaptation de quelque *κλή* oraculaire ? On retrouve, en fait, parmi les adversaires de Thésée, un troisième personnage non inattendu, Scirôn, dont le nom vient rappeler de près celui de Sciros, le Dodonéen, prophète compagnon d'Immarados, et tué avec lui par les Athéniens, dès le temps d'Érechthée. Le Scirôn, « géant impur », dont Thésée aurait « purgé la terre », était naturellement attaché par la naissance à un *hiéron*, où se pratiquaient des rites chthoniens. Il était aussi gendre de Cychreus de Salamine, roi dont un serpent était le symbole. On voit, au Trésor des Athéniens, à Delphes, Thésée serrer Scirôn *à la gorge*. Il l'avait sans doute trouvé devant lui, lors du progrès ultime de sa conquête, *étendue jusqu'à l'Isthme*, où Athènes prétendait porter la limite entre Ioniens et Doriens. Car Scirôn a vu son souvenir attaché au passage des roches scironiennes, la Kaki-Skala taillée dans les monts Géraniens au point où, *au delà de Mégare*, ils tombent à pic dans le golfe Saronique⁶. Scirôn était honoré comme

1. Comme Créuse par Apollon, à l'Acropole !

2. Pausanias, I, 38.

3. Selon certaines versions, Hippothôon passa pour le propre fils de Thésée (Plutarque, *Vie Thés.*, 28 ; Athénée, XIII, 4, 557 A). Sur la pièce d'Euripide, cf. L. Séchan, *Études sur la tragéd. gr. dans ses rapports avec la céramique*, p. 249 sqq. Un tesson de vase à figures rouges représente Hippothôon allaité par une jument (cf. Hygin, *Fab.*, I, 1 ; on songera à la Déméter chevaline, épouse de Poseidon et mère du cheval Arion) ; l'allaitement est fait précisément en présence de Déméter (plutôt que d'« Éleusis », L. Séchan, I, 1). La déesse mère porte les deux torches, et elle a le pied posé sur une éminence (*Petra agelastos* ?).

4. Sur les rapports onomastiques d'Hippothôon et d'Alcathous de Mégare, cf. Highbarger, I, 1, p. 78, et p. 80, n. 49.

5. Pausanias, I, 38.

6. Ce Karst est parsemé de nombreuses grottes, dont cinquante ont été explorées en 1929

héros de la défense nationale à Mégare, où l'on rencontre un culte dissident, imposé, d'Aglaure¹. Toute cette portion de la Théséide masque (mais fort peu) une série de guerres très dures, où Athènes, alors victorieuse, dicta sa loi à ses voisines maritimes de l'Ouest².

J'ai dit plus haut qu'on pouvait isoler aussi, dans la *geste*, les souvenirs d'autres événements *extérieurs*, ceux-ci en corrélation assez directe eux-mêmes avec les conflits terriens essentiels, et dont la cause d'Athènes bénéficia. Je pense ici à certains des « exploits » qui sont célèbres entre tous, et dont le principal, *en apparence*, n'a rien, pourtant, à faire, semblerait-il, avec la région éleusinienne. Encore faudrait-il essayer de bien comprendre historiquement ce qui attira Thésée en Crète, sur les traces du Minotaure. L'explication restée traditionnelle³, reprise dans les histoires les plus critiques, est celle qu'on croit pouvoir tirer de l'affaire du meurtre d'Androgée, le fils « de Minos ». Thésée aurait voulu affranchir alors l'Attique du tribut de jeunes gens et de jeunes filles offert, paraît-il, au Minotaure, le singulier bovidé... carnivore du Labyrinthe ! — Mais, aux environs de 1250, faut-il bien croire la Crète tant en mesure d'imposer au dehors une farouche et si sanglante rançon ? Sa puissance était passée aux mains des Achéens dès 1400 ! Il ne semble guère douteux que les Athéniens aient réorganisé (pour l'éliminer), autour de la gloire de leur *libérateur*, le souvenir rétrospectif, et amer, du temps, *très antérieur*, où les Minoens pouvaient écumer librement la côte orientale d'Attique, de Rhamnonte à Thoricos, enlevant le produit des mines : temps où le taureau crétois avait si impunément ravagé la Tétrapolis autour de Probalinthos !

Si donc on veut chercher une explication sérieuse à la partie crétoise de la Geste de Thésée, il semble qu'il faille la trouver dans ce qui a été ci-dessus indiqué, sur la tendance à une politique maritime apparue au temps d'Égée, le Poseidon humanisé, puis de ses descendants. Thésée avait connu par Trézène les avantages de l'amphictyonie calaurienne.

par la mission autrichienne de Von Mirkovitz. C'est de l'une d'elles que Sciron aurait projeté les passants dans la mer, où les tortues, paraît-il, les dévoraient. On a pensé que ces tortues symbolisaient là seulement la mer.

1. Plutarque, *Vie Thés.*, 10 ; Highbarger, *l. l.*, p. 85, et Heeg, *Lex. Roscher*, s. v. *Skiron*.

2. Sur les rapports naturels d'Éleusis et de Mégare, cf. ci-dessus, p. 49 ; sur l'existence d'une *pièce éleusinienne* à Mégare (rocher de l'Appel : de Coré), cf. Highbarger, *l. l.*, p. 16. — La célèbre coupe d'Euphronios, G. 104, au Louvre (E. Pottier, *Catal.*, III, 935 sqq.), assemble d'un côté les combats contre Sciron, Procuste, Cercyon, avec la capture du taureau de Marathon : c'est là ainsi une Théséide attico-éleusinienne ; au centre est la présentation chez Amphitrite, le jeune héros étant là convoyé, introduit, par Athéna, ce qui laisse à ce médaillon central un rapport précis avec les autres tableaux.

3. Plutarque, *Vie Thés.*, 15 ; Apollodore, *Bibl.*, III, 15, 7 (5) ; G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 383.

Dans la lutte contre Éleusis, on avait pu sentir, d'autre part, dois-je croire, l'importance *morale* des mystères décriés, la nécessité de combattre, au besoin, la Déméter éleusinienne, rivale d'Athéna, avec les propres armes, si privilégiées, dont la Crète avait fourni l'Éleutho-Éleusia. — Il ne faut ainsi chercher, sans doute, dans la lutte contre le Minotaure, qu'un de ces « exploits héraldiques », dont la légende d'Héraclès, l'étouffeur de lions, avait offert les premiers exemples, consignés par la plus tardive glyptique minoenne¹. Thésée a fait en Crète, pays producteur de l'eschatologie funéraire, un vrai voyage de propagande et d'annexionisme, voyage dont l'étape se place naturellement à Délos, île déjà « colonisée » par l'Érysichthôn cécropique. On a vu que celui-ci passait pour avoir rapporté à ses compatriotes une Eileithyia cycladique. Bientôt Phèdre, épouse de Thésée, future amante d'Hippolyte, ramènera à son tour deux *xoana* de la même déesse... L'esprit *mystique* de cette tournée de Thésée n'est-il pas partout sensible, et dès l'aventure préparatoire contée par Bacchylide, illustrée par Euphronios, celle de la descente chez Poseidon²? Là le jeune « Prince charmant » obtient, *en présence d'Athéna*, l'investiture (sous-marine!) de cette Amphitrite, à laquelle il aurait été « dérobé ». La scène est du même ton pieux, sur la coupe d'Euphronios, qu'à la métope delphique (Athéna bénissant Thésée) : le héros adolescent, qui songe à asservir Éleusis, se présente au parvis de la reine des mers *en initié*, la bandelette au pied, comme les mystes qui s'arrêtaient pour les rites prescrits sur la Voie sacrée, au Palais de Crocôn. Il reçoit la couronne lumineuse, autre attribut mystique. On n'a pas voulu le reconnaître, mais il va s'imposer ! Sa victoire sur l'animal symbolique adoré des Minoens viendra le consacrer, tandis que son père, à l'Acropole, fera un *καταρχημισμός* pour sa victoire, selon la manière héroïque mise à l'honneur par les Érechthéides³ ! Et du Labyrinthe, on voit que Thésée rapporte surtout cette connaissance souhaitée du secret des drames agraires et mystiques, dont les corridas égéennes n'étaient que l'expression extériorisée⁴. A Délos, où il retourne et s'arrête, Thésée, nanti

1. Cette exégèse des combats d'Héraclès a été proposée par M. A. W. Persson, qui doit la développer à l'aide de documents de ses fouilles d'Asiné, de Midéa.

2. Bacchylide, XVII (*Les jeunes gens*, ou *Thésée*) ; E. Pottier, *Catal. vases Louvre*, III, p. 941.

3. L'épisode de la mort d'Égée a été lui-même transformé par la légende. Sur la fréquence de sauts prophylactiques, dans la Geste de Thésée, cf. L. Séchan, *l. l.*, qui en note l'intérêt.

4. Les pratiques de corridas étudiées par Sir A. Evans ne sont pas très distinctes, en principe, de celles qui ont donné naissance indépendamment à toute l'imagerie relative à la Déméter au taureau, à « l'enlèvement » d'Europé, etc. Partout le taureau jouait le rôle principal, symbole divin.

de l'investiture en tant que héros de la culture (comme Héraclès, déjà), importe les danses du Labyrinthe, exécutées d'abord autour du *Kératinos bōmos*, par ses compagnons d'initiation¹. — La chaîne est désormais, mieux que par Érisychthôn encore, liée entre Athènes et Cnossos. Et le protégé d'Athéna devient prêt à écarter ainsi d'Éleusis une tradition sacrée, fructueuse, qu'il veut détourner sur sa patrie d'adoption.

On sort du domaine des interprétations symboliques, qui risqueraient de sembler spécieuses — et de la pénombre même de la légende — lorsqu'on examine ce qui paraît avoir été la conséquence religieuse double, de cette partie de la « geste » : à Athènes la création, rattachée à Thésée, d'un cycle complet de fêtes agraires et mystiques ; par ailleurs, l'intronisation dans Éleusis vaincue, et de la puissance même d'Athéna, et de la figure symbolique de son nouveau missionnaire : Thésée, devenu l'« ami » d'Héraclès, apte ainsi à reprendre sur place, point pour point, le rôle de l'Idaios, dans la liturgie infernale des mystères. La nature des fêtes rattachées dans Athènes à l'invention de Thésée, et qu'on célébrait là du 6 au 12 Pyanepsion, n'est-elle pas bien significative² ? On a remarqué à leur propos, — même sans les avoir interprétées comme il est fait ici, — que les Anciens les associaient à divers épisodes de l'expédition en Crète : *Cybernésia* du Phalère, en l'honneur de Nausithoos et de Phaeax, pilotes de la nef glorieuse ; *Pyanopsia*, dont les rites étaient nocturnes et agraires et commémoreraient, disait-on, le festin de retour des compagnons de Thésée en Attique ; la couronne mystique de l'*eirésioné* y était solennellement offerte. Aux *Oschophoria* se rattachait le souvenir de la visite, crue dernière, des mères athéniennes éplorées, saluant les victimes embarquées pour le Minotaure ; et on y mêlait des rites émotifs, de deuil suivi de joie, au caractère nettement minoen. Notons ici que les Phyalides y participaient, représentant ceux des Éleusiniens qu'Athènes commençait à attirer dans son orbe, descendants d'un hôte de Déméter, et peut-être au moins... pour les Eumolpides, premiers des « *sycophantes* »... N'avaient-ils pas accueilli et purifié Thésée aux portes d'Athènes, après les meurtres de Sinis, de *Scirón* le Mégarien³ ? Les *Theseia* commençaient le 8, banquets et jeux gymniques. Suivaient, le

1. Cf., en dernier lieu, Richard Winter, *Das Labyrinth in Tanz und Spiel : Neue Jahrb. f. Wiss. u. Jugendbildung*, V, 1929, 6 (sur le sens des danses empruntées à la Crète).

2. M. L. Séchan pense qu'on a introduit, rétrospectivement et tardivement, le souvenir de Thésée à travers ces fêtes. Mais ce serait un étrange processus de création religieuse ; cf. *Theseus*, p. 237, n. 14-15. Pour l'étude détaillée des dites fêtes, cf. *ibid.* (bibliographie), et M. P. Nilsson, *Griech. Feste*, s. v.

3. Cf. ci-dessus, p. 6, p. 53.

12, les *Epitaphia*, assemblée où le héros fils d'Égée présidait, de façon bien significative, aux cultes des morts ; n'avait-il pas donné l'exemple du λόγος ἐπιτάφιος ? Thésée aura place même dans l'invention des *Scirophoria*, cette fête féminine, d'emprunt, « démarquée », dirait-on, d'Éleusis¹, et qui, bon gré mal gré, réconciliait les deux déesses avec l'Athéna Sciras : alors avait lieu un labourage rituel au Scirôn annexé (imitation de la cérémonie de Raria) ! Et l'on disait que Thésée, à son retour de Crète, avait taillé dans le gypse, ou le calcaire tendre, une idole d'Athéna, baignée aussi dans les flots au Phalère... Au Scirôn étaient pratiqués certains rites magiques, destinés à appeler la pluie, et qui rappellent singulièrement les procédés de sorcellerie agraire employés en Crète². Comment expliquer de telles créations religieuses³, non seulement sans les souvenirs du voyage concerté au pays de Minos, mais même sans appel à cette obsédante rivalité d'Athènes contre Éleusis, dont toute la présente étude vise à faire entrevoir la continuité ?

Si la période de la Théséide est, on le voit, un moment important pour l'organisation des grands cultes athéniens officiels⁴, il n'est pas besoin de beaucoup insister pour faire constater quels changements essentiels elle a consacrés aussi, à travers la vie religieuse du *hiéron* éleusinien, pour la première fois occupé et soumis. En bref, cette ère a décidé de l'intronisation essentielle d'Athéna à Éleusis ; surtout de l'admission des Athéniens mêmes au bénéfice des mystères. On ne comprendrait rien à ces faits capitaux sans postuler une défaite préalable des Eumolpides, si jaloux de leurs officielles prérogatives. Que

1. Les Étéoboutades (rattachés à Boutés, de l'Érechtheion, héros agraire athénien), et le prêtre d'Érechthée, y jouaient un rôle primordial ; cf. Ch. Picard, *R. É. G.*, XLIII, 1930, p. 262 sqq.

2. Ch. Picard, *L'éleusinisme et la disgrâce des Danaïdes* (*R. H. R.*, 1929).

3. M. L. Séchan, *Theseus*, p. 237, n. 13, sans qu'il ait songé à l'exégèse ici proposée, a lui-même signalé les rapports onomastiques : avec les Scira (Heeg, *Lexic. Roscher*, p. 1001), Sciros, Scirôn, et même l'île de Scyros, où l'on fera mourir Thésée. On donna même un jour le nom de Sciros à un des pilotes de Thésée pour le voyage en Crète (Heeg, *l. l.*, p. 996) !

4. Je ne tiens guère pour démontré ce qui est encore admis maintes fois (cf., par exemple, L. Séchan, *l. l.*, trop influencé par O. Gruppe, dont l'étrange méthode *disperse et rajeunit* à la fois la Geste), que l'apothéose de Thésée s'est organisée seulement aux temps pistratiques, même entre l'époque pistratique et le gouvernement de Cimon ! Si le fils d'Égée a pris, peu à peu, dans la légende, certains traits de tous les hommes politiques athéniens des grands siècles, ses successeurs (jusqu'à Périclès), il fut d'abord... lui-même ! On ne peut plus guère, maintenant, je crois, refuser l'historicité à des Grecs du XIII^e siècle av. J.-C. — Toutes les fêtes qui se rattachent à l'invention de Thésée sont d'ailleurs elles-mêmes d'un type fort primitif, rappelant certaines de celles d'Éleusis : Thesmophoria, Calamaia, etc., dont il faut placer, on le sait, la création, sans nul doute, au second millénaire ; cf. ci-dessus, p. 17, n. 1. Beaucoup trop d'historiens sont encore comme contraints, par l'usage scolaire, et périmé, de ne faire commencer l'histoire grecque, et celle des cultes, qu'avec l'ère des olympiades !

la déesse qui assista Thésée contre Procuste, Cercyôn, ou Scirôn, ait bénéficié des victoires de son champion contre Éleusis et Mégare, il n'y a rien là d'humainement inattendu, au contraire ! C'est le moment où Athéna s'introduit dans le Panthéon des cités vaincues, plus nettement que le Poseidon d'Ogygia, qui n'avait pris qu'un rang effacé à l'Érechtheion de l'Acropole¹. Longtemps après, les vases de fabrique attique vulgariseront, en quelque sorte, cette conquête ; elle explique, au IV^e siècle, la péliké de Kertch², où la naissance de Ploutos à Éleusis fait un pendant (combien significatif !) à celle d'Érichthonios dans Athènes³. C'est Athéna qui « reçoit » là le *Divine child* éleusinien, et la déesse de la sagesse semblerait ainsi faire office de sage-femme ! Le cas est analogue sur le très beau lécythe à reliefs du Louvre, où Athéna et Apollon encadrent les divinités éleusiniennes⁴. Qu'on puisse, sans risque historique, faire remonter, au moins jusqu'aux temps sub-mycéniens, le fait nouveau, qui consacrait la complète revanche de Pallas sur le Poseidon d'Ogygia, c'est l'archéologie qui vient le prouver. Dans le *hiéron* des Deux-déeses, il a été trouvé en abondance des tessons de vases *attiques* géométriques, de technique et de forme « dipylonne », analogues à ceux qu'on a exhumés au Céramique même, et décorés des mêmes thèmes, funéraires, ou autres. C'est la preuve d'une longue imprégnation qui a débuté, semble-t-il, au moins *avec les débuts* de l'ère géométrique, sinon, bien entendu, et comme il arrive en règle, un peu avant.

On arriverait à la même conclusion par un autre chemin, en renforçant l'hypothèse chronologique à laquelle je m'attache ici. J'ai dit qu'*avec Thésée* les Athéniens commençaient à être bénéficiaires des *σπυνάδες*, donc admis — assurément par l'effet de la force — aux rites politico-religieux des Eumolpides.

Il suffit, pour s'en convaincre, de songer ici à tout ce qui, dans la légende complexe (et autrement bien inexplicable !) du héros fils d'Égée, le soumet *directement* aux pratiques éleusiniennes. Comme

1. C'est peut-être à ce moment que Poseidon et Artémis (sa fille à Éleusis !) ont été rejetés sur l'Esplanade (temple d'Artémis Propylaia). Un *ισπός* λέγος éleusinien montrerait la déesse chasserresse d'abord chez elle, dans le *hiéron* même.

2. M. P. Nilsson, *Minoan-Mycenaean Religion*, p. 489. Athéna ne figure pas sur le vase de Rhodes cité *ibid.*, p. 488.

3. M. P. Nilsson a bien fait constater le caractère de *mainmise* qu'une telle figuration accuse.

4. De Kertch (Panticapée), aussi. Cf. E. Pottier, *R. É. G.*, XXXII, 1919, p. 406 sqq. M. E. Pottier a rapproché justement une hydrie de Cumes, où l'Athéna figure pareillement (*l. l.*, p. 411, n. 2).

Héraclès (dont les Athéniens en vinrent, au rebours de l'histoire, mais par nationalisme, à croire qu'ils avaient favorisé l'initiation!)¹, Thésée a subi toutes les phases de l'élévation au sacrement des mystères. Meurtier, un jour, de ses propres parents, *et d'Éleusiens*, il a d'abord acquis des dadouques, les Phytalides de la *Hiéra Syké*, sur l'autel de Zeus Meilichios — le plus grand Zeus d'Athènes au temps de Cylon encore² — la purification du *Διὸς κῶδιον*. Il a eu sa Descente aux enfers, justifiée exotériquement par l'aventure opportune de l'amitié de Peirithoos. On connaît par l'art plastique et la tradition littéraire³ ce qu'il était permis aux βέβηλοι de raconter sur cette *Katabasis*, renouvelée directement de celle d'Héraclès, et suivie d'un *emprisonnement dans l'Hadès*, de type significatif. Ce qu'il faut bien marquer ici, c'est que certaine tradition rapportée par un scholiaste d'Aristophane⁴ montrait Thésée s'arrêtant, avant de pénétrer chez les morts, comme Déméter, à l'*Ἀγέλαστος πέτρα*, non loin du Ploutonion éleusinien, bouche de l'au-delà. — Vers le même endroit, Euripide, dans les *Supplantes*, situera le bûcher du *dioblétos-enélusios* Capaneus, allié de Thésée, une des victimes de l'entreprise des Sept contre Thèbes⁵. Thésée assiste à la crémation, et la veuve, Évadné, fait près de là, en vêtements de fête, un *κατακρημνισμός* qui évoque le suicide d'Égée. On a rappelé, plus haut, les *Épitaφία* du 12 Pyanepsion et le rôle de Thésée dans le culte des morts, spécialité éleusinienne. Si l'on devait douter que, au cœur du *hiéron* même des Deux-Déesses, le meurtrier de Scirôn et de Cercyôn, dûment purifié par les Phytalides, eût fait valoir ses prérogatives de protecteur des mânes, il n'y aurait qu'à se reporter, précisément, au souvenir de la crémation de Capaneus, sur l'ordre du fils d'Égée, *près du Ploutonion*⁶. Les deux poètes qu'Aristophane, parodiant la psy-

1. Plutarque, *Vie Thés.*; cf. L. Séchan, *l. l.* On fit aussi de Thésée le parrain des Dioscures dans leur initiation (malgré l'affaire d'Aphidna!).

2. Cf. ci-dessus.

3. L. Séchan, *Theseus*, *l. l.*, fig.; cf. Pausanias, X, 29, 9 (*Nekyia* de l'initié Polygnote, à Delphes). Sur la représentation très probable de cette *Descente aux enfers* de Thésée sur les frises sculptées du temple de l'Ilissos, qui doit avoir été le *Metrôn d'Agra*, lieu de célébration des Petits mystères (préparatoires à ceux de Boédromion), cf., notamment, L. Curtius, *Athen. Mitt.*, XLVIII, 1923, p. 31 sqq. (cf. *ad finem*).

4. Aristophane, *Caval.*, V, 785 (schol.).

5. Ce lieu-saint, qui ne devait pas tant plaire aux primitifs Éleusiens, n'a pas été retrouvé, ni déterminé. Mais il est difficile d'attribuer une telle tradition à la simple invention d'Euripide. Aussi bien, nous ne connaissons pas davantage la tombe d'Immarados, à l'Éleusinion *ἐν ἄστεϊ*!

6. Thésée avait, disait-on, prononcé là les oraisons funèbres des Sept chefs. Cf. la pièce d'Euripide, *Les Supplantes* (jouée en 422), avec le commentaire, parfois imparfait, que lui a donné l'édition récente de la Collection Budé (H. Grégoire). On connaissait en Attique deux sépul-

chostasie minoenne, a montrés en rivalité jusqu'aux Eurs, l'Éleusien Eschyle et l'Athénien Euripide, avaient, à propos de ces faits, opposé, dans le détail, au cours du ^v^e siècle, les points de vue... de deux cités, dont les rivalités demeuraient à peine éteintes¹. Mais ils s'accordaient, semble-t-il, sur le rôle de Thésée : qui eût douté qu'avec lui Athènes s'installait en Éleusis?

Car, après lui, *la tradition n'a pas été interrompue*; n'a-t-on pas récemment² mis en valeur tout un groupe de témoignages valables pour attester qu'Hippolyte, à son tour, aurait passé pour *épopte*, tout au moins selon la décision d'Euripide? Le poète était trop bon connaisseur du passé religieux d'Athènes pour avoir créé, à ce sujet, un absurde anachronisme. Tout au moins devinait-il alors, avec pénétration, la vénérable antiquité des cérémonies célébrées à Éleusis pour le salut des âmes, et qu'elles s'étaient organisées, au moins sous leur forme première, puis ouvertes aux Athéniens, dès le temps même de Phèdre et de Thésée...

Là encore, l'archéologie peut venir au secours de la tradition littéraire, pour confirmer certaines intuitions, qu'il serait difficile, tout autrement, d'inscrire au compte positif des acquisitions de l'histoire. Il y a eu dans le *hiéron* d'Éleusis, sous la terrasse même du téléstérion en usage jusqu'aux temps romains, bien des traces de constructions superposées. Or, il semble que les plus anciennes remontent précisément *aux temps sub-mycéniens*, qui sont ceux de la Théséide. L'initiation aurait débuté alors, au moins sous une forme toute primitive, imprégnée des

tures des Sept, une à Éleusis (vers Mégare), Pausanias : I, 39, 2; une autre à la frontière béotienne (sur la route d'Éleusis à Thèbes par Eleutherae, relais dont j'ai signalé ci-dessus, p. 12-13, l'importance primitive).

1. La pièce d'Eschyle, *Les Éleusiens*, jouée vers 475, et qui eût été si intéressante pour nous, est, comme l'on sait, perdue; cf. A. Hauvette-Besnault, *Mél. Weil*, 1898, p. 159 sqq. (*Les Éleusiens d'Eschyle et l'institution du discours funèbre à Athènes*). Sur les points de vue opposés d'Eschyle et d'Euripide (*Les Suppliantes*, ci-dessus), cf. ici, I, I, p. 168, 176, et H. Grégoire (ci-dessus, p. 58, n. 6), p. 79 sqq. Pour l'évolution religieuse d'Euripide, Th. Zielinski, *R. É. G.*, XXXVI, 1923, p. 459 sqq. — Eschyle, peut-être, Euripide, certainement (*Suppl.*, v. 842 sqq.), ont attribué à Thésée l'invention de l'ἐπιτάφιος λόγος.

2. L. Méridier, *Euripide*, éd. Budé; *Hippolyte*, notice, p. 20; cf., du même auteur, *Bull. de l'Assoc. G. Budé*, n° 18, janvier 1928, *Euripide et l'orphisme* : commentaire des vers 952-955 de la pièce d'Euripide. C'est Thésée lui-même qui, en colère, constate comment son propre fils « lit les livres attribués à Orphée » : ces livres, dont un passage explicite de Pausanias (à propos du héros Cyamites, de la Voie sacrée) pose explicitement l'équivalence absolue avec les révélations de la *téléthé* éleusinienne (*Attika*, ch. xxxvii); cf. ci-dessus, p. 7, n. 2. Et dans le Prologue de la pièce, Aphrodite signalait, v. 24-25, qu'Hippolyte s'était rendu de Trézène en Attique (route pacifiée), pour assister à la célébration des mystères d'Éleusis : *συνῶν δὲ ὄψιν καὶ τέλη μυστηρίων*.

effets de ces « magies » agraires, dont les Minoens avaient légué les rites secrets à l'Éleuthô-Éleusia, à Thésée même.

Je n'ai garde d'oublier que ce point de vue n'est pas, à beaucoup près, celui du dernier savant allemand, qui a consacré aux ruines d'Éleusis une étude topographico-architecturale si loyale et approfondie : M. F. Noack veut ne faire débiter l'initiation éleusinienne que vers la fin du VII^e siècle¹ ! Mais j'ai déjà indiqué que sa chronologie restrictive n'avait guère paru satisfaisante à tous les fouilleurs informés des choses d'Éleusis², et j'ai dit sur quels points on s'en peut déjà séparer : le désir de déclarer « *früh-archaische* » des idoles « à ailes » si nettement *sub-mycéniennes*, ou certains murs qui ont été trouvés mêlés de tessons *mycéniens*, procède de la même « réserve », si l'on veut, que les conclusions qui ont tendu à ramener si longtemps l'histoire de Thésée à la prétendue formation, post-pisistratique, de ce qu'on appelle « sa légende ». Je n'acquiesce pas à cette méthode. Le *télestérion* d'Éleusis, de ses origines à sa fin, a eu une forme d'hypostyle fermé, quadrangulaire ou barlong, qui contraste avec le modèle du mégaron-temple et décèle un plan préhellénique. On avait regardé, pour l'expliquer, assez légitimement, du côté des hypogées d'Égypte, des « apadanas » d'Asie, de leurs précurseurs supposés. Mais il n'eût pas fallu oublier du moins, de plus près, ces *cryptes à piliers* crétoises, maintenant bien connues à Cnossos, à Mallia³, où se célébrait déjà, aux temps prospères de l'empire minoen, un culte symbolique de la déesse mère chthonienne, *stabilisatrice* et *protectrice des mânes*. Là est, historiquement, le prototype cherché. Du reste, on n'attendra guère, en bonne logique, des envahisseurs barbares de l'époque « géométrique », propagateurs du plan du *mégaron*, l'invention soudaine d'une construction si difficile à réaliser, et à protéger ; si peu en rapport, au vrai, avec les types préférés dans les froids habitats nordiques.

Je me sens donc toujours porté⁴ à refuser toutes les conclusions qui ont été présentées pour limiter le culte éleusinien primitif à la zone immédiatement voisine des grottes, du Ploutonion : l'Éleuthô a dû

1. Cf. déjà ci-dessus, p. 14 sqq.

2. Je renverrais ici notamment à l'étude de M. Kourouniotis sur les débuts du hiéron (cf. ci-dessus, p. 14, n. 6). Les fouilles de 1930 ont encore, semble-t-il, motivé et accru les réserves à faire sur les premières dates de M. Noack ; cf. aussi E. Fiechter, *Phil. Woch.*, 32/33, 18 août 1928, p. 994 sqq.

3. Cf. R. Joly, *B. C. H.*, LII, 1928, p. 324 sqq. Il y aurait bien des points à reprendre sur cette étude préliminaire.

4. J'ai marqué mes premières réserves dans les divers articles que j'ai consacrés depuis 1927 aux questions éleusiennes.

avoir aussi, sur la terrasse dite (par Noack) « proto-archaïque », un *pré-téléstérion*, dont le dispositif a déterminé à jamais la suite des autres : des traces de sacrifices retrouvées sur le rocher même datent du temps de cet édifice, dont ne subsistent que les plus anciennes fondations, semées de tessons mycéniens¹. Il était fort petit : dans le *téléstérion* des Pisistratides, qui lui a succédé, il eût tenu déjà à l'aise, comme auprès d'Assise, la Portioncule dans l'église Sainte-Marie-des-Anges.

Plusieurs siècles allaient du moins laisser sans grand changement l'état du lieu-saint.

TROISIÈME PHASE : DE LA CHUTE DES ROIS A LA CHUTE DES PISISTRATIDES : L'ANNEXION D'ÉLEUSIS.

Les destinées de la royauté athénienne sont passablement obscures entre l'apogée brillante de la Théséide et le temps marqué par le sacrifice de Codros, vers 1069². Quand on retrouve ensuite un peu de lumière historique plus sûre, les rapports d'Athènes et d'Éleusis continuent à attester cette sujétion du *hiéron*, dont Thésée paraît bien avoir d'abord décidé. L'aristocratie athénienne, peu touchée par les invasions et disposant de l'afflux des immigrants, a alors mis sur pied, avec le système des naucreries, des forces importantes, terrestres et maritimes, qui continuent à contrôler la côte jusqu'au delà d'Éleusis, vers l'Ouest, et les routes thébaines. La cité de Déméter reste désarmée et tributaire. Ce qu'indique la céramique, de type géométrique attique, qui y a été principalement retrouvée. Un va-et-vient commence à s'établir sur la route d'initiation, du Dipylon à Raria, les postes stratégiques étant reportés au delà, vers Mégare. Aussi Athènes reçoit-elle, de son côté, d'Éleusis, au moins dans l'ordre des influences religieuses ! Le système des grands cratères du Céramique, avec les libations souterraines qu'ils permettent — « bain » des morts — est déterminé par des croyances éleusiniennes³. C'est le moment où a dû grandir et s'organiser, autour du Phytaleion, dans la Hiéra Syké, l'influence

1. Il y a aussi tout autour de ce lieu-saint des tombes mycéniennes (non inattendues !), et probablement, en un endroit, le reste d'une *tholos* : ainsi, nos vieilles chapelles près des cimetières.

2. Cf., sur ces incertitudes, hélas ! augmentées par le travail confus des Atthidographes, les justes observations de M. G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 396 et n. 85 ; cf. aussi p. 394, n. 78.

3. Cf. les constatations de Brückner et Pernice, *Ath. Mitt.*, 1893, p. 73-191, et Ch. Picard, *R. H. R.*, C, 1929, *L'éleusinisme et la disgrâce des Danaïdes* : vers le même temps, le culte funéraire est organisé avec *bothroi* et incinérations, dans le *téménos* hors les murs, retrouvé à Éleusis en 1920 (M. Kourouniotis).

des Céryces, Éleusiniens « ralliés¹ », purificateurs de Thésée. Non moins que la mention de cette intervention plus politique que religieuse est significatif le groupement de leurs *mnémata*. Aux parages du Céphise éleusinien², tout à l'autre bout de la Voie sacrée, du côté de Mégare, et comme par protestation, s'aménageaient, vers l'endroit même où suc-comba Procuste, le Polypémôn, maints souvenirs des Eumolpides dépossédés³. Le terrain a conservé, éternisé ainsi, l'antagonisme des deux puissants *génè*. Comme à l'ordinaire, ces querelles privées — rivalités de Capulet contre Montaigu ! — ont tenté de s'établir sur un substrat mythique, les exégètes et antiquaires (faiseurs de *stemmata*) apportant leur concours intéressé aux uns et aux autres, pour la légitimation de leurs désirs les plus contradictoires... Il serait bien vain d'essayer de dater le travail ainsi fait pour séparer dès les origines la cause des Eumolpides et celle des Céryces. Tout autorise cependant à le croire assez ancien, au moins en son point de départ : le silence fait sur les Eumolpides, dans l'*Hymne à Déméter* — dont j'ai tenté de montrer ailleurs qu'il était athénien et écrit sous l'inspiration des Céryces dès le milieu du VI^e siècle⁴ — donnerait un *terminus ante quem*. Mais la scission pouvait, au vrai, s'être organisée bien plus tôt déjà. — On tire un autre argument, en ce sens, des transformations, que j'ai étudiées en 1927⁵, relatives au mythe primitif de Iambé-Iambos : l'*Hymne à Déméter* ne cite encore que Iambé, mais P. Foucart a relevé justement que divers auteurs de la fin du IV^e siècle av. J.-C. affirmèrent déjà le rôle de Baubô-Baubôn (ou Dysaulès) dans la légende essentielle d'Éleusis⁶. C'était là, contre un effort *antérieur* des Céryces, la réaction protestataire des Eumolpides, appuyés par la tradition orphique, où l'on faisait alors du chanfre *thrace* Orphée (les *molpoi* restant obstinément fidèles à leurs origines nordiques!) le garant de Dysaulès⁷. On ne

1. Ci-dessus, p. 5-6. Je serais très tenté aujourd'hui, à propos de ce ralliement, de me rallier moi-même à l'explication proposée jadis par M. S. Reinach pour le terme péjoratif de sykophante, mot si évidemment apparenté à hiérophante, orgiophante, etc. ; cf. *R. É. G.*, XIX, 1906, p. 335-338. Il est possible qu'il y ait un souvenir des luttes des Eumolpides contre les Céryces dans l'emploi fait injurieusement de ce nom sacré : en un temps où le culte du figuier commençait à être oublié, mais où la *prorrhésis* du Paécile équivalait à une dénonciation publique. Or, elle devait être faite par le *hiérocrétyx*, un Phylalide.

2. Ci-dessus, p. 6-7.

3. Ci-dessus. Le nom Polypémôn est, on le remarque, susceptible de deux interprétations divergentes : c'est le « méchant », ou le... martyr !

4. *Rev. philol.*, 1930 (juillet), p. 257-265.

5. *R. H. R.*, XCV, 1927, p. 220 sqq. ; cf. p. 228 sqq., spécialement.

6. Cf. ce qui est dit dans mon étude, p. 229, de la version d'Asclépiades de Tragilos.

7. Je corrigerais sur ce point ce que j'avais écrit d'abord, quand j'ai cru, en 1927 (*l. l.*, p. 229-230), que les Eumolpides s'en tenaient à Céléos et à la tradition de l'hymne ; l'associa-

manquera pas de prêter aussi attention aux discussions et affirmations qu'a enregistrées Pausanias, singulièrement informé des divergences de vues entre les deux grands *géné* sacerdotaux. Au chapitre xxxviii des *Attika*, ne relève-t-il pas la tradition aberrante créée par les Céryces? Cette tradition disait que « lorsque Eumolpos mourut », il ne restait que Céryx, le plus jeune de ses fils¹. C'était là le moyen opportun d'écarter du règne les Eumolpides; cela, au profit de la branche dite « cadette »; en fait, d'un autre *génos*. Car, et Pausanias encore nous en informe dans le même passage, les Céryces ralliés affirmaient que le fondateur de leur race était... fils d'Aglaure², la propre fille de Cécrops (!), et qu'ils avaient eu pour ancêtre *Hermès*, non Eumolpos : le dieu, donc, qui avait joué un rôle si actif dans la « nationalisation » du fils de Créuse, ancêtre de Thésée !

Je suis porté à penser que de telles querelles n'avaient guère dû tarder d'apparaître, sitôt après la « trahison » des Céryces, marquée par la purification de Thésée, sous l'action des Phylalides responsables. Le contenu même des révélations faites longtemps après par Pausanias atteste que la discussion a dû naître spontanément du scandale ainsi causé par les dadouques et hérauts ! Tout ce débat politique, si érudit et malveillant, a duré jusqu'au iv^e siècle, autant que les procès des deux *géné*.

Dès la chute des Médontides, Athènes s'en était réservé l'arbitrage. Quand Codros mort, l'« *archonte* » devint le premier personnage de la cité, son collègue, dit encore par survivance le « *Roi* », perdant le pouvoir exécutif, garda du moins le maximum des attributions religieuses autrefois déferées au roi-prêtre. C'est lui qui jugeait toutes les contestations de privilèges entre *géné* ou entre sacerdoces³. Jusqu'à la fin du viii^e siècle, l'Athènes encore près des « faibles naissances », comme eût dit un Montaigne, a été, grâce à l'action de Thésée, son « *fondeur* »⁴, un centre de religiosité, où soufflait l'esprit transféré d'Éleusis. — A pro-

tion d'Eumolpos aux filles de Céléos pour la célébration du culte constatée par Pausanias (*Attika*, 38) n'était guère sans doute qu'une conséquence diplomatique de la « paix d'Érechthée »; ci-dessus, p. 31.

1. Immarados avait été tué par les Athéniens.

2. J'ai déjà signalé un culte d'Aglauros à Mégare : il avait dû être importé là par les Athéniens, et peut-être dans un autre temple, avec l'aide des Céryces ralliés ! Sur l'emplacement de ce *hieron*, et sur celui des lieux des cultes agraires de Mégare, cf., outre Highbarger, Doro Levi, *Annuario scuola italiana*, VI-VII, 1923-1924, 1-7, p. 15-18.

3. Aristote, *Πολ.* 'Α θ' v., 57. Sur le couple du *basileus* et de la *basilinna*, et sa dépendance vis-à-vis des vieilles institutions réglées par Thésée, cf. G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 399-400.

4. C'est là la tradition reprise et affirmée par l'empereur Hadrien encore : « Athènes, ville de Thésée », disait une inscription gravée en son temps.

pos de l'importance, en apparence surprenante, de la fabrication des vases du Dipylon, vases funéraires d'esprit « éleusinien », M. E. Pottier l'a finement noté : il comparait Athènes, précisément, à « une sorte d'Éleusis archaïque, où les légendes mythiques s'étaient implantées avec force *depuis des siècles*, et où les habitants, peu nombreux et peu riches, s'attachaient surtout à mettre en relief la haute antiquité de leurs cultes et de leurs liturgies¹ ».

La grande révolution du régime économique et monétaire qui s'est développée dans la Grèce du VIII^e siècle allait rallumer les conflits dans la périphérie d'Éleusis et du golfe Saronique, en forçant « la ville de Thésée » à ne pas trop étroitement se replier sur sa piété conservatrice, à ne pas s'absorber, aussi, dans la stricte défense de ses côtes et points d'appui routiers. Elle s'était fait représenter à l'amphictyonie de Calauria², depuis qu'elle honorait, bon gré mal gré, Poseidon et, plus volontiers, son hypostase humaine, Égée : ce qui l'avait mise en rapport avec Égine et l'Argolide ; mais sa situation restait de ce côté assez effacée, et la richesse, la force de Mégare pouvaient lui valoir, par ailleurs, bien des craintes de revanche, d'autant que Salamine, indépendante avec la dynastie des Éacides, restait entre les deux cités « no man's land³ ».

Sans qu'on puisse suivre dans le détail les effets de ces contingences naturelles et politiques, on les voit au moins éclater dans quelques crises graves, dont la première en date qui soit connue, l'affaire de Cylon, remonte au VII^e siècle (vers 632)⁴. L'Athénien Cylon, hostile aux Alcéméonides réformateurs et à l'archonte Mégacoclès, spécialement, avait épousé la fille du tyran Théagénès de Mégare ; sur la foi d'un oracle trompeur, il s'empara un jour de l'Acropole, où ses complices devaient rester jusqu'après sa fuite, peu glorieuse, mais payer de leur mort leur résistance⁵. Cylon, banni, alla exciter dans Mégare son beau-père Théagénès, décidant ainsi une guerre où Athènes, de nouveau, eut beaucoup à pâtir, et où, peut-être, elle reperdit temporairement Éleu-

1. *Cat. des vases du Louvre*, I, salle A, p. 230 ; pour les fêtes rattachées à l'inspiration de Thésée, cf. ci-dessus, p. 55-56.

2. Strabon, VIII, 6, 14 ; cf. p. 374 c.

3. Un vase géométrique d'Éleusis, qui est décoré de combats sur mer (avec des hoplites), est ici tout particulièrement intéressant à signaler : Skias, *Ἔφ. ἀρχ.*, 1898, pl. V, 1 a ; cf. M^{lle} G. Weyde, *Oesterr. Jahresh.*, XXIII, 1926, p. 44, fig. 13.

4. Cf., sur ces événements, E. L. Highbarger, *Megara*, ch. VI (*Tyranny*), p. 120 sqq.

5. Les Alcéméonides racontèrent qu'Athéna avait refusé l'asyle aux conspirateurs (Plutarque, *Vie Sol.*, 12). Mais ils avaient dû un peu aider à se rompre, en bas des Hautes-Roches, la corde propice avec laquelle les Cyclonides s'étaient crus attachés au vieux *zoanon* de l'Érechtheion ! Cf. G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 419, n. 160.

sis. L'île de Salamine apparaît comme ayant joué un rôle important en cette affaire : ses rapports avec Égine et Mégare, attestés par l'histoire d'Ajax, en faisaient quasi naturellement une ennemie d'Athènes. Les Mégariens de Théagénès, installés là pour inquiéter l'adversaire, firent souffrir Éleusis à plusieurs reprises, et coupèrent plus ou moins le passage des Rheitoi. Il fallut à Athènes l'exil des ἐνzyγῆς, les Alcéméonides, avec la venue du purificateur crétois Épiménide, pour calmer les σπαραί¹, surtout l'angoisse religieuse causée par trop d'épiphanies menaçantes². Les souvenirs du voyage de Thésée durent alors eux-mêmes hanter les esprits, à nouveau...

Cette alerte sanglante révélait aux patriotes le peu de solidité de l'annexion d'Éleusis. Et pourtant, comment Athènes, qui commençait officiellement à organiser l'espoir de la vie future au bénéfice de ses propres habitants, grâce aux promesses des dieux du *hiéron* conquis, eût-elle pu renoncer à l'avantage que Thésée lui avait assuré en un temps plus prospère? Eût-elle voulu se priver de la faveur de la Thesmophoros, déjà assimilée à une « legifera », juste au moment (621 av. J.-C.) où la cité décidait de confier à l'Eupatride Dracôn, avec des pouvoirs extraordinaires, la publication de ses propres *thesmoi* : lois écrites qu'on s'appropriait à opposer au besoin en certains clans aux règles secrètes des dissidents Eumolpides?

On s'explique que l'archonte rattaché au *génos* royal des Médontides, à qui la cité de Pallas allait remettre vers la fin du VII^e siècle ses destinées, sous le contrôle même de la déesse³, se soit soucié, presque au début de son action patriotique, de la conquête de Salamine, comme d'une opération propre à relever le moral, dans la ville de Thésée⁴. Vers 610, semble-t-il, il déclarait la guerre aux Mégariens, et il n'y a plus lieu de rejeter, comme on l'a fait, la tradition qui le montre alors prêtant une « guerre sainte », debout en costume de campagne, *sur la pierre des Céryces*, celle où les hérauts faisaient leurs proclamations⁵.

1. Il en est encore question dans la loi d'épitimie de Solon (Plutarque, *Vie Sol.*, 19).

2. H. Diels, *Sitzber. d. Berl. Akad.*, 1891, p. 387.

3. Solon, fragm. 4, v. 1-4 ; sur Solon, Linforth, *Solon the Athenian*, et, en dernier lieu, Kathleen Freeman, *The work and life of Solon*, 1926 ; cf. *R. É. A.*, 1927, p. 80 sqq. ; *R. É. G.*, 1929, p. 205. « Il était temps, dit Solon lui-même, que Pallas Athénè étendit sa main tutélaire sur la cité ».

4. Cf. C. Horner, *Quaestiones Salaminiae*, Diss., Bâle, 1901, qui ne fixe la conquête définitive qu'à la période 570-560 ; mais E. L. Highbarger, *Megara*, p. 127 sqq. (*Chron.*, p. 133, n. 24), date plutôt l'initiative de Solon des environs de 600.

5. Pourquoi dire cette tradition « plus pittoresque que véridique » : G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 426? La déclaration faite sur une pierre sacrée est un acte mystique traditionnel (cf. l'*age-lastos petra*, le *petrôma* arcadien de Déméter, le rite d'*embateuein* dans le sacrifice humain ;

Solon s'était assuré contre Salamine la complicité de bannis mégariens, les Dorycleioi, qui favorisèrent le corps de débarquement dans l'île¹, commandé, paraît-il, par Solon lui-même. Les Céryces éleusiniens durent être aussi, en cette occasion, les artisans volontaires du succès athénien. Nous avons conservé, dans les fragments soloniens qui subsistent, la proclamation poétique faite sur la pierre sacrée² : « Allons à Salamine combattre pour l'île aimable *et repousser une intolérable honte* ! » Même en faisant la part de l'exagération poétique dictée à un Méridional psychologue par sa fine connaissance du cœur athénien — dans cette « Marseillaise », qui évoque aussi l'autre paean athénien de la bataille de Salamine (480 av. J.-C.) — on reconnaîtra la gravité de l'accent religieux, et l'on notera ainsi, historiquement, combien, de Cylon à Solon, la guerre de surprises et de razzias perpétuelles, dans le golfe éleusinien, avait dû éprouver *et humilier* Athènes³.

Que le poète guerrier, dont les ἐλεγεῖα et les armes devaient décider de l'arbitrage (?) spartiate⁴, ait parlé sous l'inspiration religieuse *éleusinienne*, c'est ce qui, peut-être, n'a pas été jusqu'ici assez mis en lumière. *Solon était, je crois, un initié* : son lyrisme inspiré dans les appels adressés à Γῆ μέλαινα⁵ n'est pas le seul argument décisif que nous en puissions donner ici. Pour assurer à son peuple que Salamine devait revenir à la cité de Thésée, Solon n'avait-il pas employé, entre autres, nous dit-on, l'argument que j'appellerais le plus *chthonien*, celui de l'orientation *commune* de certaines tombes à Athènes et à Salamine⁶? Cette orientation ne pouvait avoir été réglée que *depuis Thésée, et par Éleusis*.

Il est un autre document dont j'ai déjà ailleurs, accessoirement, pu souligner l'importance. Bien que la conversation rapportée par Héro-

ci-dessus, p. 32, à propos de la mise à mort de la fille d'Érechthée). On songera aussi à l'aventure tragique du héraut Anthémocritos : ci-dessus, n. 5.

1. Cf. Pausanias, I, 40. Ils livrèrent l'île *par trahison*, selon Pausanias, ce qui réduirait bien la gloire militaire de Solon ; mais les combats durèrent (ci-dessus, p. 65, n. 4).

2. Solon, fragm. 1-3 ; cf. Aristote, Πολ. Ἀθην., 17, 2 ; Freeman, *l. l.*

3. Pausanias a vu encore (I, 40), dans le temple de Zeus à Mégare, un éperon de trirème, qu'on disait pris aux Athéniens dans un combat naval vers Salamine : guerre de Cylon?

4. L'arbitrage spartiate donna Salamine aux Athéniens ; cf. Pausanias, I, 40, 5 ; Plutarque, *Vie Sol.*, 10 ; E. L. Highbarger, *Megara*, p. 136, n. 35, a résumé la discussion sur l'historicité, acceptée par Tod, de cet acte.

5. Fragm. 33 ; cf. Aristote, Πολ. Ἀθην., XII, 4 : μήτηρ μεγίστη δαίμωνων Ὀλυμπίων ἄριστα, Γῆ μέλαινα...

6. Plutarque, *Vie Sol.*, 10 ; A. Jardé, *La formation du peuple grec*, p. 85, avait bien vu l'intérêt de ce renseignement.

dote, entre Solon et Crœsus, ait été justement déclarée mythique par nombre d'historiens modernes¹, il ne faut peut-être pas pour cela négliger d'étudier un beau texte dont les indications, à divers titres, me paraissent précieuses. Expliquant ailleurs ce qui est dit là de l'épisode de la mort sacrée de Cléobis et Biton, les Jumeaux d'Argos endormis par « la Mère² », j'ai montré que cette anecdote symbolique s'intégrait dans un groupe d'historiettes édifiantes, extraites, dirait-on, d'un « catéchisme » éleusinien, de propagande pour adultes. Or, tout juste avant, le « Solon » d'Hérodote avait raconté le bonheur de Tellos l'Athénien³, mort dans les combats entre Mégare et Athènes, pour l'annexion d'Éleusis; ce Tellos, on l'avait enterré, dit Hérodote, là même; il était donc, au moins pour les Athéniens, un πατριος ἥρωας de la conquête sacrée. — Les deux récits ne sont pas pour rien placés sous l'invocation et, comme on dirait aujourd'hui, « sous le signe » d'un même dogme, si du moins on accepte mon exégèse de la légende de Cléobis et Biton. Hérodote aurait-il pensé à rejoindre tout cela, au cas où la tradition athénienne n'eût pas fait en son temps, d'un Solon vite à demi mythique, le propagandiste attiré de la foi éleusinienne? C'est ce qui a été entrevu par d'autres que moi-même⁴.

On verra aussi le parti qu'on peut tirer, pour compléter cette démonstration, de la loi solonienne⁵ citée par Andocide, et relative à

1. Cf. G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 442, n. 85 : la tradition d'Hérodote, I, 29-33, est traitée là de « pure légende »; elle est, certes, invraisemblable quant aux dates; mais on admet, selon Aristote et Plutarque, que Solon soit allé en Égypte, à Chypre; il avait voyagé tard en Ionie (G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 439); il n'est pas le seul Grec qui aurait pénétré aussi dans l'une des cours intérieures de l'Asie « philhellène ». Les rapports de Crœsus jeune avec les villes côtières et les grands *manteia* grecs sont historiquement attestés : on a pu arranger après coup, sans tenir compte des concordances, l'entrevue, typique, de l'homme d'État athénien le plus sage, et du plus connu (par sa richesse et sa piété) des princes lydiens : cela dès le temps de Pisistrate, héritier politique de Solon et encore contemporain de Crœsus.

2. *R. H. R.*, XCVI, 1927, p. 365 sqq.

3. I, 30.

4. Cf. les pénétrants articles de L. Weber, *Tellos, Kleobis u. Biton* : *Philol.*, LXXXII, 1926, 2, p. 154 sqq. (cf. *Phil. Woch.*, 2 avril 1927, p. 405). L. Weber indique là que le récit, singulier, des entretiens de Crœsus et de Solon semble issu d'Asie Mineure, et d'un poème local traduit par l'historien avec un fond réellement historique. Je rappelle à ce sujet qu'Éphèse, ville où Crœsus était un évergète aimé (colonnes de l'Artémision D), a eu un culte éleusinien apporté d'Athènes, par les *Androclides*; le temple éphésien de la Déméter devait être décoré (je l'établirai ailleurs) des mêmes frises que le Métroon d'Agra, temple des petits mystères éleusiens, voisin de l'Ilissos (ci-dessus, p. 31-32). Cf. aussi, pour l'importance du témoignage d'Hérodote sur Tellos, L. Weber, *Klio* : *N. F.*, III, 1927, 3/4, p. 245 sqq. (*Die Eumolpos-Sage*).

5. Ci-dessus, p. 3. C'est sans nulle raison que M. E. Cavaignac (*Le trésor sacré d'Éleusis*), 1908, jette un doute sur le caractère vraiment solonien de cette loi. P. Foucart ne s'y est pas laissé entraîner.

l'Éleusinion ἐν ἄρται. J'en ai déjà signalé l'existence et j'y reviendrai ci-après.

La reprise de Salamine, vers 610-600, a eu, semble-t-il, des conséquences définitives dans le règlement de l'annexion d'Éleusis. Ce n'est pas au hasard qu'Athènes donna, selon Plutarque, la forme caractéristique d'un *drômenon*¹ à la fête annuelle instituée pour magnifier un tel succès. Il décidait de cette incorporation définitive du *hiéron* des Deux-déeses, que M. E. Cavaignac a voulu rapporter à tort à la période « un peu antérieure à Solon² ». La capitale de l'île de Salamine s'est déplacée elle-même à ce moment décisif ; la vieille ville « homérique », celle d'Ajax, regardait vers Égine et le Sud ; on vint s'établir, après Solon, face au Pirée, sur le détroit de Psyttalie, échelle surtout commode pour le passage des *Athéniens* et le transit entre Éleusis et le Phalère : une des entrées du golfe d'Éleusis passait ainsi sous le contrôle continu de la ville de Thésée³.

Malgré les autres et plus lointaines entreprises extérieures dont il a fait décider, malgré surtout l'énorme charge de ses travaux de réforme économique et politique, bien connus — et qui lui valurent tant d'hostilités injustes, depuis son archontat de 594-593 ! — l'homme d'État initié conquérant de Salamine ne s'est jamais désintéressé des questions religieuses, plus spécialement éleusiniennes. Nous en avons la preuve, précieuse, grâce à une loi « solonienne » citée par Andocide, et dont l'intérêt n'a guère été mis en lumière comme il l'eût fallu : j'ai déjà indiqué son contenu et son sens. Elle prescrivait, le lendemain des mystères, un rapport de l'archonte-roi, pendant une ἔρα des initiés dans l'Éleusinion ἐν ἄρται, sous l'Acropole⁴. Ce νόμος πάτριος, dont nous devons la

1. Plutarque, *Vie Sol.*, 9 ; cf. E. L. Highbarger, *Megara*, p. 136-137. Petersen avait cru trouver une représentation de cet « acte » pieux sur une coupe du potier Hiéron, *Arch. Jahrb.*, XXXII, 1917, p. 137 sqq.

2. E. Cavaignac, *Études sur l'histoire financière d'Athènes au V^e siècle ; le trésor sacré d'Éleusis jusqu'en 404*, 1908, p. 14.

3. Strabon parle de cette ville-neuve : IX, 1, 9 ; cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 477 sqq. ; V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 1927, p. 409-410. Les preuves du contrôle d'Athènes sont fournies (jusqu'à une époque que M. S. Luria, notamment, croit antérieure à Clisthène) par un décret relatif aux affaires de Salamine, et qui est le premier décret athénien que nous possédions ; cf. I. G., I², 1 = *Syll.*³, 13 ; P. Roussel, *R. É. G.*, 1926, p. 259-260 ; G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 438, n. 67.

4. Περὶ τῶν μυστ., 111 ; cf. ci-dessus, p. 3. Andocide ne dit pas si Solon (c'est bien incertain) était aussi l'auteur de la loi (singulière) qui interdisait, sous peine de mort, le dépôt d'un rameau de suppliant sur l'autel de l'Éleusinion pendant les mystères : *ibid.*, 110. Hippônico, père de Callias, avait été *exégète* de cette loi, qui était aussi *πάτριος νόμος* ; elle avait été adoucie au cours des temps (*ibid.*, 106) ; P. Foucart, *Mém. Inst.*, XXXVII, 1, p. 11 ; dans la scène de l'Éleusinion, au passage corrompu, par. 112, éd. Dalmeyda, p. 52, je crois qu'il faut lire : φῆκετο εἰσὶν, (δὲ) ἐζηγγητῆς ὧν (au lieu de l'incompréhensible (δὲ) ἐπατελεθῶν), Εὐκλῆς οὐτοσί. Andocide avait besoin de l'appui des Eumolpides, qui fournissaient les exégètes (cf., précisé-

divulgarion aux démêlés d'Andocide avec le dadouque Callias, fils d'Hipponicos — un Céryce! — n'est plus aujourd'hui qu'une pièce isolée, mais précieuse, d'une législation de contrôle, sans nul doute complexe. Il n'est pas téméraire de conclure, de ce vestige, que Solon avait préparé, sinon obtenu, le rattachement de certains services de l'initiation à sa chère patrie¹.

Érechthée, Thésée, Solon : ces trois noms athéniens jalonnent à intervalles irréguliers l'histoire du long conflit engagé par Athènes contre l'administration indépendante d'une cité et d'un sanctuaire, où s'est formée la plus officielle, et la plus spirituelle à la fois, de toutes les religions de l'Hellade : Pausanias ne redisait-il pas encore que les cultes d'Éleusis l'emportaient pour les Grecs sur tous les autres, « autant que les dieux sur les héros »?

La seule victoire définitive pour Athènes a été celle de Solon, *parce que consolidée légalement, organisée aussitôt dans les cadres d'une réglementation permanente*, que nous pouvons faire un peu mieux qu'entrevoir. Qui voudrait se rendre compte du prestige religieux acquis par la cité de Solon, dès avant l'époque pisistratique, n'aurait qu'à examiner en détail l'histoire des rapports qu'Athènes entretenait alors avec les cités péloponésiennes, dans l'orbe de cette amphictyonie de Calaurie, où, jusque avant la reprise de Salamine, comptait si peu son pouvoir! Hérodote n'a-t-il pas relaté que vers le premier tiers du VI^e siècle les Épidauriens s'étaient fournis d'olivier sacré *dans Athènes* — et moyennant le tribut annuel d'un sacrifice à Pallas et Érechthée! — afin de dresser chez eux, à la suite d'une famine, les statues cultuelles de Damia et Auxesia, déesses agraires du type de Déméter et Coré²? Ce culte ayant été, avec les effigies divines, « usurpé » par les pirates égéniètes, on verra Athènes faire aussitôt une guerre de représailles aux insulaires et à leurs alliés argiens, pour chercher à reprendre dans Cea les talismans agraires d'Épidaure³...

ment, *ibid.*, par. 116, l'altercation de Céphalos et de Callias, *celui-ci osant faire figure d'exégète, tout en étant Céryce*, ainsi que relève l'adversaire, malgré l'ἑρῶν; P. Foucart, *Les myst. d'Eleusis*, 1914, p. 152; W. Dittenberger, XX, 1885, *Die Eleusinischen Keryken*, p. 11-12; rien ne prouve que l'Euclys d'Andocide soit tout juste le héraut nommé, *I. G.*, II, 73). Comme Céryx, il eût été plus favorable à la thèse de Callias!

1. Je daterais de ce temps le partage du droit d'initiation première réglé entre le *hiéron* d'Eleusis et d'Eleusinion d'Athènes; il est déjà *codifié* dans la loi athénienne sur les mystères, *I. G.*, I^a, n. 6, l. 125-129.

2. Hérodote, V, 82-86.

3. Le texte d'Hérodote est intéressant à plus d'un point de vue; il nous informe, au passage, de l'existence de mystères agraires chez les Épidauriens; on y apprend aussi que les déesses Damia-Auxesia transportées à Égine devaient être *agenouillées*: car on expliquait cette posture chthonienne, *insolite* (mais elle est connue dans la religion éleusinienne!), par

Quand Solon eut terminé sa tâche, il fit, dit-on, prêter serment aux neuf archontes et aux citoyens, les obligeant, sous la foi jurée, à respecter sa législation¹. S'il n'eut pas durable satisfaction pour les institutions de sa ville même, il est prouvé par le procès d'Andocide que maints réglemens du culte éleusinien restèrent en vigueur, malgré les disputes des partis. Les querelles entre Paraliens et Pédiéens d'Attique allaient pourtant ranimer encore une fois la guerre étrangère contre Mégare², vers le même temps sans doute où Athènes eut aussi à intervenir à Égine³. Éleusis était menacée par sa rivale de l'Ouest. Pisistrate, qui apparut alors, sorti comme Thésée de la Diacrie remuante et démocratique, soutint à temps l'honneur des grands ancêtres, refoulant les Mégariens jusqu'à leur port de Nisaea, qu'il sut occuper⁴.

Le temps de Pisistrate est souvent considéré comme celui « où les sages mesures de Solon commencèrent à produire leurs bienfaits effets⁵ ». En ce qui touche à l'administration d'Éleusis, il n'est aucun doute sur cette affirmation : on verrait alors se totaliser et comme s'affermir les résultats d'une longue politique. La *φύλαξις αἰνῆ* dont a parlé l'*Hymne à Déméter* est enfin close. Le *hiéron* ne sortira plus de la sujétion athénienne.

C'est ce qu'on peut comprendre, ou même... voir, d'abord par les fondations religieuses, dans les deux cités, et mieux encore, sur le terrain, à travers les ruines du *hiéron* des Deux-déeses. A Athènes, l'époque pisistratique est celle de l'organisation des gloires nationales. Athéna est magnifiée par l'embellissement du temple assis sur une part de la « forte demeure » d'Érechthée, et que viendra envelopper une colonnade orgueilleuse, supportant des frontons nouveaux, dont l'un donne à

l'anecdote dont Hérodote s'est fait l'écho (tentative vaine des marins athéniens pour embarquer les effigies sacrées, qui seraient tombées à genoux, sans que personne ne pût alors les relever !).

1. Aristote, Πολ. Ἀθην., 7, 1.

2. On n'oublie pas ici l'importance de la crise économique et monétaire persistante ; cf., sous certaines réserves, C. T. Seltman, *Athens, its history a coinage before the Persian invasion*, Cambridge, 1924 (l'auteur accepte trop facilement quelques théories périmées).

3. Ci-dessus, p. 69, n. 3.

4. Cf. Töpfer, *Quaestiones pisistrateae*, 1886 (= *Beiträge zur griech. Altertumswiss.*, 1897) ; E. L. Highbarger, *Megara*, p. 127 sqq., et la chronologie proposée, p. 133, n. 4 : la prise de Nisaea serait des environs de 570, la mort de Solon étant survenue en 560, vers le temps même où Pisistrate installait sa tyrannie ; cf. E. von Stern, *Solon u. Pisistratos : Hermes*, XLVIII, 1913, p. 426 sqq. ; A. W. Gomme, *J. H. S.*, XLVI, 1926, p. 173. Pour la révolution sociale qui suivit à Mégare, et pour l'entrée de Mégare dans la confédération spartiate, cf. E. L. Highbarger, *l. l.*, ch. VIII-IX, p. 138 sqq.

5. G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 446.

Pallas le premier rôle en une Gigantomachie symbolique¹. Les grandes Panathénées sont instituées, exaltation de la piété des Pédiéens². Thésée, bon chevalier servant de la déesse municipale, bénéficie à son tour de la reconnaissance des Diacriens ; on adopte son « chitôn traînant », jadis suspecté, comme vêtement de prédilection ; et il devient l'« ami du peuple » dans l'Attique entière³. Son *histoire* traçait la voie, pour les enrichissements et les remaniements attendus ; on n'est guère surpris que tout ce travail opportun, appuyé partout sur maintes réalités⁴, se soit développé là où Pisistrate voulait surtout affermir les gains politiques des grands Athéniens, ses précurseurs : d'abord vers Délos, où les souvenirs d'Érysichthôn et le voyage de Thésée furent exploités savamment. Ne fallait-il pas river, au profit de la religion devenue attico-éleusinienne, les liens sacrés établis entre Athènes et Crète, par l'Archipel⁵?

C'est naturellement aussi du côté d'Éleusis que l'attention de Pisistrate se porta. Il convenait que le *hiéron*, où les Athéniens allaient de plus en plus venir s'assurer contre la crainte de la mort, fût désormais une dépendance immédiate, discrète, de la cité de Pallas, la plus riche en fêtes, séjour des « plus pieux » des Grecs ! Un premier travail fut réalisé dans Athènes même ; la cité avait pour les Deux-déeses un Éleusinion ἐν ἄγραι, celui où Solon, on l'a vu, avait fixé le contrôle officiel des mystères⁶, et dont la sainteté mystique bénéficiait des reliques d'Immarados. De l'autre côté de l'Acropole, en diagonale vers le Sud-Est, Pisistrate se préoccupa de faire donner aussi un lieu-saint au dieu qu'Éleusis associait à ses mystères, et que la défaite des *Molpoi* ne rendait plus tant « étranger ». On laissa alors venir d'Eleutherae, poste frontière sur la route de Thèbes, le Melpomenos du Cithéron, devenu doublement « *Éleuthereus* » dans Athènes, parèdre de l'Éleutho-Éleu-

1. O. Walter, *Athen, Akropolis*, p. 38 sqq.

2. Phérécyde, fragm. 20 = F. H. G., I, p. 73 ; G. von Brauchitsch, *Die panathenaischen Preisamphoren*, 1910, p. 76 (série importante de ces vases à Éleusis même : ils devraient y être étudiés et catalogués).

3. Cf. E. Pottier, *Rev. art anc. et mod.*, IX, 1901, p. 1 sqq. ; L. Séchan, *Dict. ant.*, s. v. *Thesaeus*, p. 235, n. 34-35 (avec les réserves ci-dessus indiquées).

4. Le remaniement, que je ne conteste pas, de la légende de Thésée n'est au vrai qu'un remaniement, analogue au travail fait vers le même temps sur les textes homériques, sur la tradition orphique et sur les prophéties de Musée !

5. C'est dès alors qu'on a rénové à Délos le vieux culte créto-égéen du navire, au profit du navire de Thésée retrouvé miraculeusement, et qui devint relique sacrée ; une théorie athénienne, embarquée sur ce navire même (?), alla purifier le *téménos* apollinien et en rejeter les ossements des mortels. Cf. Hérodote, I, 64 ; Thucydide, III, 104.

6. P. Foucart, *Myst. d'Éleusis*, p. 231 sqq.

sia¹. Il eut un temple discret près du théâtre, où l'on célébrait magiquement, chaque année, son arrivée lors des Dionysies urbaines². Le poète et chresmologue Onomacritos³ s'occupa à accommoder au point de vue athénien et attico-éleusinien la tradition orphique et les prophéties de Musée : tardive satisfaction donnée peut-être aux Eumolpides, puissance alors plus ménagée. — J'ai essayé d'établir ailleurs⁴ que, sous la forme où le *Moscoviensis* de Leyde nous l'a seul conservé, l'*Hymne à Déméter* date de ce temps, œuvre athénienne soumise à l'influence encore étroite des Céryces, et où l'on rejetait, sur l'imprudence, sur le « péché originel » de Métaneira, l'Éleusinienne épouse de Céléos, la cause initiale de la *ἐλλοπικὴ αἰνὴ*, querelle finissante entre Éleusis vaincue et Athènes triomphante⁵.

Le *hiéron* où s'abritèrent les *σεμνὰ ὄργια* porte, plus que tout autre, comme on l'eût attendu, l'empreinte de la politique pisistratique, et

1. Le vase Tyzkiewiczzk au Musée de Lyon fait constater de la façon la plus nette cette parité qui a dû être acquise au moins dès le temps de Pisistrate ; cf. Ch. Picard, *Florilège Mus.* Lyon, pl. II, et commentaire.

2. P. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique* ; j'y reviendrai.

3. Onomacritos eut un rôle attesté (Pausanias, VIII, 37, 5) dans l'extension du culte dionysiaque. Il a été aussi un des principaux organisateurs de la tradition orphique primitive, rapprochée à point (cf. le texte de Pausanias, ci-dessus, p. 7, n. 2, à propos du héros Cyamitès) de celle de la *téléte* éleusinienne : A. Boulanger, *Orphée*, 1925, p. 20 sqq. ; G. Glotz, *Hist. gén.*, p. 457-458. Il ne faudrait plus trop céder à la tendance, marquée chez maints historiens modernes, d'attribuer au falsificateur Onomacritos, et à ses émules, tous les oracles dont a disposé la famille des Pisistratides. J'ai montré qu'un certain nombre d'entre eux devaient se rattacher à une source bien plus officielle et que, du *chasma* de l'Érechtheion, était sorti, jusqu'au temps de Clithène, de Cléomènes de Sparte, une voix prophétique, plus spécialement « athénienne » ; cf. *R. É. G.*, XLIII, 1930, p. 262 sqq. (*Le présage de Cléomènes*). On n'a pas attendu sans doute, à Athènes, Aristophane (*Oiseaux*), pour se moquer des petites officines de mantique, *privées*, qui n'impressionnaient pas les chefs de gouvernement, ni même les simples citoyens. Mais eût-on bien osé railler l'oracle de la Polias ?

4. Cf. ci-dessus, p. 1, n. 1.

5. Il est un peu excessif de dire (avec M. Cavaignac, *I. L.*, p. 14 sqq.) qu'au milieu du vi^e siècle l'*Hymne à Déméter* « atteste une certaine notoriété du culte dans le monde ionien » (?). Les seules « succursales » nommées sont Antrôn et Paros. Le caractère « athénien » des mystères a longtemps plutôt nui à leur expansion. Pindare était initié, mais parce que Thébain — la route Athènes-Thèbes par Éleusis restant, en son temps, chemin de grande communication. Du moins, Hérodote, VIII, 65, atteste qu'en 480, Démarate, roi de Sparte, ignorait encore totalement la nature des mystères ; déjà, en 506, Cléomènes, qui respectait Athènes sur l'Acropole, avait cru pouvoir, sans grand risque personnel, profaner un enclos des Deux-déeses (Hérodote, VI, 75 ; Pausanias, III, iv) ; lorsque, ensuite, dément, il se tua, les Athéniens (souds !) attribuèrent cette mort à la vengeance des suzeraines de l'*orgas*. — Du moins, les mystères paraissent (?) connus en Grande-Grèce et Sicile vers le temps des guerres médiques, ainsi que l'attesterait un passage d'Épicharme, contemporain de Hiéron et Gélon. Dans l'*Odyssée automolos* (Athénée, IX, 374 d-e = *Fragm. comic. gr.*, Kaibel, 100), il est plaisanté sur le petit cochon mâle des *Eleusinia*. Mais Épicharme avait connu, il est vrai, Pindare et l'Éleusinien Eschyle, et peut-être ainsi, indirectement, les fêtes d'Attique.

c'est bien là qu'on peut le mieux méditer, si l'on sait voir, sur l'épilogue des guerres dont j'ai tenté de retracer tout le long développement... On est beaucoup aidé aujourd'hui, pour cette étude, par le patient, minutieux, et si fructueux travail de topographie architecturale, dont M. F. Noack a condensé récemment les résultats dans sa *Baugeschichtliche Entwicklung*; même si les fouilles encore en cours viennent rectifier ou compléter, çà et là, ce bilan unique, l'effort ainsi réalisé restera singulièrement instructif.

J'ai ci-dessus proposé quelques conclusions divergentes, pour l'histoire même des débuts du culte, et de l'apparition du premier *télestérion*. Mais sur celui de l'époque pisistratique, dont la construction rappelle, pour plus d'un détail, l'Hécatompédon périptère de l'Acropole¹, le premier Dionysion, il n'y a plus désaccord. Croira-t-on du moins que, sans une longue tradition sacrée (car ici encore, selon moi, on retrouverait le contact avec le souvenir de Thésée), les Pisistratides se fussent astreints à garder, à affirmer plus nettement encore le plan typique de l'hypostyle, aménagé avec cinq rangs de cinq colonnes intérieures? La construction agrandie (vingt-sept mètres au côté) amena des remaniements du péribole². Il fallut élargir l'aulé des initiations premières, sur le réduit de défense jadis aménagé du côté du « front de mer »; le mur Sud devint le soutènement, et l'ancienne porte intermédiaire fut condamnée³. On ne débarquait plus guère par mer, dans l'ex-Ogygia annexée⁴! — Pour la première fois, alors, l'arrivée principale au *télestérion* s'orienta aussi vers Athènes, au Nord, avec une porte puissamment bastionnée (*Nord-tor*), ouverte à l'endroit même qui devait être plus tard occupé par les Petits Propylées d'Appius Pulcher. De l'autre côté, le mur continuait pour enclore le Ploutonion⁵. Du temps pisistratique date enfin le petit *naos* au Nord du *télestérion*, établi dans une coupure du rocher⁶, et dont l'escalier d'accès devait tant gêner plus tard

1. Pierre de Karà dans la fondation; pòros à l'élévation; nombreuses ressemblances techniques. Le *kymation* dorique en marbre parien, avec tête de bélier, évoque le sacrifice « céryce » du Διός; *κόρυς* et l'Hécatompédon périptère! Il y avait un toit en selle, simple, dont les acrotères n'ont pas été achevés, Hippias ayant été assassiné avant l'achèvement du travail. On pénétrait par un *prostōn* dorique, à neuf (?) colonnes, et par trois portes, de ce côté; l'intérieur était garni de gradins sur les quatre faces. On reste encore en discussion pour l'ordre intérieur (ionique? : *contra*, Watzinger, I. I.).

2. Cf. *Eleusis* : *Baugesch. Entwickl.*, p. 93, fig. 43.

3. D'alors date le nouveau *diatēichisma* du Sud-Est, avec murs en briques sur socles de poros polygonal, et tours d'angle : I. I., pl. XV, pl. I, D³, D⁶.

4. Comme l'ancien soutènement subsistait, on dut faire une nouvelle entrée, pourtant, au Sud-Est. Passage désormais fort « auxiliaire »!

5. Un bastion plein protégeait aussi là l'entrée (D⁷).

6. Fig. de la pl. XV.

Ictinos pour son nouvel édifice hypostyle; c'est ce temple, mentionné, je crois, par l'*Hymne*¹, qui fut incendié, puis provisoirement restauré, lors des guerres médiques². Une autre utile attestation de la politique athénienne à Éleusis a été fournie par la découverte en 1924 du *téménos* « hors *hiéron* », au Sud, près de la voie maritime qui avait anciennement traversé un quartier préhellénique, puis « mycénien »³. Là une grande enceinte trapézoïdale (vingt mètres sur dix-huit) en calcaire bleu d'Éleusis et d'appareil polygonal évolué — elle doit remonter à l'époque pisistratique⁴ — rappelle un peu l'*abaton* des *Tritopatores* au Céramique; elle enfermait les restes d'une maison sacrée de type *préhellénique*, relique de l'indépendance, où s'attachait peut-être le souvenir d'un archégète local de grand *génos*. C'est dans ce local, réservé pieusement, qu'un culte des morts avait été célébré continuellement à Éleusis, du IX^e ou VIII^e siècle av. J.-C., au VI^e au moins; un traditionnel banquet funéraire *de marins* — dont les « reliefs » subsistent sous forme de milliers de coquillages! — en était le rite principal: on avait accumulé là, dans de grosses amphores peintes qui ont été retrouvées, la cendre et les offrandes provenant de nombreux tombeaux; un *bothros* domestique avait été transformé pour les *profusiones* aux morts, telles que les prescrivait la religion indigène⁵. Si l'enceinte la plus vaste date bien de la seconde moitié du VI^e siècle, comment ne pas penser qu'Éleusis aussi, comme Délos, a eu sa « purification » pisistratique? Mais au *hiéron* des Deux-déeses, les conquérants athéniens avaient sauvé les apparences. Éleusis vaincue avait obtenu, dirait-on, pour son passé, les honneurs de la guerre.

CONCLUSION

Il n'est besoin que de peu de mots pour conclure après cette étude. On jugera si les pages précédentes apportent quelque éclaircissement, même intermittent, à l'histoire générale, et si l'emploi qui a été fait ici tour à tour de l'archéologie, des légendes, nous amène à mieux com-

1. A la fin de la prédiction de Déméter; cf. *Rev. phil.*, 1930, p. 257 sqq.; *ibid.*, l'indication donnée sur le Callichoros et sa date.

2. De là sans doute, comme figure de fronton, provenait la statuette archaïque récemment retrouvée par M. Kourouniotis hors du sanctuaire principal, vers le Sud, et qui est celle d'une figurante, dans la scène typique du *Rapt de Coré*.

3. *B. C. H.*, 1924, p. 457-458; LI, 1927, p. 472; LII, 1928, p. 469-470.

4. Mais cette grande enceinte paraît avoir remplacé une autre, plus ancienne, plus petite, en grands blocs de pòros (*l. l.*, 1928, p. 470).

5. Ch. Picard, *R. H. R.*, C, 1929 (*L'éleusinième et la disgrâce des Danaïdes*).

prendre, à classer plus chronologiquement, les phases soupçonnées d'une durable querelle entre deux villes voisines. Au moins pourrât-on, je crois, accorder que le temps est passé où l'on restait autorisé à parler de notre *ignorance extrême* en ces questions, en refusant de marquer, ou les étapes, ou même la date finale de l'annexion d'Éleusis.

Le patient et minutieux effort fait par la science du *xx^e* siècle pour la récupération du passé « préhellénique » aurait été bien vain, si l'on devait juger téméraire la prétention, ici émise, d'inscrire *dans l'histoire*, non plus dans la légende, les noms mêmes d'Immarados et d'Érechthée, et d'autres, *a fortiori*, postérieurs. S'il m'a paru qu'on pouvait, qu'on devait remonter aussi loin, c'est que la première offensive des *molpoi* éleusiens contre l'Acropole est au point de départ de toutes ces luttes, adoucies, certes, de plus en plus, mais tenaces, que l'on retrouve jusqu'au *iv^e* siècle encore av. J.-C., entre Eumolpides et Céryces. On les comprendrait bien mal, si l'on ne savait recourir à leurs antécédents millénaires, et ce n'est pas, certes, la comparaison tentée (combien décevante, mais encore à la mode aujourd'hui !) avec les confréries... polynésiennes, qui fera beaucoup avancer, par ailleurs, notre connaissance. L'histoire de Grèce s'apprend pourtant mieux sur place, et dans les pays, non sauvages, d'où l'Hellade a tiré historiquement sa belle civilisation propre.

On admettra sans doute aussi qu'à scruter les efforts tentés tour à tour par Érechthée, Thésée, Solon, et, naturellement, par les Athéniens de leurs temps, on arrive à comprendre plus clairement que par l'effet des affirmations d'une sociologie assez vague, ce qui a pu donner un caractère si *national* à la religion d'Éleusis, parmi les autres cultes à mystères. Ce n'est peut-être pas parce que, dans certaines tribus de l'Australie centrale, les cérémonies qui servent, avec ou sans drames mythiques, à assurer la prolifération des animaux et des plantes, confèrent, paraît-il, aussi, aux novices, les qualités requises, afin qu'ils deviennent membres réguliers de la société des hommes¹ ! Mais on a

1. M. M. P. Nilsson avait depuis longtemps réfuté, en principe, des allégations de ce genre, à propos des théories sociologiques hardies, mais non probables, de Miss Harrison, dans *Themis*². En fait, à Éleusis, l'initiation, qui était donnée à toute personne et à tout âge, n'a rien eu de commun, jamais, avec les initiations « tribales », plus ou moins sérieusement connues, qu'on voudrait comparer : celles-ci pourvoyant bestialement à des fins déterminées et s'adressant surtout aux mâles d'un certain âge. D'autre part, à Éleusis, il est parfaitement sûr, quoi qu'on ait dit (cf. ci-dessus, p. 17, n. 1), qu'il y a eu antériorité du culte *agraire* par rapport au culte eschatologique, celui-ci réglant finalement la survie des âmes : le principal, bien entendu, et quoi qu'on ait affirmé aussi, était dérivé de la Crète minoenne, où il y a eu le même processus d'association pour les dogmes funéraires ; car la *déification* du mort chez les Crétois a précisément déterminé les célèbres formules éleusino-orphiques, par lesquelles le

visé à faire percevoir ici — ce qui est plus juste peut-être (plus émouvant, à la fois) — les raisons historiques profondes qu'a eues l'État athénien de s'intéresser directement à la célébration des mystères. Une guerre utilitaire — et combien difficile ! — s'était achevée en croisade pour la conquête de lieux-saints. Aux grands siècles mêmes de son histoire, Athènes se souvenait de ce difficile enfantement de sa plus belle prospérité religieuse, de la dette contractée envers les grands aïeux. Et la cité tout entière — initiés, non initiés — a pu ressentir avec un émoi profond les atteintes portées, soit par l'ennemi, soit par l'athéisme des « libertins » de l'intérieur, à la majesté de cérémonies qui ne consacraient pas seulement le bien spirituel des individus, voire leur immortalité, mais la sûreté essentielle de l'État, la gloire de la cité. La parodie que fit Alcibiade avec ses compagnons ivres suscita un trouble public, dont le *Discours sur les mystères* d'Andocide, ou l'histoire même de Thucydide, nous signalent assez l'étendue.

Peut-être comprend-on mieux enfin, par les vicissitudes de cette cruelle histoire — celle de la mainmise athénienne sur le *hiéron* éleusien ! — pourquoi les mystères célébrés là sont restés relativement stables, à l'abri des spasmes politiques ou religieux, même de la spéculation théologique : mieux, certes, que les autres mystères, et surtout les orphiques, livrés un peu trop à l'ingéniosité des poètes et des philosophes ! — *C'est qu'Athènes veillait !* Non qu'elle n'ait nui parfois, notons-le bien, à la religion officielle qu'elle contrôlait de si près ; Éleusis n'a jamais fait de nombreuses recrues parmi les... ennemis de la cité de Pallas, et son prestige a plutôt grandi après la décadence de la capitale trop voisine. Pourtant, ni les Lagides, qui soudoyèrent en vain l'Eumolpide Timothéos, ni les Romains de Claude, n'ont jamais pu exiler hors d'Éleusis un culte prospère et toujours convoité : tant il était historiquement attaché par ses plus fortes racines au sol d'Attique, où Dionysos, dès le temps de Pandion, avait planté la vigne, où Déméter avait semé le blé symbolique.

Ch. PICARD.

Paris, 10 octobre 1930.

myste bénéficiaire se vantait « d'être devenu, de simple mortel (ἐνθρονον), un dieu (θεός) » (tablette de Thourioi, colonie athénienne).

MÉLANGES

ENCORE LE RESCRIT IMPÉRIAL SUR LES VIOLATIONS DE SÉPULTURE

A peine publiée dans la *Revue historique*, 1930, t. CLXIII, p. 241-266, la dalle de marbre venue de Palestine dans la collection Fröhner, et portant une inscription grecque relative aux violations de sépulture, a fait couler beaucoup d'encre, et le commentaire remarquable dont M. Franz Cumont l'a accompagnée a déjà reçu le tribut d'hommages et de discussions qu'en appelaient l'importance et la pénétration. Successivement, M. Cuq, dans la *Revue historique de droit français et étranger* (1930, p. 385-410), avec sa profonde connaissance du droit, les RR. PP. Abel et Lagrange dans la *Revue biblique* (1930, p. 567-571), M. Goguel dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* (1930, p. 288-293), M. De Sanctis dans la *Rivista di Filologia* (1930, p. 261), M. Corradi dans le *Mondo antico* (1931, p. 55 et suiv.), ont esquissé ou développé leur opinion sur le sujet. M. Cumont m'excusera d'y revenir à mon tour : si, sur certains points, je me sépare de lui, c'est en demeurant fidèle, non seulement à son texte, mais, je l'espère, à sa méthode.

* * *

Sur la nature du document, point de doute. L'inscription l'intitule *διάταγμα Καίσαρος*, édit de César. Mais il ne faut point prendre le mot à la lettre. La contraction d'un langage particularisé et péremptoire, d'une part, et, de l'autre, l'absence de préambule interdisent d'assimiler ce libellé à celui d'un édit. Du commun avis de M. Cumont¹ et de M. Cuq², nous sommes en face d'un rescrit, j'ajouterai d'un rescrit au sens large, c'est-à-dire d'une lettre qui fut mandée à un gouverneur provincial en réponse à une question soumise au prince. Le gouverneur, en l'affichant, lui a naturellement attribué le nom grec qui désignait à l'obéissance de ses administrés ses propres prescriptions : *διάταγμα*³. Au sur-

1. Cumont, *loc. cit.*, p. 245.

2. Cuq, *loc. cit.*, p. 393.

3. Sur le sens de *διάταγμα*, *edictum*, cf. le texte de Plutarque, *Marc.*, 24, allégué par M. Cumont, p. 244, n. 4, et les notices des dictionnaires, notamment de celui de Freisigke et de

plus, nous ne possédons pas ce rescrit dans son intégralité, puisqu'il y manque et l'envoi du début et le salut final. Le gouverneur, au préalable, l'a dépouillé des formules qui lui étaient personnelles et qui, lors de l'affichage ou *propositio*, n'auraient pu qu'en atténuer l'effet sur les assujettis.

Cet extrait de rescrit a été, du premier coup, déchiffré intégralement. M. Cumont en a fixé la teneur avec une sûreté admirable. Ses lectures font foi et personne ne s'est avisé d'y changer un *iota*¹. C'est donc en toute confiance que, pour la seule commodité des lecteurs, je vais reproduire une édition² à laquelle il aurait suffi de les renvoyer, puisque aussi bien elle a, du premier coup, atteint la perfection :

Διάταγμα Καίσαρος.

Ἀρέσκει μοι τάφους τύνδους
 τε, οἵτινες εἰς θρησκείαν προγόνων
 ἐποίησαν ἢ τέκνων ἢ οἰκείων, 5
 τούτους μένειν ἀμετακινήτους
 τὸν αἰῶνα · ἐὰν δὲ τις ἐπιδίξῃ τι-
 να ἢ καταλελυτά ἢ ἄλλω τινὶ
 τρόπῳ τοὺς κεκηδευμένους
 ἐξεργριφόντα ἢ εἰς ἐτέρους 10
 τόπους δῶλῳ πονηρῶ με-
 τατεθεικότα ἐπ' ἀδικία τῇ τῶν
 κεκηδευμένων, ἢ κατόχους ἢ λι-
 θους μετατεθεικότα, κατὰ τοῦ
 τοιοῦτου κριτήριον ἐγὼ κελεύω 15
 γενέσθαι καθάπερ περὶ θεῶν
 ἐς τὰς τῶν ἀνθρώπων θρησκείας · πολὺ γὰρ μᾶλλον δεήσει
 τοὺς κεκηδευμένους τειμαῖν
 καθόλου μηδὲν ἐξέστω μετα- 20
 κινήσαι · εἰ δὲ μή, τοῦτον ἐγὼ κε-
 ραλῆς κατὰκριτον ὀνόματι
 τυμωρυχίας θέλω γενέσθαι.

Les divergences commencent avec les traductions : celle de M. Cumont, en latin ; celle, en français, du R. P. Abel, qui concorde en gros avec elle ; celle,

celui de Liddell, Scott et Stuart Jones. Sur διάταγμα, édit de gouverneur, cf. Dittenberger, *Sylloge*³, 705, 60 et 905, 10 ; *O. G. I. S.*, 458, 81, 665, 9, et 669, 1. Sur la différence des *rescripta*, qui sont attestés dès le début du Principat — cf. *Dig.*, XLVIII, 5, 39, 10 (*Tiberius Caesar rescripsit*) et XL, 15, 4 (*Divus Claudius Claudiano rescripsit*) — et des *subscriptiones* qui n'apparaissent que sous Hadrien, cf. Wilcken, *Hermes*, LV, 1920, p. 6 et 20-21.

1. M. Cuq, *loc. cit.*, p. 395, a eu raison de supprimer ἐπ' devant ὀνόματι ; mais c'est évidemment par un *lapsus* que M. Cumont l'avait introduit dans son commentaire (*loc. cit.*, p. 243), puisque dans le corps de l'édition (*ibid.*, p. 242) il s'est bien gardé de l'insérer et qu'il a imprimé, comme il convenait, ὀνόματι tout court.

2. Sur le sens de κατόχους (l. 12), cf. Hésychius, cité par Cumont. Aux références citées à la n. 3, ajouter le texte *J. G.*, III, 2, 1425 a, sur lequel M. Paul Mazon veut bien attirer mon attention : ἀν τις ὁρίσῃ μοι ἀπὸ τοῦ κατόχου δύο πόδες ὀπίσω μεταβάτω.

en français aussi, de M. Cuq, laquelle, au contraire, en diffère sur plusieurs points radicalement.

Si M. Cumont a préféré, dans la sienne, le latin au français, c'est qu'à ses yeux une version latine pouvait, devait rapprocher le document, non seulement des lecteurs modernes, mais du modèle antique. Pour lui, en effet, le document ne constitue qu'une « traduction d'un original romain, et une mauvaise traduction », dont les défauts transparaissent dans les premiers mots. A la place d'ἀρέσκει μοι, « qui traduisent littéralement *placet mihi*, un Grec aurait dit δέδοκται μοι. A la ligne 10, une formule bien connue, *dolo malo*, devient δόλῳ πονηρῶ, par une fraude méchante, ce qui trahit le sens. Lignes 20-21, κεφαλῆς κατέκριτον est calqué sur le latin *capitis damnatum* et (ἐπ') ὀνόματι rend, ou plutôt ne rend pas, *nomine* au sens technique¹. Pour M. Cuq, les drogmans des bureaux n'ont fait que se conformer aux habitudes de langage de leurs pareils. Il a garanti par un renvoi à Gaius, III, 209, l'emploi de *nomine* dans le sens de grief, chef d'accusation ; il a retrouvé ἀρέσκει μοι dans les édits d'Auguste récemment découverts à Cyrène, ἐξλῳ πονηρῶ dans la loi gravée sur le monument de Paul-Émile à Delphes, etc.². A vrai dire, tous ces exemples, que M. Cuq a eu le grand mérite de mettre en lumière, sont décisifs ; mais il ne semble pas que le système de M. Cumont en soit foncièrement affaibli. Les analogies qu'ils révèlent sont trop frappantes pour ne point attester une authenticité que M. Cumont a été le premier à revendiquer et pour ne point confirmer la dépendance qu'il a relevée du texte grec à l'égard d'un archétype latin. Mais elles ne suffisent pas, pour autant, à absoudre l'interprète des reproches de gaucherie et d'incorrection. Il est clair que, souvent gêné par la pauvreté de son grec, le rédacteur tantôt s'est emparé en des tournures aussi lourdes que confuses — καθάπερ κ. τ. λ. des lignes 15-17 — tantôt a préféré sortir d'embarras par un mot à mot servile plutôt que par la recherche d'une véritable équivalence : ainsi par ὀνόματι, pour nous en tenir à ce vocable, il a transposé *nomine* sans s'apercevoir que *nomen* possède, en latin, un sens synonyme de *crimen*, qui, régulièrement, manque au grec ὄνομα. D'ailleurs, il n'a pas été moins trahi par son ignorance du latin. Si à la ligne 6, ἐπιδίξῃ, pour ἐπιδείξῃ, résulte soit d'une faute du graveur, soit d'une orthographe aberrante³, on ne saurait de même, soit attribuer à des défaillances du lapicide, soit justifier par l'usage le barbarisme δόλῳ, pour δόλῳ, à la ligne 10, une graphie qui procède de l'oubli de la quantité des syllabes latines *dolus*, ni, à la ligne 3, le solécisme εἴτινας, pour οὐστίνας, qui dérive, comme l'a bien vu le R. P. Abel⁴, d'un contresens

1. Cumont, *loc. cit.*, p. 243 ; cf. *supra*, p. 78, n. 1.

2. Cuq, *loc. cit.*, p. 395 (cf. *I. G.*, XII, 2, 510, et 3, 173) : on doit à M. Cuq un autre rapprochement topique sur δεῖσαι à la ligne 17.

3. Même observation pour ἐξεργιστότα à la ligne 9, θεροκίας à la ligne 17.

4. R. P. Abel, *loc. cit.*, p. 568. M. Cumont, p. 248, a aussi envisagé l'hypothèse où le lapicide aurait gravé ἐποίησαν pour ἐποιήθησαν. Mais ce serait la seule erreur de ce genre que contiendrait le document, car (voir la note précédente) ἐπιδείξῃ, ἐξεργιστότα, sont plutôt des formes aberrantes couramment tolérées que des fautes de gravure.

sur le cas du neutre pluriel latin *quae*, un accusatif dans l'original, indûment converti en nominatif dans la transcription. Quoi qu'on fasse, on est donc ramené à la conclusion que M. Franz Cumont avait formulée tout de suite : l'extrait du rescrit impérial que contient l'inscription palestinienne de la collection Fröhner a été transposé du grec en latin par un interprète qui n'était très sûr, ni de son latin, ni de son grec, un Syrien ou un Juif hellénisé passé au service du gouverneur romain. Dans ces conditions, une traduction latine en reste légitime et utile. Je ne crois pourtant, ni qu'elle nous permette de ressaisir à coup sûr les termes de l'original, ni que chacun des vocables grecs qu'elle a utilisés soit toujours susceptible de l'acception stricte qu'aurait reçue, en droit romain, le mot technique latin exactement équivalent. Autant et plus que par ces correspondances, la valeur propre des termes que le texte comporte s'y doit préciser par la liaison nécessaire des idées qu'il exprime.

* * *

Jusqu'à présent, deux interprétations ont été soutenues. L'une consiste — c'est celle de M. Cuq et, juridiquement, elle est très séduisante — à diviser le rescrit en deux paragraphes distincts : le premier gouverné par le commandement *κελεύω γενέσθαι*, le second par le commandement *θέλω γενέσθαι*, qui termine l'inscription ; le premier ordonnant l'ouverture d'une instance — *κριτήριο* — dans les formes ordinaires, sans spécification de sanctions dont aussi bien l'énoncé était inutile, puisque les pénalités, purement pécuniaires, ressortissaient au droit commun ; le second définissant la sanction que le magistrat, dépositaire du *ius gladii* et statuant au criminel au nom de l'*imperium merum*, aura à prendre et qui est la peine capitale. Cette différenciation des pénalités entraîne celle des crimes ou délits. Aux diverses infractions énumérées par le premier paragraphe, le second ajoute la violence qu'implique le verbe *μεταχεινῆσαι*. L'autre interprétation — c'est celle de M. Cumont — consiste à considérer le *διάταγμα* comme un tout, d'un bout à l'autre subordonné au même principe d'ordre religieux et tendant à l'application d'une sanction suprême : la mort.

Si l'on se range à l'avis de M. Cuq, comme il suppose une aggravation insolite en matière pénale, on est obligé d'en conclure à une aggravation insolite de la violence qui la justifie ; et, pour l'instant, je n'en demande pas davantage.

Mais cet avis est-il préférable ? Je vois bien ce que M. Cumont pourra lui objecter pour défendre son opinion. D'abord, dans toute violation de sépulture, il y a violence implicite ; et, d'ailleurs, quelles affirmations de violence pourraient contenir plus d'énergie que les mots du premier paragraphe : *κατέλειπτότα* — *ἐξεργιζέτα* — *θώλω πονηρῶ* — *ἐπ' ἀδικία τῶν κεκρυμμένων*, surtout si l'on donne au vocable *ἀδικία* l'acception juridique qu'a déce-

lée M. Cuq et qui l'assimile au latin *contumelia*¹ : pour outrager les morts. Ensuite, on ne voit pas comment, si un deuxième paragraphe commence à la ligne 17, on pourrait expliquer la conjonction γάρ par laquelle débute la phrase et qui l'enchaîne aux lignes précédentes. Puis, on doit observer que le verbe μεταχεινῆσθαι, qui est censé ne qualifier que le méfait à punir capitalement, intervient négativement dès l'affirmation de principe qui, à la ligne 5, ouvre le rescrit : τοὺτους μένειν ἀμεταχεινήτου; (s. e. τόνδεος). Enfin, le surcroît de violence que le verbe μεταχεινῆσθαι est censé introduire dans la nature du délit n'en change point la nature et tombe sous la définition qui convient aux diverses violations de sépultures énumérées de la ligne 6 à la ligne 16 : ἐνέματι τυμβωρυχίας².

A coup sûr, au moins à première vue, l'interprétation de M. Cumont ne paraît pas lier aussi étroitement que la précédente la promulgation du rescrit à un fait nouveau et localisé : je ne m'en tiendrai que plus fermement au cadre qu'elle dessine et je me risquerai, en profitant des tentatives de mes savants devanciers, à proposer du tout la traduction suivante :

ORDONNANCE DE CÉSAR

Je désire que les sépultures et les tombeaux qu'on a faits par religion pour ses ancêtres ou ses enfants, ou ses proches demeurent immuables à perpétuité. Si nonobstant quelqu'un est convaincu par un accusateur soit de les avoir renversés, soit d'avoir de quelque autre manière déterrés les morts, soit de les avoir, par manœuvre dolosive et pour les outrager, transférés en d'autres lieux, soit d'avoir changé de place les pierres ou les dalles de leurs tombes, moi j'ordonne qu'il soit condamné comme s'il s'agissait des dieux quand il s'agit des religions dont les hommes sont l'objet*. Car il faudra beaucoup plus honorer les morts [qu'on ne l'a fait]. Qu'il soit absolument interdit de les déplacer. Sinon, moi, je veux que, du chef de violation de sépulture, le coupable soit condamné à mort.

Assurément, l'on ne saurait découvrir, dans le rescrit ainsi entendu, ni des allusions particulières, ni une discrimination formelle entre le droit ancien et de nouvelles formes juridiques. Mais par le fait qu'au lieu d'ajouter le châtimement capital aux sanctions pécuniaires qu'attestent, à l'exclusion de

1. A la condition possible, mais indémontrable, d'attribuer à ἀδικία le sens, que lui donne Labeo, de *controversia*. Si, comme le soutient M. Cuq, ἀδικία ne peut signifier *iniuria*, du moins *stricto sensu*, on pourrait aussi penser que le terme pris *lato sensu* est synonyme de *damnum*, préjudice. Cf. *Collatio*, V, 1. Ἀδικεῖν, en grec, c'est proprement faire tort, léser.

2. M. Cuq a laissé ces deux mots à la p. 392, mais il les a parfaitement élucidés à la p. 395 : « δ. τ. est la traduction littéraire de *nomine sepulchri violati*. *Nomen* désigne ici un chef d'accusation. » Au surplus, καθόλου implique généralisation, résumé ou confirmation.

3. Cf. *infra*, p. 82, n. 3. Frappé de l'analogie des l. 13-14 et de la l. 21, je n'ai pas traduit κτήριον par « instance » : nous ne savons pas si le texte latin portait *iudicium* ; et, même en ce cas, nous ne pourrions donner au mot l'acception d'instance qu'à la condition d'admettre le postulat que *iudicium*, dans la langue épigraphique des Romains, reçoit toujours ce sens, ce qui n'est pas. Voir les deux traductions de κτήριον dans la loi de Delphes (c. 25), celle que M. G. Colin a empruntée à M. Cuq (*Fouilles de Delphes*, IV, p. 46) et celle qu'il avait d'abord publiée spontanément (*B. C. H.*, 1924, p. 94).

punition plus grave, les textes juridiques et des centaines d'inscriptions des deux premiers siècles de l'Empire, il le leur substitue brutalement, il creuse plus profondément que tout à l'heure le fossé qui le sépare du reste de la législation romaine, il revêt un caractère exorbitant d'exception, il exige une explication exceptionnelle que sa nature et sa rédaction nous invitent à rattacher aux vicissitudes de la province d'où il est parvenu jusqu'à nous. Un rescrit contient nécessairement, pour reprendre les expressions heureuses dont s'est servi M. Cuq, « l'avis exprimé par César sur une question posée par un magistrat placé sous ses ordres¹ » et « n'est obligatoire que dans la province administrée par le légat » ou le procurateur, « qui avait sollicité l'avis de l'empereur² ». Par définition, on ne saurait chercher ailleurs qu'en Palestine les circonstances qui ont motivé un rescrit d'origine palestinienne, et, en l'espèce, le ton du nôtre est significatif. L'empereur a tout l'air d'avoir été fraîchement informé de violations de sépultures qui l'ont ému et qu'il tient à empêcher dorénavant : de là le futur δεῖσει — oportebit — il faudra honorer les morts ; et le comparatif πολλὸν μᾶλλον, qui ne voudrait rien dire s'il n'opposait pas le devoir imposé pour l'avenir aux fâcheux exemples d'un récent passé. Certes, aussi l'empereur parle à des sujets auxquels il doit révéler sa rigueur avec une croissante netteté. Si ses dernières lignes n'ouvrent point un autre chapitre, elles ne s'ajoutent pas davantage comme un *post-scriptum* au corps de son ordonnance. Elles constituent bien plutôt, mieux encore qu'un renforcement de sa volonté, un éclaircissement de sa pensée pour des hommes qui, mal familiarisés avec elle, ont besoin qu'il dissipe à l'avance tous les malentendus. Il a d'abord livré les violateurs de tombeaux à des juges qui devront les frapper comme s'il s'agissait des dieux quand est en cause la religion dont les hommes sont entourés. Mais les Palestiniens pouvaient ne pas comprendre à quoi les exposait cette formule. Ils ne doivent pas se méprendre sur la gravité qu'elle enveloppe, et le maître finit sur l'évocation, également claire pour tout le monde, de l'exécution capitale qu'ils encourront. Ainsi lu sans prévention, en dehors de tout système, le rescrit donne en gros l'impression d'assimiler les violateurs de sépultures à des sacrilèges et de les traiter en conséquence : la répétition des mots ἐς θεοσεύειν (l. 3), ἐς ... θεορκίας (l. 16-17), est à cet égard probante. Dans le détail, la qualification de leur crime, conforme, nous le verrons, aux conceptions propres des provinciaux de Palestine, ne pouvait cependant se traduire que sur le plan différent des conceptions romaines : d'où l'embarras de la tournure χαίπερ περὶ θεῶν ἐς τὰς τῶν ἀνθρώπων θεορκίας — *ut de diis in hominum religiones*³ ;

1. Cuq, *loc. cit.*, p. 392.

2. Cuq, *loc. cit.*, p. 405.

3. M. Paul Mazon m'a incidemment suggéré de donner à ἀνθρώπων le sens subjectif et non objectif et de comprendre « comme s'il s'agissait des dieux sous le rapport des religions dont ils sont l'objet de la part des hommes ». Cette explication est ingénieuse et simple, et je l'ai

et la nécessité pour l'empereur de préciser davantage aussitôt après. Dans l'ensemble, comme dans le détail, tout s'expliquerait donc si, quelque temps avant de signifier ses ordres, l'empereur avait appris la nouvelle d'un scandale où, dans une sauvage violation de cadavres préméditée par quelques Palestiniens, la religion divine et la religion humaine eussent été outragées ensemble.

* * *

Bon gré mal gré nous voici ramenés à la suite de M. Cumont sur le terrain de l'histoire palestinienne. M. Cumont s'est un instant arrêté à la fin de son mémoire sur un rapprochement possible entre la prohibition de notre rescrit et « le plus grand événement qui se passa en Palestine sous le règne de Tibère ¹ ». Selon l'Évangile de saint Mathieu, pour arrêter le bruit que le Messie était ressuscité, les chefs des prêtres, ayant tenu conseil, donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats romains qui montaient la garde autour du tombeau de Jésus, en leur dictant ce qu'ils auraient à raconter. « Dites : ses Disciples sont venus pendant la nuit et l'ont enlevé, tandis que nous dormions ² ». — « Dès lors, il se peut », écrit M. Cumont, « que le procureur de Judée, Ponce Pilate, signalant l'imputation dont les Juifs chargeaient les Disciples, ait demandé des instructions à l'empereur. Notre διαταγμα Καίσαρος serait alors un extrait de la réponse du prince ³ ». La conjecture de M. Cumont, présentée, du reste, par lui avec les plus prudentes réserves, a paru fort séduisante au R. P. Abel ⁴. Par contre, M. Cuq, M. Goguel l'ont rejetée pour des raisons très différentes. M. Cuq, persuadé que le rescrit se rattache à la question générale de la protection juridique des sépultures dans les provinces romaines et que celle-ci, posée aussitôt après qu'en 27 av. J.-C. Auguste eut reçu du Sénat sur la Syrie l'*imperium* proconsulaire, n'a pu rester longtemps en suspens, est conséquent avec lui-même, en supposant que, « le règne de César Auguste ayant duré quarante ans, on ne peut attribuer le διαταγμα à son successeur Tibère César » ⁵. Mais l'argument ne touchera point ceux qui ne se croient pas obligés d'en admettre les prémisses. M. Goguel, de son côté, a été amené, par la confrontation des Évangiles, à conclure que la version antichrétienne du cadavre dérobé, encore inconnue de Marc, n'a commencé de se répandre qu'à l'époque et dans le milieu où fut composé l'Évangile de Mathieu, soit entre 80 et 90 de notre ère, et que, nécessairement, elle est étrangère à la publication d'une ordonnance plus ancienne au moins d'un

rais adoptée si les génitifs προϋόντων, τέκνων, οὐκείων, aux lignes 3 et 4, n'avaient eu forcément le sens objectif. En aucune façon, la tournure n'est facile ou élégante. De toute façon, elle vise la notion de sacrilège, malaisée à exprimer aux Juifs dans le langage du polythéisme romain.

1. Cumont, *loc. cit.*, p. 265.

2. Math., XXVIII, 12-15.

3. Cumont, *loc. cit.*, p. 266.

4. R. P. Abel, *loc. cit.*, p. 570.

5. Cuq, *loc. cit.*, p. 392-393.

demi-siècle¹. Il est difficile de se soustraire à la force de cette démonstration rigoureuse, si l'on accepte la chronologie des Écritures sur laquelle elle repose. Il est, en revanche, aisé de la corroborer en se fondant sur d'autres chronologies : celle de l'inscription elle-même, celle de la domination romaine en Palestine.

Si l'on montre la photographie de la dalle de la collection Fröhner à un spécialiste d'épigraphie grecque, il ne manquera pas d'en rapporter l'écriture aux premiers temps de l'Empire au plus tard². Si nous empruntons nos éléments de comparaison en Palestine, l'écriture du marbre Fröhner se placerait assez bien entre deux inscriptions de Jérusalem approximativement datées : celle qui pose la défense intimée dans les dernières années d'Hérode le Grand (mort en 4 av. J.-C.) aux non-Juifs de franchir la balustrade du temple³ et celle qui contient la dédicace de la synagogue de Theodotos, fils de Vettienus, laquelle fut, peut-être, consacrée aux environs de 15 ap. J.-C.⁴. D'où cette conclusion, sujette à débat, et d'ailleurs extensible, que, considérée du point de vue matériel, l'inscription palestinienne de la collection Fröhner appartiendrait aux dernières années d'Auguste (27 av. J.-C. - 14 ap. J.-C.), au plus tard.

Or, c'est aussi, et plus sûrement, au règne d'Auguste que nous ramène l'intitulé du rescrit. En effet, le génitif *Καίσαρος*, qui désigne l'auteur du *δίκτυμα*, n'admet que deux interprétations. Ou *Καίσαρ* assume la signification d'un nom commun — rendez à César ce qui appartient à César —, d'un titre attaché à la fonction impériale et valable pour toute la série des Augustes, à commencer par le premier de tous, et dans cette hypothèse nous devrions encore, dans notre embarras du choix et à cause de la paléographie, nous prononcer peut-être pour Auguste plutôt que pour tout autre ; mais cette hypothèse est d'autant moins vraisemblable que les ordres impériaux ne se transmettent nulle part sous le voile de l'anonymat, et qu'en Palestine comme en Égypte les maîtres de Rome n'avaient, pour se faire obéir, qu'à remplir la place nominale des rois qu'ils avaient détrônés. Ou bien, et c'est le seul terme de l'alternative qui subsiste, *Καίσαρ* joue le rôle d'un véritable nom propre, qui n'appartient comme tel qu'à un seul des Césars et suffit à le désigner. Or, un seul de tous les Césars s'est officiellement appelé César, sans plus. Ce n'est point Jules César, dont le *agnomen* est régulièrement précédé, sur les inscriptions, de son gentile et de son prénom, ou, au moins, de son prénom⁵. C'est Auguste. A tous les textes déjà allégués par M. Cu-

1. Goguel, *loc. cit.*, p. 292.

2. C'est, on le sait, l'opinion vers laquelle a naturellement penché M. Cumont. Elle est partagée par mon maître et ami, M. Holleaux, à un demi-siècle près...

3. Sur cette inscription et sa date, cf. Clermont-Ganneau, *R. A.*, 1872, I, p. 222.

4. Sur cette inscription et sa date, cf. Clermont-Ganneau, *Syria*, I, p. 192 ; cf. R. P. Abel, *loc. cit.*, p. 567. Les deux inscriptions sont reproduites pl. XVIII de *Syria*, I. La chronologie n'est pas sûre ; l'impression n'est discutable.

5. Cf., par exemple, Dittenberger, *Syllage*², 759, 760, 3, 764, 10. Un exemple d'Oenoanda paraît démentir cet usage (*I. G. R. R. P.*, III, 482) ; mais rien ne prouve que le *Καίσαρ*

mont¹, on peut ajouter tous les arguments que la Palestine nous a fournis. Par exemple, les villes palestiniennes dont l'éponymie est conférée à Auguste s'appellent d'abord Césarée. Puis, chez un écrivain juif comme Josèphe, Auguste est couramment appelé *Καῖσαρ*, sans plus². Ensuite, ainsi que l'a remarqué M. Adrien Blanchet, sur les monnaies de la province de Judée émises par les procureurs romains, le génitif *Καίσαρος* employé seul dénomme toujours le seul Auguste³. Enfin l'erreur, volontaire ou non, qu'a commise Josèphe en rapportant à Jules César la stèle de bronze que les Juifs montraient à Alexandrie comme la charte de leur statut et qui, comme telle, n'a pu être dressée que par ordre d'Auguste, ne s'explique que si cette inscription était intitulée, elle aussi, du seul nom de *Καῖσαρ*⁴. Par ailleurs, notre *δύταγμα Καίσαρος* est, sans aucun doute possible, un rescrit d'Auguste; et les limites de ce règne sont celles entre lesquelles s'en insèrent la rédaction et l'affichage.

L'ordonnance impériale ne s'est donc point rapportée aux événements qui se déroulèrent en Judée sous le règne ultérieur de Tibère. Certes, le fait que, plusieurs années avant la mort du Christ, elle a condamné à mort les ravisseurs de cadavres n'est point indifférent à l'exégèse. Comme l'a si bien écrit M. Cumont, elle garde pour cette raison le mérite de « mieux établir la criminalité de la fraude reprochée aux Disciples », partant, comme l'a vu M. Goguel, et parce qu'aucun souvenir ne nous a été conservé de poursuites exercées de ce chef contre les Disciples, de libérer la foi des premiers chrétiens en la résur-

nommé dans cette inscription soit César plutôt qu'Auguste. Josèphe écrit *Τούλιος Καῖσαρ* ou *Ταῖος Καῖσαρ*.

1. Cf. Cumont, *loc. cit.*, p. 246, auquel on peut ajouter en Égypte Dessau, *Inscr. sel.*, II, 655; *C. I. L.*, III, 14147, et toutes les inscriptions datées par les années du règne d'Auguste. M. Cumont veut bien me signaler, en outre, l'ordonnance d'Auguste aux Alexandrins publiée par Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, IX, 1930, p. 253 : elle commence par *Καῖσαρ εἰπεν*.

2. Pour Josèphe, Tibère est soit *Τιβέριος*, soit *Τιβέρις*; *Καῖσαρ* (cf. Niese, *Index*, p. 80), soit même *Νέρων Καῖσαρ* (*A. J.*, XV, 105), soit *Τιβέριος Νέρων* (*A. J.*, XVIII, 33); Claude est *Κλαύδιος Καῖσαρ* (*Index* de Niese, p. 51), etc. Seul de tous les Césars, Auguste est *Καῖσαρ*, sans plus (*Index* de Niese, p. 49) : *plerumque Καῖσαρ*. A la règle, on connaît quelques exceptions, qui la confirment : *Καῖσαρ ὁ νέος* (*B. J.*, I, 225; *A. J.*, XIV, 280). *Σεβαστή* intervient, mais seulement dans les transcriptions de titres (*B. J.*, II, 167) ou de documents officiels comportant une nomenclature complète (*A. J.*, XVI, 162, 169, 172; XIX, 282, 307, 310), ou pour échapper à l'amphibologie (*A. J.*, XVIII, 180) et à l'obscurité (*B. J.*, I, 118), ou quand il s'agit du culte rendu à Auguste comme tel (*A. J.*, XIX, 87 et 289 : *θεῖος Σεβαστοῦ*). *Αὐγουστὸς* est rarement employé (*B. J.*, I, 20, et deux autres exemples). On peut aussi tirer argument des villes palestiniennes : avant Tibériade, appelée par Antipas du nom de Tibère, avec Samarie-Sébashtë et Sepphoris-Autokratoris, il y a les deux Césarées appelées du nom... d'Auguste. Sur ces villes (Césarée-Tour de Straton, Césarée-Paneas), cf. Josèphe, *A. J.*, XV, 292; XVIII, 28. Sur Autokratoris, cf. *ibid.*, 27.

3. Cette remarque décisive de M. Blanchet a été obligeamment communiquée à M. Cumont, qui a eu la bonté de m'en faire profiter (cf. Hill, *Cat. greek coins of Palestine*, p. 248). Au contraire, on lit sur les monnaies procuratoriennes postérieures : *Τιβέριου* ou *Τιβέριος*, ou *Τιβέριος Καῖσαρος*, ou *Τιβέριου Κλαυδίου Καίσαρος* *Γερμανικου*, etc.

4. Josèphe, *A. J.*, XIV, 188 et *C. Apion*, II, 37; cf. Th. Reinach, *R. E. J.*, 1924, p. 123. Je remercie mon ami M. Pierre Roussel d'avoir attiré mon attention sur ces textes.

rection de toute dépendance nécessaire à l'égard du récit sur le Sépulcre qui aurait été trouvé vide¹. Mais, néanmoins, toute relation directe entre le rescrit d'Auguste et les origines du christianisme est désormais insoutenable ; sans quitter le terrain historique qu'a heureusement choisi M. Cumont, c'est dans une autre voie qu'il convient de s'enquérir des événements qui ont pu motiver le *διάταγμα Καίσαρος*.

* * *

Si l'histoire de la Palestine n'a atteint à l'universalité qu'avec le christianisme, elle n'a point débuté avec lui, et c'est dans le détail de cette histoire locale que j'aperçois les incidents qui ont alarmé le gouverneur romain et provoqué, sur rapport de sa part, la décision d'Auguste inscrite sur le marbre de la collection Fröhner.

Certes, la Palestine est devenue territoire romain sous Auguste ; mais elle ne l'est devenue qu'à la fin du règne, et alors même elle ne l'est pas devenue tout entière. Ce n'est qu'en 6 de notre ère que la Judée et la Samarie ont été soustraites à leur ethnarque Archélaos pour former une annexe de la province romaine de Syrie sous l'autorité souveraine d'un procurateur de rang équestre². Cependant, ainsi que l'a opportunément rappelé M. De Sanctis, la Galilée restait encore en dehors de l'Empire et continua de vivre, indépendante, sous le sceptre du tétrarque Antipas, qu'Auguste lui avait reconnu à la mort d'Hérode le Grand, jusqu'en 39 de notre ère, sous le règne de Caligula³. S'il était sûr que l'inscription de la collection Fröhner eût été trouvée à Nazareth, nous serions jetés dans de cruels embarras : car le *διάταγμα* émane d'Auguste et le territoire de Nazareth, partie intégrante de la Galilée, ne lui a jamais été soumis. Coûte que coûte, il nous faudrait, en désespoir de cause, nous rabattre sur le soupçon de falsification dont notre document a été l'objet et supposer, par exemple, qu'un citoyen romain, habitant Nazareth, avait confectionné pour son compte, en vue de protéger les sépultures de sa famille, et avec des éléments qui nous échappent, un extrait de rescrit impérial, dont l'authenticité deviendrait aussitôt sujette à caution, dont nous perdriions, en tout cas, notre peine à scruter l'origine, même si le modèle était authentique. Mais, heureusement, nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité. Dans ses notes, Fröhner se garde d'affirmer que la dalle de marbre de sa collection a été découverte à Nazareth. Il nous assure seulement qu'elle lui fut « envoyée de Nazareth en 1878⁴ ». Il y a une nuance, et

1. Cumont, *loc. cit.*, p. 266, et Goguel, *loc. cit.*, p. 292.

2. Cf. Dessau, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, II, 2, p. 775. Voir *infra*, p. 88, n. 3, les textes de Josèphe qui justifient son opinion.

3. Cf. *Realencyclopädie*, VII, c. 604, et I^a, c. 2104. Dans le partage du royaume d'Hérode le Grand, rappelons que le tétrarque Antipas obtint la Galilée et la Pérée ; le tétrarque Philippe, la Batanée, la Trachonite et l'Auranitide ; l'ethnarque Archélaos, la Samarie, la Judée et l'Idumée. Philippe mourut en 34 ap. J.-C. Antipas fut exilé à Lugdunum Convenarum en 39 ap. J.-C. Sur le sort d'Archélaos, cf. *infra*, p. 88.

4. Cf. Cumont, *loc. cit.*, p. 242.

qui compte. Nazareth ne fut indiquée à Fröhner que comme le lieu d'expédition du document. En soi, le renseignement n'a rien qui surprenne. Les centres dont les antiquités palestiniennes sont acheminées sur l'Europe sont évidemment ceux où il y a des Européens pour s'y intéresser, les recueillir et les adresser à leurs correspondants occidentaux. Comme Jérusalem, par la route de Jaffa, Nazareth, par la route de Haïffa, a tout naturellement joué ce rôle de recherche, de rassemblement et de transmission. D'autre part, le renseignement est de conséquence. Il est formulé de telle sorte que si, par préterition, il écarte l'emplacement même de Nazareth, où, du reste, quand j'y suis passé en juin dernier, aucun de ceux que j'ai interrogés ne se souvenait d'avoir ouï parler de la trouvaille d'une dalle de marbre portant une longue inscription grecque, en revanche il implique forcément un des sites antiques de la région dont Nazareth constitue présentement comme la capitale européenne. Il n'en faut pas davantage pour le localiser : car une inscription envoyée de Nazareth en Europe et datée du principat d'Auguste ne saurait avoir été découverte ailleurs que sur le territoire de la ville de Samarie, surnommée Sébastè par Hérode le Grand¹. Plus au sud, elle eût été trop voisine de Jérusalem pour n'en pas prendre le chemin plutôt que celui de Nazareth². Plus au nord, elle eût été située en Galilée, c'est-à-dire dans une tétrarchie qui fut indépendante de 4 av. J.-C. à 39 ap. J.-C.³, et où il n'y a point de place pour un rescrit d'Auguste. En Samarie, au contraire, la volonté d'Auguste a fait loi de 6 à 14 ap. J.-C., et il est naturel que ses ordres y aient été affichés dans cette courte période que toutes nos données sur notre *διάταγμα* concordent maintenant à lui assigner⁴.

Cette localisation chagrinerait peut-être M. Goguel, car en éloignant de la bourgade actuelle de Nazareth notre inscription grecque, elle le prive de l'argument supplémentaire qu'il se flattait d'opposer à ceux pour qui l'existence topographique d'une Nazareth ancienne, que ne mentionnent ni l'Ancien Testament, ni Josèphe, ni le Talmud, n'est qu'une invention plus ou moins tardive des chrétiens, imaginée après coup pour expliquer les termes de Jésus le Nazaréen ou Jésus le Nazarénien, qui se seraient primitivement rapportés à tout autre chose qu'au village dont Jésus aurait été originaire⁵.

1. Sur Sébastè, cf. Beer, *P. W.*, I^a, c. 2104 et *supra*, p. 85, n. 3.

2. Il y a 60 kilomètres de Sébastè à Nazareth et 70 kilomètres de Sébastè à Jérusalem. Le *διάταγμα* ne peut avoir été découvert au sud de Sébastè. Il peut l'avoir été dans une des nombreuses localités qui s'échelonnaient entre Samarie et la frontière de la Galilée, qui passait au nord de la ville de Ginaë (Djenin), située elle-même seulement à trente kilomètres au sud de Nazareth (cf. Benziger, *P. W.*, VII, c. 1365).

3. Cf. *supra*, p. 86. Pour les mêmes raisons, elle ne peut venir des régions de l'est du Jourdain, indépendantes, au nord jusqu'en 34, au sud jusqu'en 39 de notre ère (cf. p. 86, n. 3).

4. Il n'y a donc pas lieu de retenir la date qu'a préférée M. Cuq (*loc. cit.*, p. 392) et dont, en vérité, sa théorie dépend : « [La présente ordonnance] doit être de la première période pendant laquelle Auguste reçut le commandement des provinces et de l'armée (a. 727-737 U. C. = 27-17 av. J.-C.). » Est exclue du même coup celle, très voisine (25 à 19 av. J.-C.), proposée par M. Corradi (*loc. cit.*, p. 58).

5. Goguel, *loc. cit.*, p. 293.

Mais, par compensation, elle va nous livrer la clef du mystère qui enveloppe le διτάγμα Καίσαρος, en nous révélant les circonstances qui en ont déterminé la publication.

Ouvrons le récit que Josèphe nous a retracé dans ses *Antiquités Judaïques* des débuts de l'occupation romaine en Palestine. En une année, qui fut la 37^e après Actium, c'est-à-dire en 6 de notre ère¹, Archélaos est détrôné et envoyé finir ses jours de roitelet déchu chez les Allobroges de Vienne. En même temps, le consulaire P. Sulpicius Quirinius reçoit d'Auguste le gouvernement de la province de Syrie avec mission de la recenser en y incorporant les États de l'ancien ethnarque : Samarie et Judée. Il s'emploie incontinent à sa tâche, et sans plus tarder met en adjudication les revenus et les biens d'Archélaos : τοῦ Ἀρχελαίου ἀποδωσόμενος οἶκον². Comme la Samarie et la Galilée sont éloignées du reste de son gouvernement, Auguste lui a adjoint, pour les administrer séparément, un procurateur de rang équestre qu'il a investi des pleins pouvoirs, Coponius : Κωπωνίος τε αὐτῷ συγκαταπέμπεται τάγματος τῶν ἱππέων ἡγησόμενος Ἰουδαίων τε, ἐπὶ πᾶσιν ἐξουσίᾳ³. Coponius semble avoir installé le nouveau régime sans trop de résistance. De l'entrée en charge de ce procurateur à la mort d'Auguste, Josèphe ne relate qu'un seul trouble dont la gravité mérita son attention. Mais ici je préfère citer textuellement l'écrivain juif : « Sous le gouvernement de Coponius..., il se passa le fait suivant. Lors de la fête des Azymes, que nous (les Juifs) appelons la Pâque, c'est la coutume qu'au milieu de la nuit les prêtres ouvrent les portes du temple. Or, à peine venaient-ils de procéder à cette ouverture que des gens de Samarie, s'étant subrepticement rendus à Jérusalem, se mirent à jeter sous les portiques et par tout le sanctuaire des ossements de morts : Κωπωνίου δὲ τὴν Ἰουδαίαν διέποντος... τότε πρᾶσσεται. Τῶν ἀζύμων τῆς ἑορτῆς ἀγομένης, ἣν Πάσχα καλοῦμεν, ἐκ μέσης νυκτὸς ἐν ἔθει τοῖς ἱερεῦσιν ἦν ἀνοιγνύναι τοῦ ἱεροῦ τοὺς πολῶνας. Καὶ τότε οὖν ἐπεὶ τὸ πρῶτον γίνεται ἡ ἀνοιξίς αὐτῶν, ἄνδρες Σαμαρεῖται κρύφα εἰς Ἱεροσόλυμα ἐλθόντες διάρριψιν ἀνθρωπείων ὀστέων ἐν ταῖς στοαῖς, καὶ διὰ παντὸς τοῦ ἱεροῦ ἤρξαντο... μὴ πρότερον ἐπὶ τοιοῦτοις νομίζοντες, τὰ τε ἄλλα...⁴. »

Tel est du moins le texte que Niese a publié. Après ἤρξαντο viendrait une lacune, marquée par lui d'un astérisque, qui remonte plus haut que le VI^e siècle de notre ère⁵ et paraît irrémédiable. D'autres éditeurs, d'après certains manuscrits, notamment celui de la bibliothèque Ambrosienne, du XI^e siècle,

1. Josèphe, *A. J.*, XVIII, 26 : τριακοστῷ καὶ ἑβδόμῳ ἔτει μετὰ τὴν Ἀντωνίου ἐν Ἀκτίῳ ἦσαν ὑπὸ Καίσαρος. Cf. *ibid.*, XVII, 342-344.

2. Josèphe, *A. J.*, XVII, 355. Ailleurs, le même verbe est suivi de χρήματα (XVIII, 2 et 26). Sur ces faits, cf. aussi Cass. Dio., 54, 27, 6.

3. Josèphe, *A. J.*, XVIII, 1. Cette phrase, comme le souligne Dessau, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 778, n. 1, est complétée par celle-ci, extraite du *B. J.*, II, 117 : μέχρι τοῦ κτείνειν λαβὼν παρὰ Καίσαρος ἐξουσίαν (cf. *infra*, p. 90, n. 2). Ces affirmations de Josèphe lèvent les doutes exprimés par Cumont, *loc. cit.*, p. 254.

4. Josèphe, *Ant. Jud.*, XVIII, 29-30.

5. Ainsi qu'il ressort de la Vulgate latine : et per templi cunctas porticus et per totum phanum (sic) ossa iaciunt mortuorum et ex illo coepit in templo custodia maior sacerdotibus exerceri.

insèrent ποιούντι après στέαις; et il semble qu'ils aient raison, le verbe ἤρξαντο appelant plutôt un verbe qu'un accusatif comme διάρρηξιν. En ce cas, comme MM. Holleaux et Paul Mazon, consultés par moi séparément, en sont, à leur insu, tombés d'accord et ont bien voulu m'en aviser, la lacune commence à ἱεροῦ et finit à ἤρξαντο. Mais laissons-la provisoirement. Quelque texte qu'on adopte avant d'y arriver, le sens n'est pas douteux, et la notice du *proemium* l'a clairement énoncé : « Ὡς Σαμαριεῖς ὁσά νεκρῶν διαρρίφαντες εἰς τὸ ἱερὸν τὸν λαὸν ἐπὶ τὰς ἡμέρας ἐμίανον¹. — Que les Samaritains, jetant des ossements de morts dans le sanctuaire, souillèrent pour sept jours le peuple juif. » Dans sa concision, Josèphe en dit assez pour que nous puissions, entre ses lignes, deviner l'émotion qui s'était alors emparée de Jérusalem; et la suite de son exposé donne la date à laquelle s'est produite l'odieuse injure. Josèphe note, en effet, que peu de temps après Coponius est rentré à Rome : Καὶ Κωπώνιος μετ' οὐ πολὺ εἰς Ῥώμην ἐπαναχωρεῖ². Marcus Ambibulus le remplaça : διάδοχος δ' αὐτῷ Μάρκος Ἀρβίβουλος³; et celui-ci, à son tour, eut pour successeur Annius Rufus, pendant le gouvernement de qui mourut Auguste : διαδέχεται δὲ καὶ τοῦτον Ἄννιος Ροῦφος ἐφ' οὗ δὴ καὶ τελευτᾷ Καῖσαρ⁴. Le successeur donné à Annius Rufus par Tibère, qui apparemment n'aimait point les nouveaux visages, Valerius Gratus, fut, avant Ponce Pilate, maintenu onze ans de suite en fonctions⁵. Les procureurs d'Auguste ont été changés plus souvent : selon toute probabilité, tous les trois ans : ainsi Coponius serait demeuré en Judée de 6 à 8, Ambibulus de 9 à 11, Annius Rufus de 12 à 14, année de la mort d'Auguste, inclusivement. Dans ces conditions, le forfait inoui dont les Samaritains se rendirent coupables dans le temple de leurs ennemis de Jérusalem a dû se produire, vers la mi-avril, à la Pâque de l'an 8; et si notre *diatagma* apporte à Coponius la réponse à la question qu'il avait alors posée à l'empereur, l'inscription de la collection Fröhner a été gravée à l'été ou à l'automne de l'an 8 de notre ère. Quoi qu'il en soit, j'estime que les dispositions qu'elle édicte rentrent dans les mesures que Josèphe avait indiquées comme ayant été prises par les Romains pour prévenir le retour de pareils crimes.

De ces mesures, la lacune du texte de Josèphe ne nous laisse plus discerner que la dernière : « τὰ τὰ ἄλλα διὰ φυλακῆς μεζονος ἦγον τὸ ἱερὸν... — et, pour le reste, ils gardèrent le temple avec un effectif renforcé. » Mais ce membre de phrase est articulé de telle sorte que la lacune qui s'ouvre entre ἱεροῦ et ἤρξαντο se référerait à d'autres dispositions plus importantes, et que leurs auteurs, dont le nom, au pluriel, nous échappe aujourd'hui, mais devait être exprimé en toutes lettres, sous peine de livrer aux Samaritains eux-mêmes, Σαμαριεῖς, sujet du verbe précédent, les clés du temple qu'ils avaient

1. P. 138 de l'édition Niese.

2. Josèphe, A. J., XVIII, 31.

3. *Ibid.*

4. Josèphe, A. J., XVIII, 32.

5. Josèphe, A. J., XVIII, 36. Sur ces gouverneurs successifs, cf. Zonaras, VI, 3.

pollué, ne peuvent être que les Romains, Ῥωμαῖοι, auxquels appartient, dans toutes leurs provinces, la force armée, et dont une cohorte, logée dans la tour Antonia, fournissait, nous le savons, la garde du temple¹. Ainsi, d'après l'allure générale du passage, il avait dû, dans son intégrité primitive, viser une initiative des Romains en Palestine; ils y ont alors inauguré — ἤρξαντο — une réglementation — νομίζοντες — provoquée par les faits dont il est précédemment question — ἐπὶ τοιούτοις — et à laquelle ils n'avaient pas songé auparavant — μὴ πρότερον. Volontiers, après avoir réintégré dans le corps du chapitre l'allusion à l'impureté de sept jours que mentionne le *proemium* du livre XVIII, comme la conséquence immédiate de la profanation samaritaine, j'aurais proposé de lire quelque chose comme : « διὰρρηψιν... ἐν ταῖς σταῖς ποιοῦνται καὶ διὰ παντὸς τοῦ ἱεροῦ. [Καὶ τότε Ῥωμαῖοι τοὺς ὁστὰ νεκρῶν μετακινήσαντας ἀποκτείνειν] ἤρξαντο... τὰ τε ἄλλα...² : les Romains commencèrent à condamner à mort ceux qui dispersaient les ossements des morts... et au surplus..., etc. » Mais on m'accuserait de mettre dans Josèphe ce que je désire y trouver, et je ne veux pas m'exposer au reproche de m'enfermer en un cercle vicieux. Aussi, sans prétendre restituer autrement qu'*exempli gratia* la proposition qui a sombré dans la lacune de Josèphe, il me suffit d'en retenir la signification générale, ou, si l'on préfère, la tendance, telle, du reste, que l'ont dégagée indépendamment de moi MM. Paul Mazon et Holleaux, et qu'on ne pourra plus la contester. A propos d'actes révoltants dont ils n'avaient eu encore jamais à se préoccuper, les Romains ont édicté des mesures nouvelles pour les réprimer ou les défendre, ou les deux à la fois, et, pour le surplus, ils ont renforcé la garde du temple. Il n'en faut pas davantage pour que je me croie autorisé à rattacher le διὰταγμα Καίσαρος aujourd'hui conservé dans la collection Fröhner à l'outrage commis au printemps de l'an 8 de notre ère par les Samaritains. La promulgation en suivit l'horreur, comme l'effet sa cause, et l'affichage en eut lieu, comme il allait de soi, au pays de Samarie, d'où était partie l'abomination et dont Coponius a voulu contenir les haines par les menaces de César³.

1. Sur cette garde, surtout les jours de fête, cf. Dessau, *op. cit.*, II, p. 779; et se reporter à Josèphe, *B. J.*, II, 224; *A. J.*, XVIII, 93. Devant cette évidence me semblent tomber et les essais de restitution de la Vulgate latine, qui fait indûment des prêtres de Jérusalem le sujet de ἡγόν (*sacerdotibus*), et ceux de la traduction Mathieu-Herrmann (Paris, 1929, p. 139) : « Dès lors, on interdit à tous les Samaritains l'accès du temple, ce dont on n'avait pas l'habitude auparavant, et l'on se mit à le garder avec plus de vigilance. » Cette traduction, si elle a le mérite de serrer la difficulté de près, n'a employé pour la résoudre que des moyens interdits. Ses auteurs supposent que les Samaritains avaient auparavant toute liberté d'accéder au temple pendant la Pâque, ce que le contexte (κρίμα) paraît exclure. Ils tirent cette supposition d'une correction — εἰρέαντο ou εἰρέαν substitué à ἤρξαντο — qui est non seulement démentie par l'accord des manuscrits, mais contredite par le contexte (μὴ πρότερον). Ils n'en sont pas moins réduits, soit à changer le sujet des deux verbes qui se suivent (ἤρξαντο-ἡγόν), soit à le laisser, dans ces deux cas, dans une indétermination inacceptable.

2. A rapprocher Josèphe, *B. J.*, II, 117 (cf. *supra*, p. 88, n. 3) : τῆς δὲ Ἀρχελαίου χώρας εἰς ἐπαρχίαν περιγραφείσης ἐπίτροπος τῆς ἱππικῆς παρὰ Ῥωμαίοις τάξεως Κωνσταντῖος πέμπεται μέχρι τοῦ κτείνειν λαβὼν παρὰ Καίσαρος ἐξουσίαν.

3. Sur la haine de Samarie pour Jérusalem, cf. Dessau, *op. cit.*, p. 762.

Rien ne pouvait être plus odieux aux Juifs que cette dispersion sacrilège, sur le parvis du temple, d'ossements humains. « Quiconque », lit-on dans les *Nombres*, « touchera dans les champs un homme tué par l'épée, ou un mort, ou des ossements humains, sera impur pendant sept jours¹. » Les Samaritains avaient infligé au temple de Jérusalem une souillure qui empêchait la célébration de la Pâque et rejaillissait sur le peuple tout entier, τὸν λαὸν ἐπὶ τῇ μέρα ἐμίαναν². Ils avaient insulté les vivants comme les morts, l'Éternel aussi bien que les hommes, blessé un des sentiments les plus forts qui animassent les Juifs, ce respect craintif du cadavre si profondément enraciné en leur cœur qu'il suffira, quelques années plus tard, de répandre en Galilée le bruit qu'Antipas est en train de construire sa nouvelle capitale de Tibériade sur des débris humains pour suspendre l'immigration que le tétrarque avait escomptée et compromettre l'avenir de sa fondation³. Coponius, à la grandeur de l'injure, mesura sans doute celle du péril. Du point de vue des Juifs, le geste des Samaritains, parsemant d'ossements humains les abords du Saint des Saints, constituait la pire des impiétés. Du point de vue romain, par sa violence même et sa répétition possible sur d'autres points du territoire juif, il ébranlait la paix entre les deux pays, Judée et Samarie, qu'Auguste venait d'annexer à l'Empire. Il importait à la fois pour le procurateur d'attester aux Juifs la déférente liberté que la domination étrangère accorderait à leurs croyances et à leur culte et de défendre sa province de la guerre civile. Coponius se devait d'avertir l'empereur. Nous avons, dans l'inscription de la collection Fröhner, la réponse d'Auguste, condamnant à la peine capitale les sacrilèges et les séditeux qui oseraient encore à l'avenir toucher aux ossements des morts ; et nous comprenons, enfin, le langage enveloppé du document, cette invocation au respect qui doit entourer les hommes de religions semblables à celle des dieux. M. Cumont, M. Cuq, dans leur traduction, ont nommé les Manes. La mention est absente dans le texte émané de l'empereur. Aussi bien aurait-elle été incompréhensible aux Juifs ; et si l'embaras de la phrase grecque est, pour une part, imputable à la maladresse du traducteur, elle l'est aussi, pour une autre, à la difficulté qu'éprouvait le rédacteur à accommoder les injonctions du maître aux conceptions de ses sujets, à mettre le glaive romain au service de la loi et de la paix d'Israël⁴.

1. *Nombres*, XIX, 16.

2. Josephé, *A. J.*, XVIII, pr. Cette souillure pouvait être infligée partout au peuple juif. Défendre le Temple ne suffisait pas. Une mesure générale s'imposait.

3. Josephé, *A. J.*, XVIII, 36. Dans ce passage, la loi mosaïque est rappelée ; comme c'est elle sans doute qu'invoque la juive de Pouzzoles, dont mon élève et ami, M. Seston, a signalé à M. Cumont la curieuse épitaphe (*C. I. L.*, X, 1971).

4. Cette conclusion s'impose encore si l'on entend καθάπερ x. τ. λ. comme M. Paul Mazon (cf. *supra*, p. 82, n. 3). A la séance de l'Académie des inscriptions du 6 février 1931, M. Salomon Reinach m'a objecté que le rescrit, s'il avait été réellement provoqué par la profanation des Samaritains, aurait dû la viser explicitement, sous l'aspect même qu'elle avait revêtu aux regards des Juifs. Les Romains, à ce qu'il me semble, n'avaient pas l'habitude d'une telle condescendance. Ils ont naturellement visé et atteint le sacrilège juif au point même de son intersection avec le sacrilège romain.

* * *

Je n'irai pas plus loin et je n'essayerai pas de rattacher l'ordonnance d'Auguste au développement général du droit romain. Mon incompetence me conseille de m'abstenir d'une pareille recherche, et je me demande, d'ailleurs, si elle pourrait aboutir. Né de circonstances passagères, imposé par le fanatisme et adapté aux croyances d'un pays unique dans l'Empire, valable pour la seule province de Judée-Samarie, si éloignée de Rome par la distance et par l'esprit, le *διδάχμα Καταρχος* ne fut appliqué qu'à elle. De là vient qu'ailleurs on ne trouve pas trace, pendant toute la durée du Haut-Empire, d'une sanction capitale fulminée contre la *violatio sepulchri*, que suffit partout à réprimer la liste des *multae funerariae*¹. Si, plus tard, la mort est prononcée par Septime-Sévère contre les violateurs de sépultures, ce n'est point comme tels qu'ils sont exposés au dernier châtement, mais lorsqu'ils accomplissent leur crime à main armée : la *τυμωρυχία* n'est punie capitalement que lorsqu'elle passe en forme de banditisme². Un siècle et demi s'écoule³ : Julien, faisant mine de revenir à l'impitoyable rigueur de l'ancien droit pontifical, redouble de sévérité envers les coupables, qu'il assimile à des sacrilèges et frappe comme tels de la peine capitale⁴. Mais, de son temps, la lutte du christianisme et du paganisme, et des chrétiens entre eux, a transformé en champ clos jusqu'aux nécropoles ; et, pour empêcher le pillage sacrilège des tombes, il sévit contre un danger qui menace maintenant l'unité de l'Empire, comme jadis, au temps d'Auguste, la profanation du temple en l'an 8 de notre ère, manifestant la haine de Samarie contre Jérusalem, avait failli disloquer la nouvelle province de Palestine au lendemain même de sa création.

Jérôme CARCOPINO.

1. Cf. l'inscription de Thyatira (*I. G. R. R.*, 1281) : *γενόμενος υπεύθυνος ἔξωθεν τοῖς τῆς τυμωρυχίας νόμοις* (sous Trajan), et, en général, outre l'article de M. Cuq, le livre de Morel, cité n. 3.

2. *Dig.*, XLVII, 12, 3, 7 : *Adversus eos qui cadavera spoliant, praesides severius intervenire, maxime si manu armata adgrediantur, ut si armati more latronum id egerint, etiam capite plectantur, ut Divus Severus rescripsit. Si sine armis usque ad poenam metalli procedant.* Le comparatif *severius* semble indiquer qu'auparavant la peine capitale n'était, en aucun cas, appliquée en pareille matière. Et celle-ci est portée par un rescrit d'*imperium merum*.

3. Textes cités par Cumont, *loc. cit.*, p. 258, n. 5. Code Justinien, IX, 19, 4 et 5 : *poena sacrilegii cohibentes*. Autres textes cités par Cuq, *loc. cit.*, p. 404. Sur l'assimilation au sacrilège punissable de mort de la violation de sépulture, assimilation que Paul hésite à faire (*Dig.*, XLVIII, 13, 11, 1), voir Morel, *Le sepulchrum* (*Annales de l'université de Grenoble*, 1928, V, p. 145).

4. Voir les réserves faites par M. Cuq, *loc. cit.*, p. 402.

DE LA VALEUR DES TÉMOIGNAGES DE GUERRE ¹

On ne peut ignorer le débat passionné qu'a soulevé le livre de M. J. Norton Cru, *Témoins*. Les travaux d'érudition n'ont pas coutume de déchaîner de tels orages. Pourtant ce gros volume est, croyons-nous, une des œuvres les plus originales et les plus hardies qu'ait réalisées la critique historique. Il condense quatorze années d'un labeur de bénédictin.

L'auteur, ancien professeur au lycée d'Oran, depuis 1908 professeur à Williams College (Mass.), a servi pendant la guerre dans l'infanterie comme caporal, puis sergent. Il compte vingt-huit mois de tranchées. Ce qui, à son avis et au nôtre, le qualifiait pour l'œuvre qu'il a entreprise, en vertu de cet axiome : « La guerre seule parle bien de la guerre. »

Dans une Introduction sobrement ordonnée, comme un *Discours de la méthode* [de l'histoire militaire], J. N. Cru expose la genèse de son livre et les principes qui l'ont guidé. Ces considérations préliminaires touchant au problème central de la connaissance historique — de la valeur du témoignage — on me permettra de les résumer sommairement.

L'expérience brutale révéla en 1914 au caporal Cru la fausseté de toutes les notions qu'il avait acquises antérieurement sur la guerre, le fait déconcertant que l'histoire militaire, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, n'était qu'un tissu de fictions. Pourquoi? Parce qu'on n'avait jamais, ou presque, interrogé les témoins qualifiés. Les témoignages des combattants ne manquent pas, au moins pour les guerres de la période contemporaine ; « nous demeurons dans l'ignorance la plus absolue sur leur quantité, leur qualité, leur valeur documentaire » ; c'est une mine que l'histoire n'a pas encore exploitée scientifiquement. Exemple : Marbot et Coignet, « les plus populaires des soldats mémorialistes de toutes nos guerres avant 1914 », ne sont que des maîtres hâbleurs, « frères par le succès dans le mensonge ». Dans le groupe des théoriciens, un seul avant 1914, Ardant du Picq, qui ait eu la probité de « préférer les leçons de son expérience personnelle du combat aux illusions traditionnelles du métier ». On n'avait pas tenu compte de ses enseignements.

Ce qui n'avait jamais été fait pour les guerres antérieures, J. N. Cru entreprit de le faire pour « sa » guerre. Il commença dans la tranchée, dès 1915, et

1. D'après le livre de M. Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1916 à 1928*. Paris, « Les Étincelles », 1929, gr. in-8°, viii-727 p.

le domaine de ses recherches lui apparut « aussi vierge que l'antique Amérique aux sujets d'Isabelle la Catholique ». Animé d'un zèle sans pareil, il voulut être le Christophe Colomb de cette Amérique non moins vaste que neuve. Aucune armée en aucun temps n'avait groupé en première ligne, sous le feu, autant d'intellectuels que l'armée française de la Grande Guerre. Parmi eux, il ne manquait pas d'esprits libres, rompus au travail d'observation ou d'introspection, sachant regarder, s'analyser, noter, témoigner. De là une floraison de témoignages comme on n'en avait jamais vu, matériaux d'une valeur unique pour l'histoire, mais à la condition d'être classés et triés. J. N. Cru s'attela à la tâche. Il exclut d'abord tous récits, compilations et historiques de seconde main, bâtis sur le témoignage d'autrui plus ou moins déformé. Il dépista les multiples faux témoignages, pseudo-souvenirs de guerre, œuvre de littérateurs en pantoufles. Il rejeta les témoignages de ceux qui n'avaient pas vu la guerre elle-même, « qu'ils fussent dans un Q. G. à quelques kilomètres [du combat] ou dans leur bureau à Paris ». En définitive, il ne retint que les récits de ceux « qui ont agi et vécu les faits », poilus du front et leurs compagnons, médecins et aumôniers. Peu ou pas d'officiers supérieurs et généraux sur sa liste¹ : « Dans le grade-limite de capitaine, il y a une logique des faits qui est pleine d'enseignements. » On se trouve ici aux antipodes du paradoxe stendhalien. A en croire ceux qui se réclament de Stendhal, le soldat jeté dans la bataille n'y voit rien, n'y comprend rien. J. N. Cru dit : « Si quelqu'un connaît la guerre, c'est le poilu, du soldat au capitaine. » « Il ne voit pas grand'chose, mais il voit bien ce qu'il voit. Parce que ses yeux et non ceux des autres le renseignent, il voit ce qui est². » Les documents d'État-major sont indispensables pour concevoir l'ensemble, sans doute, mais « ils ne sont pas une réalité par eux-mêmes ». Les rapports ? « C'est la règle dans l'armée de tromper les chefs par crainte de leur déplaire. » Les ordres ? « Si les ordres avaient été obéis à la lettre, on aurait massacré toute l'armée française avant août 1915. » Il n'y a de réalité que dans les témoignages de ceux qui se battent : là est la base solide de l'histoire militaire.

Sans eux, on retombera dans la fiction et la légende. On y retombe déjà. Historiens militaires, historiographes civils, littérateurs à la suite qui se font une spécialité de l'héroïsme (d'autrui), continuent de propager les idées traditionnelles sur la guerre, pseudo-vérités que tous les témoignages honnêtes démentent et que J. N. Cru dissèque impitoyablement. Le général Palat se réfère à l'académicien Le Goffic, lequel, bien placé pour voir, montre la baïonnette « animée d'un va-et-vient qui trouve un corps à chaque pointée » : pas un témoin sérieux ne mentionne l'usage de la baïonnette. Le maréchal Pétain, retraçant l'histoire de *La bataille de Verdun*³, exalte la gloire

1. Un seul officier général, le contre-amiral Ronarch.

2. Kimpflin, *Le premier souffle*. Paris, Perrin, 1920.

3. Maréchal Pétain, *La bataille de Verdun*. Paris, Payot, 1929.

des poilus de la « tranchée des baionnettes », sur la foi du commandant Bouvard, officier d'État-major à la II^e armée : c'est une légende qui ne supporte pas l'examen et dont J. N. Cru démontre aisément l'absurdité. Le témoignage du maréchal Pétain, celui du commandant Bouvard valent pour la conduite des opérations, non pour les opérations elles-mêmes.

Tel est le point de départ et telle est la justification de l'œuvre, dont on peut affirmer qu'elle ne dément pas les promesses de l'Introduction, ni sa franchise brutale. 250 notices portant sur 300 volumes, c'est relativement peu — « une œuvre comme celle-ci ne saurait prétendre à être complète du premier coup ¹ » — c'est beaucoup si l'on considère la méthode appliquée par J. N. Cru. Chaque notice comprend d'abord une biographie succincte, aussi précise que possible, surtout en ce qui concerne les services de guerre et la durée du séjour au front. Il n'est pas sans intérêt de savoir que tel auteur, dont le récit prend à partir du 25 août 1914 un caractère fantaisiste, a été évacué du front ce jour-là ; — que tel autre qui a décrit dans ses souvenirs deux secteurs du front, Massiges et les Marquises, a bien tenu la tranchée à Massiges, mais n'a jamais été aux Marquises ; — que Jean des Vignes-Rouges, pseudonyme du capitaine Taboureau, était à l'hôpital ou au dépôt lors des attaques décrites dans son fameux *Bourru, soldat de Vauquois* ; — que l'expérience personnelle de René Benjamin, auteur du non moins fameux *Gaspard*, se réduit à « peut-être quelques jours » [au front]. La biographie est suivie d'une description de l'œuvre ou des œuvres, « description bibliographique pratique », précisant chaque fois qu'il est possible la date exacte de publication — le mois et non pas seulement l'année —, la quantité et la qualité des renseignements chronologiques ou topographiques. Pas une indication de temps, de lieu, d'itinéraire qui n'ait été minutieusement contrôlée sur les cartes d'État-major et plans directeurs, et sur l'ordre de bataille des grandes unités qu'a établi le Service historique de l'E. M. A.². Pas un livre classé qui n'ait été muni par J. N. Cru lui-même, à défaut de l'auteur, d'un index, d'une table et d'un *erratum*. On l'en croira donc sans peine quand il affirme que, derrière son texte, il y a « un élément invisible », une prodigieuse accumulation de notes dont il n'a retenu que l'essentiel. La partie principale de la notice, l'analyse critique de l'œuvre, est la conclusion de ce travail fait à la loupe et au scalpel. Elle se compose elle-même de deux par-

1. On peut regretter aussi que, pour des raisons d'ordre pratique, l'auteur se soit borné à recueillir exclusivement, ou presque, les témoignages publiés en volumes par les éditeurs parisiens. Il explique que les livres de guerre édités en province sont en grande majorité « des plaquettes d'un tirage restreint, difficiles à obtenir et de fort peu d'intérêt au point de vue général ». Voire, J. N. Cru lui-même, sur les quelques œuvres de cette catégorie qu'il a admises — neuf en tout — en classe trois au rang des meilleurs témoignages. On lui en indiquera certainement d'autres qui ne manquent pas d'intérêt « au point de vue général ». En voici une : *Trois ans de tranchées (Alsace et Meuse) avec les territoriaux du Jura*, par Aimé Berthod, Lons-le-Saunier, impr. L. Verpillat, 1922.

2. *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, t. X, 2 vol. in-4°. Paris, 1923-1924.

ties : le commentaire de J. N. Cru et les citations, plus ou moins abondantes, toujours typiques, qui l'étayent. « Montrer la contribution que chaque livre apporte à la connaissance de la guerre, tel est le but » auquel tout est subordonné : aucun argument d'autorité n'est donc recevable, aucune considération de sentiment, ni même de bienséance ; pour être objectif, il faut risquer d'être cruel. Fonck fut un magnifique soldat, as de l'aviation de chasse : son récit *Mes combats* n'en est pas moins classé parmi les témoignages médiocres ; « pauvreté psychologique..., pauvreté documentaire ». Quelle figure plus sympathique que celle du jeune écrivain Adrien Bertrand, mort de ses blessures après vingt-six mois d'hôpital ? On devra se méfier pourtant d'un témoignage issu de lectures ou du « folklore de l'arrière » bien plus que de souvenirs personnels. Dans cette revue sévère des témoins, nul n'a droit qu'à la justice. Ainsi le veut l'esprit du front, qui a sa revanche à prendre sur « le bourrage de crâne » : « c'est ici », déclare J. N. Cru, « le livre d'un poilu, d'un de ceux qui sont restés fidèles à notre guerre, un de ceux qui ont survécu spirituellement aussi bien que dans leur corps. » Bonne formule et riche de sens.

Mais on ne s'étonnera pas qu'aucun éditeur n'ait accepté ce livre, qu'une commission où figurait un historien notable lui ait refusé l'imprimatur, que J. N. Cru ait dû le faire publier à ses frais et qu'il ait obtenu finalement un succès de scandale, couvert d'éloges par les uns (les témoins bien notés), criblé de brocards et d'injures par les autres¹. De fait, par son sérieux imperturbable, ses minuties, son amour de la précision poussé jusqu'à la manie, l'auteur de *Témoins* prête à la raillerie — dont il n'a cure —. Il est de ces esprits géométriques à qui, selon le mot du colonel Mayer, « il manque d'être superficiel » et de savoir mettre de temps à autre « le point d'ironie ». L'escouade de Barbusse, dans *Le feu*, comprend un « homme-chiffre », Cocon, qui a « l'avarice de la documentation précise. A propos de tout, il fouine pour trouver des statistiques qu'il amasse avec une patience d'insecte... » Notre auteur, lui aussi, est une sorte d'homme-chiffre. Il ne manque jamais une occasion de compter ou de calculer. Il compte les dates, les lignes, les fautes d'orthographe. Veut-il démolir la légende des « monceaux de morts » ? Il calcule que, si l'on concentre les deux millions et demi de morts du front occidental dans une bande de terrain de 3000 mètres de largeur sur 900 kilomètres de longueur, « en moyenne il y aura un cadavre pour chaque 1080^m² ou pour chaque carré de terrain de 33 sur 33 mètres, ou pour chaque rectangle de 100 mètres sur 10^m80 ». Laissons les persifleurs marquer un point. C'est peu en un pareil débat. La vraie question est de savoir, d'abord, si les principes posés sont justes, ensuite s'ils ont été correctement appliqués.

Quand J. N. Cru prétend qu'il ne saurait y avoir connaissance de la guerre

1. A ma connaissance, il y eut deux exceptions honorables, deux écrivains de guerre qui, plus ou moins malmenés par J. N. Cru, lui ont cependant témoigné leur estime. Ces deux hommes rares, Jolinon et Werth, méritent une citation à l'ordre de la *Revue historique*.

sans recourir aux témoins qualifiés, et qu'il donne de ces témoins la définition que l'on sait, il choque les idées reçues, peut-être, et les mauvaises habitudes prises : il ne fait pourtant que se conformer aux principes les plus sains de la méthode historique (sinon les plus respectés). Libre à tel chroniqueur de soutenir qu'étant donné le caractère subjectif de tout témoignage, « il y a eu autant de guerres, pendant la Grande Guerre, que de soldats qui l'ont faite et de spectateurs qui l'ont vue », et d'invoquer les expériences du professeur Claparède pour reprendre à son compte, sous une autre forme, le paradoxe stendhalien. Cette défense pseudo-scientifique de toutes les fantaisies se heurte à une constatation de fait : l'accord surprenant qui existe entre les bons témoins sur les faits et les sentiments essentiels, accord tel que « leurs témoignages, chacun avec sa touche originale, tracent de la guerre un portrait unique où tout s'harmonise. Et ce portrait contredit celui que nous ont imposé l'histoire, la tradition, la légende ». Des témoins d'accord, voilà le vrai paradoxe, dont la durée de la guerre et sa monotonie fournissent l'explication : soumis aux mêmes épreuves indéfiniment répétées, ceux des combattants qui avaient une certaine qualité d'esprit jointe à une force de caractère suffisante pour se maintenir en état d'activité intellectuelle, ceux-là — une élite — ont eu le temps, pendant la guerre même, de voir clair en eux et autour d'eux, de se libérer des légendes les plus contagieuses et de nous transmettre une image fidèle de la réalité. Je m'étonne que le colonel Mayer, si perspicace, ait pu écrire que J. N. Cru « attache une importance exagérée au temps que les témoins ont passé en face du danger », et que « le temps ne fait rien à l'affaire » : il y fait beaucoup, au contraire, sinon presque tout, car un phénomène aussi monstrueux que la guerre et qui exerce une telle contrainte sur l'individu ne se laisse percevoir que progressivement et à la longue. Du même coup et par le même argument de fait, se trouve réfuté ce qu'on pourrait appeler non plus le paradoxe stendhalien, mais le paradoxe proustien, tant il a d'affinité avec un des thèmes de cet autre grand analyste ; on le trouve formulé, et poussé à l'extrême, dans un très beau livre de guerre récemment paru, *Souvenirs du temps des morts*, par André Bridoux¹ : « Presque toujours la vraie figure [des choses] ne nous est donnée que dans une vue rétrospective... Sans doute, beaucoup [d'impressions] pâlissent et s'altèrent ; mais celles qui ont bien marqué sur nous s'achèvent... selon la vérité. » « Le présent n'éclaire jamais, il faut le recul » et le recueillement² : d'où l'on peut conclure et d'où l'auteur conclut à « la fausseté générale »

1. André Bridoux, *Souvenirs du temps des morts*. Paris, Albin Michel, 1930. Le livre a d'abord été édité à Lyon, édit. Le Van, 1929.

2. Je ne me sens nullement convaincu par les exemples que cite A. Bridoux : « Je vois aujourd'hui », dit-il, « très nettement le tireur allemand qui m'a couché en joue au matin du 16 avril 1917 ; je le vois prendre son fusil contre la levée de terre et l'abattre en ma direction ; j'entends la première balle frapper à ma droite et je vois la poussière soulevée. Eh bien ! tout cela, je ne l'ai pas vu sur-le-champ, car je me serais garé, comme on pense, mais les impres-

des témoignages de guerre. Paradoxe contre lequel protestent et le bon sens, et la pénible constatation de l'oubli (individuel ou collectif), et la lutte que chacun de nous doit soutenir contre soi pour protéger ses souvenirs. Au fond, c'est jouer sur le mot vérité. S'agit-il d'une vérité d'ordre spirituel, moral, philosophique, je m'incline comme devant ces portraits dénués de toute ressemblance dont l'auteur avoue avec fierté « qu'il a peint l'âme elle-même, non l'enveloppe corporelle ». Mais l'humble vérité historique n'exige ni tant d'ambition, ni tant de recul, non plus qu'on la dépouille des « poussières parasites du présent » dont se plaint A. Bridoux, et sans lesquelles elle ne serait plus elle-même : les notes prises sur le vif, ou les souvenirs rédigés d'après ces notes, c'est bien là, comme le veut J. N. Cru, qu'il faut aller la chercher, et qu'on la trouve.

Contre tant de rigueur, les hommes de lettres à leur tour protestent et rompent des lances en faveur du roman de guerre. André Thérive proclame : « Le témoignage de 100000 Tartempions ne vaut pas la demi-fiction conçue par un grand homme¹. » Entendons que l'écrivain de race a le droit de prendre quelques libertés avec les faits : il n'en sera que plus à l'aise pour dégager les traits essentiels de la réalité et lui restituer la vie. On ne cherchera pas, dans les romans de Barbusse ou de Dorgelès, l'histoire de telle escouade dans tel secteur, mais celle de l'escouade-type au front, et la vérité historique doit y trouver son compte finalement, fût-ce au prix de quelques détails fictifs. Thème connu sur lequel chacun brode à sa façon, vantant les sacrifices qu'il a faits à cette vérité de qualité supérieure, d'ailleurs sans grand espoir de convaincre les historiens de métier, gens rudes à qui l'accusation de panbéotisme ne fait pas peur, ni la vérité toute nue. Dans leur *Introduction aux études historiques*, les maîtres Langlois et Seignobos enseignent aux étudiants que, de tous les genres de déformation littéraire, la plus dangereuse est la déformation dramatique, ce qu'on appelle « faire plus vrai que la vérité ». J. N. Cru ne dit pas autre chose. A la demi-fiction conçue par un grand homme, il ne préfère pas le témoignage de 100000 Tartempions, mais bien le témoignage du grand homme, sans fiction aucune².

D'accord avec lui sur la question de principe, avouons pourtant que, dans la pratique, sa sévérité passe la mesure et semble aller parfois jusqu'à l'extrême injustice. Certaines œuvres, notamment de Barbusse, Dorgelès et Duhamel

sions qui ont frappé mes yeux n'ont pris leur figure que rétrospectivement et l'effervescence du moment une fois tombée... » L'effervescence du moment une fois tombée, soit, c'est-à-dire le soir du 16 avril 1917 ; mais « rétrospectivement », à dix ou douze ans de distance, le moins qu'on en puisse dire est que cela paraît anormal.

1. *Le Temps* du 27 décembre 1929.

2. Ainsi, à propos d'un des plus beaux livres de guerre, *Nous autres à Vauquois* de Pézard, J. N. Cru indique que le livre fut rédigé en 1917 d'après le carnet de notes où Pézard a noté ses impressions jour par jour, souvent heure par heure, parfois minute par minute, et il exprime le regret « que nous ne puissions pas avoir l'énorme matière de ces carnets, bien plus riche que celle d'aucun livre rédigé ».

— est-ce parce qu'elles sont les plus aimées du public? — lui inspirent une sorte de répulsion; il les met littéralement en pièces. Or, on peut relever dans *Le feu* trop de détails faux, une interprétation tendancieuse des faits, un véritable abus de l'argot ordurier et des images macabres; on peut être choqué, même du point de vue littéraire, par la recherche de « l'effet » littéraire dans *Les croix de bois* ou *Civilisation*. Mais reprocher à Duhamel « l'absence presque complète de condamnation de la guerre », à Barbusse et surtout à Dorgelès de n'avoir jamais décrit « la peur sous le bombardement, l'angoisse avant l'attaque, l'appréhension perpétuelle d'un lendemain plein de surprises », écrire d'eux qu'ils comptent parmi « les écrivains les plus ignorants de la vie des combats et des souffrances du poilu » et conclure qu'« ils ont conscience de parler de ce qu'ils ne connaissent guère », c'est d'un parti pris qui, malheureusement, a pour effet de mettre en garde contre la critique elle-même.

Celle-ci doit connaître ses limites. Pour juger de la valeur des témoignages de guerre, J. N. Cru se base sur son expérience personnelle de combattant. Il a pleinement raison, mais à condition d'en user avec une prudence extrême. Nul combattant, quel qu'il soit, ne peut prétendre à l'expérience intégrale. « Croire qu'un homme peut témoigner des sentiments de plus de 10000 hommes, c'est être dupe », écrit J. N. Cru; mais croire qu'un homme peut juger à lui seul de tous les faits et sentiments notés par tous les témoins de guerre, n'est-ce pas aussi être dupe? Si monotone qu'elle ait été dans ses traits essentiels, la vie quotidienne du front n'en fut pas moins multiforme. Qui peut se vanter d'en avoir connu tous les aspects, déconcertants parfois jusqu'à l'invraisemblance, faits de mille incidents variant à l'infini? Et que dire de la vie individuelle, des états d'âme surtout! Quelle distance du simple poilu au sous-officier, de celui-ci à l'officier, souvent quelle incompréhension mutuelle¹. Par suite, que de difficultés à vaincre pour le critique, que de chances d'erreur, s'il se laisse entraîner par son zèle, ou s'il veut trop souvent recourir à la critique de vraisemblance. En faut-il des exemples? — Je m'excuse d'invoquer ici mon expérience personnelle, mais le caractère même de la discussion m'y contraint. — Dorgelès écrit dans *Les croix de bois*: « Les fusées barraient la nuit d'un long boulevard de clarté, et par instants cela s'égayait de lueurs rouges et vertes... » Commentaire de J. N. Cru: « En novembre 1914, les fusées étaient rares, même chez les Allemands; les nuits restaient noires pendant plusieurs heures consécutives. » C'est vrai, mais j'étais à cette date dans un secteur voisin de celui de Dorgelès, et j'ai eu cette même impression de feu d'artifice dans les tranchées d'en face, non pas

1. Cf. le témoignage de Pézard, un des plus exacts et des plus émouvants: c'est la guerre vue et vécue par un jeune officier; les poilus, en tant qu'individus, n'y ont presque aucune place. — Jolinon, auteur du *Valet de gloire* et simple soldat, a beau jeu pour répondre que J. N. Cru, ayant fait presque toute la guerre comme sous-officier, n'a qu'« une connaissance fort incomplète de la guerre spécifiquement poilue ».

continu (Dorgelès ne le dit pas), suffisant toutefois pour étonner le soldat novice. — Plus loin : « La tranchée était creusée juste devant la route. Trois fils de fer la protégeaient comme une pelouse de square... On se promenait dans les boyaux comme dans les rues d'une petite ville... » Contradiction, dit J. N. Cru : « Trois fils de fer, c'était vrai en fin septembre ou octobre, mais ces réseaux trop maigres ne sont pas les contemporains des boyaux où l'on se promène, qui sont de l'année suivante. » Tant de précision m'inquiète : j'ai connu, dès novembre 1914, des boyaux où l'on se promenait, tout à côté d'autres où l'on avançait à grand'peine ; quant aux fils de fer, comment garantir que, d'octobre à novembre, il y ait eu partout un tel changement ? Chacun sait qu'en général nos défenses accessoires, comparées à celles des Allemands, étaient ridiculement insuffisantes. — Au nombre des erreurs imputées à Barbusse figurent les phrases suivantes : « Tu sais avec quoi i'f'sait mijoter la tambouille ? Avec un violon qu'il avait trouvé dans la maison... D'autres fois il s'est servi de queues de billard... Après, les fauteuils du salon qui étaient en acajou y ont passé en douce. » Hélas ! Je ne suis pas le seul à avoir des souvenirs du même ordre. — « Il y avait en avant de nous », écrit Barbusse, « des formes allongées..., un rang de soldats fauchés. » Devant une tranchée de deuxième ligne, observe J. N. Cru, invraisemblable. Or, en juillet 1915, au fortin de Beauséjour, j'ai eu comme travail de nuit à creuser un élément de tranchée en arrière de la première ligne ; ayant rampé sur le terre-plein pour vérifier si mes sapes, parties de deux boyaux parallèles, étaient en bonne direction, je me suis heurté au cadavre allongé d'un poilu : il aurait pu y en avoir plus d'un, ce n'était pas un lieu de promenade. — On peut penser que ces détails secondaires ne valent pas d'être discutés. Précisément. A se perdre dans le détail, la critique tourne à la chicane.

Ces réserves m'ont paru nécessaires. Je ne voudrais pas cependant qu'on s'en exagérât l'importance. Quelques manies, quelques excès de zèle, quelques affirmations hasardeuses, c'est peu de chose en regard du travail accompli et des services rendus. Il reste qu'on peut souscrire à cette fière déclaration : « ... Que ceux qui n'ont pas fait la guerre sachent qu'aucune image exacte des opérations, aucun jugement sur l'attitude de la troupe... aucune apologie, aucune critique d'un chef ou d'une bataille ne peuvent être réalisés sans s'inspirer des témoignages que je recommande ici. »

Jules ISAAC.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE

1800-1914

La production est plus abondante que jamais sur l'histoire contemporaine de la France. Mais le nombre des ouvrages originaux diminue, au profit des travaux d'amateurs, ou des besognes confiées à n'importe qui par certains libraires. Rien là d'étonnant, dans une période d'après guerre où le goût du travail bien fait commence à peine à renaître, car ce travail-là ne « paie » pas assez. Juvénal disait déjà que l'historien dépense, à lire ou faire lire les documents, plus que ses livres ne lui rapportent :

Quis dabit historico quantum daret acta legenti?

Cela passera sans doute, et les livres qui « paient » passeront encore plus vite...

I. OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR LA FRANCE CONTEMPORAINE. — La grande *Histoire de la Nation française*, publiée sous la direction de M. G. HANOTAUX¹, est achevée. Le dernier volume, consacré à l'histoire politique depuis 1804, a été écrit par M. Hanotaux lui-même, qui semble avoir voulu en faire, par endroits, comme une conclusion de tout l'ouvrage. Ce n'est pas un récit détaillé et précis, limité à l'ordre de faits que le titre indique. C'est plutôt, au moins dans la première partie (le Premier Empire occupe deux cents pages, la République de 1879 à 1919 cinquante), une sorte de discours sur toute l'histoire française, et presque européenne, de la Révolution à la Restauration. Les faits sont vus de haut, les hommes peints à larges traits, jugés surtout, à la manière classique, quoique avec une vigueur, parfois une verdeur de style très moderne et avec une grande liberté. On retrouve, souvent, quelque chose du tour de phrase — et de pensée — de Michelet. Cette manière, souvent magistrale, ces formules frappantes, affirmatives, soulèvent parfois des objections, surtout aux passages où le lecteur connaît les faits et

1. Gabriel HANOTAUX, *Histoire de la Nation française*; t. V : *Histoire politique*, III^e volume (1804-1926), par Gabriel HANOTAUX. (Le récit s'arrête en réalité à 1919.) Paris, Plon [1929], in-4°, 675 p. (illustré); prix : 85 fr.

les textes un peu en détail. Mais on ne peut que difficilement résister à l'ascendant d'un esprit aussi clair et vigoureux, dont l'activité et la souplesse demeurent admirables. Malgré tout, la partie la plus solide, si résumée et parfois un peu sèche qu'elle paraisse, est l'histoire des débuts de la Troisième République. Là, ni portraits à effet, ni morceaux de bravoure, rien qui dépasse le cadre chronologique ou logique du récit. Certaines pages ont l'accent du réel, sonnent juste et plein. Il y aurait à dire sur l'illustration. C'est une sorte de paradoxe de transposer, en dessins à la plume, des documents photographiques presque contemporains. Et comme la molle et fade aquarelle de Jeannot, intitulée *Bonaparte premier consul*, trahit l'expression du buste de Houdon, si puissant, presque tragique, que Michelet appelait « une sinistre énigme » et qui est daté, par le sculpteur lui-même, du mois d'août 1806 ! Il y a d'autres inadvertances. Ainsi le dessin attribué, page 145, à Isabey est de Heim ; la Joséphine de la page 13 est de Prud'hon, non de Gérard ; l'esquisse de Gros (p. 113) représente David décoré de la croix d'officier, etc.

Un autre grand ouvrage d'ensemble, *l'Histoire financière de la France depuis 1715* de M. Marcel MARION¹, atteint, avec le tome V (1829-1875), le début de la Troisième République. Limitée, jusqu'en 1848, à peu près strictement à l'étude des budgets annuels, elle englobe de plus, après cette date, d'autres matières, sur lesquelles nous disposons de travaux de détail : grands travaux publics et développement du marché des valeurs sous le Second Empire, rapports de l'État avec la Banque de France, réparation des dommages de la guerre de 1870, etc. C'est un travail des plus importants, qui met à la portée des non-spécialistes une masse énorme de faits et de chiffres et rendra les plus grands services. Du reste, l'auteur ne se contente pas d'exposer ; il juge, toujours sans hésitation, souvent sans périphrases. De toute évidence, il regarde les gouvernements conservateurs, et spécialement ceux qui ne sont pas sous la dépendance du suffrage universel, comme préférables aux autres, au point de vue de la gestion des finances publiques. C'est tout juste s'il ne fait pas mérite à la Banque de France d'avoir refusé à Gambetta, pour la défense en province, l'argent qu'elle a accordé à Thiers, pour l'exécution de la paix et la répression de la Commune. On peut penser que les conclusions de l'auteur s'imposeraient mieux à l'esprit s'il laissait au lecteur le soin de les dégager d'un récit qui est toujours exact et aussi complet que possible. A vrai dire, ces passages d'allure polémique égaient un peu, si l'on ose dire, une matière assez lourde par elle-même : les chapitres ont cinquante-cinq pages en moyenne, et il y a de nombreux paragraphes atteignant trois et même quatre pages sans un alinéa. Mais ne nous plaignons pas de cette solidité ; elle devient rare, et pourrions-

1. Marcel MARION, *Histoire financière de la France depuis 1715* ; t. V (1819-1875) : *Les gouvernements du suffrage restreint et les gouvernements du suffrage universel à tendances conservatrices*. Paris, Rousseau, 1928, in-8°, 602 p.

nous trouver ailleurs ce que nous apportent le labeur inlassable et la compétence dès longtemps établie de M. Marion?

M. Paul NOURRISSON, spécialiste de la question du droit d'association, étudie, en deux volumes, l'*Histoire légale des congrégations religieuses en France depuis 1789*¹. Ce n'est pas seulement une histoire de la législation, ou du moins l'auteur ne s'est pas borné à l'étude des textes législatifs; il raconte, en somme, l'histoire des rapports de l'Église régulière avec l'État. Le récit est détaillé, clair, intéressant. Il n'est pas toujours impartial. M. Nourrisson s'est informé surtout auprès des écrivains favorables, comme lui-même, à la complète liberté des associations religieuses. Il lui arrive de donner d'après eux des affirmations un peu aventurées (par exemple t. I, p. 66, sur le résultat de la vente des biens nationaux). Il a consulté quelques dossiers des Archives nationales. Son étude, sans être définitive, sera cependant très utile, pourvu qu'on y fasse la part de ses préférences doctrinales. Il est surprenant que le rôle si important de Mgr Lavigerie dans l'affaire des décrets de 1880 lui ait échappé, malgré la thèse de l'abbé Tournier, qui est de 1913.

M. Ed. Dupuydauby a traduit en français l'étude de Beckles WILLSON sur l'*Ambassade d'Angleterre [à Paris] de 1814 à 1920*². C'est un ouvrage fort utile pour la connaissance des milieux diplomatiques et de la société aristocratique anglaise, moins pour l'histoire politique de la France et de ses relations avec l'Angleterre. En effet, l'auteur a travaillé à peu près exclusivement sur des documents britanniques et, sous prétexte que Bismarck dédaignait les dépêches officielles, a négligé à peu près les archives du Foreign office, et tout à fait les nôtres. Les meilleures parties sont, d'une part, celles qui correspondent aux règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, parce que l'auteur a pour guides les biographes de Palmerston et Sir John Hall, auteur d'une étude consciencieuse sur l'Angleterre et la monarchie de Juillet, et, d'autre part, le récit de l'ambassade de Lord Bertie (1905-1914), où M. Willson utilise les mémoires de Lord Grey et le journal de l'ambassadeur. La traduction est très bien faite. Une légère faute (d'impression?) rend peu intelligible le titre du chapitre XII : *Le neveu du grand-duc*. Ce *great duke* (et non *grand duke*) est Wellington.

Le tome I^{er} de l'*Histoire de la Belgique contemporaine*³ intéresse l'histoire française par sa deuxième partie, due à M. Alfred de Ridder et consacrée aux rapports de la Belgique avec les puissances européennes. Un soin particulier

1. Paul NOURRISSON, *Histoire légale des congrégations religieuses en France depuis 1789*. Paris, librairie du Recueil Sirey, 1928, in-8°, 2 vol., 259 et 215 p.

2. Beckles WILLSON, *L'ambassade d'Angleterre (1814-1920). Un siècle de relations diplomatiques franco-britanniques*, traduit de l'anglais par Edmond DUPUYDAUBY. Paris, Payot, 1929, in-8°, 295 p.; prix : 25 fr.

3. *Histoire de la Belgique contemporaine, 1830-1914*, t. I. Bruxelles, David, 1928, in-8°, 408 p. (cartes).

y est apporté à relever toutes les menaces à l'indépendance belge que l'on peut attribuer aux voisins de ce pays : même les accusations de cet ordre, reconnues non fondées, contre Gambetta par exemple, sont signalées. A part cet état d'esprit un peu obsidional, si l'on peut dire, mais dont les raisons sont aisées à comprendre, le livre, destiné au grand public, peut être consulté utilement et avec confiance. Il se lit du reste aisément et est complété par des bibliographies très suffisantes.

Dans les *Lois de la politique française* de M. Charles BENOIST¹, l'histoire n'intervient guère que pour fournir des arguments à une thèse politique, qui est l'antiparlementarisme de nuance monarchique. On sait que l'auteur s'est récemment converti à cette doctrine. Son exposé est un des plus nets et des mieux écrits qui aient paru en faveur de ce programme de réaction et mérite, au moins à ce titre, d'être mentionné ici.

M. GROETHUYSEN a entrepris de retrouver les *Origines de l'esprit bourgeois en France*. Son ouvrage comprendra plusieurs volumes. Le premier étudie l'*Église et la bourgeoisie*². Mais la bourgeoisie n'est pas définie, et l'époque considérée est très indécise (fin de l'ancien régime, semble-t-il). Il s'agit surtout d'extraits de brochures d'apologétique catholique, et plus encore de sermons, choisis en vue de prouver que la morale de l'Église contredit celle de la bourgeoisie et que la bourgeoisie s'est détachée de l'Église pour cette raison. Cette idée n'est pas d'une nouveauté exceptionnelle. Mais l'exposé en est bien vague, et l'auteur ne paraît pas encore soupçonner qu'il y a en histoire, pour la recherche et la critique, quelques règles de méthode.

Dans les *Drames judiciaires du XIX^e siècle*, M. Pierre JACOMET³ ne fait guère que reprendre, plus brièvement, les analyses de procès criminels ou civils qu'il a tirées des journaux judiciaires et qui lui ont fourni la matière de plusieurs volumes. Ici, cela se réduit souvent à une simple énumération, où l'auteur se révèle parfois assez peu au fait de l'histoire générale. Pourtant, une introduction de trente-huit pages prétend démontrer que les collections du *Droit* et de la *Gazette des tribunaux* sont la source essentielle de l'histoire sociale, de préférence aux écrits des romanciers, des journalistes et de « l'innombrable pléiade » (*sic*) des auteurs dramatiques. Est-ce bien la question?

Nous mentionnerons ici encore deux recueils d'articles. L'un (posthume) est de Gabriel AUBRAY, pseudonyme de G. AUDIAT⁴, qui fut professeur à Janson-de-Sailly. C'était un polémiste, nullement un chercheur : l'un de ses

1. Charles BENOIST, *Les lois de la politique française*. Paris, Fayard, s. d. [1928], in-16, 319 p.; prix : 12 fr.

2. B. GROETHUYSEN, *Origines de l'esprit bourgeois en France*; I : *L'Église et la bourgeoisie*. Paris, N. R. F., 1927, in-8°, 297 p.; prix : 30 fr. L'ouvrage a paru à Halle, en édition allemande, sous le titre : *Das Bürgertum und die katholische Weltanschauung*.

3. Pierre JACOMET, *Les drames judiciaires du XIX^e siècle*. Paris, Payot, 1929, in-8°, 235 p. (gravures); prix : 18 fr.

4. Gabriel AUBRAY, *Le défilé des ombres*. Paris et Bruges, Desclée, de Brouwer, 1928, in-8°, 366 p.

articles vise à prouver que, si le roi de Rome est mort avant l'âge, c'est en expiation du « crime » de son père, qui avait divorcé, et est du reste qualifié de « benêt ». On conçoit que Mgr Baudrillart, qui, dans sa préface, loue délicatement en Audiat le chrétien et l'homme, n'ait rien dit de l'historien. L'autre recueil est de M. Victor GIRAUD¹; il contient surtout des études de psychologie littéraire (E. Montégut, Taine, Renan, Sully-Prudhomme, Loti), qui se distinguent par un effort toujours sincère et attentif pour comprendre et expliquer, ainsi que par une extrême prudence de jugement et de langage.

II. PÉRIODE 1800-1848. — L'époque napoléonienne — c'est un fait que nous avons déjà constaté en 1927 — n'attire plus beaucoup les historiens. Nous n'avons guère à signaler, en dehors du *Bernadotte* de Sir Dunbar P. BARTON², agréable résumé de ses volumes antérieurs, qu'un travail important : les thèses de M. FUGIER sur *Napoléon et l'Espagne (1799-1808)* et sur la *Junte centrale des Asturies*³. Le premier de ces deux ouvrages est considérable. Il s'agit, en réalité, des relations diplomatiques franco-espagnoles depuis le traité de Bâle de 1795 jusqu'à la « tragédie » de Bayonne. Pour la première fois en France (et même ailleurs), le sujet est traité d'après les sources d'archives, non seulement françaises, mais espagnoles, portugaises, anglaises, allemandes et russes. L'auteur a éclairci beaucoup de points controversés : il apporte des preuves évidentes des « tripotages » de Talleyrand et de Lucien Bonaparte, révèle presque le rôle d'Ízquierdo comme agent politique de Godoy, tente une explication vraisemblable du célèbre manifeste lancé par le prince de la Paix à la veille d'Iéna, montre que Napoléon s'est décidé bien plus tard qu'on ne croit à détrôner les Bourbons. On peut dire que ce livre dépasse et remplace les travaux antérieurs. Peut-être souhaiterait-on à l'exposé plus de relief et de vie, au moins dans la forme. Et le côté économique du sujet est tout à fait négligé. Souhaitons que M. Fugier nous donne une étude sur l'Espagne et le système continental. Nul n'est mieux préparé à l'écrire. Son travail sur la Junte des Asturies, plus limité, intéresse moins l'histoire de France, mais c'est la première tentative française — et fort heureuse — pour voir la guerre d'Espagne du côté espagnol et mettre au point bien des légendes.

L'histoire de la monarchie constitutionnelle est de plus en plus étudiée. M. le marquis DE ROUX s'est attaché, avec une sympathie évidente encore que fort adroite, à raconter la *Restauration*⁴. La principale nouveauté de

1. VICTOR GIRAUD, *Portraits d'âmes*. Paris, Didot, 1929, in-8°, 211 p. (gravures); prix : 25 fr.

2. Sir Dunbar P. BARTON, *The amazing career of Bernadotte, 1763-1844*. Londres, Murray, 1929, in-8°, x-396 p. (illustré); prix : 21 s.

3. A. FUGIER, *Napoléon et l'Espagne, 1799-1808*. Paris, Félix Alcan, 1930, 2 vol. in-8°, XLIV-406 et 494 p. — *La Junte supérieure des Asturies et l'invasion française, 1810-1811*. Paris, Félix Alcan, 1930, in-8°, xvii-208 p. (carte).

4. MARQUIS DE ROUX, *La Restauration*. Paris, Fayard, 1930, in-16, 468 p.; prix : 16 fr. 50.

son ouvrage résulte moins de cela que d'un document qu'il a découvert : les *Souvenirs* de Bertier de Sauvigny ; l'organisation secrète des chevaliers de la Foi, qui domina toute la politique des ultra-royalistes, y est révélée. L'auteur a fait d'autres recherches, notamment au fonds Bourbon (moins inutilisé qu'il ne croit) des Affaires étrangères. Son récit — il vaudrait mieux dire son plaidoyer — est sincère et habile tout ensemble. Il est vivant et se lit avec beaucoup d'agrément. Mais il n'est pas exempt d'erreurs, ni de sophistique. Quand on dit, par exemple, d'ailleurs sur la foi de chiffres suspects, que le commerce *extérieur* de la France était moindre sous la Révolution et l'Empire qu'avant 1789 ou après 1816, il ne faut pas oublier que le territoire national engloba, dans la période intermédiaire, bien des pays qui étaient sous Louis XVI hors des limites douanières et redevinrent étrangers sous Louis XVIII.

M. P. DE LA GORCE nous a donné un *Charles X*¹, très soigné de forme, au courant des dernières publications françaises et appuyé, pour la partie diplomatique, sur des recherches faites aux archives du quai d'Orsay. Mais ce volume, un peu trop touffu par endroits, ne traite que de l'histoire politique et (surtout) religieuse du règne ; rien sur la société ni la vie économique. Un épisode qui y est longuement traité déjà, les *Ordonnances du 16 juin 1823*, est repris avec plus de détail par M. le chanoine GARNIER², qui a consulté pour son étude les documents du Vatican et des Archives nationales, et les laisse parler le plus souvent. La méthode est excellente, et l'auteur ne donne à son jugement personnel, peu favorable à l'enseignement universitaire du temps, qu'une expression assez discrète. Bien moins solide est la thèse de doctorat en droit de M. Pierre MARX³, qui, pour montrer que les ultra-royalistes de la Chambre introuvable ont formulé les principes du régime parlementaire, n'utilise guère que des ouvrages de seconde main ; encore en néglige-t-il qui sont d'importance. M. G. DE GRANDMAISON donne, d'après les sources françaises presque exclusivement, un récit, quasi apologétique, de l'*Expédition d'Espagne en 1823*⁴. Ce petit volume, qui est de lecture aisée, sera surtout utile parce qu'il contient, en appendice, onze lettres inédites de Chateaubriand à Mathieu de Montmorency, écrites de mai à décembre 1822. Un autre dossier inédit, plus étendu, nous est apporté, avec un très bon commentaire, par M^{me} M.-J. DURRY⁵ : ce sont soixante-six lettres du noble

1. P. DE LA GORCE, *La Restauration* ; II : *Charles X*. Paris, Plon, 1928, in-16, 342 p. ; prix : 15 fr.

2. Chanoine Ad. GARNIER, *Les ordonnances du 16 juin 1823*. Paris, de Gigord, 1929, in-16, 250 p.

3. Pierre MARX, *L'évolution du régime représentatif vers le régime parlementaire de 1814 à 1816*. Paris, Rousseau, 1929, in-8°, 224 p. ; prix : 30 fr.

4. Geoffroy DE GRANDMAISON, *L'expédition française d'Espagne en 1823*. Paris, Plon, 1928, in-16, 274 p.

5. Marie-Jeanne DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville ou Trente ans d'amitié. Correspondance inédite*. Paris, Le Divan, 1929, in-8°, 137 p.

vicomte à son ami de toujours, Hyde de Neuville. Les plus intéressantes sont peut-être celles d'après 1830, car elles éclairent l'histoire du parti légitimiste sous Louis-Philippe, jusqu'ici assez obscure. M. DE PERCEVAL¹ avait déjà publié deux volumes sur le *Vicomte Lainé*, dont il a les papiers entre les mains. Il en a tiré un troisième des pièces qu'il avait sans doute, avec beaucoup de raison, jugées d'abord sans intérêt, et à quoi s'ajoutent de trop longs commentaires. On accueillera avec plaisir la minutieuse et très intéressante étude de M^{me} Margery E. ELKINGTON² sur les relations sociales franco-anglaises pendant la Restauration. C'est un travail complet, bien ordonné, et qui nous apprend beaucoup de faits propres à expliquer le rapprochement des deux pays après 1830.

On vient de réimprimer, avec une illustration abondante et bien choisie, la biographie de *Madame Récamier* par M. Joseph TURQUAN³. La présentation est faite de manière à laisser croire qu'il s'agit d'une œuvre nouvelle. Mais le lecteur le moins averti s'apercevra que le récit n'est pas au courant des publications récentes. C'est ainsi que l'on chercherait en vain une allusion au journal de Jean-Jacques Ampère. Pourtant, le fils du grand Ampère, l'historien, l'ami de Fauriel et de Mérimée, a laissé un journal intime très étendu dont la première partie (1824-1830) est toute remplie de son roman platonique avec Juliette, et M. L. DE LAUNAY⁴ s'en est servi pour écrire un récit très alerte de cette singulière liaison. Il donne à entendre assez clairement, et le journal même laisse voir que la timidité, l'indécision du caractère de J.-J. Ampère ne s'expliquent pas seulement par la psychologie : il n'avait pas que le prénom de commun avec l'auteur des *Confessions*. La seconde partie du journal (1836-1838), moins sentimentale, serait plus utile pour l'histoire du milieu littéraire et académique d'après 1830. Les extraits que donne M. de Launay font souhaiter une publication intégrale. Elle offrirait pour nos études au moins autant d'intérêt que celle du *Journal de Maine de Biran*, qu'a édité M. DE LA VALETTE-MONBRUN⁵. Ce dernier recueil va de 1792 à 1817, avec des lacunes, notamment de 1795 à 1811. Le philosophe nous y tient surtout au courant de ses réflexions métaphysiques et morales ; mais il note aussi des faits, parfois bien nuancés. Les années les plus intéressantes sont 1814 et 1815 ; on voit à plein, par exemple, la ter-

1. Émile DE PERCEVAL, *Dans les archives du vicomte Lainé, ministre et pair de France (1765-1835)*. Paris, Champion, 1929, in-8°, 250 p. (portraits).

2. Margery E. ELKINGTON, *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830)*. Paris, Champion, 1929, in-8°, 208 p.

3. Joseph TURQUAN, *Madame Récamier*. Paris, Tallandier (bibliothèque Historia), s. d. [1929], in-8°, 295 p. (gravures) ; prix : 25 fr.

4. Louis DE LAUNAY, *Un amoureux de Madame Récamier. Le journal de J.-J. Ampère*. Paris, H. Champion, 1927, in-8°, 293 p. (6 pl.) ; prix : 15 fr.

5. *Journal intime de Maine de Biran (1792-1817)*, publié par A. DE LA VALETTE-MONBRUN. Paris, Plon, 1927, in-8°, 300 p. ; prix : 25 fr.

reur éprouvée, au retour de l'île d'Elbe, par les bourgeois ralliés aux Bourbons. On souhaiterait une annotation plus abondante.

Quant à la *Pauline de Beaumont* de M^{me} Marie-Louise PAILLERON¹, elle ne saurait, malgré l'abondante bibliographie et les renvois (bien fautifs) aux dossiers des archives qui la terminent, remplacer avec avantage, pour le fond ni la forme, les excellents travaux de feu André Beaunier.

Dans sa thèse de doctorat ès lettres, M. André GAIN² s'est attaqué à un sujet aride en apparence : les tentatives faites, sous la Restauration, pour résoudre la question des biens des émigrés, et qui aboutirent à la loi de 1825 dite du « milliard d'indemnité ». Il y était bien préparé par ses publications sur la liste des émigrés du département de la Moselle, qu'il a heureusement achevées depuis peu. Son travail est un monument de patiente érudition et de rigoureuse méthode. Mais il est aussi composé avec adresse et écrit d'une plume alerte, non sans humour. Ainsi s'explique que ces deux énormes volumes se laissent lire avec intérêt. Le contenu en est nouveau pour une grande part ; la loi de 1825 y apparaît comme une tentative, très modérée et très équitable, d'ailleurs réussie, pour résoudre un problème presque autant social que politique. Aucun des détails du sujet, aucun de ses alentours n'a été négligé, et il n'y a guère de faits ni d'hommes marquants dans l'histoire de la Restauration sur lesquels cet ouvrage, qui représente un énorme travail de recherche, ne puisse être utilement consulté.

Le succès, auprès du public, des récits de « petite histoire », à caractère plus ou moins romanesque, nous vaut plusieurs volumes sur les conspirations de la Restauration et de la monarchie de Juillet. M. Maurice SOULIÉ³ raconte agréablement, mais sans critique et avec beaucoup de fautes dans la transcription des textes et des noms propres, l'entreprise du Champ-d'Asile, cette sorte de colonie militaire installée au Texas et où le général Lallemand, son fondateur, projeta de transporter Napoléon, évadé de Sainte-Hélène, pour tenter avec lui la conquête du Mexique. Par contre, l'étude de M. Henry DUMOLARD⁴ sur la conspiration de Didier à Grenoble est un récit très complet et documenté avec le plus grand soin d'après les archives. C'est un très bon travail d'histoire locale.

Sur l'affaire célèbre des quatre sergents de La Rochelle, deux études ont paru presque simultanément, toutes deux écrites avec soin et sincérité, sans

1. Marie-Louise PAILLERON, *Pauline de Beaumont, l'hirondelle de Chateaubriand*. Paris, éditions Excelsior, 1930, in-8°, 205 p. (gravures) ; prix : 24 fr.

2. André GAIN, *La Restauration et les biens des émigrés. La législation concernant les biens nationaux de seconde origine et son application dans l'est de la France (1814-1832)*. Nancy, Société d'impressions typographiques, 1928 (paru en 1929), in-8°, 2 vol., LXVIII-640 et 556 p. (cartes).

3. Maurice SOULIÉ, *Autour de l'Aigle enchaîné. Le complot du Champ-d'Asile*. Paris, Marpon [1929], in-8°, 226 p. (illustré. Collection des *Aventures extraordinaires*) ; prix : 15 fr.

4. Henry DUMOLARD, *Jean-Paul Didier et la conspiration de Grenoble, 4 mai 1816*. Grenoble, Arthaud, 1928, gr. in-8°, 306 p.

inventions romanesques. La première est due à M. Léonce GRASILIER¹. C'est la plus longue et la plus minutieuse. Quoique composée sur place et publiée chez un éditeur rochelais, elle n'est pas faite au point de vue de l'histoire locale ; l'auteur a utilisé les sources des archives prussiennes, celles de la Guerre et de la Justice en particulier, ainsi que les souvenirs et notes d'audience de l'un des avocats, Boulay (de La Meurthe). La seconde a pour auteur M. LUCAS-DUBRETON². Elle fait partie d'une nouvelle collection historique illustrée destinée aux bibliophiles. La forme en est parfois un peu romanesque, et l'on a assez souvent l'impression que la critique s'inclinera devant le souci du détail pittoresque. Les deux ouvrages sont de lecture aisée et mettent bien en valeur les faits connus. Ils n'apportent pas de révélations ; l'essentiel de l'activité des carbonari, le rôle de la Haute-Vente et de Lafayette demeurent obscurs comme auparavant.

Dans une autre collection biographique, M. Armand PRAVIEL publie une *Vie de S. A. R. Madame la duchesse de Berri*³. Le titre indique le ton de vénération monarchique qui règne dans l'ouvrage. L'auteur, qui se fait honneur d'avoir créé l'« histoire romancée », pousse à l'extrême, ici, le caractère fantaisiste de ce genre littéraire, dont le principe même est faux. Nous avons affaire à un roman historique, tout bonnement. Mais les romanciers, eux, voudront-ils admettre M. Praviel dans la glorieuse phalange des « créateurs » ?

Sous ce titre, *La royauté bourgeoise, 1830*, M. LUCAS-DUBRETON⁴ résume, en deux cents pages, ses travaux antérieurs sur l'histoire politique — et anecdotique — de la monarchie de Juillet.

M. Maurice GARÇON s'est donné la peine de débrouiller avec soin l'épais et obscur dossier du « prophète » *Vintras*⁵, après l'avoir diligemment reconstitué, car le greffe de la Cour de Caen ne contient plus une pièce du procès fait en 1842, pour escroquerie, à ce visionnaire naundorfiste. Historiquement, ce n'est qu'un épisode, et non des plus intéressants, de la chronique des faux Dauphins. Le côté mystique de l'affaire n'est pas de notre compétence, bien que Vintras ait peut-être son petit rôle dans l'histoire littéraire : Péladan, Huysmans, Jules Bois, Barrès lui-même se sont souvent occupés de Vintras et de l'« Œuvre de la Miséricorde », que ce demi-dément avait fondée.

Nous revenons au travail historique de synthèse, le plus malaisé et le

1. Léonce GRASILIER, *L'aventure des quatre sergents de La Rochelle (1822)*. La Rochelle, Ch. Millon, 1929, in-16, 256 p. (gravures) ; prix : 12 fr.

2. J. LUCAS-DUBRETON, *Les quatre sergents de La Rochelle*. Paris, Firmin-Didot, 1929, in-16, 151 p. (8 planches) ; prix : 25 fr.

3. Armand PRAVIEL, *Vie de S. A. R. Madame la duchesse de Berri*. Paris, Plon (collection du *Roman des grandes existences*), 1929, in-16, 267 p.

4. J. LUCAS-DUBRETON, *La royauté bourgeoise*. Paris, Hachette (collection *L'Ancienne France*), s. d. [1930], in-16, 213 p.

5. Maurice GARÇON, *Vintras, hérésiarque et prophète*. Paris, E. Nourry (Bibliothèque des Initiations modernes), 1928, in-8°, 192 p. ; prix : 22 fr.

plus utile, avec M. Georges WEILL, qui nous donne une nouvelle édition, complètement refondue, de son *Histoire du parti républicain de France*¹. Ce volume, pour lequel l'auteur a dû lire et confronter un nombre considérable d'ouvrages, de brochures et d'articles, est au courant des dernières publications et comble beaucoup de lacunes (notamment pour la période 1852-1870) dans nos connaissances. Il ne dissimule aucune de celles, nombreuses encore, qui y subsistent. C'est un excellent instrument d'information et de travail. Gageons que les « romancistes » l'utiliseront et que plus d'un négligera de dire ce qu'il lui aura emprunté.

Il y aura à prendre, pour l'historien de la politique française en Orient au début du XIX^e siècle, dans la biographie d'*Ali de Tébelen, pacha de Janina*, par M. REMÉRAND². L'auteur n'utilise pas seulement, avec une méthode critique qu'on souhaiterait parfois un peu plus rigoureuse, les travaux de ses devanciers français et étrangers : il a fouillé les archives de l'ambassade française à Constantinople, parcouru et étudié l'Albanie et recueilli même des traditions orales. Son ouvrage est, en outre, abondamment illustré de photographies reproduisant des documents du temps ou des aspects typiques du pays où a vécu le fameux « vizir ».

On pouvait s'attendre que le centenaire de 1830 serait l'occasion de nombreuses études nouvelles sur les journées de Juillet. Il semble pourtant que la génération actuelle des historiens et même des écrivains se disant tels s'y soit moins intéressée qu'à la conquête de l'Algérie. Nous n'avons sur les *Trois Glorieuses* qu'un volume à signaler, dû à M. Georges GIRARD³. C'est une sorte de *puzzle* de détails anecdotiques sur la bataille des rues, pris dans les documents, mais assemblés sans critique bien sérieuse en tableaux ou en conversations, selon les usages du théâtre ou du roman. C'est adroit et souvent intéressant, mais on sent le procédé et, après tout, cela n'instruit guère.

Les rapports de la révolution de Juillet avec l'insurrection belge d'août-septembre mériteraient, croyons-nous, une étude approfondie. M. Maurice BOLOGNE, qui a étudié dans une courte brochure *L'Insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique*⁴, effleure à peine cette question. Son objet est de prouver que le mouvement est d'origine purement économique et sociale et que cet exemple confirme la doctrine historique de Karl Marx. Mais les choses ne furent pas si simples ; on le voit par le récit même de l'auteur, qui, du reste,

1. Georges WEILL, *Histoire du parti républicain en France (1814-1870)*. Nouvelle édition. Paris, Félix Alcan, 1928, in-8°, 431 p. ; prix : 40 fr.

2. Gabriel REMÉRAND, *Ali de Tébelen, pacha de Janina, 1744-1822 (Les grandes figures de l'Orient, t. II)*. Paris, Geuthner, 1928, in-8°, 290 p. (12 planches et une carte) ; prix : 75 fr.

3. Georges GIRARD, *Les Trois Glorieuses*. Paris, Didot (collection des *Histoires de France*), 1929, in-8°, 244 p. ; prix : 25 fr.

4. Maurice BOLOGNE, *L'Insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique*. Bruxelles, l'Églantine, 1929, in-16, 71 p.

ne connaît la révolution de Paris que par un manuel scolaire français fort peu marxiste.

On attendait depuis longtemps une biographie d'*Armand Carrel*¹. M. NOBÉCOURT, Rouennais comme son héros et romancier, l'a écrite à la dimension d'un roman. Il publiera à part un recueil documentaire. En attendant, il aurait pu citer au moins un de ses devanciers, Louis Fiaux, qu'il n'a sans doute pas ignoré. Il a eu le bon goût de ne céder qu'à peine à la mode et de n'ajouter à l'histoire que de menues fioritures. De la sorte, son ouvrage a chance de durer ; du reste, il le mérite par de remarquables qualités de composition et de style, ainsi que par une connaissance des alentours du sujet, assez peu commune dans ce genre d'écrits. Nous n'en sommes plus à nous indigner que l'on confonde l'ambassadeur d'Autriche Apponyi avec son neveu, ou que l'on tienne Lord Brougham pour un grand seigneur de vieille souche. Le portrait de Carrel est vivant. La tâche difficile d'analyser, pour un public curieux surtout de romanesque, quelque deux mille articles du *National* est, si l'on veut, réussie. Et M. NOBÉCOURT a esquivé adroitement la difficulté de montrer « l'envers » de la vie d'un homme public, quand on travaille sur des documents d'origine privée. Non qu'il y ait, croyons-nous, rien de grave à voiler dans la vie de Carrel. Il fut pleuré des plus scrupuleux parmi ses plus intimes, et celle à qui la loi seule interdisait de s'appeler M^{me} Carrel demeura soixante ans fidèle à sa mémoire. Pourtant, qui peut dire si nous avons tout le secret de cet homme à la belle âme tourmentée, mort à trente-six ans sans postérité, et qui ordonna de brûler tout ce qu'il laissait écrit de de sa main ?

Les papiers de famille de Thiers, légués à l'Institut par feu M^{lle} Dosne et distincts de sa correspondance, conservée à la Bibliothèque nationale, ont déjà été utilisés en partie par ses plus récents biographes, notamment M. Alison Philips. Mais un des documents les plus curieux restait inédit et vient d'être publié par M. Henri MALO² : ce sont les *Mémoires de M^{me} Dosne*, rédigés au jour le jour, sous les yeux, parfois sous la dictée de Thiers, et même, à l'occasion, de sa propre main. C'est un des témoignages les plus intéressants qui nous soient parvenus, non seulement sur le « petit grand homme », mais sur les gouvernements auxquels il a participé. Le récit est très complet de 1832 à 1836, fragmentaire ensuite (1840, 1842, 1848-1850, 1852, 1858, 1866-1869). La confiance de Thiers dans l'expérience et la discrétion de sa belle-mère est telle qu'il lui raconte tout ; certaines pages de ces *Mémoires* sont de vrais procès-verbaux, soit du Conseil des ministres, soit de ces entretiens de la famille royale que Louis-Philippe appelait « babinettes » et où il convenait souvent le président du Conseil. Pour l'histoire des partis, des

1. R.-G. NOBÉCOURT, *La vie d'Armand Carrel*. Paris, Gallimard, 1930, in-16, 308 p. (portrait) ; prix : 15 fr.

2. *Mémoires de Madame Dosne, l'Égérie de M. Thiers*, publiés par Henri MALO. Paris, Plon, 1928, 2 vol. in-8°, xxviii-316 et 351 p. (gravures) ; prix : 50 fr.

intrigues ministérielles (surtout en 1848-1849), de certaines négociations diplomatiques, plus encore de la société dirigeante au temps du « juste milieu » et sous la présidence de Louis-Napoléon, c'est un document de premier ordre. Il y a un assez bon nombre de commérages (encore que M. Malo ne donne pas une publication intégrale), mais comme tableau de la bourgeoisie parlementaire on ne peut imaginer rien de plus frappant, ni de plus candide par moments. Certains passages font songer à Balzac, d'autres à Henri Monnier. La publication est faite avec soin et précédée d'une très bonne introduction.

M. Maurice RECLUS s'est beaucoup servi de ces documents pour écrire son *Monsieur Thiers*¹, biographie destinée au grand public et fort agréable. L'auteur paraît ignorer l'étude d'Allison Philips, en tout cas n'y renvoie pas. Il cède, par endroits et comme à regret, à la mode du « romancé ». Concession bien inutile : ressusciter M^{me} de Sévigné pour lui faire raconter le mariage de Thiers n'est qu'un amusement de rhétoricien d'autrefois, et M. Reclus a prouvé qu'on peut intéresser par d'autres moyens, surtout en un pareil sujet.

Ces Trois études sur le conservatisme européen que M. E. L. WOODWARD² a réunies en volume, et qui concernent Metternich, Guizot et l'Église catholique au XIX^e siècle, la seconde surtout retiendra l'attention, parce qu'elle est la plus développée, en outre aussi, parce que l'auteur y fait de son personnage une analyse très poussée et pénétrante. Il y néglige moins les éléments psychologiques que les précédents biographes de Guizot, toujours un peu influencés par la peinture qu'il a faite de lui-même dans ses Mémoires. Notons également ici, bien que le sujet n'entre pas tout à fait dans le cadre de ce Bulletin, une très consciencieuse étude de M. P. R. ROLDEN sur les doctrines politiques de Joseph de Maistre³, qu'il juge avoir été, à certains égards, « un fumiste », tout en le plaçant, dans l'histoire des idées, parmi les modérés, à égale distance entre Bossuet et G. K. Chesterton.

L'approche du centenaire de 1830, l'année romantique par excellence (ou considérée comme telle), nous a valu un grand nombre de publications d'histoire littéraire sur cette période.

M. Auguste VIATTE⁴ consacre deux volumes à la recherche des *Sources occultes du romantisme*, par quoi il faut entendre l'influence de l'occultisme (illuminisme et théosophie) sur l'école romantique. Il étudie de très près les

1. Maurice RECLUS, *Monsieur Thiers*. Paris, Plon (collection du *Roman des grandes existences*), 1929, in-16, 343 p.

2. E. WOODWARD, *Three studies on European conservatism*. Londres, Constable, 1929, in-8°, viii-351 p.; prix : 15 sh.

3. Peter R. ROLDEN, *Joseph de Maistre als politischer Theoretiker*. Munich, Münchner Drucke, 1929, in-8°, viii-280 p.; prix : 15 mk.

4. Auguste VIATTE, *Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie (1770-1820)*. Paris, Champion, 1928, 2 vol. in-8°, 332 et 332 p. (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, t. XLVI et XLVII); prix : 60 fr.

nombreux représentants de ces doctrines en France entre 1770 et 1820, depuis Saint-Martin jusqu'à Ballanche, et l'action qu'elles ont pu exercer, non seulement sur certains révolutionnaires, comme Bonneville, mais sur Mme de Staël et son groupe, Joseph de Maistre, Charles Nodier, etc. Un chapitre particulièrement intéressant est consacré à Mme de Krüdener. Sans doute faudra-t-il attendre la suite annoncée de ces études pour apercevoir dans quelle mesure les vrais fondateurs du romantisme ont été influencés par l'occultisme. D'après les conclusions auxquelles est arrivé M. Viatte, ce n'est pas l'illuminisme lui-même, mais la légende créée autour de lui, qui va fournir des thèmes littéraires, c'est « son cadavre qui va nourrir les fictions des grands écrivains ».

S'il faut en croire M. Claudius GRILLET¹, toute l'œuvre poétique de Victor Hugo postérieure à 1854 n'est intelligible que si on l'interprète d'après sa croyance au spiritisme et aux tables tournantes, qui date de cette époque et est établie par la publication, faite en 1923 par M. Gustave Simon, des « procès-verbaux » des séances nocturnes de Jersey. Ainsi s'expliqueraient non seulement certaines pièces obscures des *Contemplations* ou de la *Légende*, mais des recueils entiers et jusqu'aux dispositions prises par Hugo pour la publication de ses œuvres posthumes. Cette démonstration, peut-être un peu trop poussée par endroits, est très curieuse. A des moments, on se demande dans quelle proportion se sont mêlées chez Hugo, lors de ces dialogues avec les esprits, la crédulité, l'auto-suggestion et la farce d'atelier.

On lira avec intérêt le volume où M. André BELLESSORT² a réuni ses conférences sur l'œuvre du grand poète. Écrites pour un public mondain, elles ne visent pas plus haut, quant au fond, qu'une très agréable et souvent spirituelle vulgarisation. La forme en est claire, animée, vigoureuse, voire émue à l'occasion. Le jugement, toujours net, demeure respectueux. Celui de M. Pierre de LACRETELLE sur la *Vie politique de Victor Hugo*³ est plus sévère, quoique peut-être assez juste au fond. Selon lui, Hugo est un homme de sentiments politiques modérés, bourgeois, que la monarchie de Juillet satisfaisait. Mais, « obsédé par le besoin d'équilibre, il n'a jamais cherché à l'obtenir que par une suite de pesées brusques, de mouvements contraires qui finissent par paraître désordonnés ». L'étude est intéressante. On pourrait y relever quelques détails inexacts : ainsi l'idée du « mandat contractuel » remplaçant le mandat impératif aux élections, lancée par Hugo après 1875, n'est pas de lui : Gambetta l'avait mise en pratique en 1869, et même elle remonte au moins aux élections de 1789.

1. Claudius GRILLET, *Victor Hugo spirite*. Paris et Lyon, Vitte, 1929, in-16, 223 p. ; prix : 12 fr.

2. André BELLESSORT, *Victor Hugo, essai sur son œuvre*. Paris, Perrin, 1930, in-8°, 373 p. (illustré) ; prix : 25 fr.

3. Pierre de LACRETELLE, *Vie politique de Victor Hugo*. Paris, Hachette [1929], in-16, 254 p. ; prix : 12 fr.

La librairie Boivin a fait paraître une seconde édition, sans retouches, de l'excellente étude publiée en 1907 par M. Edmond ESTÈVE sur *Byron et le romantisme français*¹. On relira avec plaisir ces analyses pleines de finesse, nourries de la plus solide érudition (voir notamment le chapitre sur Alfred de Musset). La mort prématurée de l'auteur a été une vraie perte pour l'histoire littéraire française. M. TRAHARD, qui s'est consacré à l'étude de Mérimée, nous donne, sur la vie de son héros entre 1834 et 1853, un volume particulièrement intéressant². C'est, en effet, la période de *Colomba* et de *Carmen*, le temps aussi de la grande passion qui devait remplir vingt ans de l'existence de ce faux sceptique. En outre, M. Trahard consacre près de cent pages au rôle de Mérimée comme inspecteur général des monuments historiques, et cette partie du livre n'est pas la moins neuve. M. Trahard dirige, comme on sait, la publication des œuvres complètes de Mérimée. Dans cette collection, M. Pierre JOURDA³ a réuni en un volume plusieurs études historiques ou articles jusqu'ici mal édités ou même non recueillis. On y trouvera, entre autres, un texte tout à fait nouveau, et bien plus satisfaisant, de la fameuse notice sur Stendhal que Mérimée avait intitulée *H. B.* L'introduction et les notes sont très soignées.

L'histoire des systèmes sociaux antérieurs à 1848 continue d'intéresser les chercheurs. Aux études récentes de M. Puech et de M^{me} Thibert sur le féminisme des Saint-Simoniens, M^{me} JEHAN D'IVRAY⁴ ajoute un volume un peu confus et bâclé, mais assez vivant et bien documenté, quoique sans références. La meilleure partie se rapporte au séjour des Saint-Simoniens en Égypte, où l'auteur a retrouvé, il y a peu d'années encore, des souvenirs de leur « aventure » ; c'est bien le mot qu'il faut dire.

M. Charles DE ROUVRE⁵, étudiant les rapports du positivisme et du catholicisme, montre comment Auguste Comte, soucieux de remettre dans la société l'ordre et la hiérarchie, a trouvé expédient de « faire glisser la machine catholique du plan surnaturel au plan humain ». L'analyse qu'il donne des institutions de l'Église positiviste, empruntée à l'ensemble des œuvres de Comte, correspondance comprise, paraît assez démonstrative. La conclusion de M. de Rouvre est, du reste, que l'entreprise positiviste a échoué, parce qu'à défaut d'un dogme religieux elle ne peut offrir une certitude scientifique comme base des règles pratiques rigoureuses qu'elle veut imposer.

1. Edmond ESTÈVE, *Byron et le romantisme français* (2^e édition). Paris, Boivin, 1929, in-8°, xvi-560 p. ; prix : 60 fr.

2. Pierre TRAHARD, *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*. Paris, Champion, 1928, in-8°, 335 p. (illustré).

3. Prosper MÉRIMÉE, *Portraits historiques et littéraires*, texte établi et annoté, avec une introduction, par Pierre JOURDA. Paris, Champion, 1928, in-8°, 357 p. (illustré).

4. JEHAN D'IVRAY, *L'aventure saint-simonienne et les femmes*. Paris, Félix Alcan, 1928, in-16, 233 p. (illustré) ; prix : 20 fr.

5. Charles DE ROUVRE, *Auguste Comte et le catholicisme*. Paris, Rieder, 1928, in-16 (collection *Christianisme*), 266 p. ; prix : 12 fr.

Le centenaire de Taine a fourni à M. Victor GIRAUD¹ l'occasion de réunir en volume diverses études sur la personne et l'œuvre de l'auteur des *Origines*. Il y a joint quelques œuvres de jeunesse de Taine, inédites ou oubliées, et notamment sa copie d'entrée à l'École normale, au concours de 1848.

III. PÉRIODE 1848-1914. — Parmi les nouveaux manuels destinés à l'enseignement secondaire que l'application des programmes de 1925 a suscités, celui de M. ANCEL² se distingue par la place qui y est faite à l'histoire économique (à peu près absente du plan d'études officiel), par l'étude attentive des questions diplomatiques contemporaines (Europe centrale, Orient et Extrême-Orient en particulier) d'excellents chapitres sur le mouvement des idées, sur la production artistique et littéraire. Des bibliographies s'y ajoutent, très précises et au courant des publications les plus récentes. Le volume, assez gros, peut servir de livre de lecture et d'aide-mémoire tout ensemble. L'illustration, bien choisie, prendrait plus de valeur par l'emploi d'un autre procédé que celui de la zincogravure, médiocre avec les papiers actuels. Quelques négligences de rédaction, fautes d'impression ou erreurs de détail, à peu près inévitables, disparaîtront dans les prochaines éditions, qui ne peuvent manquer d'être nombreuses.

Dans la collection de l'*Histoire de France racontée à tous*, M. René ARNAUD a été chargé de présenter, en 350 pages, la *Deuxième République et le Second Empire*³. Son récit est fait, il en convient de bonne grâce, d'après les ouvrages de seconde main et doit beaucoup à MM. P. de La Gorce et Ch. Seignobos. L'un, dit-il, « garde sa droite et l'autre sa gauche », mot qui est, selon lui, de Napoléon III, mais plutôt du duc de Bourgogne, fils de Jean le Bon. Conception un peu singulière de la critique et de l'impartialité. Mais l'intention est bonne. Seulement, depuis le récit de M. Seignobos et surtout celui de M. de La Gorce, d'autres travaux ont paru. M. Arnaud ignore Simpson, Stern, Oncken, d'Hauterive et bien d'autres. La politique étrangère de Napoléon III, en particulier, lui est mal connue. L'article de M. A. Pingaud, paru ici même en 1927, aurait pu le renseigner. Mieux informé, il aurait fait un meilleur usage de ses qualités de clarté et de simplicité. Quelques inadvertances à signaler en passant : le « zinc » des comptoirs, fondu pour faire des balles, est de l'étain (p. 25) ; Alphonse Daudet dépeint Morny non comme le *Nabab*, mais sous le nom du duc de Mora, son ami (p. 115 et 205) ; et est-ce bien le « drapeau rouge » qu'arboraient les ambulances en Italie (p. 154) ?

Le tome II du recueil de documents diplomatiques belges publié par M. DE

1. Victor GIRAUD, *Hippolyte Taine, études et documents*. Paris, Vrin, 1928, in-16, 301 p. ; prix : 15 fr.

2. Jacques ANCEL, avec la collaboration de H. CALVET, *Histoire contemporaine depuis le milieu du XIX^e siècle*. Paris, Delagrave [1930], in-16, 604 p. (illustré).

3. René ARNAUD, *La Deuxième République et le Second Empire*. Paris, Hachette [1929], in-8°, 346 p. ; prix : 20 fr.

RIDDER sur la *Crise de la neutralité belge de 1848*¹ contient des pièces intéressantes pour l'histoire de France, notamment des dépêches de Van de Weyer, ministre à Londres, sur ses rapports avec Louis-Napoléon, et les rapports du chef de la sûreté de Bruxelles sur l'échauffourée de Quiévrain et de Risquons-Tout. Il y est aussi beaucoup question des prétentions du parlement de Francfort sur le Limbourg et le Luxembourg. La publication est faite avec soin, mais manque de notes explicatives.

Le récit de la révolution de Février que nous donne M. Alexandre ZÉVAËS² est écrit à la hâte et très médiocrement informé. Pourtant, sa tâche était facile : pour ce petit travail de vulgarisation, il suffisait de résumer le livre de M. A. Crémieux. Mais M. Zévaës le connaît-il ? A le lire, on en doute fort, car deux des faits essentiels de la révolution : la surprise de l'Hôtel-de-Ville et l'ordre donné par Bugeaud de cesser le feu, disparaissent entièrement de son récit, et l'abdication du roi devient presque inintelligible. On sait que Karl MARX³ publia au début de 1852, dans une petite revue fondée à New-York par un autre communiste allemand réfugié, une étude assez développée sur le coup d'État du 2 décembre 1851, qu'il intitula *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Une traduction française de ce texte par M. Marcel Ollivier vient de paraître dans la *Bibliothèque marxiste*, qui semble être une collection de propagande. L'avant-propos, de M. Riazanov, contient des renseignements sur l'origine du travail de Marx, tirés de sa correspondance avec Engels. On a ajouté à la fin des notes biographiques souvent inexactes ou fort tendancieuses, et un peu surprenantes. Si le lecteur à qui elles s'adressent a besoin d'apprendre ce que sont César, Napoléon, Louis XIV, Victor Hugo, etc., et même que l'on appelle bonapartistes les partisans de Bonaparte, que diable entendra-t-il à l'ouvrage de Marx, nouveau pour l'époque, mais devenu presque illisible aujourd'hui, tant il est lourd et pédantesque ?

On possède du maréchal Saint-Arnaud une correspondance assez abondante, publiée en 1855. Mais cette publication était incomplète. M. QUATRELLES L'ÉPINE⁴, qui a eu entre les mains les originaux et un certain nombres d'autres documents inédits, les a utilisés pour écrire une biographie franchement apologétique du maréchal, envers qui, selon lui, « l'admiration s'impose ». Le travail est fait consciencieusement, mais sans méthode. L'indication des sources est si vague qu'elle est inutile (ainsi : *Archives nationales* ; *Bibliothèque nationale* ; *Sainte-Beuve*, *Causeries du lundi*). Le témoignage

1. *La crise de la neutralité belge de 1848. Le dossier diplomatique*, publié par A. DE RIDDER, t. II. Bruxelles, Kiessling, 1928, in-8°, 329 p. (publication de la Commission royale d'histoire).

2. Alexandre ZÉVAËS, *La chute de Louis-Philippe (24 février 1848)*. Paris, Hachette (collection *Récits d'autrefois*) [1930], in-16.

3. Karl MARX, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, traduit de l'allemand par Marcel OLLIVIER. Paris, Éditions sociales internationales (Bibliothèque marxiste), 1928, in-8°, 182 p. ; prix : 12 fr.

4. QUATRELLES L'ÉPINE, *Le maréchal de Saint-Arnaud, d'après sa correspondance et des documents inédits*. Paris, Plon, 1929, 2 vol. in-8°, 505 et 489 p. (gravures et cartes) ; prix : 50 fr.

de Saint-Arnaud, violent et hâbleur, n'est jamais discuté. Même si l'objet de l'auteur n'était que de servir la mémoire de son héros, il semble qu'une publication complète de ses papiers, convenablement annotée, valait mieux. Cependant, l'ouvrage sera nécessaire à consulter pour l'histoire de la conquête de l'Algérie entre 1831 et 1851, du coup d'État et de la campagne de Crimée. M. Quatrelles L'Épine nous apporte de nombreux documents nouveaux et doit en être remercié, quoique la mise en œuvre de ces matériaux soit encore à faire en grande partie.

Le *Napoléon III* de M. Edmund B. d'Auvergne¹ est une biographie psychologique, écrite par endroits en style de roman, mais sans inventions romanesques. L'auteur ne s'est pas soucié de raconter l'histoire du Second Empire, ni d'apporter du nouveau sur son sujet, qu'il traite d'ailleurs agréablement. L'Empereur est jugé avec une sympathie constante, parfois un peu dédaigneuse ou empreinte de pitié, comme un romantique médiocre, dépassé et même écrasé par son destin. Au reste, les Français méritaient-ils un meilleur gouvernement ? « Napoléon et Eugénie », écrit M. d'Auvergne, « présidaient à une cour licencieuse et tout Paris prenait le ton de la cour... [L'Empereur] savait très bien que la grande majorité de ses sujets ne le blâmeraient pas de jouir de tous les plaisirs à sa portée. Ils l'auraient tenu pour un sot s'il eût agi d'autre façon ». Évidemment ! Nul n'ignore qu'à Calais commence le royaume du diable...

M. Ferdinand BAC², qui fut, semble-t-il, un des familiers de la princesse Mathilde Bonaparte, lui consacre un volume assez étendu, tout en portraits et anecdotes. Cela est fort minutieux. Ni les pataquès de la lectrice, ni même les propos des laquais ne nous sont épargnés. Mais le style est si alambiqué, si obscur, que la pensée échappe parfois complètement et que les faits eux-mêmes disparaissent dans un brouillard d'allusions sibyllines. Exemple [il s'agit de la façon de vivre de la princesse après la séparation d'avec Demidoff] : « À peine a-t-elle franchi les premiers degrés de ses vingt ans que — par une heureuse délivrance d'une épreuve excessive — elle trouve aussitôt le courage de s'en consoler par cette opération catégorique, et un peu militaire, qui était la fin des préjugés empesés. Elle les balaya hardiment avec sa grosse artillerie et se montra sur la crête du bastion avec cette devise : « Je suis ce que je suis » (p. 78). On ne sait si c'est phébus ou galimatias. Et il y a mieux : « La caisse des comités... assoiffée des louis d'or qui porteront bientôt l'effigie du cousin » ; « rien n'est *plus* proche des paradoxes *comme* certaines vérités » ; Rachel « possédait le *filtre* du génie » ; Mathilde « se prélassa sur un piédestal » ou bien est « *intrônée* dans un cabriolet » (il s'agit d'un chapeau), etc. — On ne voit pas, d'ailleurs, que la princesse Mathilde ait joué un rôle véritable ; deux lignes seulement (p. 140) affirment que, dès avant la

1. Edmund B. d'Auvergne, *Napoleon the Third, a biography*. Londres, Nash et Grayson, in-8°, 256 p. (gravures) ; prix : 21 sh.

2. Ferdinand BAC, *La princesse Mathilde, sa vie et ses amis*. Paris, Hachette (collection *Figures du passé*) [1928], in-8°, 251 p. (portrait) ; prix : 20 fr.

liaison de M^{me} de Castiglione avec l'empereur, elle aurait souvent « comploté avec la charmante nièce de M. de Cavour pour travailler à l'unité italienne qui lui était si chère et aussi pour le mariage de Clotilde ». A noter aussi que M. Bac défend Vielcastel du reproche de médisance et d'insincérité. Mais alors, pour qui se rappelle ce que cette « vieille portière » raconte du salon de la rue de Courcelles, ne valait-il pas mieux laisser en paix l'ombre de l'hôtesse ?

Les lettres adressées de 1855 à 1871 par l'amiral de La Roncière à sa famille sont publiées avec beaucoup de soin par MM. J. L'HÔPITAL et L. DE SAINT-BLANCARD¹. L'amiral ne dit pas tout dans ces correspondances, dont beaucoup ont dû être adressées par la poste et qui, pour moitié au moins, sont écrites à sa jeune fille. Mais il a de la verve, du trait et une évidente sincérité. Ses fonctions l'ont mis en rapports fréquents et étroits avec le prince Napoléon, sur lequel ses lettres renseignent d'une façon directe et souvent amusante. En outre, elles donnent des détails sur son activité comme chef d'État-major de 1861 à 1865, puis comme commandant d'escadre, chargé en 1867 de rapatrier le corps expéditionnaire du Mexique. Il juge parfaitement la situation politique et estime, dès 1867, qu'on fera la guerre à la Prusse avant un an, « du point de vue intérieur ». En 1870, il n'a aucune illusion et prédit la défaite et la ruine de l'Empire. Cette publication est utile et instructive, car nous avons peu de chose sur l'histoire de la marine à cette époque.

Georges de Pimodan, héritier d'une famille légitimiste, s'engagea en 1841 dans l'armée autrichienne, où il servit jusqu'en 1855. En 1860, il devint chef d'État-major de Lamoricière dans l'armée pontificale et fut tué à Castelfidardo. Son fils, le feu duc DE RARÉCOURT-PIMODAN, avait écrit sa biographie, que la duchesse douairière publie avec une préface de M. Georges Goyau². C'est surtout une œuvre (luxueusement éditée) de piété filiale. Mais on lira avec intérêt le récit de la campagne de 1848 en Hongrie, où Pimodan fut pris et détenu à la forteresse de Peterwardein, et celui de la campagne de 1860 contre les garibaldiens et les Piémontais, pour lesquels l'auteur a utilisé un journal et des lettres partiellement inédits.

Le R. P. CROS, S. J., dans les deuxième et troisième volumes de son *Histoire de Notre-Dame de Lourdes*³, achève de mettre au jour les documents de l'enquête épiscopale de 1858-1861. En outre, au cours du tome III, il nous donne, avec la seule intention de montrer l'intervention directe de la Vierge dans les affaires humaines, de bien curieux documents sur l'histoire adminis-

1. *Correspondance intime de l'amiral de La Roncière Le Noury avec sa femme et sa fille (1855-1871)*, publiée... pour la Société de l'Histoire de France par Joseph L'HÔPITAL et Louis DE SAINT-BLANCARD. Paris, Champion, 1928, 2 vol. in-8°, LVI-291 et 349 p. (portraits) ; prix : 40 fr.

2. Gabriel DE PIMODAN, *Vie du général de Pimodan (1822-1860)*, publiée par les soins de la duchesse de Pimodan. Paris, Champion, 1928, in-8°, 370 p. (gravures).

3. L.-J.-M. CROS, S. J., *Histoire de Notre-Dame de Lourdes, d'après les documents et les témoins* ; II : *Les luttes, avril 1858-février 1859* ; III : *La chapelle de Bernadette (février 1859-avril 1879)*. Paris, Beauchesne, 1927, in-8°, 490 et 285 p. ; prix : 36 et 28 fr.

trative du Second Empire. Il publie la correspondance complète de l'évêque de Tarbes avec le député de l'arrondissement, qui s'est chargé d'obtenir du ministre Rouland que la construction d'une chapelle soit autorisée, malgré l'opposition de Fould et du Conseil d'État. C'est, comme disait Palmerston, *a jewel*.

Est-ce parce qu'il s'agit d'un procès criminel? Le fait est que l'*Affaire Pierre Bonaparte* a inspiré M. A. ZÉVAÈS¹, avocat d'assises réputé, mieux que la révolution de 1848. Son récit du meurtre de Victor Noir, de la journée « historique » du 12 janvier 1870 et des débuts de la Haute-Cour est vivant et ne néglige rien d'essentiel, dans un sujet, à vrai dire, plus facile à traiter. Il faut louer, plus encore, pour sa clarté et sa précision, autant que pour le mouvement qui l'anime, l'étude de M. le commandant HUMBERT sur *Bazaine et le drame de Metz*². Par contre, nous avouons ne pas comprendre quel intérêt historique peut présenter le volume que M. Armand PRAVIEL intitule *Jacques Latour ou le dernier Vautrin*³, et où il narre longuement, avec des procédés de feuilletoniste, deux procès pour assassinat de droit commun jugés à Foix et à Toulouse en 1864 et 1874. L'auteur déclare, du reste, qu'il a pris la plume seulement pour « indiquer une fois de plus que la vie est singulièrement compliquée et obscure ». On s'en doutait peut-être.

L'*Histoire du catholicisme libéral et social en France* de M. l'abbé Emmanuel BARBIER⁴ n'est pas impartiale et n'y prétend pas. Elle débute par une introduction sur la période 1828-1870, qui est historique pour une part et critique pour l'autre. L'auteur attribue aux tendances libérales et sociales du catholicisme français la diminution qu'il constate du nombre des fidèles et de leur puissance publique et privée. Sa conclusion, empruntée à un article publié en 1917 par M. Guiraud dans la *Croix*, est en faveur de l'intransigeance. La critique qu'il fait de ses adversaires, de leurs doctrines et de leurs actes, est courtoise, mais directe et parfois très vive. Elle n'épargne même pas les dignitaires de l'Église, et on sent bien que seul le respect dû au Souverain Pontife en garantit la mémoire de Léon XIII. Mais cette énorme compilation nous apporte une masse de documents qu'il serait impossible de trouver ailleurs et, à cet égard, elle rendra des services incontestables. Une table analytique était indispensable. L'auteur nous l'a donnée sous une forme curieuse. Les références au catholicisme libéral et au catholicisme social sont classées en deux groupes, et beaucoup sont rédigées sous la forme polémique. Ouvrage très vivant et utile, pour l'usage duquel des précautions s'imposent

1. Alexandre ZÉVAÈS, *L'affaire Pierre Bonaparte (le meurtre de Victor Noir)*. Paris, Hachette (collection *Récits d'autrefois*) [1929], in-16, 125 p.; prix : 7 fr.

2. Commandant HUMBERT, *Bazaine et le drame de Metz*. Paris, Hachette (même collection) [1929], in-16, 123 p.; prix : 7 fr.

3. Armand PRAVIEL, *Jacques Latour ou le dernier Vautrin*. Paris, Perrin (collection *Enigmes et drames judiciaires d'autrefois*), 1929, in-16, 231 p.; prix : 12 fr.

4. Emmanuel BARBIER, *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France, du concile du Vatican à l'avènement de S. S. Benoît XV*. Bordeaux, Cadoret, 1924 (reçu en 1928), gr. in-8°, 5 vol. et 1 vol. de tables, 424, 544, 452, 599, 519 et 60 p.; prix : 125 fr.

à l'historien, au moins pour l'interprétation des textes, car le choix et la reproduction semblent faits très correctement.

L'histoire religieuse de la France, et surtout celle des missions lointaines, même l'histoire coloniale, pourront profiter des documents et des récits contenus au tome III de l'*Histoire de la communauté des Filles de Saint-Paul de Chartres*, de M. le chanoine VAUDON¹. A noter spécialement les chapitres sur la Guyane et la Cochinchine sous le Second Empire. Deux études ont paru sur la mort du prince impérial, fils de Napoléon III, toutes deux destinées aux lecteurs sans connaissances spéciales. Celle de feu Charles DERENNES² est pleine d'une touchante inexpérience du travail historique et écrite d'un style si négligé, si incorrect même par endroits, qu'on se demande... ; mais est-ce bien la peine de se le demander ? Le bon poète gascon qu'était Derennes n'aura sans doute pas pris bien au sérieux le travail qu'on avait eu l'idée singulière de lui confier. — L'autre étude est due à M. Armand PRAVIEL³. Elle est rédigée avec plus de soin et agréablement illustrée. Pour le fond du récit, elle n'apporte non plus aucune information nouvelle et suit, dans l'ensemble, le récit d'Augustin Filon, qui demeure le seul travail original sur le sujet.

Polémiste vigoureux, romancier fécond et original, auteur dramatique d'avenir, M. Pierre DOMINIQUE s'est essayé à l'histoire avec un récit de la *Commune*⁴. Ce n'est, bien entendu, qu'une mise en œuvre des documents connus et surtout des travaux antérieurs. Histoire plus théâtrale que romancée. Comme telle, on peut la tenir pour réussie. Certains passages font songer à Sardou, d'autres (plus nombreux) à Zola. Comme chez l'auteur de la *Débâcle*, il est malaisé de démêler ce qui, dans l'impression et même l'émotion éprouvées par le lecteur, tient au sujet et ce qui revient à l'écrivain. La part de M. Dominique ne nous paraît pas la moindre, il s'en faut. Les Parisiens de Paris trouveront-ils que ses personnages, qu'il aime à faire dialoguer, ont bien le vocabulaire et l'accent de Paris, du Paris de 1871 ? Surtout reconnaîtront-ils leurs sentiments, osons dire leurs vertus, à côté de leurs faiblesses et de leurs ridicules ? Mais on dit qu'il reste si peu de Parisiens à Paris !

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Troisième République*, que le lieutenant-colonel ROUSSET avait commencé d'écrire avant la guerre de 1914 ont paru sous le titre : *La République conservatrice*⁵. Ils n'ont subi

1. Chanoine Jean VAUDON, *Histoire générale de la communauté des Filles de Saint-Paul de Chartres* ; t. III : *De 1840 à nos jours*. Paris, Téqui, 1927, in-8°, 591 p. (gravures et cartes) ; prix : 20 fr.

2. Charles DERENNES, *La mort du Prince impérial*. Paris, Hachette (collection *Récits d'autrefois*), in-16, 128 p. ; prix : 7 fr.

3. Armand PRAVIEL, *La fin tragique du Prince impérial*. Paris, Didot (collection *Histoires de France*), 1928, in-8°, 128 p. (illustré) ; prix : 16 fr.

4. Pierre DOMINIQUE, *La Commune*. Paris, Grasset, s. d. [1930], in-16, 300 p.

5. Lieutenant-colonel ROUSSET, *La République conservatrice* ; I : *Présidence de M. Thiers* ; II : *Présidence du maréchal de Mac-Mahon*. Paris, Tallandier [1929], in-8°, 486 et 594 p.

aucune modification. Par exemple, ils ne font point état ni des papiers Thiers de la Bibliothèque nationale (et des publications qu'on en a tirées), ni du recueil des procès-verbaux de la Commune. Pas davantage de la seconde édition du livre de G. Hanotaux, ni des travaux de M. Seignobos. L'ensemble, composé d'après les ouvrages imprimés avant 1912, forme un récit commode et assez complet, de ton modéré, mais de tendance conservatrice. Il n'y est guère question que de politique intérieure. Un seul chapitre (faible et très bref) sur l'histoire diplomatique. Rien sur l'histoire économique, sociale ou religieuse.

Nous devons mentionner aussi, de M. Maurice RECLUS¹, sur la période 1871-1875, un volume de vulgarisation. Ce n'est guère que le résumé de la dernière partie de son livre sur Thiers, dont nous avons parlé ci-dessus (p. 112).

M. Louis-Lucien HUBERT a réuni en brochure les articles qu'il a publiés dans le *Temps* sur les principaux débats du Parlement français de 1871 à 1897². C'est une analyse consciencieuse des comptes-rendus officiels. L'auteur a fait effort pour rendre la physionomie des séances. Mais la tâche est bien difficile, en raison de la monotonie des formules de l'éloquence parlementaire, qui n'ont guère changé depuis cinquante ans. Et, surtout, nous ne voyons là que ce qui se passe sur le théâtre. Bien peu de gens ignorent aujourd'hui que ce n'est pas là l'essentiel, et voilà sans doute pourquoi les débats publics intéressent l'opinion beaucoup moins qu'autrefois. Les mouvements du corps électoral attirent d'avantage l'attention, et il peut être profitable d'en rechercher les causes.

M. Pierre DE PRESSAC a essayé de démêler ce qui y demeure de traditions historiques³. L'entreprise est curieuse. Mais elle exigeait, à côté de l'expérience électorale dont l'auteur dispose évidemment, de longues études d'histoire locale, qui ne sont pas encore faites. Aussi les remarques qu'on trouvera dans ce livre sont-elles bien générales et surtout absolument dénuées de preuves. Elles pourraient cependant servir de point de départ à des travaux plus limités et plus approfondis.

L'écrivain anarchiste Jean GRAVE⁴, aujourd'hui septuagénaire, publie ses souvenirs sur le mouvement libertaire de la fin du XIX^e siècle. C'est un document sincère et intéressant. On y trouvera pourtant des longueurs et quelques lacunes (il est très discret sur ses relations avec les auteurs d'attentats). Mais la propagande doctrinale est décrite d'une façon détaillée et vivante. On voit passer par l'imprimerie de la *Révolte* et des *Temps nouveaux*

1. Maurice RECLUS, *L'avènement de la Troisième République*. Paris, Hachette (collection *l'Ancienne France*), s. d. [1930], in-16, 244 p.

2. Louis-Lucien HUBERT, *Ce qu'il faut connaître des grandes journées parlementaires de la III^e République*. Paris, Boivin [1928], in-16, 160 p.; prix : 7 fr.

3. Pierre DE PRESSAC, *Les forces historiques de la France*. Paris, Hachette [1928], in-16, 324 p.; prix : 15 fr.

4. Jean GRAVE, *Le mouvement libertaire sous la III^e République*. Paris, les Œuvres représentatives, 1930, in-8°, 312 p. (illustré); prix : 12 fr.

bien des figures curieuses de personnages qui depuis... Jean Grave a trop vécu pour n'être pas un peu revenu de l'optimisme qui est au fond des théories libertaires. Mais il a de la bonne humeur et point de rancune. Et il n'est pas devenu membre de l'Académie française. A signaler, en appendice, le fac-similé de deux curieuses lettres de Kropotkine, l'une sur la guerre de 1914 et l'autre sur les sources françaises du roman de Dostolevski, *Les frères Karamazof*. C'est aussi un livre de souvenirs que les *Ombres et silhouettes* de M. ZÉVAËS¹. On n'y trouvera guère, comme documents inédits, que quelques fragments des Mémoires de Clovis Hugues ; mais les luttes politiques et surtout l'agitation socialiste des années 1890 à 1900 y sont évoquées d'une façon curieuse et souvent amusante, et il y a des portraits bien venus. Tous, au reste, ne sont pas tracés du même crayon : celui de feu Jules Guesde et celui de M. Briand, par exemple. M. Hubert BOURGIN², professeur de lettres, que les circonstances du temps de guerre ont mêlé brusquement à la politique, a découvert que la démocratie n'est pas aussi belle qu'en sa tendre jeunesse il l'avait cru voir. Il proclame sa désillusion d'une façon parfois éloquente, amère et ironique le plus souvent. Mais c'est un peu monotone, faute de précision sur les faits que l'auteur condamne. Et il ne propose guère de remèdes à tant de maux, peut-être communs à tous les régimes, une fois que les profiteurs ont eu le temps de s'y installer.

M. Georges LACHAPELLE avait écrit dès 1908 et soumis à Jules Méline la brochure qu'il publie aujourd'hui et où il raconte l'histoire du ministère de 1896-1898³. On n'y trouvera pas de révélations, mais un résumé clair et substantiel des faits connus, avec quelques détails nouveaux sur l'attitude de l'ancien président du Conseil au début de l'agitation pour la révision du procès Dreyfus.

Ceux qui s'attendraient à trouver des traits de vigueur populaire et d'idéalisme dans le volume intitulé *Classe contre classe*⁴ qu'édite une librairie communiste, seront bien déçus. Ce sont des discours de politiciens à la fois retors et diffus sur le meilleur moyen de gagner des sièges aux élections françaises. Ils ont été prononcés pour la plupart au sixième Congrès de l'Internationale communiste. Le préfacier, M. Semard, explique que, si l'on « extériorise les discussions » en publiant ce « matériel », c'est pour renseigner « la base du parti ». On peut douter du succès, tant ces discours, empêtrés de phraséologie marxiste et truffés de germanismes, sont confus, obscurs et remplis de petites querelles de personnes ou de groupes. Dans un tout autre genre, les

1. Alexandre ZÉVAËS, *Ombres et silhouettes, notes et souvenirs d'un militant*. Paris, Anquetil, 1928, in-16, 359 p. ; prix : 15 fr.

2. Hubert BOURGIN, *Quand tout le monde est roi. La crise de la démocratie*. Paris, Bossard [1930], in-16, 224 p. ; prix : 12 fr.

3. Georges LACHAPELLE, *Le ministère Méline*. Paris, d'Arthey (collection des *Politiques contemporaines*) [1929], in-16, 223 p. ; prix : 15 fr.

4. *Classe contre classe. La question française au IX^e exécutif et au VI^e congrès de l'I. C.* Paris, Bureau d'éditions, 1929, in-8°, 262 p. ; prix : 10 fr.

Soirées de Saverne, de M. Jean DE PANGE¹, ne sont pas beaucoup plus claires. Ces dialogues supposés entre quelques personnages fictifs, dont une femme, traitent de la « double culture » en Alsace, de la question rhénane, de l'« élite future ». Ce sont des discours de bonne compagnie, nuancés et non sans affectation. Mais on ne voit guère où tend tout cela. Les interlocuteurs — sauf un sous-préfet un peu ridicule — médisent beaucoup de la démocratie et du nationalisme, et semblent finalement préférer une espèce d'Internationale du capital, où des fils de banquiers et de gros industriels, élevés dans la nouvelle académie noble que serait l'Institut international de Genève, feraient à l'Europe future la grâce de la gouverner. Cela fait penser tout ensemble, *mutatis mutandis*, à Jean de Witt et à Benjamin Constant.

Le tome I^{er} de la première série des *Documents diplomatiques français*² sur les origines de la guerre mondiale va du 10 mai 1871 au 30 juin 1875. Il se rapporte surtout à l'exécution du traité de Francfort et à l'« alerte de 1875 ». On n'y trouvera pas de révélations. La plupart des dépêches ici publiées (selon une méthode excellente et avec une bonne foi parfaite) n'apprennent à peu près rien qui ne soit aussi bien connu ou même mieux par des publications antérieures (notamment les lettres particulières de Gontaut-Biron, mises au jour par M. André Dreux). La Commission de publication, présidée par M. Charléty, a eu soin de renvoyer en note aux autres recueils et de les citer à l'occasion. Ce procédé n'a que des avantages, et on peut espérer qu'il en sera fait encore plus largement usage dans les volumes suivants. Les pièces sont rangées par ordre chronologique et classées méthodiquement dans une table analytique, ce qui permet d'embrasser l'ensemble de la politique française beaucoup plus aisément qu'avec le système des « dossiers » employé dans le recueil similaire allemand.

M. Auguste GÉRARD, qui fut ministre de France en Chine et ambassadeur au Japon, avait déjà raconté ses missions à Pékin et à Tokio en deux volumes, qui apportaient sur notre politique en Extrême-Orient de 1893 à 1913 des renseignements nouveaux et pleins d'intérêt. Mais il avait aussi utilisé les loisirs d'une retraite prématurée pour écrire ses *Mémoires*³, qui ont paru après sa mort par les soins de M. Pierre Arnoult, avec une préface de M. Gabriel Hanotaux. Une partie de l'ouvrage résume les deux récits dont nous venons de parler. Une autre, relative, aux périodes où l'auteur était en disponibilité, n'a qu'un intérêt relatif et abonde en détails superflus. Mais les chapitres I à XI (souvenirs de jeunesse à l'École normale, relations avec Gambetta, services au quai d'Orsay, en Espagne, en Italie, au Monté-

1. Jean DE PANGE, *Les soirées de Saverne*. Paris et Neuchâtel, Attinger (collection Occident), in-8°, 284 p.; prix : 12 fr.

2. *Documents diplomatiques français (1871-1914)*. 1^{re} série (1871-1900). T. I (10 mai 1871-30 juin 1875). Paris, Imprimerie nationale; librairies Costes et de l'Europe nouvelle (publication du ministère des Affaires-étrangères), 1929, in-8°, 496 p.

3. *Mémoires de Auguste Gérard, ambassadeur de France*, publiés par Pierre ARNOULT. Préface de Gabriel HANOTAUX. Paris, Plon, 1928, in-8°, 568 p. (portrait).

négro, au Brésil), xvii et xviii (missions en Belgique), sont très intéressants et d'une lecture agréable, même au seul point de vue littéraire. Ce diplomate actif et modeste était un fort bon écrivain.

Le professeur américain William L. LANGER, utilisant les archives de Vienne et les récentes publications des documents diplomatiques allemands, anglais et russes, a tenté d'écrire une histoire détaillée de l'*Alliance franco-russe* entre 1890 et 1894¹. C'est la première fois que le sujet est traité isolément d'après les sources, sans souci de doctrine ou de polémique. Le travail est conduit avec beaucoup de patience et de méthode; il représente un effort très long et méritoire de critique et de synthèse. Le reproche qu'on peut faire à M. Langer, comme à la plupart des historiens des relations diplomatiques, est de négliger à l'excès les éléments matériels (économiques et financiers), et surtout les éléments psychologiques du sujet, pour s'en tenir aux rapports de gouvernement à gouvernement, comme s'il s'agissait de la politique étrangère de Louis XV ou de Catherine II. Quiconque a vécu en France entre 1890 et 1894 se souvient de l'immense soulagement éprouvé par l'opinion française quand la nation eut la certitude de n'être plus isolée en Europe. L'entente franco-anglaise de 1904 est loin d'avoir eu, à ses débuts, les mêmes conséquences morales. Il n'y a guère de doute qu'en Europe, en dehors même des milieux politiques, l'alliance franco-russe n'ait donné l'impression d'un rétablissement de l'équilibre et contribué à retarder le conflit entre les impérialismes anglais et allemand. M. Langer estime que l'alliance, conclue sur l'initiative de la France et à la suite de ses « importunités », ne lui a cependant pas rendu de réels services. Selon lui, la Russie ne serait pas restée neutre dans un conflit franco-allemand, même si l'alliance n'avait pas existé, et c'est elle qui a tiré tout le profit des accords avec la France. Il nous paraît aventuré d'être aussi affirmatif sur le premier point; sur le second, il est curieux d'observer que le gouvernement soviétique a publié récemment un gros volume, intitulé *Les Alliés contre la Russie*, et qui soutient une thèse exactement opposée à celle de M. Langer. A vrai dire, l'ouvrage du professeur américain est infiniment plus solide, et ses conclusions, pour discutables qu'elles nous paraissent, sont bien plus sérieusement déduites que celles des précédents travaux, sans en excepter ceux dont il s'est inspiré le plus, comme le livre de M. Michon ou le rapport du député Margaine.

Dans le volume qu'il intitule *Trois ambassades françaises à la veille de la guerre*, M. François CHARLES-ROUX² raconte les dernières négociations à Londres, Berlin et Rome, entre le 28 juin et le 2 août 1914. Pour Londres, c'est le récit d'un témoin oculaire (l'auteur était alors premier secrétaire de

1. William L. LANGER, *The Franco-Russian alliance, 1890-1894*. Cambridge (U. S.) Harvard University Press (vol. XXX des *Harvard historical Studies*), 1929, in-8°, 455 p.; prix : 5 dollars.

2. François CHARLES-ROUX, *Trois ambassades françaises à la veille de la guerre*. Paris, Plon, 1928, in-16, 225 p.; prix : 12 fr.

l'ambassade de France). Pour Berlin et Rome, M. Charles-Roux semble avoir recueilli le témoignage des deux ambassadeurs, MM. Jules Cambon et Barrère. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un travail critique, bien que l'auteur soit connu par d'excellents travaux d'histoire. Mais on puisera là beaucoup de détails utiles, surtout pour les relations franco-anglaises.

Notons enfin, de M. Alfred AUBERT¹, une biographie de M. Briand, claire et bien ordonnée, mais apologétique. Les faits sont choisis et interprétés constamment dans un sens élogieux pour celui que l'auteur appelle « notre leader national ».

IV. QUESTIONS GÉNÉRALES CONTEMPORAINES. — La Société de l'histoire de la Guerre a publié récemment, avec une date rétrospective, le *Catalogue méthodique des fonds britannique et nord-américain de la bibliothèque-musée de la Guerre*. Ce précieux recueil, rédigé par M. Maurice BOURGEOIS², est formé actuellement de deux fascicules, où près de 5,500 articles sont décrits sur 15,000 environ que le fonds comprend. Il sera plus utile encore lorsqu'il sera muni d'un index alphabétique, qui ne peut guère être imprimé qu'avec le dernier tome.

M. Hermann DONNER a établi une chronologie des dates « importantes » de l'histoire politique universelle de 1870 à 1914 qu'il intitule *Histoire des origines de la guerre mondiale*³. Un pareil choix est toujours difficile. Les manuels scolaires allemands d'avant-guerre contenaient de ces listes de dates, incroyablement tendancieuses. Ici l'auteur se dit (et se croit sans doute) impartial. Mais, consciemment ou non, il a sans cesse en vue la *Schuldfrage*. Ce recueil, du reste fort soigné, est à employer avec d'extrêmes précautions critiques.

L'*Essai sur l'histoire de l'émigration* de M. René GONNARD⁴ étudie dans son ensemble, et depuis l'antiquité, l'émigration blanche, la seule un peu connue. La troisième partie de l'ouvrage, consacrée au XIX^e siècle, et la quatrième (depuis 1914) sont naturellement les plus développées. Un effort sérieux a été fait pour dégager les phénomènes essentiels. Mais cette étude est mêlée de considérations diverses, d'où la personnalité de l'auteur n'est pas toujours absente. Un modeste et méthodique travail de critique sur les chiffres des diverses statistiques, si souvent suspects et contradictoires, demeure encore indispensable. M. Gonnard indique bien que les nombres donnés sont « approximatifs » ; mais de quelle grandeur est l'erreur probable ?

On a traduit en français (pourquoi ?) les deux volumes de M. R. H. Tow-

1. Alfred AUBERT, *Briand, sa vie politique, l'orateur, l'homme, son œuvre*. Paris, Chiron, 1928, in-16, 284 p. ; prix : 12 fr.

2. *Catalogue méthodique des fonds britannique et nord-américain de la bibliothèque-musée de la Guerre*. Paris, Costes, in-8°, 1925-1926, 2 fasc., 117 et 161 p.

3. Hermann DONNER, *Die Vorgeschichte des Weltkrieges*. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 1927, in-8°, 128 p. ; prix : 4 mk. 50.

4. René GONNARD, *Essai sur l'histoire de l'émigration*. Paris, Valois, 1928, in-8°, 368 p. ; prix : 18 fr.

NER¹ intitulés *La philosophie de la civilisation*, amas inquiétant d'affirmations sans preuves et de paralogismes comiques. Une citation suffira : le mot *prolétariat* vient de *proles* ; par suite, « il est clair que ce terme désigne un groupe qui engendrait des enfants aisément et en grand nombre, donc un groupe contenant des mères ardentes et consentantes, mettant au monde des enfants à petites têtes, de système nerveux inférieur, de faible capacité spirituelle, de peu d'intelligence et sans génie ; c'est exactement le portrait de la plèbe romaine, tel qu'il est tracé dans les cinq premiers livres de Tite-Live ». Et cela est imprimé avec luxe, sur beau papier, comme il convient.

M. MIRKINE-GUETZÉVITCH a publié les *Constitutions de l'Europe nouvelle*², recueil de dix-huit textes traduits en français par M. Ch. Eisenmann. Aucun commentaire historique ne les accompagne, mais seulement un « essai synthétique » de caractère à peu près uniquement juridique, une bibliographie sommaire et un index. Tel quel, ce volume, d'un maniement commode, sera précieux aux historiens comme aux juristes. Il en est de même du *Recueil de textes de droit international public* de MM. LE FUR et CHKLAVER³, dont la première partie, proprement historique, analyse, résume ou cite des documents anciens, textes ou projets, tandis que la seconde, beaucoup plus étendue, contient les textes principaux en vigueur. Le choix a été fait de manière à intéresser et servir non seulement les spécialistes, mais quiconque s'intéresse aux questions internationales. Travail long et délicat, dont il faut remercier les auteurs.

Le R. P. YVES DE LA BRIÈRE⁴ a réuni en volume plusieurs conférences ou articles, parus pour la plupart dans la revue *Les Études*, sur la politique du Saint-Siège envers la Société des Nations et quelques-unes des nations européennes de 1924 à 1926. C'est la suite d'une première série, publiée en 1924, et le prolongement des six volumes intitulés *Les luttes présentes de l'Église*. La documentation en est soignée et très étendue. On jugera des sources où l'auteur a puisé en lisant, par exemple, la conclusion de l'article sur le *Vatican et le Quirinal*. Le R. P. de La Brière a pu indiquer d'avance, avec une précision remarquable, ce que devait être, plus de deux ans après, le fameux accord de 1929 qui fonda la cité du Vatican.

Le tome II (1814-1870) de l'ouvrage de M. Fernand HAYWARD sur le *Dernier siècle de la Rome pontificale*⁵ ne le cède pas au premier en intérêt. Écrit pour le grand public, il vise surtout à « restituer l'atmosphère » de la

1. R. H. TOWNER, *La philosophie de la civilisation*, traduit de l'anglais par Abel DOYSIÉ. Paris, Champion, 1928, gr. in-8°, 329 et 368 p. ; prix : 50 fr.

2. B. MIRKINE-GUETZÉVITCH, *Les constitutions de l'Europe nouvelle*. Paris, Delagrave, 1928, in-16, 413 p. ; prix : 18 fr.

3. Louis LE FUR et Georges CHKLAVER, *Recueil de textes de droit international public*. Paris, Dalloz, 1928, in-16, 770 p. ; prix : 25 fr.

4. YVES DE LA BRIÈRE, *L'organisation internationale du monde contemporain et la papauté souveraine*, 2^e série (1924-1926). Paris, éditions Spes, 1927, in-8°, 300 p. ; prix : 18 fr.

5. Fernand HAYWARD, *Le dernier siècle de la Rome pontificale*, t. II (1814-1870). Paris, Payot, 1928, in-8°, 318 p. (illustré) ; prix : 20 fr.

Rome d'autrefois et abonde en récits de « petite histoire » et en anecdotes. Mais les historiens français, en général médiocrement informés des choses romaines, trouveront leur profit à cette lecture, agréable de bout en bout.

M. Georges BOURGIN, qui étudie depuis de longues années l'histoire italienne, a réussi la tâche difficile entre toutes de résumer en un petit volume de deux cents pages les événements multiples et souvent confus qui ont formé l'unité de la péninsule¹. Son récit commence avec le XVIII^e siècle, mais plus de la moitié en est consacrée à la période postérieure à 1848. Il s'arrête à l'année 1919. Nourri de faits puisés parfois aux documents d'archives mêmes, appuyé sur des lectures très étendues, il fait à l'évolution économique et sociale toute la place nécessaire pour faire comprendre la formation juridique et politique de l'Unité. C'est un des meilleurs ouvrages d'une collection où il y en a beaucoup d'excellents. De ce nombre est aussi la *Belgique contemporaine* de M. VAN KALKEN², travail approfondi et scientifique au fond, bien que l'auteur ne craigne pas de distribuer d'un mot — impartialement du reste — l'éloge et le blâme à l'occasion. Le grand public trouvera profit et plaisir à l'exposé des « courants politiques d'après guerre » qui termine l'ouvrage. Les historiens s'y plairont aussi, mais apprécieront spécialement la clarté et l'information soignée du chapitre le plus difficile à écrire, celui sur la « période démocratique » de 1884-1914.

M. Georges DOVIME³ a publié, contre la ratification par les Chambres de l'accord franco-américain sur les dettes, une brochure sans caractère proprement historique, mais où l'on relève certaines affirmations bien hasardeuses. Peut-on prétendre que la diplomatie de l'Ancien régime nous avait donné les frontières naturelles, et cela sans verser une goutte de sang?

Le *Rapprochement franco-allemand* de M. George BONNAMOUR⁴ est une défense, plus enthousiaste que méthodique, de la politique de M. Briand envers l'Allemagne. Un appendice, qui tient presque la moitié du volume, contient beaucoup de documents qu'il sera utile de consulter, mais qui n'épuisent pas le sujet.

La « Bibliothèque d'histoire et de politique », publiée sous la direction de M. Jacques Ancel, et où avaient paru, en 1926 et 1927, deux fort intéressantes et prévoyantes études de M. André DUBOSQ⁵ sur les problèmes de l'Extrême-Orient, s'est enrichie depuis, outre le volume de M. MIRKINE-GUETZÉVITCH cité plus haut, d'une brochure du même auteur, écrite en

1. Georges BOURGIN, *La formation de l'unité italienne*. Paris, A. Colin, 1929, in-16, 219 p.; prix : 9 fr.

2. Frans VAN KALKEN, *La Belgique contemporaine*. Paris, A. Colin, 1930, in-16, 218 p.; prix : 10 fr. 50.

3. Georges DOVIME, *Ne ratifions pas*. Paris, Bossard, s. d., in-16, 126 p.; prix : 10 fr.

4. Georges BONNAMOUR, *Le rapprochement franco-allemand*. Paris, Delpouch, 1927, in-16, 386 p.; prix : 15 fr.

5. André DUBOSQ, *La Chine en face des puissances*, 1926. *Le problème du Pacifique*, 1927. Paris, Delagrave, in-16, 125 et 127 p.

collaboration avec M. André TIBAL¹. C'est un recueil de documents constitutionnels et législatifs concernant la Tchécoslovaquie, précédé d'une introduction politique et juridique. Excellent type de monographie documentaire. Dans la même collection encore, une brochure vivante et précise de M. Albert MOUSSET² nous renseigne sur cette Albanie si mal connue et dont l'instabilité, même sous la férule italienne, demeure parfois si inquiétante.

La librairie Pierre Roger inaugure une autre collection, de monographies économiques sommaires. Celle de M. A. RICHEUX sur l'*Espagne*³, très précise et claire, paraît surtout destinée à un public de gens d'affaires. La partie historique, tout à fait sommaire, est sympathique à l'œuvre de Primo de Rivera. Recueil utile, mais plus attentif à décrire ou énumérer les faits qu'à les expliquer.

Dans le volume où M. Charles BENOIST a rassemblé de nombreux articles et des notes sur la *Question méditerranéenne*⁴ (Tunisie et Maroc surtout), on trouvera beaucoup à prendre. Ceux qui en pourraient profiter l'y prendront-ils? L'auteur n'a pas d'illusions sur l'usage que les diplomates professionnels font de tout ce qui ne sort pas de chez eux. « Mais », ajoute-t-il, « si d'aventure il n'en sortait rien? » Question bien irrévérente.

Le *Nationalisme égyptien* de M^{me} B.-G. GAULIS⁵ semble une réimpression d'articles écrits assez hâtivement et sans ordre, mais où l'on trouve du pittoresque, de l'observation directe et un sentiment antibritannique très prononcé. Il s'agit des événements de 1924-1927.

Dans un copieux volume de lecture souvent pénible, M. Herbert ZÜHLKE⁶ analyse les documents diplomatiques parus depuis quelques années sur les affaires d'Extrême-Orient et s'efforce de démontrer que la politique allemande, favorisant la poussée russe vers l'Est, a retardé pour dix ans le conflit européen. Si elle ne l'a pas empêché, c'est, selon lui, à cause des « tendances belliqueuses » franco-russes qui ont rendu impossible tout traité anglo-allemand ou germano-russe. Travail méthodique et attentif, mais de tendance « innocentiste » au premier chef.

Le petit volume de M. Jean GACHON⁷ est le résultat d'un voyage d'études aux États-Unis, où il a recherché les principes et les moyens d'action de la politique extérieure américaine. C'est une analyse soigneusement faite et qui paraît juste de ce « jeu de contrepoids » qui, selon Madison, caractérisait

1. B. MIRKINE-GUETZÉVITCH et André TIBAL, *La Tchécoslovaquie*. Ibid., 1929, in-16, 119 p.; prix : 9 fr.

2. A. MOUSSET, *L'Albanie devant l'Europe*. Ibid., 1929, in-16, 128 p.; prix : 7 fr. 50.

3. A. RICHEUX, *L'Espagne*. Paris, Roger [1930], in-16, 95 p.; prix : 5 fr.

4. Charles BENOIST, *La question méditerranéenne*. Paris, Attinger (collection Occident), 1928, in-8°, 191 p.; prix : 15 fr.

5. M^{me} B.-G. GAULIS, *Le nationalisme égyptien*. Paris, Berger-Levrault, in-8°, 1928, 205 p.; prix : 5 fr.

6. Dr Herbert ZÜHLKE, *Die Rolle des Fernen Ostens in den politischen Beziehungen der Mächte, 1896-1906*. Berlin, Ebering, 1929, in-8°, 280 p.

7. J. GACHON, *La politique extérieure des États-Unis. Qui la conduit?* Paris, Félix Alcan, 1929, in-16, 252 p.; prix : 15 fr.

la constitution de son pays. La conclusion est que la grande République ne peut désormais sans danger « conserver un système politique et économique isolé », tout en concurrençant sévèrement celui de l'Europe. L'événement semble donner raison à M. Gachon, qui est d'accord, au reste, avec d'autres observateurs européens. M. J. H. LATANÉ, lui, est Américain et professeur d'histoire américaine à l'Université Johns Hopkins. Le clair, copieux et attentif travail qu'il nous donne sur l'histoire de la diplomatie des États-Unis¹ ouvre une perspective plus optimiste, au moins pour le pays de l'auteur. Selon lui, l'heure est venue, que Roosevelt prédisait en 1911, où l'Amérique (entendez les États-Unis) tient la balance de l'équilibre du monde. Voire... Mais le livre est bien fait, utile et instructif.

On lira avec intérêt le livre où M. DE MACEDO-SOARES², à propos du « geste d'incompréhension diplomatique » que le Brésil a fait en se retirant de la Société des Nations, étudie, du point de vue brésilien, la politique de Wilson, le pacte de Genève et les relations de l'Amérique du Sud avec la S. D. N. Mais ce n'est à aucun degré un travail historique proprement dit.

Le livre assez singulier — ni polémique, ni histoire, ni recueil d'anecdotes, et un peu de tout cela — que Lord BEAVERBROOK a intitulé *Les politiciens et la guerre*³ n'a pas appris de secrets aux historiens qui ont lu les mémoires et même les journaux contemporains. Mais il a certainement amusé le grand public anglais, et il peut donner à celui du continent une image assez réaliste, sinon toujours très juste, des hommes d'État du moment (1914-1916). L'illustration, toute en photographies, est du meilleur humour britannique.

Il faut remercier M. Stephen GWYNN⁴ de nous avoir donné, à défaut de Sir Valentine Chirol, que Sir Cecil Spring Rice avait chargé de la préparer, une édition de la correspondance particulière de ce diplomate. On sait que Sir Cecil était ambassadeur à Washington en 1914; son rôle, en rivalité avec le comte Bernstorff, fut de première importance. Mais on trouvera dans ces deux volumes bien autre chose : des documents sur le rôle de Roosevelt dans la paix de Portsmouth, de très intéressantes lettres sur la Russie en 1905, des informations inédites sur les affaires de Perse en 1907, etc. En outre, de charmantes lettres, à ses amis américains, entre autres : Mrs Cameron, H. C. Lodge et Mrs Lodge, des poèmes, des études littéraires même. Cet Irlandais homme de lettres, qui fut un des meilleurs patriotes anglais, méritait de nous être présenté dans l'intimité de sa pensée et de sa politique. Il est de ceux qui sont plus dans leurs écrits que dans leurs actes mêmes.

Raymond GUYOT.

1. John H. LATANÉ, *A history of American foreign policy*. New-York, Doubleday, 1927, in-8°, 725 pages; prix : 6 dollars.

2. J. C. DE MACEDO-SOARES, *Le Brésil et la Société des Nations*. Paris, Pedone, 1927, in-8°, 285 p.

3. *Politicians and the War 1914-1916*, by the Rt. Hon. Lord BEAVERBROOK. London, Thornton, 1928, in-8°, 240 p.; prix : 10 s. 6 d.

4. *The Letters and friendships of Sir Cecil Spring Rice*, edited by Stephen GWYNN. London, Constable, 1929, in-8°, 2 vol., 504 et 462 p.; prix : 30 s.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

A. MÉTRAUX. *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*. Paris, Geuthner, 1928. In-4°, xiv-331 pages, avec 30 figures et 11 cartes. Prix : 100 fr.

Ce livre n'est pas seulement un *corpus* de la civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani, où le lecteur trouvera tout ce que l'on peut savoir de l'habitation et de son mobilier, de l'agriculture, des armes de guerre, des engins de chasse ou de pêche, de l'outillage, de la parure corporelle, des rites de la sépulture, du commerce, c'est aussi un livre d'histoire. Ce long inventaire a pour but de permettre, en dernière analyse, à l'aide du matériel ainsi rassemblé, de rechercher quel a été le berceau primitif de ces populations, que l'on trouve, ou trouvait, en Amérique du Sud, dans tout le Brésil, en Argentine, au Paraguay, dans l'Uruguay, en Bolivie, au Pérou, en Équateur et dans la Guyane française. Bien entendu, ces Indiens n'ont, à aucun moment de leur histoire, occupé simultanément toutes ces contrées et, d'autre part, nombre des tribus faisant partie de la grande famille linguistique tupi-guarani se sont singulièrement accrues par suite de la « guaranisation » de plusieurs nations parlant jadis des langues se rattachant à d'autres groupes. Les migrations de ce grand peuple, à l'époque historique, sont nombreuses et importantes. La plus ancienne connue est celle des Tupina, au cours du xvi^e siècle, qui amena l'envahissement de la région côtière de l'État de Bahia. Refoulés à leur tour par les Tupinamba, les Tupina s'établirent au bord de la mer depuis l'embouchure du San-Francisco jusqu'à Camamu. La conquête européenne amena de profonds bouleversements dans les États indigènes de la côte et dans leurs rapports mutuels. Des Caités et peut-être des Tupinamba vont chercher de nouvelles terres dans la région du Maranhão et du Para. Au début du xvii^e siècle, un mouvement mystique entraîne les Tupi vers « la terre où l'on ne meurt pas ». L'attraction exercée par cette idée ne s'arrête pas et entraîne de nouveaux mouvements, tous dirigés vers la région des Andes, qui mettent en contact les Tupi-Guarani avec la civilisation andique. A ces causes mystiques il faut ajouter, comme principaux facteurs originaires de migrations, l'humeur vagabonde et guerrière de la race, et le désir d'échapper à l'esclavage européen. L'histoire postcolombienne de ces tribus les montre concentrées principalement dans l'est de l'Amérique du Sud et au sud de l'Amazonie, formant une masse compacte au Paraguay et sur la côte du Brésil, au début du xvii^e siècle. Le problème est de savoir s'ils ont toujours occupé ces positions et seule l'ethnographie permet de le résoudre, mais seulement en partie.

Or, la civilisation matérielle des Tupi-Guarani du centre et de l'est du Brésil, aussi bien que du Paraguay, ne comporte aucun élément obligeant à placer l'origine de ces tribus dans une aire anthropo-géographique autre que celle qui s'étend de l'Amazonie au Paraguay et de l'Atlantique au Madeira. Ces populations appa-

raissent comme des agriculteurs dont la civilisation est parfaitement adaptée aux conditions de vie des régions tropicales de l'Amérique du Sud. Cette civilisation ne conserve aucune trace d'influences venues de l'Ouest ou du Nord-Ouest. En dernière analyse, « les Tupi-Guarani sont une race dont la culture se compose d'éléments ayant en Amérique du Sud une distribution orientale et septentrionale. Comme aucune tribu Tupi-Guarani d'importance n'était établie à l'époque préhistorique sur la rive gauche de l'Amazone et que l'occupation de la côte s'est faite à une date tardive, force nous est donc de placer le centre de dispersion des tribus de cette race dans l'aire limitée au nord par l'Amazone, au sud par le Paraguay, à l'est par le Tocantin et à l'ouest par le Madeira » (p. 372).

L'heureuse application de la méthode ethnographique qui, par ses inventaires, ses cartes de répartition d'objets ou de coutumes, permet de reconstituer les aires de dispersion d'une civilisation déterminée, supplée au silence des textes. Des livres comme celui de M. Métraux rendront les plus grands services, même à ceux qui ne s'occupent pas d'ethnographie ; ils leur enseigneront toutes les ressources que la préhistoire et même l'histoire ancienne peuvent retirer d'une méthode appliquée avec autant de sûreté que de prudence.

R. LANTIER.

I. — ANDERSON, SPIERS et Th. ASHBY. *The architecture of ancient Rome*. Londres, Batsford s. d. (1927). 1 vol. in-8°, 202 pages, avec une carte et 94 planches hors texte. Prix : 8 s. broché, 21 s. relié.

II. — Th. ASHBY. *The roman Campagna in classical times*. Londres, Ernest Benn, 1927. 1 vol. in-8°, 256 pages, avec une carte et 48 phototypies hors texte. Prix : 21 s.

III. — Samuel Ball PLATNER et Thomas ASHBY. *A topographical dictionary of ancient Rome*. Londres, H. Milford, 1929. 1 vol. in-8°, 608 pages.

I. — L'activité de M. Thomas Ashby est infatigable. Coup sur coup, il a révisé le manuel classique d'architecture romaine dû à Anderson et Spiers (mars 1927), publié, pour son compte, une description historique de la campagne romaine à l'époque classique (mai 1927) ; remanié et complété, en vue d'une publication pour laquelle l'auteur s'était assuré bien avant sa mort, survenue en 1921, cette précieuse collaboration, le dictionnaire topographique de l'ancienne Rome de Samuel Ball Platner. Par là, à des titres divers, il a rendu de nouveaux et signalés services à notre connaissance de l'antiquité romaine, qui lui devait tant déjà.

Dans sa réédition de l'Anderson et Spiers, M. Th. Ashby a fait passer les résultats acquis par les recherches sur les matériaux de construction de Tenney Frank, sur les constructions hellénistiques du Latium de Delbrück, sur la chronologie des monuments de l'époque impériale de Miss Van Deman ; et il a souligné tous les faits qui lui permettaient de repousser les théories orientalistes de Strykowski au nom de la suprématie artistique de Rome, déjà affirmée par Rivoira dans ses livres sur l'architecture lombarde et l'architecture romaine. Il a gardé le plan de ses devanciers, qui, d'ailleurs, ne laisse point de prêter à la critique, puisqu'il oscille de la méthode d'exposition chronologique (ch. I-III) à la méthode de classification

logique (ch. iv-ix). Il en a d'ailleurs partiellement corrigé la défectuosité par l'abondance de son *Index*. Mais peut-être l'eût-il palliée mieux encore en ajoutant au précieux glossaire qui termine l'ouvrage un inventaire dressé par ordre de dates, analogue à celui qui figure dans le manuel de Robertson. Mais ce qui fait la supériorité de cette réédition, c'est le soin apporté par M. Th. Ashby au choix et à l'exécution de son illustration : qu'il s'agisse de monuments entiers, ou de détails ornementaux, ses planches sont des merveilles d'éclatante fidélité. Elles raniment les souvenirs de ceux qui ont vu les monuments. Elles consolent ceux à qui cette joie a manqué.

II. — La description historique de la campagne romaine résume à l'usage du grand public cultivé trente ans de recherches dans les archives et sur le terrain. Personne mieux que M. Ashby n'a scruté ces horizons dont Chateaubriand et Carlyle ont exprimé la poésie. Il n'est pas une ruine, du lac de Bracciano aux monts Albains, dont il n'ait relevé par lui-même les dimensions et les aspects, et dont il n'ait reconstitué les vicissitudes, non seulement d'après les éléments topographiques et les inscriptions, mais grâce aux cartulaires du moyen âge et aux dessins de la Renaissance. Il n'y a que Nibby qui, il y a cent ans, soit entré aussi profondément dans la familiarité des « dintorni di Roma » ; mais M. Th. Ashby garde sur lui l'avantage, non seulement parce qu'il est venu après lui et qu'aux fiches de Nibby, qu'il possède, il a pu ajouter les siennes propres, mais parce qu'il a étendu les recherches de son devancier à des séries entières de documents jusqu'à présent inexploitées. Ce que je reprocherai à son livre, c'est de nous avoir dissimulé les bases, vastes et solides, sur lesquelles il repose et de n'avoir pas fait place à la moindre référence antique. Nous sommes très souvent obligés de croire M. Th. Ashby sur parole. Ceux qui le connaissent et ont lu ses mémoires de détail ne demandent pas mieux ; mais ils souhaitent aussi qu'il nous donne un jour, si toutefois un éditeur assume les frais d'une pareille entreprise, une réimpression de son texte, à laquelle seront jointes les indications de tous les matériaux éprouvés sur lesquels il vient de l'établir.

III. — Le dictionnaire topographique de l'ancienne Rome, auquel M. Th. Ashby collaborait avec Platner dès avant la guerre, était à peu près terminé à la mort de ce dernier, en 1921. M. Th. Ashby a voulu consacrer huit ans encore à le rendre digne de l'objet que lui assignaient ses auteurs. Tel qu'il a paru, c'est un admirable instrument de travail, conçu sur un modèle un peu différent de la *Forma Urbis* de Kiepert et Huelsen, rééditée en 1912. Tandis que celle-ci se bornait à faire suivre chaque nom d'un quartier ou d'un monument de l'ancienne Rome de sa bibliographie antique et moderne, le dictionnaire nouveau l'accompagne d'une notice sobre et pleine où les textes et les théories auxquels ils ont donné lieu sont discutés avec le plus juste discernement. S'il a quelque souci du décor où se découlèrent les faits qu'il expose, aucun historien de Rome ne pourra plus se passer de cette « Somme » topographique.

Jérôme CARCINO.

Joseph WILPERT. *Erlebnisse und Ergebnisse im Dienste der christlichen Archäologie*. Fribourg-en-Brisgau, Herder et C^{ie}, 1930. In-8°, 240 pages et 102 illustrations.

Les mémoires des savants de langue allemande sont fort à la mode cette année. Voici qu'après ceux de M. von Wilamowitz-Moellendorf viennent de paraître, avec

plus de bonhomie et moins de partialité, ceux de Mgr Wilpert. Le titre, qui en est fort spirituel, en exprime fidèlement, par un jeu de mots intraduisible en français, le contenu et l'intérêt. Nous trouvons là des souvenirs toujours alertes, quelquefois émus, et par endroits assez mordants, sur les archéologues allemands, italiens, français, au milieu desquels s'est écoulée la longue et féconde carrière de l'auteur. En particulier, les figures de Mgr de Waal et de J. B. De Rossi y sont éclairées d'une lumière chaleureuse. Si je regrette de n'y avoir pas rencontré, avec tout son relief, celle, pourtant si attrayante et colorée, de Mgr Duchesne, j'ai été touché du juste hommage qui y est rendu à Edmond Le Blant, son prédécesseur à la direction de l'École française de Rome. Mais Mgr Wilpert ne s'est point borné à satisfaire de petites curiosités personnelles. Les anecdotes qu'il conte avec saveur sont toujours en relation avec l'histoire objective des études d'archéologie chrétienne au cours du dernier demi-siècle ; son principal mérite consiste précisément dans l'équitable indépendance avec laquelle il en a marqué les progrès, dus, ici, à des fouilles nouvelles et, là, à des améliorations de technique ou de méthode. La reproduction des peintures cimériales, dans les cinquante dernières années, a été portée à un degré voisin de la perfection et, simultanément, l'exégèse symbolique s'est assurée et enrichie grâce aux rapprochements multipliés des monuments entre eux et des monuments avec les textes sacrés. Que de documents nouveaux ont été mis au jour ! Que d'interprétations nouvelles et désormais certaines ont reçu des documents très anciennement connus, mais jusqu'à présent toujours méconnus. Lire Mgr Wilpert, c'est à la fois prendre confiance dans l'efficacité de la recherche érudite, en général, se mettre au courant, en particulier, du dernier état de nos connaissances en archéologie chrétienne et, finalement, mesurer la part prépondérante qui lui revient à lui-même dans l'extraordinaire accroissement de cet admirable domaine scientifique.

Jérôme CARCOPINO.

Konrad SCHÜNEMANN. *Die Entstehung des Städtewesens in Südosteuropa.* Bd. I. Breslau, Priebratsch, s. d. In-8°, 149 pages. (Südosteuropäische Bibliothek, Veröffentlichungen der Arbeitsgemeinschaft für Südosteuropaforschung an der Universität Berlin.)

Dans le sud-est de l'Europe, selon qu'on regarde vers les côtes de la Méditerranée ou vers l'intérieur des terres, la vie urbaine apparaît soumise à des rythmes bien différents. Sur les bords de l'Adriatique et de la mer Égée, entre les villes antiques et celles du Moyen Age point de solution de continuité. S'enfoncé-t-on, au contraire, loin du rivage ? Là, comme plus au nord, dans l'Allemagne de l'Est et les pays slaves adjacents, les villes, qu'on trouve en plein développement à partir du XII^e siècle, sont des agglomérations marchandes, de date récente, créées, le plus souvent, de toutes pièces et sans autre lien avec le passé que, parfois, leur établissement près d'un château princier, d'une église, voire de ruines romaines. D'un côté, une évolution presque sans rupture ; de l'autre, un commencement ou recommencement, sur table rase. C'est aux villes du second type, à l'exclusion des cités maritimes, que M. Schünemann, à qui j'emprunte les termes de cette antithèse, a consacré ses recherches. De la vaste enquête qu'il a mise sur le chantier et qui est appelée à combler une des grosses lacunes de notre littérature historique, nous n'avons

pour l'instant que le premier volume, divisé en deux parties : une étude sur le peuplement de la Hongrie, avant la renaissance urbaine ; une monographie de Gran. D'aventureux érudits avaient cru voir, dans les villes de la Hongrie médiévale et moderne, les héritières authentiques d'anciens camps de nomades, dont le plan se retrouverait encore dans les tracés urbains d'aujourd'hui. Après avoir, avec beaucoup de bon sens, fait justice de cette hypothèse, M. Schünemann nous donne des établissements humains, dans la plaine magyare, un historique soigneux et pénétrant. Une fois de plus, sur cette terre foulée par tant d'invasions, il faut reconnaître les dangers de la méthode qui, à l'aide de documents tout proches de nous, reconstruit, sans précautions, le plus lointain passé ; aujourd'hui pays de très gros villages, entourés d'habitations dispersées, la Hongrie, avant les Turcs, groupait ses agriculteurs en une multitude de hameaux. Excellentes observations, aussi, sur les destinées, dans cette région, des villes romaines. Mais, une fois arrivé aux Slaves, M. Schünemann n'exagère-t-il pas leur incapacité à organiser des centres urbains ? Les quelques mots dédaigneux qu'il accorde aux villes dont la chaîne jalonnait la route de la Baltique à la mer Noire, par les fleuves russes, ne semblent guère conformes aux dernières recherches. Nul doute, cependant, que les villes de la Hongrie ne soient réellement, comme le pense M. Schünemann, des créations toutes médiévales. Gran, en particulier. Non que dans ce lieu désigné par la nature il n'y ait eu, de toute ancienneté, un nœud vital du trafic. La route de l'Allemagne du Sud vers la Russie quittait là le Danube pour s'incliner vers le nord. Le coteau, facile à défendre, porta tour à tour un *castellum* romain et le château magyar, dont la dynastie arpadienne fit la principale résidence de ses rois et au voisinage duquel elle établit le siège archiepiscopal du royaume. De bonne heure — dès le ^x^e siècle — on vit, en ce point de passage, un marché, un atelier monétaire, une église dont le patron, saint Nicolas, indique clairement que ses fondateurs furent des bateliers ou des marchands par eau, enfin une petite communauté de négociants juifs. Mais la ville véritable, en tant que groupe pourvu d'une certaine autonomie et réunissant un nombre important de bourgeois, en date que du siècle suivant. Elle fut essentiellement l'œuvre de colons attirés par les rois. Chose curieuse, le plus grand nombre de ces immigrés ne venaient pas de l'Allemagne voisine. C'étaient des « Latins », c'est-à-dire des hommes de langue française, surtout, semble-t-il, des Wallons et des Picards, pour la plupart donc des sujets de l'Empire, ce qui permet à M. Schünemann, soit dit en passant, de concilier avec les exigences de sa parfaite loyauté scientifique le désir un peu candide qu'il éprouve de présenter l'histoire urbaine de la Hongrie comme un chapitre de celle de l'« Allemagne » ; on sait, en fait, combien les types urbains, de la Somme et de l'Oise jusqu'à la Meuse et au Rhin, sans aucune acception de frontières politiques ou de nationalités, présentent d'analogies. Ce groupe d'étrangers, à Gran, jouit dès l'origine de pouvoirs d'administration propre (le nom même du premier magistrat municipal, le « maire », rappelle nos communes) et exerça bientôt, sur le reste de l'agglomération, une sorte de suprématie. Peu à peu, cependant, à ces premiers colons, qui, naturellement, tendaient eux-mêmes à se fondre dans la nationalité ambiante, se joignirent des Allemands, établis principalement sur les terres de l'archevêque et du chapitre qui paraissent les avoir préférés aux Français, puis et surtout des Hongrois. On voit tout l'intérêt déjà de ces résultats ; ils prendront encore une valeur nouvelle par les comparaisons que permettront les monographies suivantes. Un plan un peu plus ferme, surtout des renseignements d'ordre topographique donnés, d'ensemble, en tête de chaque exposé particulier et appuyés, si faire se peut, d'un croquis — au

prix de ces quelques légères modifications, M. Schünemann, s'il veut bien les accepter, fera aisément de la longue étude qu'il a si courageusement entreprise une œuvre véritablement achevée.

Marc BLOCH.

Franz BEYERLE. *Zur Typenfrage in der Stadtverfassung*. Weimar, H. Böhlau, 1930. In-8°, 114 pages. Prix : 5 mk. 60. (Sonderabdruck aus der Zeitschrift der Savigny Stiftung, t. L, 1930, G. A.)

Le titre n'est pas très clair ; le dessin général du mémoire et les conclusions ne le sont guère plus. Ça et là, il est vrai, des mots, des phrases entières, imprimés en gros caractères, jalonnent la route, comme dans les annonces aux dernières pages des journaux. Hélas ! n'en déplaie aux auteurs trop pressés, il semble bien que jusqu'à nouvel ordre l'art de mettre en relief les idées fondamentales continue de relever de ces bonnes vieilles méthodes intellectuelles que nos pères nommaient rhétorique, plutôt que de la typographie. L'étude prend son point de départ dans les villes du royaume d'Arles, pendant le haut Moyen Age. M. Beyerle y constate, très anciennement, la présence, auprès des « cités » épiscopales, de « bourgs » adjacents, que, de bonne heure, peuplent des commerçants. L'observation n'est sans doute pas très nouvelle ; elle est incontestablement exacte. En ce sens d'agglomération annexe (M. Beyerle, précisant un peu trop, écrit de « marché »), le mot de bourg, emprunté jadis par le latin du Bas-Empire aux langues germaniques, repassa, vers l'an 1100, du français ou de l'italien à l'allemand, qui, jusqu'alors, conformément à l'acception première, n'avait entendu par là que les lieux fortifiés. Ce fut sans doute au bourg épiscopal de Lausanne que les Zähringen prirent l'idée de leurs célèbres fondations de villes neuves marchandes. Les évêques allemands, maîtres, depuis les Ottons, des villes principales, en avaient conçu l'exploitation sous la forme domaniale, cherchant à tirer profit surtout des monopoles seigneuriaux. Les princes laïques, au XII^e siècle, et notamment les Zähringen, s'avisèrent que de plus beaux revenus pouvaient être demandés aux droits sur les marchés, et, par conséquent — la prospérité des transactions exigeant une certaine liberté — aux franchises urbaines elles-mêmes. — Les suggestions intéressantes, on le voit, ne manquent pas. Mais tout cela reste à l'état d'esquisse, tracée d'une main bien incertaine. L'histoire des mots de bourg et de bourgeois, malgré d'excellentes remarques, n'a guère été creusée. Il n'est pas jusqu'aux plans de ville que leur imprécision ne rende difficilement utilisables. M. Beyerle nous avait habitué, jusqu'ici, à un travail moins rapide.

Marc BLOCH.

Jean DE PANGE. *Catalogue des actes de Ferri III, duc de Lorraine, 1251-1303*. Paris, Honoré Champion, 1930. 1 vol. in-8°, 285 pages, avec une table de I-XXIX pages.

Il y a vingt-six ans, M. Jean de Pange était élève de l'École des chartes et il a établi, comme thèse de cette École, un catalogue des actes du règne de Ferri III, qui gouverna la Lorraine pendant cinquante-deux ans, de 1251 à 1303. De ce tra-

vail ne fut publiée à l'époque (1904) que l'introduction au catalogue (Paris, H. Champion, 121 pages). Mais cette introduction n'était qu'une histoire générale de la politique extérieure et intérieure du duc, de ses luttes contre l'évêché de Metz, de ses relations avec le royaume de France et l'Empire, de ses rapports avec les trois ordres. La diplomatique n'occupait que quelques pages (92 à 99). Nous avons exprimé à diverses reprises le vœu que ce catalogue fût publié, et tous les historiens de Lorraine ont émis un souhait analogue. M. de Pange s'est rendu à nos raisons ; et voici qu'il a fait paraître ce regeste, qui compte 1,464 numéros¹ : ce qu'on en montre toute l'importance ; il a fait suivre le regeste d'une table des noms de personnes et des noms de lieux, ce qui rend les recherches très faciles. Un historien de Philippe IV, roi de France, apprendra ainsi que Ferri III recevait de ce roi chaque année à la Chandeleur en fief et hommage lige cinq cents livres tournois (n° 851), et que de renseignements on tirerait de ce répertoire sur les relations du duc avec les évêques de Metz, les sires de Ribaupierre en Alsace, les abbesses de Remiremont, etc. De même relevez à la table les noms des localités, Amance, Charmes, Deneuvre, Dieuze, Metz, Nancy, etc., et vous apprendrez des faits curieux sur l'histoire de ces villes. Les historiens doivent avoir une grande reconnaissance aux auteurs de pareils travaux très austères, qui leur évitent de longues recherches dans les archives. Nous devons exprimer nos remerciements à M. de Pange d'avoir mis au jour ce travail imprimé avec soin et même avec un certain luxe, d'un maniement très commode.

Chr. PFISTER.

Suzanne TASSIER. *Les démocrates belges de 1789 ; étude sur le vonckisme et la révolution brabançonne*. Bruxelles, M. Lamertin, 1930. In-8°, 479 pages.

M^{lle} Tassier a pensé avec raison qu'une nouvelle étude sur la révolution des pays belgiques n'était pas superflue, car depuis que Borguet a publié, en 1862, son *Histoire des Belges à la fin du XVIII^e siècle*, bon nombre de documents ont été édités ou sont devenus accessibles ; d'ailleurs, Borguet prend le statisme et le vonckisme pour des faits donnés et ne se préoccupe pas de les expliquer. L'ouvrage de M^{lle} Tassier, fruit de dépouillements consciencieux et étendus, sera dorénavant indispensable à tous ceux qui étudieront la révolution brabançonne. L'introduction, relative à la vie sociale du pays à la fin de l'ancien régime, en manifestant clairement l'insuffisance de nos connaissances, suscitera, il faut l'espérer, des recherches nouvelles. Disons tout de suite qu'il nous paraît bien douteux que le clergé ait pu posséder la moitié ou les deux tiers du sol.

1. M. de Pange a conservé son ancienne numération ; seulement, il a laissé tomber quelques actes qu'il n'a pas jugé utile de maintenir dans le catalogue ; les numéros de ces actes ont été passés, ce qui lui a permis de maintenir la table telle qu'elle était établie à l'origine ; en revanche, une série d'actes qu'il a trouvés après son premier travail portent des numéros *bis*. Quelques éditions des actes publiés dans l'intervalle de 1904 à 1930 ne sont pas indiquées dans le catalogue. Nous signalons celles que nous avons données dans notre *Histoire de Nancy*, t. I, 2^e édition, p. 149 (de Pange, n° 258), dans une 1^{re} édition, p. 343 (de Pange, n° 1190), etc. Toutefois, à la fin du volume, M. de Pange cite une série d'actes du duc que M. E. Perrin avait fait connaître dans son *Catalogue des chartes de franchise de la Lorraine*, paru dans l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine* de 1924.

Les vonckistes ont été les véritables auteurs de la révolution antiautrichienne. C'est leur comité *Pro aris et focis* qui a organisé l'insurrection. Van der Noot se bornait à faire appel à l'intervention étrangère, évidemment parce qu'un soulèvement populaire risquait de compromettre les intérêts des privilégiés ; ils préféraient faire rétablir par les Prussiens et les Anglais leur autorité, que Joseph II avait partiellement compromise ; au premier rang, il faut placer le clergé ; Van der Noot devint d'ailleurs promptement le mannequin du chanoine Van Eupen et de l'ex-jésuite Feller. Il n'en fut pas moins le héros de la révolution, parce que les rassemblements armés, d'abord organisés dans la principauté de Liège, furent dispersés à la suite de l'intervention des Autrichiens, en sorte que les révolutionnaires se transportèrent sur le territoire hollandais, vers Bréda, où résidait Van der Noot, qui apparut bientôt comme leur chef. Vonck, au contraire, était inconnu, puisque le comité *Pro aris et focis* était naturellement obligé d'agir en secret ; d'ailleurs, il était de santé chancelante et il n'avait pas les qualités d'un homme d'action ; enfin, les conjurés furent trahis et, à la veille du moment décisif, Vonck dut se cacher.

Dès les pourparlers de Bréda, les projets de Vonck, qui tendaient à unifier les provinces belgiques en un État constitutionnel modernisé, où des États généraux, élus au suffrage censitaire, exerceraient le pouvoir à la place des États provinciaux dans lesquels la bourgeoisie n'était représentée que par les délégués de quelques villes que gouvernaient les *lignages* et les chefs de métier, avaient rencontré l'opposition de l'aristocratie et de ses suppôts. Néanmoins, après le départ des Autrichiens, il se constitua en Flandre et en Hainaut des comités qui sont très semblables à nos comités permanents de juillet 1789 : les trois ordres y entrèrent généralement et ces comités firent bon ménage avec les États provinciaux. Certains symptômes indiquent que, dans ces régions, la réforme vonckiste avait des chances de succès. Le Brabant, beaucoup plus rétrograde, en se livrant à l'aristocratie, permit à celle-ci de la faire échouer.

M^{lle} Tassier estime que c'est la peur inspirée par la Révolution française qui assura la défaite des vonckistes : l'aristocratie aurait fini par céder si elle n'avait vu la transformation politique aboutir, en France, à une révolution sociale ; la bourgeoisie aurait soutenu plus énergiquement ses chefs si elle n'avait redouté des troubles populaires. Nous pensons qu'elle a raison. Quand on cherche à se rendre compte de l'état d'esprit des bourgeois français de 1789, on a tort d'oublier souvent que c'est l'aristocratie, en obligeant Louis XVI à convoquer les États généraux, qui a jeté le tiers état dans la Révolution sans qu'il prévît où les événements le mèneraient. Cependant, l'explication de M^{lle} Tassier nous paraît trop sommaire. Il faudrait faire aussi une part au programme même des vonckistes et à leur insuffisante énergie. Ils étaient « démocrates » à la mode des constituants, c'est-à-dire qu'ils voulaient associer la nation au gouvernement ; cela ne les empêchait pas de regarder les riches comme seuls capables de représenter la nation. Bien plus, on ne voit pas qu'ils aient dit un mot contre la dime, les droits féodaux ou l'excessive richesse du clergé ; les *Considérations impartiales* de Vonck admirent même le vote par ordre, afin de bien montrer aux privilégiés qu'ils ne risquaient rien. Comment, dans ces conditions, le peuple des villes et des campagnes, comment la petite bourgeoisie elle-même se seraient-ils émus ? Pourtant, il n'a pas manqué d'indices d'un état d'esprit qu'on aurait pu exploiter : il y a eu quelques troubles caractéristiques ; des gens du peuple, ne trouvant personne pour les défendre, ont réclamé le retour de l'empereur, sans le gouvernement duquel « les grands continueraient à

écraser les petits » (p. 301). Les vonckistes n'ont pas voulu s'orienter dans ce sens : il faut donc dire que l'exemple de la France les a effrayés autant que leurs adversaires. D'autre part, ils n'ont pas su profiter de leurs chances : les compagnies bruxelloises de volontaires leur étaient favorables et ils auraient pu les tourner aisément contre les États provinciaux s'ils avaient pris la pensée de les persuader ; ils ont également dédaigné d'utiliser l'armée patriote que leurs ennemis avaient envoyée dans le Namurois et le Luxembourg ; naturellement, ils n'ont fait aucun effort pour soulever le peuple. Le résultat, on le connaît : les aristocrates ont été moins scrupuleux ; ils ont appelé un général prussien pour éliminer Vandermeersch ; les curés et les moines ont prêché la croisade ; Van der Noot a soudoyé à deniers comptants quelques centaines d'émeutiers ; les vonckistes ont été pillés, molestés et n'ont échappé au massacre ou à la prison que par l'exil : telle a été la récompense de leur respect pour une légalité qui n'existait pas.

Mais, après tout, on peut observer que, si les paysans belges s'étaient soulevés contre l'aristocratie, ainsi que leurs congénères de France, les vonckistes auraient été moins timides. L'incapacité révolutionnaire du populaire belge paraît évidente : peut-être vient-elle de la situation sociale et économique. Ce serait à voir. Probablement aussi tient-elle à la puissance morale du clergé : en ce cas, il faudrait remonter à la réaction catholique du xvi^e et du xvii^e siècle, qui avait si complètement écrasé les germes d'indépendance spirituelle.

Enfin, la révolution brabançonne avait commencé dans des conditions tout à fait différentes de la Révolution française. Il s'agissait de chasser un prince étranger ; on n'avait aucune chance de lui résister si on ne réalisait l'union, et il n'y avait pas de doute qu'en posant le problème social on l'écarterait dès l'abord. C'est ce qui peut justifier la timidité des vonckistes.

On voit qu'à notre avis M^{lle} Tassier n'a pas insisté suffisamment sur les aspects sociaux du problème, bien qu'elle en ait reconnu et affirmé l'importance. Il nous semble qu'elle est primordiale. Dans tous ces événements, et tous ceux qui ont suivi pendant deux décades encore au moins, c'est elle qui domine tous les événements de Belgique. L'aristocratie s'est rebellée contre l'Autriche non pour des raisons nationales, mais parce que le despotisme éclairé menaçait sa suprématie ; le clergé s'est rebellé parce qu'il ne voulait pas perdre un de ses fiefs les plus sûrs ; les vonckistes vaincus se sont accommodés de redevenir Autrichiens parce qu'ils préféraient le gouvernement d'un despote éclairé à celui d'aristocrates arriérés, de même que leurs descendants, après 1815, soutiendront longtemps le roi des Pays-Bas pour échapper à la tyrannie du clergé.

G. LEFEBVRE.

-
- I. — Colonel NEMOURS. *Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue* T. I : *La campagne de Leclerc contre Toussaint-Louverture*. Paris, Berger-Levrault, 1925. In-8°, VIII-284 pages, une carte.
 - II. — Id. *Histoire de la captivité et de la mort de Toussaint-Louverture ; notre pèlerinage au fort de Joux*, avec des documents inédits. Paris, Berger-Levrault, 1929. In-8°, 320 pages, 7 illustrations.
 - III. — Antoine MICHEL. *La mission du général Hédouville à Saint-Domingue*, t. I. Port-au-Prince, impr. La Presse, 1929. In-8°, 208 pages.

IV. — Erwin RÜSCH. *Die Revolution von Saint-Domingue*. Hambourg, Friederichsen, de Gruyter et C^{ie}, 1930. In-8°, x-209 pages, une carte. (Collection *Uebersee-Geschichte*, publiée sous la direction d'Adolf Rain, Band 5.)

I. — Nous avons déjà (t. CLXIII, 142) signalé le tome II de l'*Histoire militaire* du colonel Nemours. Depuis, il a bien voulu nous envoyer le premier. Il établit tout d'abord que l'expédition de Leclerc n'a pas été provoquée par la constitution promulguée par Toussaint-Louverture, qui, au dire de Napoléon à Sainte-Hélène, aurait été regardée par les Français comme achevant de rompre les liens entre la métropole et sa colonie. L'entreprise avait pour objet, on n'en peut douter, de rendre aux anciens propriétaires blancs leurs plantations et leurs revenus ; elle aurait sûrement entraîné, en cas de succès, le rétablissement pur et simple de l'esclavage et de la suprématie des Grands Blancs. Les chapitres suivants montrent l'importance du rôle que tenait l'île dans le commerce de la France et décrivent le sort des esclaves sous l'ancien régime : à cet égard, les chapitres III et IV (le quatrième est la reproduction intégrale du Code noir) constituent des hors-d'œuvre. Les chapitres V et VI se rapportent mieux au sujet : ils caractérisent le gouvernement de Toussaint-Louverture et sa constitution de 1801. Avec le VII^e, on arrive enfin à l'histoire de l'expédition de Leclerc, qui est étudiée en détail jusqu'à la ruine du gouvernement de Toussaint, qui, resté seul, accepte la paix. Le dernier chapitre le montre arrêté par les Français et expédié vers la métropole. Une bonne carte permet de suivre la marche des opérations militaires. On sait déjà que le tome II raconte la suite, c'est-à-dire les efforts impuissants de Leclerc pour juguler l'insurrection renaissante et la dissolution de son armée, isolée désormais par les Anglais, après la reprise des hostilités maritimes, et décimée par la fièvre jaune, qui emporta le général lui-même. Le livre du colonel Nemours, fruit de recherches originales, restera indispensable à tous les historiens de notre ancienne colonie. On regrette seulement qu'il ne contienne pas de références.

II. — Le second ouvrage du colonel Nemours raconte le martyre du pauvre Toussaint, traité avec une dureté inconcevable, et qui fait présumer chez Bonaparte un préjugé négrophobe. Enfermé au fort de Joux, dans une salle humide et froide, privé de toutes relations avec l'extérieur, même avec ses enfants, il ne tarda pas à mourir de phthisie. L'auteur a procédé sur place, aux archives du Doubs et dans les dépôts parisiens, à une enquête minutieuse et, semble-t-il, définitive, sur le sort du prisonnier et sur ce qu'il advint de ses reliques. Il faut renoncer à retrouver ses os, qui ont été sûrement dispersés lors de la reconstruction du fort de Joux après 1880. C'est un récit pathétique. M. le colonel Nemours s'abstient de toute récrimination contre la France. Il a raison : sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, elle ne prend pas à son compte les actes de Bonaparte ; il n'est pas dans son génie de traiter ainsi personne, fût-il un ennemi, et Toussaint n'était même plus un rebelle au moment où on l'arrêta.

III. — L'ouvrage de M. Michel sur la mission du général Hédouville doit comporter cinq volumes. Nous sommes donc encore bien loin de pouvoir en mesurer l'exacte importance. Il fait un large usage des publications antérieures, sans donner cependant de bibliographie critique ; heureusement, il a pu puiser également dans la collection de documents constituée par un de ses amis, le docteur Price Mars, et donne in-extenso, dans son texte, un certain nombre de documents qui, je le suppose du moins, étaient encore inédits. Il en reproduit trois autres, en appendice,

qui ne l'étaient pas, notamment le Code noir, qui n'a pas de rapport immédiat avec son sujet. Les trois premiers chapitres — la moitié du volume — sont consacrés à rappeler les événements dont Saint-Domingue avait été le théâtre avant l'arrivée d'Hédouville, en avril 1798. Les autres racontent comment Hédouville et Toussaint chassèrent ensuite les Anglais des villes qu'ils occupaient encore et comment Toussaint se mit à réorganiser l'administration et la vie économique. D'après la préface, l'objet de l'auteur est principalement d'étudier la lutte qui mit aux prises Toussaint-Louverture et le général Rigaud. Déjà, dans le présent volume, il montre que Rigaud était le subordonné de Toussaint. Mais ce sera seulement dans les volumes ultérieurs qu'il entrera évidemment dans le vif du sujet.

IV. — M. Rüsçh a entrepris de résumer l'histoire de la révolution de Saint-Domingue jusqu'à la chute de Toussaint-Louverture. Il n'a pas fait de recherches originales, mais il a utilisé avec diligence tout ce qui a été publié sur le sujet et en donne une bonne bibliographie. Au vrai, il ne faut pas chercher dans cet ouvrage un récit également proportionné de toutes les périodes de cette histoire. M. Rüsçh mentionne à peine le rappel de Sonthonax et il est très bref sur sa deuxième mission et sur celle d'Hédouville. Pour toutes ces raisons, il n'apprendra pas grand'chose au lecteur français, quoiqu'il puisse lui être utile en lui présentant un résumé méthodique et consciencieux. L'objet principal de l'auteur a été, en réalité, de montrer que la révolution de Saint-Domingue n'est pas due à l'impulsion de la Révolution française et qu'elle n'aurait pas eu lieu même si cette dernière ne s'était pas produite. Les Grands Blancs, en 1789, regardaient la colonie comme leur bien propre et n'admettaient avec la métropole qu'une union personnelle, sur la tête du roi ; ils voulaient obtenir la liberté complète du commerce et gouverner eux-mêmes le pays, afin d'imposer indéfiniment leur autorité aux mulâtres et aux esclaves ; l'influence de la révolution américaine est ici évidente comme dans les colonies espagnoles. D'un autre côté se développait aussi une poussée « noire » dont les mulâtres étaient en 1789 les seuls représentants apparents, mais qui ne devait pas tarder à prendre un développement extraordinaire par la coopération des esclaves. Qu'il y eût parmi ceux-ci des éléments déjà capables d'action raisonnable, l'exemple de Toussaint-Louverture le montre, et c'est pourquoi M. Rüsçh lui consacre une partie très importante de son travail. Mais sa thèse ne nous semble pas aussi neuve qu'il paraît incliner à le croire. On la trouve déjà dans Castonnet-Desfosses et il ne faut pas la pousser à l'excès ; il n'est pas du tout certain que la France aurait perdu Saint-Domingue si la Révolution ne l'avait mise aux prises avec l'Angleterre, et il ne faudrait pas oublier que celle-ci possède encore la Jamaïque.

G. LEFEBVRE.

Gustave BORD et Louis BIGARD. **La maison du « Dix-huit Brumaire »**. Paris, Éditions Neptune, 1930. 185 pages, illustr. Prix : 12 fr.

Cette maison est celle où demeurait Bonaparte au moment du coup d'État. Elle était située, comme on sait, rue Chantereine, nom qui, par décret du Directoire, fut changé en celui de la Victoire pour rappeler la triomphante campagne de Bonaparte en Italie (1796-1797). C'était un immeuble de modeste apparence, situé au fond d'une allée, entouré de murs et de verdure. Il avait été construit pour une

danseuse de l'Opéra, Julie Careau, alors maîtresse du vicomte Joseph-Alexandre de Ségur, à qui elle avait déjà donné un fils. Ségur le fit meubler avec luxe, tout en donnant à Julie, d'ailleurs intelligente, adroite et fine, une éducation mondaine dont elle sut profiter sans tapage. Mais, après une liaison de dix années, les amants se séparèrent et Julie épousa Talma, dont elle était devenue amoureuse folle (1791). On ne lira pas sans agrément dans le livre de MM. Bord et Bigard le récit, un peu trop « romancé » à mon goût, du rôle que Mirabeau lui-même se trouva jouer dans les négociations que les futurs époux durent engager avec l'Église, qui se refusait de consacrer l'union d'une danseuse avec un comédien.

Rue Chantereine, les époux donnèrent des fêtes artistiques et politiques ; ils organisèrent une réception triomphale à Dumouriez, vainqueur des Autrichiens en Belgique, ce qui souleva contre eux l'animosité soupçonneuse de Marat. Puis, après un « bail matrimonial » de sept ans, les époux se séparent et Julie quitte la maison, qui est mise en location. Déchue de son ancienne splendeur, elle est louée par Marie-Joseph-Rose Tascher de La Pagerie, veuve du général Alexandre de Beauharnais (1795). Parmi ses invités, on ne tarde pas à voir chez elle le général Bonaparte, qui, après des débuts difficiles, venait de fixer la fortune dans les journées des 13 et 14 vendémiaire. L'heureux vainqueur, amant de Joséphine, s'empresse de l'épouser à la veille de son départ pour la campagne d'Italie (9 mars 1796)¹.

Bonaparte quitta la rue Chantereine le 11 mars. Il ne devait y rentrer qu'à la fin de l'année suivante (5 décembre 1797), après les triomphes que l'on connaît. Pour lui témoigner la reconnaissance du gouvernement et de la nation, le Directoire venait justement de débaptiser la rue en lui donnant le nom de la Victoire.

On sait la suite : la rentrée tardive de Joséphine, le départ de Bonaparte pour Toulon et l'Égypte, son retour le 16 octobre 1799 et les soucis que lui causèrent l'infidélité de Joséphine, peut-être aussi les dépenses qu'elle avait faites soit pour embellir la maison de la rue de la Victoire, soit pour acheter la Malmaison (21 avril 1799). Sur les journées de Brumaire, qui occupent une grande place dans le livre, on n'apprendra rien de nouveau. Au contraire, on ne lit pas sans intérêt ce que devint l'ancienne demeure de Julie Careau et de Talma, que Bonaparte avait achetée à son tour ; elle fut donnée par Napoléon à l'un de ses écuyers, le colonel Charles Lefebvre, quand il épousa (1806) une petite-cousine de Bacciochi, Marie-Louise-Stéphanie Rolier, fille du trésorier de Madame Mère.

C'était une femme d'une nature simple et pure, en tout point différente des anciens propriétaires ou locataires de la rue Chantereine. Très attachée à son mari, qui, de son côté, resta fidèle à l'Empereur vaincu et exilé, elle fut en 1815 obligée de vendre la maison, qu'elle racheta plus tard après la mort tragique de son époux (1822) ; mais elle n'y demeura point. Sous la Restauration, la rue avait repris son ancien nom de Chantereine, qu'elle échangea de nouveau pour celui de la Victoire, rétabli par Thiers en 1833. La maison, dépouillée de son mobilier dont les pièces les plus importantes sont conservées aujourd'hui chez le comte de Harambure (Oise), fut démolie sous le Second Empire pour le passage de la rue de Châteaudun.

1. Sur la cérémonie même du mariage, qui fut extrêmement simple et précipité, on trouve des précisions intéressantes dans un article de M. Joseph Viple dans *La Révolution française* de mai-septembre 1930. Parmi les témoins de Bonaparte figure un certain Camels, que MM. Bord et Bigard nomment aussi, p. 101, sous la forme Calmelet et qualifié « homme d'affaires du général ».

Tout ce qui touche à la disparition de cette demeure historique a été exposé dans le présent ouvrage avec le soin méticuleux qu'on devait attendre de collectionneurs, de topographes parisiens¹, souvent heureux, qui apportent d'utiles contributions à la grande histoire.

Ch. BÉMONT.

André FUGIER. *Napoléon et l'Espagne, 1799-1808*. Paris, Félix Alcan, 1930. 2 vol. in-8°, XLIV-406 et 494 pages. Prix : 65 fr. (Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

L'histoire des rapports de Napoléon avec l'Espagne est, jusqu'à l'automne de 1807, celle de ses rapports avec Godoy. Au 18 Brumaire, le favori est, depuis mars 1798, en disgrâce ; mais il revient au pouvoir en décembre 1800 ; absent ou présent, malgré ses vues courtes et son ambition égoïste, il domine la politique étrangère de son pays. Lorsque la révolte d'Aranjuez, en mars 1808, le renverse définitivement, une période prend fin : le drame de Bayonne date des mois suivants.

Dans un chapitre d'introduction, M. Fugier étudie, au lendemain de la paix de Bâle, l'alliance de Godoy avec le Directoire, la conclusion du traité de Saint-Ildelfonse (19 août 1796), les démêlés et les griefs réciproques du gouvernement français et du gouvernement espagnol : le premier, mécontent des intrigues de Godoy avec la Contre-Révolution et le Portugal ; le second, irrité de voir le Directoire, indifférent aux sacrifices qui résultent pour l'Espagne de la guerre avec l'Angleterre, sacrifier, lors des conférences de Lille, les intérêts de Madrid. De là un sentiment de méfiance qui, jusqu'en 1804, inspirera la politique de Godoy envers la France. Bonaparte, de son côté, dès le lendemain du 18 Brumaire, possède sur l'Espagne certaines notions qu'il modifiera peu à peu. Il la considère, en vertu de ses liens avec Naples et Parme, comme un élément essentiel de toute politique italienne ; il croit à la richesse d'un État qui dispose des piastres américaines ; il le juge capable d'une vigoureuse action maritime.

Les accords de 1801 créent pour le gendre de Charles IV, en échange de Parme abandonnée, le royaume d'Étrurie ; ils prévoient le concours des flottes espagnoles et françaises ; ils obligent l'Espagne à prendre l'offensive contre le Portugal, colonie de l'Angleterre. Mais, après la « guerre des Oranges », médiocrement conduite par Godoy, l'Espagne n'est plus, aux yeux de Bonaparte, qu'une puissance secondaire, dont il méprise le gouvernement. En 1803, il ne demande plus qu'un traité de subsides, si mal payés d'ailleurs que le Trésor est bientôt contraint de déléguer au groupe financier des Négociants-Réunis le soin de les encaisser. Bonaparte essaie pourtant d'utiliser contre l'Angleterre la marine espagnole ; il obtient la déclaration de guerre du 14 décembre 1804 ; il conclut avec Godoy le pacte par lequel il met à sa disposition le Portugal et compte sur l'appui des flottes de Charles IV. Le projet portugais est bientôt ajourné ; le désastre de Trafalgar détruit toute confiance du Premier Consul dans la valeur de l'alliance espagnole. Du côté de Madrid,

1. On lit avec intérêt le chapitre 1 sur le marais de Chantereine, tel qu'il était encore au temps de Louis XV et qu'il était exploité par les maraichers, là où coassaient les reinettes, les grenouilles. « Le ruisseau de Ménilmontant, qui le traversait, servait de collecteur aux nombreux ruisselets d'alentour et aux égouts des rues voisines » (p. 10).

même déception. En vain, Godoy demande avec instance le partage du Portugal : Talleyrand s'y oppose ; les pourparlers de paix franco-anglais, engagés au début de 1806, en détournent Napoléon, qui, d'autre part, négocie avec Alexandre l'attribution des Baléares aux Bourbons de Naples ; les Anglais, en juin 1806, ont pris Buenos-Aires. L'alliance française apparaît si désastreuse qu'en octobre Godoy semble préparer l'entrée de l'Espagne dans la quatrième coalition.

Iéna le consterne. Il adhère au Blocus, envoie en Allemagne le corps de La Romana ; il active les versements au Trésor français. Après Tilsitt, l'empereur, de nouveau, se décide à l'action contre le Portugal ; le 23 octobre 1807, le traité de Fontainebleau resserre l'alliance de Saint-Ildefonse. Napoléon occupe la Toscane, devenue foyer de contrebande et d'intrigues ; le partage du Portugal est désormais réglé : au roi d'Etrurie le nord ; à Godoy le sud ; on réserve le centre et Lisbonne. Mais l'empereur n'oublie pas la défection à demi consommée l'automne précédent. L'occupation de Lisbonne lui offre le moyen d'occuper militairement le nord-ouest de l'Espagne ; la clause relative au centre du Portugal va permettre de négocier, en échange de Lisbonne et du Tage inférieur, l'annexion de la rive gauche de l'Èbre ; déjà le prince héritier, Ferdinand, sollicite la main d'une princesse française ; le royaume semble appelé à devenir une sorte de protectorat.

Napoléon ne pensait pas encore à détrôner les Bourbons, qu'il méprisait. Mais les querelles qui, en octobre 1807, divisèrent le père et le fils et compromirent le mariage français de Ferdinand, allaient conduire l'empereur à d'autres solutions. L'impopularité de Godoy lui apparut avec évidence ; il le voyait d'ailleurs hésitant à tenir les engagements de Fontainebleau. L'expédition de Portugal, en novembre, acheva de démontrer l'insuffisance du gouvernement de Madrid. Napoléon conçut désormais la possibilité de remplacer aisément la famille régnante ; les troupes françaises, introduites en Espagne, commençaient, sans bruit, l'invasion. Il cherchait maintenant à réserver sa liberté d'agir. Il ne donnait suite ni au projet de mariage, ni au plan de partage portugais. Des enquêtes sommaires lui garantissaient, en Espagne, une opinion favorable ; il ne croyait plus à la force militaire du pays. Déjà, il tendait volontairement ses rapports avec la cour ; il formulait la demande de la rive gauche de l'Èbre, et Murat, avec son armée, se rapprochait de Madrid. Peut-être faut-il expliquer par un premier refus de Joseph le ralentissement sensible, en mars 1808, de cette politique agressive. Mais le soulèvement d'Aranjuez, provoqué sans nul doute par Ferdinand et ses amis, la chute de Godoy, l'abdication de Charles IV, décidèrent Napoléon à passer outre. Le 27 mars 1808, il offre la couronne au roi de Hollande. Louis pourra refuser ; l'empereur est maintenant résolu à placer un Bonaparte sur le trône d'Espagne.

Ainsi M. Fugier démontre, de la façon la plus évidente, que si rien ne permet d'accuser Napoléon d'avoir, pendant de longues années, préparé le détronement de Charles IV, si l'idée de l'entreprise espagnole n'entre pas, avant l'automne de 1807, dans la pensée de l'empereur, elle n'est pas moins l'aboutissement et le résultat d'une longue évolution, au cours de laquelle la faiblesse et la fragilité de l'alliance espagnole se sont peu à peu manifestées. De ce mécompte, la responsabilité retombe en partie sur le gouvernement de Madrid. Godoy ne respectait le traité de Saint-Ildefonse que par crainte et par intérêt ; Marie-Louise détestait la France ; l'empereur engagé en Prusse, l'Espagne avait négocié avec la Russie. Mais la responsabilité de Napoléon n'en reste pas moins lourde. Il n'a jamais témoigné d'égards à son allié ; il a prodigué les paroles impérieuses et discourtoises, les

sommations et les menaces ; il lui a demandé plus qu'elle ne pouvait donner ; il exigea ce dont elle était le moins capable, des décisions hâtives et des entreprises improvisées. Il ne connaissait pas l'Espagne, son génie, la nature de ses ressources. Mal informé par des hommes qui se renseignaient mal ou déformaient de parti pris les renseignements qui leur parvenaient, il ne s'est jamais soucié de savoir. N'importe qui lui paraissait bon pour occuper l'ambassade de Madrid ; quand les affaires de la Péninsule posaient quelque problème compliqué, il se contentait d'envoyer quelques officiers d'ordonnance ou quelques conseillers d'État passer trois semaines au delà des Pyrénées. D'ailleurs, il ne donna jamais à l'Espagne, dans l'ensemble de ses plans, qu'un rôle subordonné ; il réduisit sa politique espagnole à n'être qu'un complément de sa politique italienne ; il n'a jamais eu, à proprement parler, de politique espagnole.

Ces conclusions et cet exposé se fondent sur la plus vaste enquête et la plus riche documentation. Aux archives des Affaires étrangères, des ministères de la Guerre ou de la Marine, aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, il n'est pas de séries, de collections ou de manuscrits, touchant l'histoire de l'Espagne, que M. Fugier n'ait méthodiquement dépouillés. Il a conduit de longues recherches dans les Archives diplomatiques espagnoles, conservées à Simancas et à Madrid, dans les archives de la Real Casa et du *ministerio de la Guerra*. Les recherches n'ont pas été moins actives à Lisbonne et à Londres. Quelques documents importants proviennent des Archives de l'État prussien et des Archives centrales de Moscou. La bibliographie des sources imprimées, brochures et journaux contemporains, mémoires et correspondances, travaux d'ensemble et de détail, est considérable. Le récit est clair, vif, intelligent, personnel, et l'auteur s'oriente sans nulle peine à travers les complications d'une diplomatie à multiples secrets. Il paraît difficile de mieux débrouiller un chapitre obscur et à première vue fort ingrat d'histoire diplomatique, d'en mieux montrer l'intérêt particulier et général, de l'exposer de façon plus attachante. Un tel ouvrage fait le plus grand honneur à l'École des Hautes-Études hispaniques.

Augustin RENAUDET.

G. LACOUR-GAYET, membre de l'Institut. **Talleyrand, 1754-1838. T. II : 1799-1815.** Paris, Payot, 1930. 1 vol. in-8°, 495 pages, avec 8 planches hors texte. Prix : 40 fr.

Le tome II de cette magistrale œuvre suit à intervalle rapproché le tome I^{er}, dont nous avons rendu compte précédemment (*Rev. histor.*, t. CLVIII, p. 372), et il faut savoir gré à l'auteur du zèle avec lequel il a poursuivi son étude. Nous nous étions arrêtés précédemment à la période du Consulat. Le 2 juillet 1799, alors que Bonaparte était en Égypte, Talleyrand avait donné sa démission de ministre des Relations extérieures ; mais il retrouva ce titre et cette fonction le 4 mars 1800 ; pendant sept années et demie, il jouit de la faveur entière de celui qui fut successivement premier Consul et Empereur. Il ne dirigea sans doute pas la politique étrangère ; mais, selon une heureuse expression de Chateaubriand, il la signa : aucune volonté n'aurait pu se mettre en travers de la volonté de Napoléon. Talleyrand, comme l'a dit fort justement M. Lacour-Gayet, se préoccupa toujours de deviner la pensée du souverain ; et il mit son art à lui fournir des arguments pour passer de

l'idée à la réalisation ». Dans une affaire seule, il semble que Talleyrand ait eu une responsabilité personnelle, celle de l'arrestation en pays badois et de l'exécution dans les fossés de Vincennes du malheureux duc d'Enghien. Il a suggéré l'ordre fatal ; il l'a transmis et jamais il n'a eu l'arrière-pensée de sauver le dernier rejeton des princes de Condé. Au demeurant, ce n'est pas la politique de Napoléon que M. Lacour-Gayet a entendu nous exposer ; il l'a fait dans son volume : *Napoléon. Sa vie, son œuvre, son temps*. C'est Talleyrand qui est au premier plan dans ce volume. Il nous raconte les longues et pénibles négociations avec le pape Pie VII, à la suite desquelles l'ancien évêque d'Autun fut admis à rentrer dans la communion des laïques et obtint l'autorisation de porter des habits de séculier et de remplir des fonctions publiques (28 juin 1802) ; les consuls déclarèrent le 19 août suivant que ce bref pontifical aurait son plein et entier effet. Talleyrand, « déprêtrisé et désépiscopisé », put ainsi se marier le 10 septembre suivant et régulariser son union avec M^{me} Grand, la belle Indienne, qui lui avait donné en 1798 une fille, dont M. Lacour-Gayet a trouvé à Florence l'acte de décès, du 22 janvier 1873. Le mariage fut d'ailleurs purement civil. M. Lacour-Gayet insiste sur la grande fortune acquise par Talleyrand ; il énumère ses vastes propriétés, nous introduit dans ses superbes hôtels, celui de la rue d'Anjou, aujourd'hui détruit par le percement du boulevard Malesherbes, celui de la rue de Varenne, celui de la rue Saint-Florentin en face des Tuileries. Il nous décrit les très belles fêtes que le ministre donna à son ministère de la rue du Bac, faisant ainsi renaître, d'accord avec l'Empereur, la vie de société avec tous les plaisirs de l'ancien régime. Talleyrand est comblé de richesses, de terres et de dignités. Napoléon le fait grand chambellan. Le 5 juin 1806, il le nomme prince et duc de Bénévient, enlevant de la sorte au pape Pie VII, qui l'avait sacré à Notre-Dame, l'un de ses principaux domaines. Talleyrand fait administrer cet État par un Alsacien de Ribeauvillé, Louis de Beer, qui y lève toutes sortes de redevances et qui, les dimanches, assis au fond du chœur de la cathédrale, reçoit les coups d'encensoir et les hommages du clergé. Ah ! si la population bénéventine avait su que de Beer était protestant ! Mais bientôt la faveur de Talleyrand commence à fléchir. Le 9 août 1807, il est remplacé au ministère des Relations extérieures par le comte de Champagny, dans la suite duc de Cadore, en qui Napoléon pensait trouver un instrument plus docile. Ce n'était encore qu'une demi-disgrâce. Quelques jours plus tard, le 14 août, Talleyrand était nommé vice-grand électeur et devenait ainsi Altesse Sérénissime. « Il ne lui manquait que ce vice-là », disait la rumeur publique. Mais entre Napoléon et Talleyrand la haine va grandir ; l'ancien ministre était, ce semble, hostile à la politique suivie par l'Empereur en Espagne, et l'Empereur lui joua le tour de lui envoyer dans la propriété de Valençay, nouvellement acquise, le prince des Asturies et son frère don Carlos, avec l'infant don Antonio, son oncle ; l'ancien ministre était chargé de les amuser, en réalité de les tenir prisonniers. Le rôle était déplaisant ; mais Talleyrand s'y résigna. Il fut encore admis à l'entrevue d'Erfurt entre l'empereur des Français et l'empereur de Russie ; mais là, entre le tsar et l'ancien ministre, s'établirent des relations qui firent de celui-ci comme un agent secret du cabinet de Pétersbourg. Napoléon en fut-il informé ? En tout cas, sa colère contre le ministre éclata dans la scène qu'il lui fit le 28 janvier 1809 et que M. Lacour-Gayet raconte avec tant de verve et d'émotion. « Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi », criait l'Empereur à Talleyrand ; vous ne croyez pas en Dieu ; vous avez toute votre vie manqué à

tous vos devoirs... vous vendriez votre père. » Puis viennent d'autres injures : « Vous ne m'aviez pas dit que le duc de San-Carlos était l'amant de votre femme. » Le duc de San-Carlos surveillait à Valençay les infants espagnols. D'autres scènes devaient suivre dans les dernières années du régime. Est-il étonnant par suite que Talleyrand se soit tourné du côté des ennemis de Napoléon, qui étaient aussi les ennemis de la France ? Le tzar Alexandre l'avait flatté à Erfurt ; peu de temps après, il intervint pour faire conclure le mariage d'Edmond de Périgord, neveu de Talleyrand, avec la princesse Dorothee de Courlande, — de cette union naîtra la duchesse de Dino. Il semble que désormais il y eut partie liée entre Alexandre et Talleyrand ; et alors ce fut « le commencement de la fin ». Après la campagne de Russie de 1812, celle d'Allemagne de 1813, la France était envahie. Le 30 mars 1814, l'ennemi était devant Paris : Talleyrand eût pu encore ce jour rejoindre, du côté de Fontainebleau, l'empereur des Français ; mais il s'arrangea de façon à ne pas sortir de Paris, et le lendemain, 31 mars, vers cinq heures de l'après-midi, l'empereur de Russie, Alexandre 1^{er}, se présenta à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, où il prit domicile. Le lendemain 1^{er} avril, furent convoqués au Luxembourg les sénateurs qui se trouvaient à Paris ; on arrêta qu'un gouvernement provisoire de cinq membres serait élu, avec en tête le prince vice-électeur ; et le 6 avril suivant, le Sénat décida d'appeler au trône Louis-Stanislas-Xavier de France, frère du dernier roi. C'est ainsi qu'un corps qui portait le nom de Conservateur servit à la ruine de l'Empire.

Talleyrand signa à ce moment la convention du 23 avril 1814, qui ramenait le territoire de la France aux limites du 1^{er} janvier 1792, renonçant d'un trait de plume à Nice, à la Savoie, à toute la rive gauche du Rhin ; mais ce n'est que le 13 mai suivant que Louis XVIII, rentré à Paris, le nomma ministre des Relations extérieures et qu'il occupa pour la troisième fois l'hôtel de la rue du Bac. En cette qualité, il signa le traité du 30 mai 1814, qui confirmait la convention du 23 avril, et bientôt il se rendit au Congrès de Vienne, où il allait représenter la France. Il n'est toutefois pas entré dans le plan de M. Lacour-Gayet d'exposer longuement les négociations de ce Congrès, qui se poursuivit même après que Napoléon fut rentré à Paris, le 20 mars. Talleyrand ne quitta Vienne que le 10 juin, cherchant où il pourrait rejoindre Louis XVIII. Il arriva à Aix-la-Chapelle le 19 et là il eut nouvelle que, la veille, une grande bataille s'était livrée à Waterloo ; il continua sa route vers Bruxelles ; le 23 juin, il retrouvait Louis XVIII à Mons. Une dernière période commence dans la vie de Talleyrand ; M. Lacour-Gayet nous l'exposera dans un troisième volume, dont la publication est imminente. Dès à présent nous pouvons affirmer que l'œuvre qu'il aura élevée au ministre de tous les régimes de la France, de la Révolution à Louis-Philippe, sera une œuvre définitive.

Ce volume est orné de huit planches hors texte ; le portrait inédit du frontispice, puis ceux qui représentent Talleyrand à l'époque du Consulat, Talleyrand en costume de vice-grand électeur par Prudhon, Talleyrand en 1808 par Gérard sont bien intéressants à étudier. Sur la page du titre, M. Lacour-Gayet a reproduit ce que Talleyrand a écrit de lui-même : « Je veux que pendant des siècles on continue à discuter sur ce que j'ai été, ce que j'ai pensé et ce que j'ai voulu. » On discutera moins dans l'avenir. M. Lacour-Gayet me paraît avoir révélé le personnage tel qu'il était avec ses grands défauts et même ses vices, mais aussi avec ses qualités d'esprit, de souplesse, sa capacité de travail, sa facilité de s'adapter à tous les régimes et à toutes les circonstances.

Ch. PFISTER.

I. — John H. MUIRHEAD. *Coleridge as Philosopher*. Londres, Allen et Unwin; New-York, Macmillan Co, 1930. 287 pages. Prix : 12 s. 6 d.

II. — Waldo H. DUNN. *Froude and Carlyle. A Study of the Froude-Carlyle Controversy*. Londres, Longmans, 1930. xx-365 pages. Prix : 15 s.

I. — On a mis en lumière depuis longtemps la signification de Coleridge comme penseur : il est le centre de ce mouvement de révolte contre le mécanisme rationaliste du XVIII^e siècle qui fait l'unité spirituelle du romantisme en Angleterre, comme la révolte contre un nouveau mécanisme a été depuis cinquante ans l'essence d'un romantisme nouveau. Mr Muirhead, écrivant du point de vue et dans l'esprit de l'antiintellectualisme contemporain, n'a pas de peine à rappeler ces données aujourd'hui acquises de l'histoire des idées anglaises. Son objet est autre et, il l'espère, plus précis : établir sur un examen serré des textes, et en particulier de manuscrits encore à peine utilisés, la nature de la doctrine idéaliste à laquelle aboutit l'effort du visionnaire de Highgate ; surtout, prouver qu'elle n'est pas seulement vision, mais aussi réflexion lucide, enchaînée, et possède une qualité proprement systématique. On a toujours insisté sur le caractère fragmentaire des expressions auxquelles a pu atteindre une pensée souffrante et discontinue ; Mr Muirhead prétend rétablir la continuité profonde sous la multiplicité de surface. Il nous présente donc, successivement, un résumé du développement philosophique de Coleridge (chap. I) ; une vue de sa logique (II) ; de sa métaphysique (III) ; de sa philosophie de la nature (IV) ; de sa morale (V) ; de sa doctrine politique (VI) ; de son esthétique (VII) ; de sa philosophie religieuse (VIII). L'ouvrage se termine par une conclusion, et trois appendices : une liste des principales sources, imprimées ou inédites, pour l'étude complète de la pensée de Coleridge ; une note sur son héritier philosophique et exécuteur littéraire, Joseph Henry Green, dont la *Spiritual Philosophy* (1865) annonce étrangement la doctrine de son homonyme mieux connu, Thomas Hill Green ; et quelques extraits d'un manuscrit de Coleridge conservé à la Huntington Library, près Los Angeles, Californie. — On accordera bien volontiers à Mr Muirhead que son livre met justement l'accent sur la valeur non seulement historique et explicative, mais aussi intrinsèque et permanente, de ce que John Stuart Mill appelait déjà « la philosophie germano-coleridgienne » ; et son ouvrage, clair, agréable, est une vue d'ensemble de ce sujet plus nette et complète qu'aucune de celles qui avaient été jusqu'ici proposées. Mais on ne pourra qu'être frappé une fois de plus par cette impuissance de progression soutenue qui caractérise la pensée de Coleridge, et reste sa marque propre, après comme avant l'étude de Mr Muirhead. Chaque chapitre ne contient guère qu'une affirmation — une de ces « idées séminales » dont parlait Coleridge, et qu'il a inlassablement répétées. Ces thèmes, d'un chapitre à l'autre, se répondent sans doute, et dans cette mesure l'exposition progressive qu'en donne Mr Muirhead n'est pas artificielle ; mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, comme notre critique le remarque lui-même, qu'ils se distinguent à peine les uns des autres et, à vrai dire, n'en forment qu'un seul. Voilà, certes, la marque d'une cohérence interne, ou, si l'on veut, d'une personnalité philosophique, une en chacune de ses expressions ; mais, en revenant par cette voie à l'unité, nous avons tourné le dos à ce qui était l'objet de notre recherche, la démonstration de l'ordre dans la diversité. Notre découverte est qu'il y a fort peu de diversité, et donc peu d'ordre ; et que le « système » de Cole-

ridge, absent de ses ouvrages mêmes, n'existait guère en sa pensée que sous la forme d'une intuition fondamentale, développée partiellement, fragmentairement, et surtout obstinément tenue sous le regard de la conscience... Il n'y a là rien qui rappelle, par exemple, le progrès de l'*Éthique*, et le mouvement continu par lequel Spinoza, sans jamais perdre le contact de la définition initiale, avance sans cesse vers les aspects nouveaux de sa pensée. Mais nul ne songerait à rapprocher Coleridge de Spinoza; et ce n'est pas un résultat négligeable, en tout état de cause, que d'avoir établi plus fortement la permanence en lui d'une attitude d'esprit essentielle.

II. — L'historien J. A. Froude, chargé par Carlyle d'écrire sa biographie, s'est-il acquitté de cette tâche avec une légèreté coupable et une secrète malveillance? A-t-il interprété des faits à sa guise, grossi ou défiguré des incidents, arbitrairement choisi ou inexactement cité des textes? La réponse courante est affirmative. Dans la controverse dont la mémoire de Carlyle, à travers des accalmies et des réveils, n'a cessé d'être l'objet depuis sa mort, rares sont les voix qui défendent Froude; ceux mêmes qui lui donnent raison en l'espèce acceptent le discrédit jeté sur sa méthode; si sévère, si général était hier encore le réquisitoire de ses adversaires, que nulle partie de son œuvre n'y échappait; l'historien comme le biographe semblait irrémédiablement compromis. — Mr Dunn révisé ce procès, non dans toute son ampleur, mais en se limitant au point vif du débat, la biographie de Carlyle; il refait devant nous son enquête patiente, minutieuse, attentive à tous les documents, auxquels un certain nombre de pièces inédites sont ici ajoutées. Le verdict est catégorique. Les accusations portées contre Froude sont elles-mêmes entachées de toutes les erreurs et des procédés vicieux qu'elles lui prêtent. Sa bonne foi est indéniable. Ses inexactitudes sont relativement peu nombreuses, et vénielles; la vérité d'ensemble du portrait qu'il a tracé assure à sa biographie la valeur d'une grande œuvre, image émouvante, et la meilleure, d'un homme de génie, elle-même assurée de vivre par ses propres mérites.

Je dois dire que cette démonstration m'a convaincu. La méthode m'en paraît solide et les conclusions justifiées. Les motifs divers par lesquels Mr Dunn essaie d'expliquer l'hostilité toute spéciale, d'ordre technique ou personnel, qui s'est dressée injustement contre Froude, me semblent former un tissu de causes très vraisemblable.

Je n'ai contrôlé que les raisonnements de Mr Dunn. Les faits sur lesquels il s'appuie me sont connus dans l'ensemble; mais je n'en ai pas vérifié le détail; je ne me suis pas reporté aux textes qu'il cite. Que l'historien qui pratique toujours en sa pureté intransigeante la méthode critique de l'histoire me jette la première pierre. Un passage du présent livre serait de nature à lui retenir le bras; il est assez piquant, et tel que la *Revue historique* se doit de ne pas le passer sous silence. Langlois et Seignobos y sont pris à partie (chap. XII, p. 107-112). Eux aussi se sont portés garants des inexactitudes de Froude; ils ont joint leur voix au concert de ses accusateurs. Leur *Introduction aux études historiques* (1897) fait de lui le type même de l'historien affligé du complexe pathologique de l'erreur (p. 124-126 de la traduction anglaise, *Introduction to the Study of History*, citée ici). — Ils donnent un exemple: la description de la ville d'Adélaïde (Australie), que Froude avait vue, et qu'il dépeint en commettant, disent-ils, une contre-vérité à chaque mot. Ils se référaient à H. A. L. Fisher (*Fortnightly Review*, décembre 1894); celui-ci, à son tour, s'autorisait d'un Néo-Zélandais, Edward Wakefield (*Nineteenth Century*,

août 1886). On voit très bien comment la bonne foi de Langlois et Seignobos a pu être surprise : était-il possible que Fisher, historien distingué d'Oxford, accusât à la légère un autre historien anglais non moins distingué? De même, il est visible que Fisher a jugé — un peu vite — qu'un Australasien, à défaut d'Australien, était infailible en fait d'Australie. A la suite de Langlois et Seignobos, d'autres critiques, et des plus autorisés, accablèrent Froude des mêmes ironies ; pendant trente ans, toutes les fois qu'on parlait de lui en compagnie érudite, il y avait certains sourires : se pouvait-il qu'un historien, prétendant à l'évocation exacte d'un passé obscur, déformât ainsi les traits élémentaires d'une réalité présente qu'il suffisait de regarder pour voir? Hélas, c'est nous tous qui avions tort. Mr Dunn n'a pas pris le bateau pour l'Australie ; mais il a consulté le maire de la ville mystérieuse ; la réponse est claire et décisive : Froude avait raison ; sa description est exacte en tous ses traits, soit absolument, soit relativement ; les affirmations contraires de Wakefield sont tout simplement fausses. Qu'il est difficile — mais ne le savions-nous pas? — d'appliquer toujours la méthode historique ! Et combien le démon des affirmations arbitraires prend de masques imprévus et perfides : il prend même celui de la sévérité envers les historiens insuffisamment critiques ! Je ne tire pas d'autre morale ; et puisque après tout je n'ai pas, moi non plus, vu Adélaïde, l'adhésion que je crois devoir donner à la thèse de Mr Dunn n'aura que la valeur extrêmement modeste d'une impression.

L. CAZAMIAN.

OTTO HINTZE. *Weltgeschichtliche Bedingungen der Repräsentativverfassung*. 47 pages. (Extrait de la *Historische Zeitschrift*, 1930, t. CXLIH.)

Voilà une pénétrante et suggestive étude d'histoire comparée, entendue dans le meilleur sens du terme. En M. Otto Hintze on reconnaît bien l'historien au fait que la méthode comparative l'amène à reconnaître les *dissemblances* autant et plus que les *ressemblances*. L'enquête qu'il a entreprise, et pour laquelle il utilise une documentation très étendue et très variée, l'amène à conclure que, seule, l'Europe occidentale pouvait être le berceau du régime représentatif, car c'est seulement dans cette région que se sont trouvées réunies les conditions nécessaires à son éclosion. L'une de ces conditions essentielles, c'est le régime féodal, mais elle n'est pas suffisante, car une sorte de régime féodal a vu le jour en des pays comme le Japon et certains États musulmans, où aucune sorte de régime représentatif n'a pris naissance. Un deuxième élément, c'est le christianisme et l'Église romaine. La religion chrétienne, qui a contribué dans une assez forte mesure à la disparition de l'esclavage, a contribué aussi à la libération de la personne humaine. Les relations du chef féodal avec ses vassaux et ses sujets sont des relations *personnelles*, grande nouveauté. Puis l'Église romaine, revendiquant l'indépendance du sacerdoce, a empêché l'établissement d'un Empire universel ; les divers États, d'origine féodale, ont eu besoin des secours de leurs sujets et ont dû en échange leur accorder des libertés politiques. Enfin, les conciles mêmes de l'Église ont contribué à propager les institutions représentatives. M. Hintze voit un troisième élément de ces institutions dans la constitution même de l'État moderne, qui ne repose pas uniquement sur la force, mais sur l'idée du droit, et où se marque une tendance à la « rationalisation ». Ces conceptions pénétrantes, qui reposent sur des données de

l'histoire concrète, méritent de retenir l'attention des historiens comme des sociologues.

Henri SÉE.

Elemer HANTOS. *L'économie mondiale et la Société des Nations*. Paris, Marcel Giard, 1930. In-8°, 381 pages. Prix : 50 fr. (Bibliothèque internationale d'économie politique.)

L'auteur, professeur à l'Université de Budapest et économiste très réputé, part de l'idée qu'il y a bien aujourd'hui une économie mondiale, qu'il explique l'interdépendance croissante des divers États du monde. La Société des Nations avait d'abord laissé à l'arrière-plan les questions économiques. Mais elle n'avait pu les négliger complètement et force lui fut de s'en occuper de plus en plus, tant est puissant le lien entre les phénomènes politiques et économiques. Ainsi s'explique la tenue de la Conférence économique internationale qui eut lieu à Genève en 1927.

M. Hantos décrit avec une grande précision l'œuvre de la Conférence, qui a étudié les divers problèmes du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, sans aboutir d'ailleurs à des décisions concrètes et pratiques. Elle s'est aperçue que ce sont les relations commerciales qui ont le plus souffert de la guerre mondiale et de ses suites ; elles sont entravées notamment par le régime douanier, d'autant plus gênant que de nouveaux États ont été créés en Europe. Il y a eu accroissement de la production depuis 1913, mais ce sont les débouchés qui laissent à désirer et entraînent le malaise de l'industrie. Quant à la dépression agricole, elle procède surtout de l'appauvrissement général de l'Europe, qui a diminué la consommation.

L'auteur dégage, de façon fort heureuse, les idées directrices de la Conférence économique, c'est-à-dire les idées de paix, de l'interdépendance des peuples, de la liberté du commerce — entendue au sens large — et, enfin, de la rationalisation, dont il se montre un partisan déterminé.

L'œuvre économique accomplie par la Société des Nations depuis la Conférence s'est inspirée de ses « directions », qu'il s'agisse de l'abolition des prohibitions et restrictions entravant les importations et exportations, de travaux pour l'unification de la nomenclature douanière, etc. On a fait de très importantes études relatives à la rationalisation mondiale, études portant sur la rationalisation du sucre, du charbon, de l'or. On s'est occupé aussi de la rationalisation de l'économie européenne, en ce qui concerne l'union des transports et des producteurs ; on a préparé une trêve douanière, destinée à être la première étape vers l'union douanière européenne. M. Hantos, montrant les grands troubles provenant de la dislocation de l'État austro-hongrois et de sa « balkanisation », pense que la S. D. N. devrait s'occuper activement de la rationalisation économique de l'Europe centrale, qui a tant souffert. Enfin, ce remarquable ouvrage se termine par un aperçu très instructif sur la documentation économique de la S. D. N. et donne des analyses précises des principaux mémoires élaborés à Genève.

Henri SÉE.

- I. — Norman L. TORREY. *Voltaire and the English Deists*. New-Haven (Mass.), Yale University Press ; Londres, Humphrey Milford, 1930. 224 pages. Prix : 11 s. 6 d.
- II. — Erich ROTHACKER. *Einleitung in die Geisteswissenschaften*. Zweite, photomechanisch gedruckte Auflage. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1930. xxiii-288 pages. Prix : 12 mk. ; relié, 15 mk.

I. — M. Torrey, avec la plus grande conscience, a tenté une étude comparative des déistes anglais du XVIII^e siècle et de l'œuvre de Voltaire, qu'il connaît également bien ; il montre aussi qu'il est très au courant de tout ce qui a paru d'important sur ces questions. En outre, à Leningrad, il a consulté la bibliothèque particulière de Voltaire, qui y est conservée ; il a relevé les signets et les notes marginales inscrites par le grand écrivain sur les nombreux ouvrages anglais qu'il avait lus et étudiés ; il a pu ainsi déterminer avec plus de précision ses sources et ses emprunts. On voit combien Voltaire était familier avec la littérature anglaise contemporaine, et on peut surprendre sur le vif sa méthode de travail.

Lors de son séjour en Angleterre, Voltaire s'est préoccupé surtout des mœurs et de la littérature, beaucoup moins des questions religieuses, auxquelles il s'attachera particulièrement dans la seconde moitié du siècle et surtout après 1760, dans sa lutte incessante contre « l'infâme ». On s'explique donc qu'il ait moins subi l'influence de ce que M. Torrey appelle le déisme « constructif » que du déisme critique et radical. On voit qu'il n'a qu'une connaissance assez superficielle de Toland, dont souvent les idées ne lui sont parvenues que d'une façon assez indirecte. Les œuvres de Bolingbroke, qu'il ne goûte que médiocrement en réalité, n'ont guère non plus étayé sa dialectique ; mais il s'est servi de son nom et lui a attribué des idées qui étaient les siennes propres plutôt que celles du célèbre homme d'État, comme le montre l'*Examen important de Milord Bolingbroke*, publié en 1767 ; celui-ci n'était plus là pour protester.

D'Anthony Collins, Voltaire apprécie, outre l'ironie, la critique de la Bible et les arguments contre les prophéties ; mais ses emprunts ne sont pas très apparents. Woolston lui est sympathique par l'usage qu'il fait du ridicule, par ses arguments contre les miracles, par son anticléricalisme. Tindal, dans ses *Rights of Christian Church asserted*, se montre également l'ennemi des prêtres ; dans sa *Christianity as old as Creation*, il prêche la religion naturelle et universelle ; il montre les cruautés et les immoralités de la Bible. Voltaire trouve dans son œuvre des arguments moraux, dont il fait bon usage.

Dans le savant Middleton, qu'il apprécie fort, il y a tout un arsenal d'arguments historiques qui servent puissamment la dialectique voltairienne ; il y a là de quoi battre en brèche les coutumes, les cérémonies des Juifs et des chrétiens. L'érudition de ce penseur lui offre l'occasion de remonter aux sources. Il fait bon usage aussi du radicalisme d'Annet, dont il ignore d'ailleurs le véritable nom, de ses sarcasmes contre la résurrection et le rôle de saint Paul. Il adapte *The Life of David*, qu'il transforme en un drame satirique, extrêmement hardi, *Saül* ; M. Torrey le montre d'une façon très vivante.

Ces nombreux emprunts, Voltaire les faits siens, grâce à sa verve endiablée et à son style prestigieux. Mais il n'est pas qu'un littérateur. Par l'exposé même de M. Torrey, on voit très nettement combien il est au courant des sources, au moins

autant qu'on pouvait l'être de son temps. Sans doute, il est un « partisan » ; il s'est proposé de démolir de fond en comble le christianisme, mais on ne peut pas nier qu'il ait étudié scientifiquement les questions, et avec une singulière pénétration.

II. — Du très intéressant ouvrage de M. Rothacker, publié pour la première fois en 1919, nous avons ici une réimpression qui reproduit exactement la première, sauf qu'elle est précédée d'une nouvelle préface. L'auteur s'est proposé essentiellement de donner l'histoire des « sciences de l'esprit » au cours du XIX^e siècle, de décrire l'évolution des conceptions essentielles de ces études, et il a restreint son enquête à l'Allemagne.

Après le mouvement de l'*Aufklärung*, c'est la conception hégélienne qui, pendant une génération, a exercé une influence prédominante sur les sciences de l'esprit. M. Rothacker, avec une grande précision et d'abondants détails, marque l'action de Hegel sur les diverses disciplines et montre que, pendant longtemps, cette action s'est fait sentir, même aux époques où, d'une façon générale, d'autres tendances l'ont supplantée.

Cependant, déjà dans la première moitié du XIX^e siècle, d'autres forces intellectuelles se dressent à côté de l'hégélianisme, et notamment l'école historique, dominée par le grand nom de F.-C. von Savigny. M. Rothacker nous fait voir comment la conception historique en arrive à s'implanter dans les diverses disciplines et exerce une action particulièrement forte sur la théorie du droit. L'école historique met l'accent sur la conception de la *vie* et insiste sur le *Volksgeist* ; sa méthode la porte aussi à attacher une grande importance aux « tendances ». L'auteur consacre ensuite un chapitre très nourri aux relations entre Hegel et l'école historique, à laquelle il oppose son rationalisme et son idéalisme.

Cependant, l'école historique, telle qu'elle s'est constituée autour de Savigny, attache encore une grande importance à la spéculation. Or, voici que, vers le milieu du siècle, la spéculation perd rapidement du terrain dans les diverses sciences de l'esprit. M. Rothacker marque fortement cette évolution. De plus en plus, l'histoire joue un rôle prédominant, l'histoire universelle avec Ranke et l'histoire politique avec les Dahlmann, Gervinus, Droysen, Treitschke. L'histoire politique agit puissamment sur les sciences de l'esprit ; elle contribue notamment à mettre en relief le rôle des individus ; comme le dit Treitschke, ce sont « les personnalités qui font l'histoire ». L'histoire politique contribue aussi à rapprocher les sciences de l'esprit de la politique.

Après 1860, le positivisme, sous l'influence de la pensée française et anglaise, gagne du terrain. L'auteur décrit les centres positivistes qui se forment à Berlin, à Leipzig, à Vienne, et il insiste particulièrement sur le rôle de Wilhelm Scherer, esprit de grande envergure, qui a touché à tant de questions et a notamment contribué à renouveler l'histoire littéraire en Allemagne. M. Rothacker caractérise heureusement le positivisme, son déterminisme, sa conception des lois historiques, sa prédilection pour l'histoire comparée, sa tendance à se rapprocher des sciences de la nature. Il remarque finement aussi que le positivisme a encore des relations avec le romantisme, comme on peut l'observer chez un Taine et chez un Karl Lamprecht.

Enfin, l'ouvrage se termine par une pénétrante étude de Wilhelm Dilthey (1833-1911), ce penseur si original qui devait avoir une grande influence sur la pensée contemporaine de l'Allemagne. Ses conceptions philosophiques ne se sont élaborées que peu à peu, au cours de ses travaux si variés. De plus en plus, il s'est orienté

iers la logique, et c'est par l'étude de la méthode qu'il en est arrivé à la conception si féconde de l'unité des sciences de l'esprit.

On voit que le volume si substantiel de M. Rothacker mérite grandement d'attirer l'attention des personnes qui s'intéressent à la théorie de l'histoire. A notre avis, il eût été encore plus instructif si l'auteur ne s'était pas strictement cantonné dans l'histoire de la pensée allemande. Les noms de Comte, de Carlyle, de Stuart Mill, de Spencer, de Taine apparaissent bien de temps en temps, mais on eût aimé quelques excursions un peu plus prolongées à l'étranger. Le nom du grand penseur Cournot, par exemple, n'est jamais cité. A propos du positivisme, il serait intéressant aussi de recourir aux lumières des épistémologistes et notamment de M. Émile Meyerson, qui, dans son *Explication dans les sciences*, en a fait une critique si vigoureuse.

Henri SÉE.

I. — H. BUTTERFIELD. *The peace tactics of Napoleon, 1806-1808*. Cambridge, University Press, 1929. In-8°, VIII-395 pages. Prix : 16 s.

II. — F. M. KIRCHEISEN. *Fürstenbriefe an Napoleon I*. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1929. In-8°, 2 vol., XVII-384 et XI-361 pages, 14 portraits, 1 fac-simile.

III. — W. C. LANGSAM. *The Napoleonic wars and German nationalism in Austria*. New-York, Columbia University Press, 1930. In-8°, 241 pages. 3 d. (Studies in history, economics and public law edited by the Faculty of political science of Columbia University, n° 324.)

IV. — R. CIAMPINI. *Napoleone visto dai contemporanei*. Turin, Bocca, 1930. In-8°, 346 pages. Prix : 25 l.

I. — M. Butterfield, élève de M. Temperley, a retracé à nouveau les vicissitudes diplomatiques qui ont accompagné les campagnes de Napoléon contre la quatrième coalition, depuis l'effondrement de la Prusse à Iéna jusqu'à la fin des négociations au cours desquelles, à la suite des traités de Tilsit, la Russie, la Prusse et l'Autriche essayèrent d'amener l'Angleterre à négocier la paix avec la France. Les deux dernières espéraient ainsi soit adoucir leur sort, soit s'épargner une rupture avec l'Angleterre. Au printemps de 1808, il fut évident que leurs efforts étaient vains. C'est le terme de cette étude.

Outre les publications antérieures, elle utilise des documents du British Museum, du Foreign Office, des Archives de Vienne et du ministère des Affaires étrangères de la France. Sans verser au débat aucun document sensationnel, elle apporte ainsi des compléments qui ne sont pas négligeables. Des appendices discutent les vues des historiens allemands, notamment de Lenz, qui accusent Alexandre de trahison consciente et systématique à l'égard de la Prusse. C'est sur l'évolution d'Alexandre que M. Butterfield a fait porter le principal de son effort.

On devine, par là, que son étude fait une grande place à la psychologie des protagonistes. Il insiste sur la nécessité d'en tenir compte. Il observe avec raison que l'histoire diplomatique, quand elle essaie de déterminer les intérêts permanents en présence, donne trop souvent l'impression d'un déterminisme où le caractère personnel des diplomates ne joue pas de rôle. Il a étudié celui d'Alexandre avec beau-

coup de finesse. A mon avis, il a pourtant un peu trop abondé dans son sens. Je pense que, dès l'abord, Alexandre a été plus sensible qu'il ne le croit aux avantages que lui assuraient les traités de Tilsitt et à la position si forte qu'ils lui accordaient virtuellement en face de Napoléon.

Le point de vue où s'est placé M. Butterfield entraîne de longs développements. Sa langue est riche et nuancée ; l'ouvrage se lit avec agrément. Mais il semble qu'on aurait pu l'abréger un peu sans inconvénients.

II. — De Sainte-Hélène, Napoléon recommanda à Joseph de publier les lettres obséquieuses que lui avaient adressées, au temps de sa splendeur, les empereurs, rois et princes qui, maintenant, le tenaient en captivité. A ce vœu de l'Empereur, qui ne put être réalisé, M. Kircheisen a entrepris de répondre en publiant un choix de lettres de princes et de princesses adressées au maître du continent. Le premier volume est consacré à l'Allemagne, Autriche comprise ; le second aux autres pays et à la famille Bonaparte ; en appendice, on trouve également les deux lettres que Louis XVIII adressa au premier Consul en 1800 et la réponse qu'il reçut ; plusieurs lettres des villes de Francfort, Brême et Augsbourg ; enfin, une lettre de l'évêque de Bâle, qui porte une apostille bien curieuse de Napoléon (« Oh ! lâches nobles, si vos ancêtres vous voyaient, que diraient-ils, eux qui [étaient si] fiers de leurs vertus ! »).

Un certain nombre de ces lettres ont déjà été publiées. Mais M. Kircheisen a aussi fait des recherches dans les archives de Prusse, de Bavière, d'Autriche, et il a utilisé un recueil de lettres princières à Napoléon, constitué sous Napoléon III, aux archives des Affaires étrangères. Par conséquent, les historiens du Consulat et de l'Empire y trouveront leur bien. M. Kircheisen a ajouté des notices explicatives et bibliographiques qu'ils ne dédaigneront certes pas. Malheureusement, M. Kircheisen a jugé bon de traduire des documents en allemand ; il observe lui-même que ce travail n'allait pas sans difficulté, le français des nobles personnages n'étant pas toujours bien fameux. Il faut avouer que, pour les érudits, cela diminue sensiblement la valeur de sa publication, car il leur faudra se reporter à l'original. Mais M. Kircheisen voulait évidemment permettre au grand public allemand de se faire, par lui-même, une idée juste de la conduite de ses princes.

Dans sa préface, il a souligné d'ailleurs les conclusions qu'on peut tirer de leurs écrits. Il n'est pas vrai, dit-il, que l'idée fixe de Napoléon, comme l'ont assuré trop d'historiens officiels, ait été de détruire la Prusse. Si, d'autre part, l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse, de Saxe et de Wurtemberg gardent, dans leur correspondance, le souci de leur dignité, nombre de princes allemands ont été moins scrupuleux, même de grands personnages comme Frédéric de Bade et Maximilien de Bavière ; les lettres autographes de ce dernier détruisent la légende officielle d'après laquelle son obséquiosité serait imputable à ses bureaucrates. On voit Charles-Auguste de Saxe-Weimar demander des agrandissements ; la comtesse de Hochberg, épouse morganatique du margrave de Bade, implorer Napoléon en faveur de ses enfants ; la duchesse d'Anhalt-Dessau, née Hohenzollern, lui adresser des supplications ; l'évêque de Bâle lui demander de payer ses dettes. Le landgrave de Hesse-Cassel a bien pris parti contre Napoléon et a mobilisé, intempestivement d'ailleurs, pour se joindre à ses ennemis : il n'y a pas lieu de le regarder comme un innocent martyr.

Sans doute, on savait déjà quelque chose de tout cela. Mais on doit savoir gré à M. Kircheisen de l'avoir courageusement rappelé et d'y avoir ajouté.

III. — M. Langsam a recherché dans la presse et dans les brochures du temps les manifestations du nationalisme allemand dans les provinces germaniques de l'empire d'Autriche de 1809 à 1815. Les historiens tireront désormais profit de ses dépouillements consciencieux. Une bibliographie étendue termine d'ailleurs l'ouvrage.

L'auteur fait observer qu'en 1805 l'opinion n'avait pas approuvé la nouvelle guerre contre la France. On n'aurait pas été fâché qu'une introduction nous dît si, avant que Stadion n'eût entrepris de préparer la guerre de 1809, des traces de nationalisme se retrouvaient chez les Allemands d'Autriche. En fait, dans le livre de M. Langsam, l'action gouvernementale paraît prépondérante : Stadion déchaîne, par l'action concertée de brochures, de pièces de théâtre, de chants d'inspiration officielle, un mouvement plus ou moins profond contre la France ; l'insurrection espagnole lui a été très utile et il l'a exploitée largement. Arrivé au pouvoir, Metternich suit une politique opposée, surtout après le mariage : aussitôt le mouvement nationaliste s'effondre. En 1813, le gouvernement le ranime, mais avec beaucoup de précautions et de réserve ; après la victoire, en 1814, il lui devient hostile et, de nouveau, les Allemands d'Autriche paraissent y être complètement étrangers.

M. Langsam conclut que ce n'est là qu'une apparence et que le nationalisme continuait à vivre sous la cendre. Il faudrait distinguer. Il ne paraît pas douteux qu'au cours de ces années le sentiment du lien que la langue et les mœurs établissaient entre eux et les autres Allemands a fait des progrès dans l'esprit des Autrichiens. Mais de là au nationalisme politique il y a fort loin. Il est probable que la restauration du Saint-Empire sous une forme ou sous une autre leur plaisait. Elle était, du reste, de leur intérêt. Mais il n'est pas facile de distinguer entre cet attachement au vieil Empire et le sentiment dynastique. En tout cas, aucun symptôme ne donne à penser que les Autrichiens aient imaginé un État allemand unitaire ou fédératif qui les séparerait des peuples non allemands pour les incorporer à un organisme purement national. M. Langsam laisse l'impression qu'il s'exagère l'importance des faits, d'ailleurs intéressants, qu'il relate. Il en serait peut-être autrement s'il nous avait démontré qu'avant 1809 les Autrichiens n'avaient aucun sentiment de l'unité culturelle allemande : en ce cas, on pourrait faire remonter à l'époque napoléonienne l'origine lointaine de l'idée d'*Anschluss*. Il n'a rien affirmé à cet égard, mais on croit comprendre que telle est son opinion. Elle ne paraît pas démontrée.

IV. — Le livre de M. Ciampini comporte en premier lieu les études critiques sur la valeur des témoignages sur Napoléon que nous ont transmis Thibaudeau, Roederer, Chaptal, Bourrienne et Gourgaud. L'introduction énumère plusieurs autres mémorialistes qu'on peut également consulter à ce sujet et nous explique pourquoi l'auteur a limité son choix.

Après avoir déterminé la valeur de chacun des témoins qu'il a retenus, il extrait de leurs œuvres les renseignements les plus caractéristiques. C'est pour lui l'occasion de refaire une grande partie de l'histoire du Consulat et d'exposer nombre de questions qui se posent à propos de l'histoire de l'Empire. Il a une vive admiration pour Napoléon et ne se tient pas de porter des jugements de valeur. A l'arrière-plan, le lecteur, à son tour, ne pourra guère s'empêcher parfois de discerner des préoccupations contemporaines, mais il devra reconnaître que l'auteur a su se montrer discret.

Le livre est de lecture intéressante et il pourra rendre des services à l'historien

français, parce qu'il constitue un résumé commode de bibliographie critique sur les mémorialistes que M. Ciampini a pris en considération.

G. LEFEBVRE.

Hugh Robert MILL. *The record of the Royal geographical Society, 1830-1930*. Londres, Edward Stanford et John Murray, 1930. xvi-288 pages, 35 pl. Prix : 10 s.

La Société royale de géographie a décidé de commémorer le centenaire de sa fondation en publiant un résumé aussi fidèle que possible de son histoire en un volume de dimensions et à un prix accessibles au grand public. Elle a chargé de ce travail son président, M. Douglas Freshfield, en lui adjoignant, à cause de son grand âge, un auxiliaire plus jeune, M. Mill, vice-président, qui seul a signé le livre. Il s'est acquitté de sa tâche avec une conscience et une précision auxquelles il convient tout d'abord de rendre hommage.

On trouvera donc, dans le livre, d'abord tout ce qu'il importe au public lettré de savoir sur l'origine, la création, le développement de cette illustre Société, une des gloires de l'Angleterre savante. Elle date de 1830, succédant à plusieurs tentatives semblables qui avaient échoué ou qui ont pris un cours différent. Elle prit au début le titre de *Royal geographical Society*, qui fut officiellement reconnu par une « charte royale d'incorporation » accordée le 8 février 1859. Ses débuts furent assez lents : en dix ans, elle atteignit péniblement le chiffre de 700 membres. Il y eut même, de 1841 à 1851, une période que M. Hill lui-même qualifie d'orageuse, où le nombre tomba bien au-dessous de 600, parmi lesquels 63 membres, en 1849, n'avaient pas encore payé leur cotisation. Puis, sous la présidence, trois fois renouvelée, de Sir Roderick Murchison (un des savants les plus abondamment décorés et titrés de Grande-Bretagne), la Société compta jusqu'à 2,000 membres (1851-1870). Ce fut d'ailleurs une époque fertile en explorateurs : celle de Burton, de Speke, de l'illustre Livingstone, à qui la Société ménagea, en 1864, une réception enthousiaste. Plus tard, après avoir encouragé les grandes explorations africaines, elle subventionna celles qui furent dirigées vers les pôles. A cet égard, la présidence de Sir Clements Markham (1893-1905) fut féconde en exploits remarquables, auxquels reste attaché le souvenir héroïque de la *Discovery* ; mais aussi elle coûta cher à la Société, qui fut pendant plusieurs années obligée de veiller surtout à rétablir ses finances. Avec le comte (et plus tard marquis) Curzon de Kedleston, elle put, comme dit M. Mill, passer de la prudence à l'audace ; de ce personnage, l'auteur trace un portrait saisissant de couleur et de vie. C'est un des meilleurs endroits du livre qui se tient à l'ordinaire dans une note assez terne et sans relief, un peu trop « matter of fact ». Il faut dire, il est vrai, que l'obligation où il s'est trouvé d'exposer l'histoire intime de la Société, de ses difficultés financières, des locaux qu'elle occupa jusqu'à l'hôtel où elle siège actuellement, à Lowther lodge, Kensington (dans la cité de Westminster), offrait peu d'occasions pour divertir le lecteur.

A deux reprises différentes, M. Mill a traité une question d'une importance singulière pour le recrutement de la Société : celle de l'admission des femmes. Tout d'abord, elle se heurta (en 1887, en 1889) à un refus formel. Elle fut reprise en 1892 de biais, pour ainsi dire. En 1884 s'était fondée la *Scottish geographical Society*, où

les femmes étaient admises, et elle avait ouvert ses portes à Mrs Bishop (auparavant Miss Bird), exploratrice du Tibet. Cette Société et celle de Londres avaient entre elles d'étroits rapports et l'on trouva surprenant qu'à Londres on fût moins libéral qu'à Edimbourg ; aussi en 1892 Mrs Bishop fut-elle élue, sous la présidence favorable de Sir Mountstuart Grant Duff. Quand ce résultat eut été officiellement annoncé dans les *Proceedings*, de véhémentes protestations se firent entendre, même en deux referendums successifs, et c'est seulement en 1913 que l'opposition posa définitivement les armes. Du moins, le nombre des élus du sexe masculin est-il resté très supérieur à celui des femmes : actuellement, il y a dix fois plus d'hommes que de femmes à posséder le titre envié de *F. R. G. S.*

Quand éclata la Grande Guerre, la Société comptait un certain nombre de « fellows » ou d'associés étrangers. Petermann, par exemple, avait été élu en 1868. Alors fut soulevée la délicate question de savoir si l'on maintiendrait sur la liste des membres les étrangers appartenant aux pays avec lesquels la Grande-Bretagne était en guerre. La Société prit la sage résolution de rayer provisoirement ces étrangers de la liste. La radiation était suspensive et non définitive, et la liste fut reconstituée après la fin des hostilités. Cette mesure facilitait le rétablissement, après guerre, de rapports équitables entre nations que leurs travaux tendent justement à rapprocher sur le domaine commun de la science.

Le volume se termine par une liste des trente-huit présidents qui se sont succédés à partir de 1830, depuis le vicomte Goderich (earl of Ripon) jusqu'au colonel Sir Charles F. Close, qui succéda en 1927 à l'éminent archéologue David George Hogarth. Vient ensuite la liste du Bureau et du Conseil de la Société, telle qu'elle fut constituée au début et telle qu'elle se trouve maintenant. Parmi les planches, on remarquera celles où sont reproduites, outre un portrait de Livingstone (p. 87), les médailles d'or décernées par la Société aux plus fameux explorateurs : Stanley, Nansen, Shingleton, Peary, Scott, etc.

Ch. BÉMONT.

Capitaine de frégate A. LAURENS. *Histoire de la guerre sous-marine allemande, 1914-1918*. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. In-8°, 461 pages.

Lowell THOMAS. *Les corsaires sous-marins* ; traduit de l'anglais par Pierre REVOIL et René JOUAN. Paris, Payot, 1930. In-8°, 322 pages. Prix : 24 fr.

I. — M. le capitaine de frégate Laurens est un spécialiste de l'histoire de la guerre sous-marine allemande. Après en avoir rassemblé les matériaux dans un premier ouvrage publié en 1921, après l'avoir étudiée en 1924 dans ses rapports avec le blocus des Alliés, il présente aujourd'hui une synthèse remarquablement documentée de cette rénovation avec d'autres armes de la « guerre navale industrielle » que la France de Louis XIV avait conduite avec tant de méthode et de succès au lendemain du désastre de La Hougue.

Sauf à partir de 1917, l'Allemagne ne la pratiqua pas avec une pareille logique, faute d'une direction ferme des opérations et parce que la crainte l'obsédait de voir certains neutres se prononcer contre elle. Comme l'expose le commandant Laurens dans la première partie de son livre consacrée à « l'évolution politique de la guerre

sous-marine », nos adversaires souffrirent cruellement pendant presque toute la durée du conflit mondial d'un émiettement de l'autorité entre le chef du cabinet naval de l'empereur, le secrétaire d'État, le chef d'État-major général et le commandant de la Hochseeflotte : ballotté entre son indécision naturelle et l'influence qu'exerçaient sur lui ces hommes d'opinions et de tempéraments différents, Guillaume II n'imprima jamais à la lutte sur mer une impulsion vigoureuse et régulière. Ce manque de cohésion eut des répercussions d'autant plus fâcheuses sur la guerre sous-marine que celle-ci rencontrait par ailleurs l'hostilité de nombreuses personnalités politiques, Bethmann-Hollweg, Jagow, Bernstorff, Ballin, épouvantés par la perspective d'une rupture avec les États-Unis. Si les maritimes gagnèrent la première manche en arrachant à l'empereur le 4 février 1915 la proclamation du blocus sous-marin des Îles Britanniques, les politiques profitèrent du moins de l'émotion soulevée dans le monde par le torpillage des paquebots *Lusitania* et *Arabic* pour obtenir, le 6 juin, puis le 27 août, des atténuations importantes à la vivacité de cette guerre ; ils conservèrent vaille que vaille leur avantage en 1916 : l'indignation que provoqua aux États-Unis le torpillage du paquebot *Sussex* contraignit même le haut commandement à n'ordonner aux sous-marins des mers du Nord, du mois de mai au mois d'octobre, que des croisières militaires. Mais les partisans de la guerre à outrance au commerce reprirent irrémédiablement le dessus l'année suivante, aux acclamations d'une opinion publique chauffée à blanc, après que Hindenburg, devenu l'arbitre des destinées du peuple allemand, se fut prononcé contre toutes restrictions en faveur de quelque neutre que ce fût.

Ces fluctuations de la politique devaient exercer sur la conduite des opérations sous-marines une action décisive. Elle ressort admirablement de la seconde partie du livre du commandant Laurens, où ces opérations (l'attaque comme la parade) sont analysées année par année, mer par mer, avec un grand luxe de détails. Certes, l'auteur ne souscrit pas à ce pessimisme hâtif qui voudrait que les Alliés eussent perdu la guerre navale sans les fautes commises par l'Allemagne elle-même ; il tient pour les causes essentielles de leur victoire leurs propres mesures de protection, au premier rang desquelles il inscrit l'armement militaire des bâtiments de commerce réalisé progressivement en 1915 et 1916, le mouillage de mines perfectionnées dans le Pas-de-Calais et la mer du Nord en 1918, l'organisation (il est vrai, très tardive) des flottilles de chasseurs de sous-marins et, plus encore, celle des convois marchands escortés devenue générale dans la dernière année de la guerre. Mais il ne dissimule pas non plus combien nos difficultés se fussent aggravées si l'Allemagne avait proclamé la guerre sous-marine à outrance dès l'été de 1916, à un moment où, la capacité de construction de ses arsenaux atteignant son apogée, elle surprenait un adversaire presque désarmé. Militairement parlant, sinon diplomatiquement, elle eut tort de différer sa résolution jusqu'à une date où, déjà épuisée, elle ne pouvait plus attendre le salut que d'un succès foudroyant, que les progrès accomplis par les Alliés à la faveur de ce délai rendaient précisément problématique. Ni le nombre et la robustesse exceptionnelle des sous-marins, ni l'endurance de leurs équipages, dont quelques-uns écumèrent l'Atlantique pendant plus de trois mois d'affilée, ni l'audace réfléchie de leurs commandants ne triomphèrent des obstacles accumulés sur leur passage.

Est-il besoin, après ces indications, de dire par quelle liberté d'esprit et quelle modération se recommande l'ouvrage du commandant Laurens ? On en aimera aussi la minutie et la solidité. On regrettera seulement que, par égard pour une

partie de son public, l'auteur n'ait pas précisé les sources de ses informations, qu'il n'ait pas toujours daté les citations judicieuses qu'il extrait de la presse allemande ou de la correspondance politique, et qu'en cédant au souci légitime de laisser avant tout parler les faits il se soit parfois abstenu de mettre en valeur les idées générales qui se dégagent de ses consciencieuses recherches.

II. — Le livre de M. Lowell Thomas inspire moins de confiance. Les lecteurs férus d'aventures romanesques se passionneront pour cette douzaine d'interrogatoires d'officiers de sous-marins recueillis par un journaliste américain et imprégnés, au hasard des caractères, d'une verve endiablée ou de la nostalgie des gloires évanouies. Mais l'historien n'utilisera qu'avec une extrême prudence des souvenirs vieux de dix ans, en admettant même que leur évocation ne sente pas (comme souvent ici) le plaidoyer : se peut-il que le lieutenant de vaisseau Schwieger commandant l'*U 20* n'ait reconnu la *Lusitania* qu'après l'avoir touchée (il lança sa torpille à 400 mètres)? Et suivra-t-on le commandant de l'*U 151* quand il insinue que la grande majorité de ses collègues partageait son indéniable humanité à l'égard des matelots rescapés des navires torpillés?

Pourtant, une fois prises les précautions de la critique, il reste à glaner dans ce livre qui nous initie à l'existence intime, matérielle et morale, des équipages des sous-marins ; leurs enthousiasmes ou leurs dégoûts, leurs fatigues, l'affection unissant les officiers à leurs hommes, les dispositions ordonnées à l'occasion des torpillages y sont éclairés d'une vive lumière, pour le plus grand profit de l'histoire technique, de la petite histoire et plus d'une fois de l'histoire tout court : il apparaît bien, par exemple, que quelques-uns au moins des sous-marins qui violèrent la promesse réitérée par l'Allemagne de conduire la guerre commerciale plus humainement le firent en toute innocence : perdus à des centaines de milles en mer, avec une T. S. F. avariée ou trop faible pour recevoir les instructions de la dernière heure, ils exécutaient de la meilleure foi du monde les ordres encore en vigueur au moment de leur appareillage.

Signalons à MM. Revoil et Jouan un *lapsus calami* dans leurs annotations sur le livre de M. Lowell Thomas : ce n'est pas le *Foucault* (coulé en 1916), mais le *Faraday*, qui livra à l'*U 35* le mémorable combat du 6 novembre 1917.

A. REUSSNER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Antiquité. — *Corpus inscriptionum semiticarum.* — Le tome III de la 4^e partie de cette belle publication, que nous devons à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, contient les planches 36-50 des inscriptions himyaritiques et sabéennes (Imprimerie nationale, 1930).

— G. A. BARTON. *The royal Inscriptions of Sumer and Akkad* (New-Haven, Yale University Press, et Londres, Humphrey Milford, 1929, in-8°, xxii-406 p.; prix : £ 1 1/8). — Depuis vingt-cinq ans que M. Thureau-Dangin a publié ses « Inscriptions de Sumer et d'Akkad », consacrées aux inscriptions princières rédigées en sumérien, de nombreux textes ont été découverts, qui augmentent considérablement cette littérature. Ils sont précieux à plusieurs titres; c'est par eux que nous comblons peu à peu nos lacunes (et elles sont d'étendue) dans le cours de l'histoire; par eux, nous saisissons de siècle en siècle l'évolution de la langue sumérienne. Enfin, les progrès réalisés dans la lecture du sumérien permettent, sur certains points, d'améliorer des traductions de termes qu'il avait fallu réserver autrefois. La nouvelle transcription et traduction de M. Barton est donc la bienvenue; elle va jusqu'à la Première Dynastie de Babylone (vers 2000 av. J.-C.) et remonte jusqu'à la Première Dynastie d'Our (vers 3100). En appendice, l'auteur nous donne les tablettes chronologiques de Nippour et de Kish, le prisme chronologique d'Oxford, qui sont les listes royales sur lesquelles la critique s'est le plus exercée dans ces dernières années. L'appendice fait également état des inscriptions trouvées à Tell-el-Obéid. Ce nouveau volume, qui a nécessité de longues recherches et met à la disposition des lecteurs bien des textes nouveaux, est appelé à rendre les plus grands services. Il est à souhaiter que M. Barton, dans la prochaine édition de ses Inscriptions, y joigne quelques dédicaces provenant de monuments sur lesquels se trouve un nom royal, par exemple la statuette de Berlin (n° 4855), dédiée par Longalkisalsi, la plaque de Berlin (n° 7248) au nom d'Entéména, qui représente une déesse de végétation, la statuette d'Our-Ningirsou, fils de Goudéa, qui est au Louvre.

G. CONTENAU.

— *The Cambridge Ancient History*; vol. VIII : *Rome and the Mediterranean*, 218-133 B. C. Edited by S. A. COOK, F. E. ADcock, M. P. CHARLESWORTH (Cambridge, at the University Press, 1930, xxv-840 p. et trois tableaux généalogiques et chronologiques, cartes et plans dans le texte; prix : 35 s.). — Ce volume contient un siècle d'événements d'une importance capitale pour l'histoire du monde méditerranéen, depuis les guerres puniques jusqu'à la ruine de Carthage. C'est aussi l'époque où l'Italie tout entière est soumise à Rome et où la puissance du Sénat romain atteint à son apogée. Il comprend vingt et un chapitres, dont voici la distribution : I, Polybe, par T. R. GLOVER. II-IV, Les guerres puniques, par B. L. HALLWARD. V-VII, Rome en lutte avec Philippe de Macédoine et Antiochus, par Maurice

HOLLEAUX. VIII-IX, Chute de la monarchie macédonienne et soumission des États helléniques de Grèce et d'Asie Mineure à Rome, par P. V. M. BENECKE. X, Les Romains en Espagne et le siège de Numance, par A. SCHULTEN. XI-XII, Soumission de l'Italie à Rome et suprématie du Sénat, par Tenney FRANK. XIII, Débuts de la littérature latine et les premiers historiens de Rome, par J. WIGHT DUFF. XIV, La religion romaine et l'introduction à Rome de la philosophie grecque, par Cyril BAILEY. XV, La chute de Carthage, par B. L. HALLWARD et M. P. CHARLESWORTH. XVI, La Syrie et les Juifs, par E. R. BEVAN. XVII, La Thrace, par Gavril I. KAZAROW. XVIII-XX, Le royaume du Bosphore et les Scythes au IV^e siècle; Pergame, Rhodes et Délos; le commerce hellénique, par M. ROSTOVITZEFF. XXI, L'art grec, par Bernard ASHMOLE. Cinq notes complémentaires traitent des grandes batailles de la guerre punique, du livre des Macchabées et du fils de Séleucus IV. — Signa- lions, en outre, à cause de leur intérêt archéologique, deux planches reproduisant le plan de temples et de monuments publics ou privés particulièrement caracté- ristiques de la Grèce, ceux de Priène et de la plaine du Méandre. — Suivant l'ordon- nance adoptée par tous les volumes de la *Cambridge history*, la bibliographie est reléguée à la fin du volume; elle est très abondante et précise.

C'est un admirable instrument de travail.

France. — Jacques DE MISSÈCLE. *L'Édit de Nantes et sa révocation* (Colmar, A. Jess, 1930, brochure in-8°, 44 p.). — Il semble qu'un opuscule de propagande royaliste, et qui se termine par un appel aux protestants de France en faveur du « roi légitime », ne relève pas de notre critique. Le but de l'auteur est de convaincre ses coreligionnaires qu'ils ne doivent pas faire grief à la royauté de la révocation de l'Édit de Nantes. Mais cette courte étude peut être aussi considérée d'un autre point de vue. Elle est aussi un résumé de l'histoire de l'Édit de Nantes, de son application et de sa révocation, qui peut être retenu par les historiens, parce que l'auteur y apporte un souci évident d'exactitude et une indéniable largeur d'esprit. Tout ce qui est dit de la façon dont l'Édit de Nantes fut élaboré, puis sur l'évolu- tion de l'opinion publique et « l'inévitable désarmement du protestantisme », enfin sur « la stricte justice du roi et le déclanchement des haines », mérite d'être lu. L'auteur y attribue surtout aux Assemblées du clergé de France les premières me- sures restrictives qui devaient conduire de proche en proche à la révocation, et je crois qu'il a tout à fait raison. Il plaide la sincérité de Louis XIV, qui ne voulait pas employer la violence pour convertir et qui « a freiné pendant vingt-cinq ans », mais que tous les ennemis du protestantisme trompèrent à l'envi. Bien qu'il tranche ici de bien délicates questions de responsabilité avec une hardiesse qui déconcerte un peu l'historien, il y a certainement à prendre dans les faits qu'il cite et dans les arguments qu'il invoque. — Notons quelques erreurs, qui montrent que l'auteur n'est pas un historien de métier. C'est Amiens, et non Arras (deux fois nommé), que les Espagnols surprisent en mars 1597. Les Assemblées générales du clergé de France se réunissaient tous les cinq ans, et non tous les ans. G. P.

— Le tome XLVIII des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis (Saintes, 1930, 204 p.) contient la seconde partie des *Lettres de Michel Bégon*, inten- dant de La Rochelle, à son intime ami, M. de Villermont. Elles sont au nombre de 119 et vont du 5 janvier 1700 au 1^{er} mai 1703. Ce sont, comme on sait, des lettres familières où Bégon confie à son correspondant tout ce qui l'intéresse lui-même et qu'il sait pouvoir instruire ou divertir son ami sur ses occupations administratives,

les affaires maritimes et coloniales (au temps où commence la guerre avec l'Angleterre au sujet de la succession d'Espagne), les soins qu'il prend pour enrichir sa bibliothèque, ses recueils de portraits (il en a réuni déjà, dit-il, plus de deux mille), ses collections de curiosités, d'histoire naturelle, de plâtres, d'inscriptions et médailles, jusques et y compris ses maladies et les étranges remèdes auxquels il se soumet avec une conscience exemplaire. Les Lettres sont annotées avec abondance et concision par feu Louis Delavaud et M. Charles Dangibaud. On s'étonne de ne pas trouver le nom de Gustave Fagniez dans la note de M. Dangibaud consacrée au Père Joseph, l'Éminence grise. Dans une lettre du 4 novembre 1702, Bégon parle d'un amiral anglais, John Benbow, dont le nom, défiguré en *Bambou*, est exactement rectifié en note ; il aurait fallu signaler la biographie de cet amiral qui se trouve dans le *Dictionary of national biography* ; elle remplit huit colonnes et contient d'utiles indications chronologiques.

Ch. B.

— « Du nouveau sur Casanova », telle était l'annonce alléchante du petit ouvrage de M. Jos JULLIEN (*Casanova à Nîmes*. Uzès, éditions de La Cigale, 1930, in-8°, 50 p.). On attendait, sinon le régal d'une correspondance inédite entre l'aventurier et son interlocuteur occasionnel, le savant Séguier, du moins un commentaire précis, nourri de trouvailles, des quelques lignes des *Mémoires* où Casanova, venant d'Espagne au début de l'année 1769 et traversant assez hâtivement le Languedoc, visite en passant la collection du naturaliste nîmois et les monuments de la ville. M. Jos Jullien, sacrifiant au goût du jour, nous conte, en des pages d'ailleurs brillantes, un séjour romancé de Casanova à Nîmes. Sa plaquette, joliment imprimée, plaira dans les cénacles littéraires ; mais l'historien, déçu, la feuillettera d'un doigt distrait et la fermera pour ne plus la rouvrir.

Ch. S.

— G. WEULERSSE. *Les physiocrates* (Paris, O. Doin, 1930, in-8°, xvi-328 p. Encyclopédie scientifique ; prix : 30 fr.). — M. Weulersse a publié, en 1910, une importante et très intéressante thèse sur *Le mouvement physiocratique de 1756 à 1770* ; il nous en donne maintenant un abrégé, dépourvu de références, comme le veut la collection où il paraît, et sans doute plus accessible au grand public. Après avoir étudié les débuts de l'école et l'évolution du parti jusqu'en 1770, il expose les principes essentiels du système physiocratique. Il décrit ensuite le programme agricole des physiocrates — qui est leur pièce maîtresse — et leur programme commercial. Il montre avec raison que leur politique et leur philosophie n'ont fait que suivre leur doctrine économique ; Quesnay y attachait moins d'importance que certains de ses disciples et notamment que Lemercier de La Rivière, qui a beaucoup contribué à l'élaborer. Un chapitre intéressant est consacré à la réalisation du programme économique. Il est certain que les physiocrates ont exercé une véritable influence sur les idées de l'époque et sur la pratique administrative, principalement de 1760 à 1770. Cependant, M. Weulersse semble s'exagérer quelque peu le développement de la grande agriculture pendant cette période, bien que, dans certaines parties du royaume, celles dont le sol était le plus riche, on constate un mouvement de réunion de fermes. Quelques grands propriétaires se sont livrés aussi à des expériences agronomiques, mais ils n'ont exercé qu'une faible action sur les progrès de l'agriculture. Les prairies artificielles sont encore peu répandues. Si le prix des produits agricoles s'est élevé dans les trente dernières années de l'ancien régime, c'est beaucoup moins sous l'influence des réformes préconisées par l'école qu'en vertu d'une

hausse générale des prix qui se produit alors ; M. Weulersse le remarque d'ailleurs. Il montre encore que les physiocrates se heurtèrent à de nombreux adversaires et plus encore aux intérêts et aux aspirations des classes populaires. Aussi aurait-il été intéressant de suivre les destinées de l'école et de ses doctrines jusqu'à l'époque de la Révolution française.

Henri SÉE.

— LÉON VIGNOLS. *Early french colonial policy. Land appropriation in Haiti in the XVIIth and XVIIIth centuries*, 45 p. (extrait du *Journal of Economic and business History*, novembre 1929). — Excellente étude sur l'appropriation des terres dans les Antilles françaises et particulièrement à Haiti. Les colons jouent d'abord le rôle de pionniers, puis ils se livrent surtout à l'élevage, qui demande moins de capitaux que les plantations. Des concessions de terres leur sont accordées par le gouvernement, mais elles n'ont aucun caractère de précision ; comme il n'existe pas de cadastre, de nombreux abus sont commis, et bien des terres concédées restent inexploitées, malgré les prescriptions de l'administration, surtout au XVIII^e siècle. M. Vignols insiste sur les spéculations auxquelles a donné la propriété foncière à partir de 1750 ; ce sont ces spéculations qui ont surtout contribué à la hausse des prix. Des domaines considérables ont été appropriés par des fonctionnaires royaux (gouverneurs, intendants, etc.) et aussi par de grands seigneurs, comme les d'Estrées, Noailles, Choiseul-Praslin ; l'auteur en cite de bien curieux exemples. Les ordres religieux (Carmes, Dominicains, Jésuites) se sont taillé aussi de beaux domaines. L'auteur conclut que l'incohérence et le favoritisme n'ont que trop souvent présidé à l'appropriation des terres dans nos colonies des Antilles, en dépit des efforts du gouvernement central, très peu obéi à une si grande distance, en dépit aussi des projets de réformes, comme ceux qui furent proposés au ministre Sartine par Hilliard d'Auberteuil (*Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue*, 1776). M. Vignols estime avec raison que, jusqu'en 1715 du moins, la préoccupation de conquêtes à faire sur le continent américain nuisit à l'œuvre de colonisation et que les illusions que l'on se faisait sur l'étendue des terres à exploiter dans les Indes occidentales contribuèrent à empêcher une sage répartition de ce domaine.

H. S.

— GEORGES MAUGUIN. *Le maréchal Ney et le maréchal Blücher à Nancy en 1814*. Préface du général BALFOURIER (Nancy, Berger-Levrault, 1930, in-8°, xi-86 p., avec 4 portraits hors texte et une reproduction de la carte de Cassini). — L'année 1814 fut pour Nancy une année de grande tristesse. Lorsqu'elle débuta, l'ennemi était aux portes de la ville. Le 6 janvier, l'Empereur donna ordre au prince de la Moskowa de se rendre à Nancy pour rallier les troupes qui s'y repliaient. Ney y arriva le 9 janvier ; mais il dut se retirer dès le 14, et le 15 l'ennemi se présenta. Le 17, le maréchal Blücher faisait son entrée, se porta à l'hôtel de ville, écouta une harangue du maire François-Antoine Lallemand, débitée en allemand ; Blücher y répondit par un discours qu'il avait appris par cœur dans le trajet de Châteauesalins à Nancy ; il y maudissait les rats de cave et déclarait supprimer les droits réunis. Blücher resta quatre jours à Nancy ; le 21 janvier, il transporta son quartier général à Toul, qui venait de se rendre. M. Mauguin, ancien officier, a réuni sur ce séjour à Nancy de Ney et de Blücher tous les renseignements que lui ont fournis les archives françaises ; il connaît aussi fort bien les documents allemands, les historiens de Blücher et de Gneisenau, et cet ouvrage si curieux de Mülling, *Aus*

meinem Leben, Berlin, 1851, qui a, pour cet épisode, une importance de premier ordre.

C. Pr.

— *Souvenirs d'enfance de la comtesse Rasponi, fille de Joachim Murat, 1805-1815*, publiés par le comte J.-B. SPALETTI ; préface, notes et appendice du sénateur M. MAZZIOTTI (Paris, Perrin, 1929, in-8°, 355 p., plusieurs portraits, tableau généalogique de la famille Murat). — La comtesse Rasponi, fille de Murat, écrivit ces souvenirs de 1862 à 1874, sous forme de huit lettres à ses filles, mariées aux deux fils du prince Ghika, et à sa petite-fille. Les trois premières rapportent ce que la comtesse pouvait se rappeler de la cour impériale et surtout de la cour de Naples ; c'est assez peu de chose, puisqu'elle était née en 1805. La lettre la plus importante est la quatrième qui traite de la défection de Murat. La comtesse s'efforce de montrer que Murat n'a pensé à négocier avec l'Autriche qu'après Leipzig, quand tout était perdu ; que son devoir était alors de chercher à épargner au royaume de Naples et, si possible, à l'Italie entière une réaction semblable à celle de 1799 ; qu'il a eu l'approbation sans réserve de Caroline ; qu'enfin il s'est, au préalable, efforcé de persuader à Napoléon de conclure la paix. Elle reproduit un certain nombre de lettres inédites de Murat à l'empereur, datées de 1813, et quelques autres de Murat, de Joseph et de Napoléon, qui sont de 1815 : la cinquième lettre raconte, en effet, la tentative de Murat après le retour de l'île d'Elbe. Les arguments de la comtesse ne sont pas sans valeur, mais on persistera à penser que l'intérêt dynastique a tout de même pesé d'un grand poids dans les décisions de son père. Les lettres six et sept donnent d'intéressants détails sur le siège de Gaste, sur le transport de Caroline à Trieste et sur son exil. L'appendice en donne d'autres sur le sort des descendants de Murat.

G. LEFEBVRE.

— Georges BOURGIN. *Blanquis Anweisungen für den Strassenkampf* (extrait de l'*Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, t. XV, 1930, p. 270-300). — M. Bourgin a trouvé ces curieuses instructions de Blanqui sur la guerre des rues dans les papiers du révolutionnaire, conservés à la Bibliothèque nationale. Dans une bonne Introduction, M. Bourgin estime que le document date sans doute de 1869. Blanqui, croyant toujours à l'efficacité de l'insurrection et s'appuyant sur son expérience personnelle, prévoit les moindres détails ; il veut « une armée parisienne en bon ordre, manœuvrant selon les règles de la tactique ». A la suite des instructions, M. Bourgin publie une autre pièce inédite : *Proclamation à l'armée*, en cas d'insurrection. Il indique encore que ces documents ont un intérêt particulier, par le fait que le blanquisme a joué un rôle fort important pendant la Commune de 1871 : la « Semaine sanglante » aura été la dernière guerre des rues. En un mot, nous avons là une bonne contribution à la biographie scientifique de Blanqui, qui nous manque encore.

H. S.

— André BILLY. *Les écrivains de combat* (Paris, « Les Œuvres représentatives », 1931, in-16, 273 p. ; prix : 12 fr. Collection « Le XIX^e siècle »). — M. André Billy nous donne ici des extraits d'un certain nombre de ceux qu'il appelle des « écrivains de combat », c'est-à-dire de polémistes, célèbres en leur temps et dont quelques-uns, par la puissance du style et même parfois des idées, méritent de survivre : Paul-Louis Courier, Armand Carrel, Lamennais, Louis Veuillot, Prévost-Paradol, Henri Rochefort, Blanqui, Vallès, About, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Clemenceau, Jaurès, Mirbeau, Tailhade, Séverine, Péguy, Barrès. Rien de difficile

comme de choisir les passages les plus significatifs d'écrivains, dont souvent la production a été fort abondante. Les choix de M. Billy paraissent souvent assez judicieux. On pourrait parfois le chicaner sur les doses qu'il attribue aux divers auteurs. Pourquoi, par exemple, avoir donné trois pages seulement à Jaurès et dix-huit à Léon Bloy? Est-ce parce que ce dernier a poussé l'invective jusqu'à une rare grossièreté, de quoi rendre jaloux des polémistes qui, aujourd'hui encore, pratiquent le même genre de littérature?

M. André Billy a fait précéder ces extraits d'une intéressante introduction d'une centaine de pages, véritable esquisse, vivante, de l'histoire du journalisme au XIX^e siècle, et dans laquelle il caractérise, en traits vigoureux, les plus remarquables de nos polémistes. Mais pourquoi refuse-t-il à Jaurès, dont il admire d'ailleurs l'éloquence, la qualité d'écrivain? Parce que, dit-il, « il ne réalisa jamais la chose écrite pour elle-même » et qu'il ne fut pas un « styliste ». Mais ne serait-ce pas le cas de dire que « l'éloquence se moque de l'éloquence »?

Henri SÉE.

— Maurice SIMART. *Interprétation du monde moderne*. Préface de Ferdinand BRUNOT (Paris, E. Flammarion, 1930, in-16, 296 p.; prix : 12 fr. Bibliothèque de philosophie scientifique). — Ce livre, qui traite de toutes sortes de questions — métaphysiques, religieuses, morales, politiques et sociales — témoigne d'un esprit très libre et très ferme, très averti aussi de disciplines variées, et il est écrit de façon alerte et spontanée, fort agréable. Beaucoup d'idées généreuses, parfois originales ou profondes. La plupart des chapitres dépassent le cadre de nos études. Mais, quand l'auteur parle du progrès humain, de la gratuité de la culture et des programmes scolaires, de l'Europe nouvelle en voie de formation et cheminant péniblement vers son unité, de la politique et du machinisme, on voit qu'ils émanent d'un homme que n'effraie aucune idée nouvelle, qui a le sens de l'histoire et des transformations des sociétés humaines. Notons, par exemple, à cet égard, quelques pages très judicieuses sur le caractère que doit avoir l'enseignement de l'histoire à l'école et au lycée. M. Maurice Simart mérite les éloges que lui décerne, dans sa préface, M. Ferdinand Brunot.

H. S.

— Martin P. NILSSON. *Sur le degré de confiance que l'on peut avoir dans les traditions populaires, en considérant particulièrement l'histoire ancienne* (Scientia, novembre 1930). — Il y a là des pages intéressantes pour les historiens et les théoriciens de l'histoire. En s'appuyant sur quelques exemples empruntés à la Suède et à la Norvège, l'auteur s'applique à prouver que des populations rurales et assez primitives gardent, pendant plusieurs siècles, le souvenir de certains événements, qui, dans nos sociétés plus mobiles, se serait évaporé. N'en a-t-il pas été de même dans l'antiquité? Il ne faut donc pas faire fi *a priori* des traditions populaires de l'antiquité. Il est vrai que ces traditions ne nous sont guère connues que par des historiens, « qui les ont transformées selon leurs buts particuliers »; il n'en est pas moins utile de « peser sérieusement » ces sources d'information.

H. S.

— E. VERMALE et E. GAILLARD. *Taine en Savoie* (Chambéry, Dardel, 1930, 40 p., illustr.). — C'est attiré par son ami Boutmy que Taine vint en 1874 s'installer à Menthon-Saint-Bernard, sur le bord du lac d'Annecy. Là, il était chez lui et, jusqu'à sa mort, il y passa les mois d'été, travaillant aux *Origines de la France contemporaine* dans une solitude où, d'ailleurs, il aimait recevoir quelques intimes,

avec lesquels il était en sympathie intellectuelle : Renan, Berthelot, Gaston Paris, Albert Sorel, le Dr Trélat, etc. Si, maintenant, on est curieux de savoir avec quelle méthode il y régla ses heures de travail et de repos, ses distractions et sa santé, ses rapports avec l'instituteur, le curé, le Conseil municipal dont il fit partie à plusieurs reprises ; pourquoi, par une contradiction apparente avec les doctrines matérialistes et son aversion pour l'esprit clérical, il voulut qu'un pasteur protestant assistât à ses obsèques, on trouvera, dans cette plaquette, les renseignements les plus précis et les mieux contrôlés. Taine eût approuvé sans doute cette manière simple et vraie d'être présenté à l'estime du public intelligent. Ch. B.

— Louis TROTABAS. *Constitution et gouvernement de la France* (Paris, Collection Armand Colin, 1930, in-16, 213 p. ; prix : 10 fr. 50). — L'auteur a jugé inutile de « construire une théorie de l'État ». Il a voulu simplement décrire d'une façon précise et vivante le régime constitutionnel de la France, et il y a réussi. En un premier chapitre, qui n'est pas le moins intéressant pour nous, il expose brièvement l'histoire de la Constitution française et montre comment la tradition a créé une véritable « coutume » parlementaire, plus forte à bien des égards que le texte même de la Constitution.

Puis il étudie successivement le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Il n'a pas de mal à prouver qu'en France il n'y a pas de séparation profonde entre les deux pouvoirs, qu'il s'agit au contraire d'une véritable collaboration. Les ministres forment le lien entre l'un et l'autre. En somme, c'est l'administration, ce sont les bureaux qui constituent le véritable pouvoir exécutif, et l'on peut regretter que M. Troabas n'ait pas plus insisté sur cette question. Sa description du pouvoir législatif n'est pas moins heureuse et instructive. Par contre, on a de la peine à comprendre l'assertion suivante (p. 25) : « Il peut se faire parfois que la sauvegarde de la légalité exige que l'on sorte de la stricte légalité » ; maxime bien dangereuse pour la liberté politique.

L'auteur a bien fait de ne pas se borner à exposer l'activité constitutionnelle des gouvernants et de consacrer un chapitre à ce qu'il appelle « l'impulsion » des gouvernés, qui ne doivent pas se borner à exercer leur souveraineté un instant tous les quatre ans. Il étudie à ce point de vue les libertés individuelles, surtout les libertés politiques, qui, remarque-t-il justement, se sont établies réellement en France grâce aux progrès du régime parlementaire. Sur ces questions, on lira ici de bonnes pages. En revanche, M. Troabas nous semble avoir sur le caractère et le rôle des partis politiques des conceptions plutôt contestables. Ces partis se proposent de rendre plus efficace la collaboration des gouvernants et des gouvernés. Pourquoi alors devraient-ils être uniquement parlementaires et inorganiques ? Des partis fortement constitués ne sont-ils pas les seuls qui permettent aux gouvernés d'agir sur le gouvernement ? C'est peut-être quelque chose de nouveau ; mais M. Troabas lui-même n'a-t-il pas montré que la pratique a pour effet de transformer « la vérité constitutionnelle et parlementaire » ? N'y a-t-il pas chez lui quelque arrière-pensée ?

Henri SÉE.

— M. Léon MIROT a publié les *Comptes de la châtellenie et de la vicomté de Clamecy, de 1375 à 1404* (Clamecy, impr. A. Fournier, 1930, 23 p.). Ces documents permettent de connaître l'administration financière des comtes de Nevers.

— Signalons dans la *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, n° 19 (sep-

tembre 1930), un article de V. HENNEQUIN, intitulé *La draperie de Châteauroux, des origines au commencement du XIX^e siècle* (12 p.), et un autre du D^r G. BARBAUD sur *Le littoral charentais et sa valeur climatologique*, qui rentre dans le cercle des études chères à feu M. Jean Brunhes sur la géographie humaine.

— H. BOURDE DE LA ROGERIE. *Germain Gaultier, architecte et sculpteur, 1571-1624, et les premiers projets du palais du Parlement de Bretagne* (Rennes, Imprimerie commerciale de Bretagne, 1930, 58 p.). — C'est en 1655 que fut inauguré, à Rennes, le beau Palais de justice du Parlement de Bretagne, qu'on avait mis trente-sept ans à construire. Partout on le donne comme l'œuvre du célèbre architecte Salomon de Brosse. Dans une étude aussi attrayante que remarquablement documentée, pour laquelle il a fait un large usage des archives du Parlement et de celles de la ville de Rennes, M. Bourde de La Rogerie montre que Salomon n'a séjourné à Rennes que du 8 au 16 août 1618 ; comment en ce court espace de temps aurait-il pu dresser les beaux plans qui nous ont été conservés, s'il n'y avait eu des projets antérieurs faits sur place ? Justement, l'auteur a retrouvé un curieux mémoire, de 1614, relatif à la construction du Palais et qui coïncide par beaucoup de ses traits avec le plan définitif. S. de Brosse a modifié certains détails de façon fort heureuse, a laissé sa marque de grand architecte ; mais son travail a certainement été préparé par l'auteur du mémoire de 1614. Il s'appelle Germain Gaultier, architecte et sculpteur de Paris ; il était fixé à Rennes depuis 1609, en qualité de « contrôleur des œuvres de la ville ».

Son nom mérite donc d'être conservé par l'histoire. Il était d'ailleurs bien apparenté : issu d'une famille d'artistes, il était le propre neveu de l'illustre Germain Pilon ; sa femme était une Mansart et, dans sa descendance directe, figurent, à la fois, Hardouin-Mansart, le grand architecte de Louis XIV, et les deux Gabriel, auxquels on doit, entre autres œuvres, l'Hôtel-de-Ville de Rennes et le plan de cette ville, qui fut en grande partie reconstruite à la suite de l'incendie de 1720. Ainsi, par cet obscur architecte, comme l'a écrit M. Bourde de La Rogerie, « s'établissent les liens du sang et peut-être aussi la transmission de certaines traditions entre les grands artistes de la Renaissance et leurs successeurs des siècles suivants ».

H. S.

— GASTON-MARTIN. *Le lycée de Toulouse de 1763 à 1881* (Toulouse, Édouard Privat, 1930, in-8°, 110 p.). — Intéressante monographie, pour laquelle l'auteur a utilisé particulièrement les archives départementales de la Haute-Garonne et surtout les archives du lycée de Toulouse. Il nous montre d'abord que le collège, fondé par les Jésuites en 1567, a été sécularisé après la dissolution de l'ordre et transformé en collège royal. Il a hérité des anciens bâtiments, qui bientôt, d'ailleurs, seront considérés comme insuffisants et qui vont en se délabrant de plus en plus. M. Gaston-Martin passe rapidement sur l'institution de l'École centrale — et on ne le laisse pas de le regretter — ; mais il nous donne plus de renseignements sur le lycée impérial. Le tableau qu'il nous en trace ne fait que confirmer les conclusions d'Aulard et de M. Ch. Schmidt, dont il eût fallu mentionner les ouvrages.

Du collège, tel qu'il a fonctionné à l'époque de la Restauration, l'auteur nous donne une description très vivante, amusante même. Les divers provideurs, tous ecclésiastiques, prétendent maintenir une discipline très rigoureuse, sans toujours pouvoir empêcher les désordres et faire respecter les bons principes. Les bâtiments restent incommodes et malsains, la nourriture insuffisante, et la pâture intellec-

tuelle, purement littéraire, ne semble pas de premier choix. Sous la monarchie de Juillet, la discipline devient plus humaine, l'enseignement plus libéral et un peu plus ouvert sur le monde moderne. La Deuxième République a eu une existence trop brève pour transformer bien sérieusement l'enseignement secondaire. Pour la période du Second Empire, M. Gaston-Martin a trouvé moins de renseignements. Cependant, on voit qu'à Toulouse, comme dans les autres lycées, il n'y a pas eu de transformation bien notable. A tous les points de vue, c'est sous la Troisième République que se marquent des progrès décisifs, dont l'auteur donne seulement une courte esquisse, car, par une réserve peut-être excessive, il ne dépasse pas la date de 1881.

Henri SÉE.

Allemagne. — Dans une très érudite biographie du roi des Romains Adolphe de Nassau, publiée par M. Vincenz SAMANEK (*Studien zur Geschichte König Adolfs, 1292-1298*; extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences de Vienne*. Vienne et Leipzig, Tempsky, 1930, II-302 p.), les historiens français auront profité à lire de près les chapitres XVII et XVIII, où l'auteur expose, par le menu, et à l'aide de quelques documents nouveaux ou plus correctement reproduits par lui, le rapprochement qui s'opéra en 1295 entre le roi allemand et le roi d'Angleterre. Ces deux souverains avaient un adversaire commun : Philippe le Bel ; l'un, Édouard I^{er}, à propos du conflit gascon ; l'autre, Adolphe de Nassau, à propos des tentatives d'agrandissement faites par Philippe le Bel du côté de la Franche-Comté et du royaume d'Arles, fiefs d'empire. Le traité d'alliance conclu en 1295 et suivi d'un défi lancé d'un commun accord à Philippe le Bel a été étudié par M. Samanek avec un esprit critique très exercé. Cet accord aurait pu amener une guerre générale à la fois sur le Rhin et en Guyenne ; mais on sait qu'elle n'éclata pas, chacun des deux adversaires ne se sentant pas assez assuré pour en courir le risque.

Ch. B.

Autriche. — André-E. SAYOUS. *L'Autriche ; son adaptation aux conditions d'après guerre ; ses difficultés persistantes et les moyens de les surmonter* (in-8°, 47 p.; extrait de la *Revue économique internationale*, novembre 1930). — Remarquable chapitre de l'histoire de l'Europe d'après guerre. Sur l'état économique de l'Autriche depuis une dizaine d'années, M. Sayous fournit de précieux renseignements, qu'il a recueillis au cours d'une enquête sur place et grâce à une étude approfondie des statistiques. Il montre que les graves difficultés auxquelles l'Autriche s'est heurtée et se heurte encore aujourd'hui proviennent surtout de la destruction d'une entité économique, qui s'était peu à peu créée au cours des siècles. Vienne, capitale de l'ancien Empire austro-hongrois, a particulièrement souffert de la constitution de nouvelles barrières douanières, qui l'ont privée d'une bonne partie de ses anciens débouchés. La crise économique affecte aussi l'industrie de l'Autriche et le chômage devient menaçant. La Société des Nations s'est, il est vrai, employée à secourir ce pays, qui a tant souffert de l'après guerre, mais M. Sayous montre que son aide n'a pas été suffisamment efficace. Ainsi s'explique le mouvement si puissant pour le rattachement à l'Allemagne. Une autre solution, ce serait une confédération économique du Danube ; mais elle se heurte aussi à pas mal de difficultés. L'auteur propose une série de mesures qu'il ne nous appartient pas d'apprécier. Soyons-lui simplement reconnaissants de son excellent exposé, remarquablement clair et suggestif.

H. S.

Belgique. — *Inventaires des archives de la Belgique publiés par ordre du Gouver-*

nement, sous la direction de Joseph CUVELIER, archiviste général du royaume (Bruxelles, impr. Stevens, 1929, 121 p.). — Ce volume contient l'Inventaire numérique, dressé par M. Édouard LA LOIRE, conservateur aux Archives du royaume, du fonds provenant de la secrétairerie d'État allemande. Dans l'Introduction, M. La Loire expose l'origine et le rôle de cette « secrétairerie d'État » ; c'était un office indépendant des autres organismes publics. Il commença de fonctionner à partir de la création des cercles de l'Empire et surtout à partir de la transaction d'Augsbourg en 1548. Dans son histoire, on distingue naturellement deux périodes, correspondant au régime espagnol (règne de Charles-Quint à celui de Philippe V, 1506-1711), et au régime autrichien (1711-1806). L'ensemble constitue une source de premier ordre pour l'étude de l'histoire militaire, politique, administrative et commerciale de la Belgique, ainsi que pour celle du droit public et la connaissance des relations extérieures des Pays-Bas avec le Saint-Empire germanique et avec les pays du nord de l'Europe, principalement aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. — Ce fonds, bouleversé par les anciens archivistes et reconstitué dans son intégrité par le conservateur actuel, sera fort apprécié des travailleurs.

— Émile WASNAIR. *Histoire ouvrière et paysanne de Belgique* (Bruxelles, L'Églantine, 1930, in-8°, 145 p. ; prix : 15 fr.). — Ce court volume, qui s'adresse aux masses populaires, est un ouvrage de bonne vulgarisation. M. Wasnair a pris d'ailleurs un excellent guide, l'*Histoire de Belgique*, d'Henri Pirenne, dont il donne de nombreux extraits. Il s'attarde un peu trop sur les origines, sur le pré-Moyen Âge qui est surtout intéressant pour les érudits, et un instant il se laisse entraîner à l'« histoire romancée ». Mais sa description des faits économiques et des luttes sociales, qui rendent si attrayante l'histoire de la Belgique du ^{xiii}^e au ^{xvii}^e siècle, est vraiment bien venue. Par contre, l'histoire contemporaine de la Belgique, si intéressante aussi, a été trop écourtée. Mais félicitons l'auteur de n'avoir pas négligé les faits d'ordre politique et intellectuel.

H. S.

Espagne. — Ruben Vargas UGARTE, S. J. *Fray Francisco de Vitoria y el derecho a la conquista de America* (Boletín del Instituto de Investigaciones históricas, juillet-septembre 1930). — L'auteur de cette intéressante étude montre le grand intérêt des *Relecciones sobre las Indias* de Francisco de Vitoria, théologien de Salamanque. Avec une grande liberté d'esprit, Vitoria déclare que les Indiens, bien qu'idolâtres, étaient légitimes propriétaires de leurs terres et réfute les arguments de ceux qui prétendaient que le roi d'Espagne possédait le droit de conquérir l'Amérique. Toutefois, il accepte la domination espagnole comme un fait acquis. Il est partisan d'une souveraineté modérée et d'une sorte de pénétration pacifique, qui aurait pour effet la conversion des indigènes au christianisme. En somme, ce sont les idées essentielles du célèbre Las Casas, mais exprimées d'une façon plus modérée, moins passionnée.

H. S.

Grande-Bretagne. — Margaret ASHDOWN. *English and Norse documents relating to the reign of Ethelred the Unready* (Cambridge, at the University Press, 1930, xiii-311 p. ; prix : 16 s.). — Cet ouvrage est essentiellement une étude critique d'un poème anglais sur la bataille de Maldon, qui fut livrée aux envahisseurs scandinaves (991) par le comte (ealdorman) des Saxons de l'Est (Essex). Ce chef s'appelait Brihtnoch ou, pour reproduire la graphie employée par l'auteur du livre, Byrhtnoth. Le récit de la bataille a été composé aussitôt après l'événement, ce qui

lui donne une valeur singulière, tant au point de vue de la langue que de l'histoire des invasions nordiques en Angleterre. L'auteur est inconnu, et l'on ne saurait opter entre les opinions contradictoires qui font de lui soit un compagnon d'armes de Byrhtnoth, soit un clerc, chapelain de la femme du chef anglo-saxon, qui trouva la mort dans la bataille. L'auteur du livre a tout d'abord donné une édition critique du poème anglais, avec une traduction en regard. Il y a joint les passages de la chronique anglo-saxonne (annales de 978 à 1017), qui se rapportent au même épisode, texte et traduction. Une seconde partie contient des textes norvégiens, en vers et en prose, également traduits en anglais. En appendice sont étudiées la métrique et la langue du poème, ainsi que celle des annales anglo-saxonnes. Comme on le voit, ce très savant ouvrage intéresse plus encore les philologues que les historiens.

Ch. B.

— *The Chancellor's Roll for the eighth year of the reign of king Richard I. Michaelmas 1196*. Edited by Doris M. STENTON (Londres, The Pipe roll Society, 1930, xxv-432 p.). — On sait que les shériffs rendaient chaque année les comptes de leur gestion financière à l'Échiquier et que cette opération était aussitôt consignée sur un rôle appelé *Rotulus pipae* ou *Pipe roll*; ce rôle était confié à la garde du trésorier, mais un double était remis au chancelier. Le rôle du chancelier n'était pas exactement conforme à l'autre, qui, seul, avait la valeur d'un document authentique. Or, pour l'année 1196, le rôle du trésorier étant perdu, on a la bonne fortune de posséder celui du chancelier. M^{me} Stenton prend grand soin, dans sa Préface, de noter les différences qui distinguent ce *chancellor's roll* des autres qu'elle a déjà publiés; mais ce qui la préoccupe surtout, et ce qui nous touche aussi davantage, c'est de savoir à quelles sources Henri II puisait pour faire la guerre en France et entretenir ses forteresses. Ces points sont mis par elle en pleine lumière. Elle nous renseigne aussi sur la grande variété de monnaies frappées en France par le roi d'Angleterre, alors qu'en Angleterre la monnaie ne subissait aucune modification; il paraît bien que l'étain fourni par les mines de Cornouailles a été en partie utilisé pour fabriquer ces monnaies de bas aloi. Un détail, très secondaire d'ailleurs, mérite aussi d'être relevé. Guillaume le Breton rapporte qu'en 1196 3,400 Gallois furent surpris et tués aux Andelys; or, dans le rôle du chancelier sont dénombrés environ 2,100 fantassins gallois seulement, pour lesquels il a fallu payer le transport en Normandie et une solde. L'écart entre ces deux chiffres est si considérable qu'il autorise à taxer de téméraire l'affirmation du chroniqueur.

Ch. B.

— *Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs existing in the archives and collections of Venice and in other libraries of Northern Italy*. Vol. XXX, 1655-1656. Edited by Allen B. HINDS (Londres, H. M's Stationary office, 1930, 416 p.; prix : 1 £ 7 s. 6 d.). — Ce volume contient les dépêches envoyées par trois diplomates vénitiens accrédités auprès du Protecteur : Lorenzo Paulucci, Giovanni Sagredo et Francesco Giavarina. Sagredo seul a titre d'ambassadeur; les deux autres sont de simples secrétaires. Leurs dépêches sont expédiées directement au Doge et au Sénat de Venise, où bien à l'ambassadeur vénitien en France. Elles sont complétées par les autres ambassadeurs ou chargés d'affaires : à Rome (Giustiniani), à Florence (Sarotti), à Naples (Rosso), à Zurich (Di Negri), en Espagne (Quirini), en Allemagne (Nani). Elles permettent donc de suivre la politique de Cromwell, tant intérieure qu'extérieure, à un moment où les victoires maritimes de Blake venaient de donner à l'Angleterre l'empire de la mer et où

l'Espagne était tenue en échec à la fois aux Pays-Bas, aux Indes et jusque dans sa péninsule. Il était assez fort pour intervenir impérieusement dans les conflits politiques et religieux de l'Europe continentale. Ce n'est pas que ces documents apportent des révélations inattendues ; ils confirment d'ordinaire, en le précisant utilement parfois, ce qu'on savait déjà ; mais l'historien ne saurait omettre de s'y reporter, tâche rendue facile par un copieux index et une bonne introduction, où M. Hinds sait rattacher les fils, souvent fort embrouillés, des principaux événements. A la fin du volume, on trouvera, traduite en anglais, la *Relazione* de l'ambassadeur Sagredo, qui présente un tableau de l'histoire d'Angleterre depuis le début de la guerre civile jusqu'à l'année 1656 ; elle se termine par un portrait de Cromwell, qui, dit-il, s'est fait un nom dans ce monde. Il ajoute : le malheur est qu'il n'ait pas de successeur désigné par l'intelligence et l'habileté : « Ses deux fils ne possèdent pas la vigueur de leur père et il est à craindre que la machine ne se détraque avec eux ». Quant à Cromwell lui-même, c'est, disent les dépêches, qu'il désire non pas le titre royal, mais le pouvoir de faire les lois. A cet égard, les détails rapportés par Giavarina sur les élections pour le Parlement de 1656, la composition de la nouvelle Chambre des Communes, l'ouverture du Parlement et l'épuration que Cromwell lui fit subir dès le premier jour (nos 359, 362, 367, etc.) doivent retenir l'attention.

Ch. B.

— *Report on the manuscripts of the late Reginald Rawdon Hastings, Esq., of the Manor House, Ashby-de-La-Zouche*. Vol. II, edited by Francis BICKLEY (Historical manuscripts Commission. Londres, H. M's Stationary Office, 1930, xix-457 p. ; prix : 10 s. 6 d.). — Ce volume contient la correspondance de la famille Haskins et plus particulièrement des sept membres de cette famille chez qui se transmet le titre de comte de Huntington. Elle est comprise entre les années 1628 et 1699. Sans vouloir faire tort aux autres, on accordera une attention spéciale au septième comte, Théophile, qui succéda au titre en 1660 (il avait dix ans) et mourut en 1701 ; il vécut donc au temps de Charles II et de Jacques II, qu'il servit avec fidélité jusqu'après le renversement de leur dynastie, et de Guillaume d'Orange, qui le fit enfermer tout d'abord et qui ne lui rendit la liberté qu'après avoir pris à son égard les précautions nécessaires. Si, dans la première partie de sa vie, sa correspondance a un caractère assez général, à partir de l'arrivée de Guillaume d'Orange elle ne contient plus guère que des lettres familières. Un lot particulièrement intéressant est constitué par celle que, dans les mois de novembre et décembre 1688, il entretint, lui étant à Plymouth au service de Jacques II, avec sa femme demeurée à Londres, mais veillant de loin sur sa santé et sur ses intérêts personnels. Par elle, nous apprenons ce qui se passait dans la capitale pendant les semaines qui virent le désarroi et la fuite du dernier Stuart, l'arrivée et l'avènement du prince d'Orange. On ne saurait oublier de signaler ici un document particulièrement intéressant ; c'est un récit anonyme rédigé en français par un témoin oculaire sur le bombardement d'Alger par Duquesne (1683). L'effet des bombes fut si terrifiant que les Turcs ne tardèrent pas à se soumettre aux conditions imposées par le vainqueur et à mettre en liberté les esclaves chrétiens qu'ils détenaient : près de six cents captifs furent ainsi rendus à la liberté.

Ch. B.

— *Calendar of State papers. Colonial series. America and West Indies, Jan. 1716-July 1717 ; August 1717-Déc. 1718*, preserved in the Public Record office. Edited by Cecil HEADLAM (Londres, H. M's Stationary office), 1930, lxxvii-444 et lxxviii-542 p. ; prix : 1 £ 10 s. et 1 £ 15 s.). — Chacun de ces deux volumes est divisé en

trois parties où sont analysées les pièces concernant l'histoire générale des colonies anglaises en Amérique, l'histoire particulière de chacune d'elles et, enfin, celle des Indes occidentales (les Bahamas, les Bermudes, etc.).

Dans les colonies du Nord, de nombreux documents attestent la joie avec laquelle les colons anglais ont appris l'échec en 1715 des jacobites soulevés après l'avènement de Georges I^{er}, des « amis du papisme et du pouvoir arbitraire ». Les « Ministres du Christ » à la Convention de Boston en Nouvelle-Angleterre donnent au roi l'assurance de leur loyalisme indéfectible (30 mai 1717) ; ils le saluent comme étant la « lumière du matin et le souffle de leurs narines » (p. 314). Compliments officiels et sans aucun doute sincères. Quant aux rebelles pris les armes à la main lors de l'insurrection jacobite, la plupart furent déportés dans l'Amérique du Nord pour y fournir un travail forcé pendant de longues années. Les n^{os} 309-314 contiennent de longues listes de ces esclaves plus ou moins temporaires. Quant aux rapports avec les Français, ils sont pacifiques au temps de la Régence ; mais la piraterie est un fléau permanent dont on ne sait comment venir à bout : l'emploi de la force, de la justice administrée par les jurys, de l'amnistie, reste inefficace. D'autre part, la situation créée à Terre-Neuve par le traité d'Utrecht soulève des conflits constants au sujet de la pêche. Sur ce point, on lit avec un vif intérêt le long rapport adressé au roi par le « Council of trade and plantations » le 2 mars 1716 (p. 34-40). Le cas d'un Français (Tulon de la Garsanterie), de Saint-Malo, qui avait fondé une plantation à Terre-Neuve (n^{os} 44, 47, 439), vaut d'être signalé.

Dans le volume suivant, il est souvent question des inquiétudes causées au gouvernement britannique par les tentatives réitérées des Français pour établir des communications directes entre le Canada et leur « new settlement called Louisiana » (p. 297 : les Français ont des forts et des établissements en beaucoup d'endroits sur le « Messasipi » et les lacs, au détriment certain des « plantations » britanniques... cf. p. 334, etc.). A cet égard encore, le n^o 800, qui est un rapport du gouverneur Spotswood au Conseil du commerce et des colonies, est un document très circonstancié et instructif. Par contre, la correspondance échangée entre le marquis de Vaudreuil et les autorités britanniques (n^o 565) atteste les efforts faits des deux côtés en faveur d'une politique d'entente réciproque, mais non pas cordiale, tant étaient ardentes les rivalités politiques, économiques et même religieuses, les prêtres catholiques du Canada étant soupçonnés de fomenter des sentiments hostiles au nouveau souverain.

Ch. B.

— John Horace ROUND. *Family origins and other studies*. Edited, with a memoir and bibliography, by William PAGE (Londres, Constable, 1930, LXXIV-303 p. ; prix : 25 s.). — M. Round est mort le 25 juin 1928 à l'âge de soixante-quatorze ans, après une vie de fécond labeur, sans cesse entravé par de cruelles souffrances physiques. Il laissait derrière lui, outre certains travaux, disséminés dans des recueils divers et qu'il n'avait pas encore pu réunir en volume, plusieurs monographies inédites. Ce sont ces dernières œuvres que des mains pieuses ont réunies dans le présent volume. Elles sont précédées d'une biographie, fort instructive, par un ami particulièrement compétent pour faire connaître l'auteur et son œuvre ; c'est M. William Page, l'éminent directeur de la belle publication intitulée *Victoria county histories*, entreprise d'une haute valeur scientifique dont Round fut un des principaux initiateurs et un fidèle collaborateur. M. Page s'est acquitté de sa tâche avec une précision, une intelligence, une franchise qu'on ne saurait trop louer. A la suite, vient une bibliographie méthodique où sont mentionnées certaines études gé-

néalogiques, qui, sans doute, ne verront pas de si tôt le jour, celles où Round était officiellement chargé d'examiner les pétitions de personnes prétendant au titre de pair du royaume ou de « baronet » ; or, on sait avec quelle véhémence érudition Round s'acharnait à dépister les faux titres et à faire triompher la vérité toute nue.

Parmi les pièces qui composent le présent volume, certaines concernent d'illustres familles dont le nom appartient à l'histoire d'Angleterre : Cavendish, Churchill, Walpole, Granville, Ferrers, etc. Elles ne sauraient nous arrêter ici ; retenons cependant au moins l'article consacré à une famille de huguenots français émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes, celle des Champion, à tort surnommés de Crespigny. Mais il faut retenir les toutes dernières dissertations du volume, à cause de leur portée générale pour l'histoire des institutions. Elles se rapportent à la grande enquête de Bayeux (1133) sur le service militaire des chevaliers ; au problème sur les « reliefs » dus par les tenanciers directs de la Couronne et sur la distinction entre les « barones majores » et « minores » de la Grande Charte ; à la taxe prélevée par le roi d'Angleterre sur les vins français, ceux du Poitou et d'Auxerre (la « prisă vinorum ») ; à l'origine des bourgs et aux conclusions présentées par Maitland et Ballard ; à celle des paroisses telles qu'elles se sont constituées dans le comté d'Essex, à leurs rapports avec les « townships » et les manoirs. C'est à ces travaux étroitement limités qu'excellait Round. Il se méfiait des grandes tentatives de synthèse, où l'arbitraire occupe toujours une grande place, et il refusa farouchement de rien écrire pour les histoires générales, alors déjà en grande vogue en Angleterre. Dans les *Victoria county histories*, il se réserva le commentaire du *Domesday book*, et l'on sait que, sur ce domaine, il était passé maître.

Ch. B.

— J. P. SMITH. *The genealogist's atlas of Lancashire* (Liverpool, Henry Young and Sons, 1930, in-4°, iv-76 p., dont 71 cartes ; prix : 1 £ 5 s.). — Cet atlas a pour objet d'indiquer aux généalogistes les sources où ils devront puiser ; elles se trouvent le plus souvent dans les archives paroissiales, parfois aussi dans les chartiers d'anciennes familles. On trouvera donc d'abord des cartes pour les quatorze « hundreds » dont se compose le comté et, en regard, sur trois colonnes : 1° la liste des paroisses de chaque « hundred » ; 2° l'indication de l'année où commence dans chacune d'elles ce que nous appellerions les registres de l'état civil ; 3° l'indication des publications où ils ont été utilisés. Voilà pour la partie bibliographique (p. 1-14). Dans les autres cartes (p. 15-71) sont marqués les paroisses et manoirs où il y a chance de rencontrer des archives familiales. Ces cartes seront utilement consultées, en outre, par les géographes, les historiens soucieux de connaître comment les habitants se sont fixés sur le sol, comment se sont constitués les domaines seigneuriaux ou manoirs sur lesquels s'est plus ou moins exactement calquée la plus ancienne organisation paroissiale, les rapports qu'ont eus entre eux les paroisses et les « townships ». Ces cartes se rapportent uniquement à l'Église anglicane. A la suite, l'auteur a dressé (p. 72-76) la liste des registres appartenant au clergé catholique, aux non-conformistes de toute dénomination et à la « Société des Amis » ou Quakers.

Ch. B.

— *The Cambridge History of the British Empire*. Vol. VI : *Canada and Newfoundland* (Cambridge, at the University Press, 1930, xxi-939 p. ; prix : 35 s.). — Nous avons déjà signalé le tome I de cette admirable publication (t. CLXII, p. 168), consacré à l'« Ancien empire » britannique jusqu'en 1783 ; les tomes IV et V constitueront les tomes IV et V de la *British India* de 1497 à 1918. Le tome VI

se rapporte au Canada et à Terre-Neuve. Voici les chapitres dont il se compose : 1, Géographie et ethnographie, par A. P. COLEMAN. II, L'œuvre française dans la création de l'Acadie et le Canada, par G. LANCTOT. III, L'ancien régime et ses institutions, par T. CHAPUIS. IV, La lutte pour la suprématie en Amérique, de 1682 à 1760, par J. HOLLAND ROSE et C. T. ATKINSON. V, Terre-Neuve jusqu'en 1783, par A. P. NEWTON. VI, Le problème du gouvernement et le « Quebec Act », 1760-1774, par A. L. BURT. VII-IX, Les possessions britanniques de l'Amérique septentrionale et la guerre de l'Indépendance, 1774-1791 ; le gouvernement représentatif dans l'Amérique septentrionale, 1791-1812, et la guerre de 1812, par M. A. McARTHUR. X, Le gouvernement représentatif au Canada et dans les provinces maritimes, 1815-1840, par C. E. FRYER, J. L. MORISON et Chester MARTIN. XI, La mission de Lord Durham et son fameux rapport, 1838-1839. XII-XIII, Le Canada sous le gouvernement représentatif, 1840-1867, par J. L. MORISON et Oscar D. SKELTON. XIV, Les provinces maritimes de 1840 à 1867, par Chester MARTIN. XV, Le développement financier à la même époque, par Adam SHORTT. XVI, La pénétration dans l'Ouest, par L. J. BURPEE. XVII, Terre-Neuve, de 1783 à 1867, par Sir C. Alexander HARRIS. XVIII et XIX, La voie vers la confédération et l'expansion du Dominion jusqu'en 1880, par R. G. TROTTER. XX et XXI, Les partis politiques et la politique des chemins de fer ; l'administration des conservateurs et des libéraux de 1867 à 1911, par W. Stewart WALLACE. XXII, L'exploitation des prairies, 1867-1914, par E. H. OLIVER. XXIII, La formation de la Colombie britannique, 1871-1914, par F. W. HOWAY. XXIV, L'œuvre des pionniers, par Sir Robert A. FALKNER. XXV-XXVII, Développement économique du Canada, 1867-1921, par W. T. JACKMAN, J. COKE, A. BRADY, A. J. GLAZEBROOK, S. A. CUDMORE et C. R. FAY. XXVIII, Terre-Neuve, 1867-1921, par Sir C. A. HARRIS. XXIX, L'organisation politique, 1867-1921, par W. P. M. KENNEDY. XXX, Le Canada et l'Empire, 1884-1921, par N. W. ROWELL. XXXI, Le Canada et la Grande Guerre, par le lieutenant-colonel William WOOD. XXXII, Le Canada en 1918-1921, par W. Stewart WALLACE. XXXIII, Développement de la civilisation : sous le régime d'abord français, par R. LA ROQUE DE ROQUEBRUNE et E. MONTPETIT ; puis anglais, par Sir Robert FALKNER. — La bibliographie de chacun de ces chapitres remplit les pages 813-885 et l'Index, l'indispensable Index, les pages 887-939. Cette énumération suffit pour donner une idée de l'enseignement qu'on peut retirer d'une pareille compilation.

— C. S. FORESTER. *Nelson* (Londres, John Lane, The Bodley Head, 1929, in-8°, 265 p., un portrait ; prix : 12 s. 6 d.). — M. Forester n'a pas eu l'intention d'écrire un ouvrage d'érudition et les historiens n'ont pas à chercher dans son livre le fruit de recherches originales. Son but était de faire revivre Nelson sous les yeux du grand public, et il n'a joint à son récit ni notes, ni bibliographie. On accuse parfois les historiens d'être pleins de dédain pour les essais de ce genre, dont Ludwig a donné des modèles célèbres. C'est à tort. La vérité, c'est que nombre de ces travaux sont rédigés précipitamment, sans plus de valeur littéraire que documentaire, et que leurs auteurs ajoutent trop souvent aux erreurs courantes les déplorables produits de leur fantaisie. D'où la sévérité de nos critiques. M. Forester n'a rien à redouter de nous. L'époque de Nelson, l'histoire du grand conflit entre la France et l'Europe, n'est pas son affaire. Comme Ludwig, il veut peindre l'homme seul. L'entreprise est plus facile, quand il s'agit d'un amiral, que lorsqu'on s'en prend à un chef d'État. M. Forester disposait d'une source commode : ce sont les propres lettres du grand homme. Le principal problème qu'il a rencontré est de déterminer

quelle influence son amour pour Lady Hamilton a exercée sur sa politique et sur sa maîtrise navale : elle n'a pas été bonne ; mais il a su se reprendre suffisamment pour aller vaincre à Trafalgar ; la mort, sans doute, lui a épargné d'amères tristesses. Le livre de M. Forester se lit d'un trait, avec le plus grand agrément. On tirera particulièrement profit, croyons-nous, du premier chapitre sur les traits de caractère que manifeste la correspondance de son héros. G. LEFEBVRE.

— Nous avons reçu de la librairie H. Milford les fascicules suivants des *Proceedings*, publiés par la British Academy. — 1^o Pour le tome XV : *Wales and archaeology*, par R. E. M. WHEELER (énumère et apprécie les études concernant l'archéologie galloise et en particulier les travaux de John Rhÿs, qu'il est facile de critiquer, mais dont l'influence a été considérable. 24 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — 2^o Pour le tome XVI : D. S. MARGOLIOUTH : *On « the Book of religion and empire » by Ali B. Rabban Al-Tabari* (prouve que cet ouvrage est bien l'œuvre d'Ibn Rabban, qui fut converti à l'islamisme par le calife Mutawakil, qui régna de 232 à 247 de l'hégire. 20 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — A. M. HIND : *Early italian engraving* (18 p. et 7 pl. ; prix : 2 s.). — C. C. J. WEBB : *Our knowledge of one another* (18 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — L. F. RUSHBROOK WILLIAMS : *The cultural significance of the Indian states* (montre le haut degré de culture atteint par les États de l'Inde non soumis directement au gouvernement britannique. On ne saurait donc leur refuser le droit de se gouverner eux-mêmes. 18 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — W. Macneile DIXON : *Chatterton* (22 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — 3^o Pour le tome XVII : R. S. CONWAY : *Vergil's creative art* (24 p. ; prix : 1 s. 6 d.).

— W. Wylie SPENCER. *Our knowledge of other minds : a study in mental nature, existence and intercourse* (New-Haven, Yale University Press ; London, H. Milford, 1930, in-8°, 145 p. ; prix : 9 s.). — Comment pouvons-nous connaître qu'il y a d'autres esprits que notre propre esprit ? Comment pouvons-nous logiquement le démontrer ? Comment se justifie le sens commun, qui n'a aucun doute à cet égard ? Telle est la difficile question qu'étudie M. Wylie Spencer, d'une façon très pénétrante et subtile, avec un tact psychologique très sûr. Malheureusement, elle est si étrangère au domaine de la *Revue historique* que nous pouvons seulement recommander la lecture de ce charmant essai à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la philosophie. H. S.

Grèce. — *Neoshellenomnemon*, publié par Sp. LAMBROS. Tomes I-XXI, 1904-1927. Répertoire de la collection, publié par G. CHARITAKIS (Athènes, 1930, in-8°, 4-605 p.). — Le *Neoshellenomnemon*, fondé en 1904 par Spiridion P. Lambros, était une revue d'érudition fort précieuse, alimentée par les seuls travaux, articles de fond, publications de textes inédits, éclaircissements de tout genre, de son directeur. Il faut remonter aux travaux des érudits du XVII^e siècle, aux *Spicilegia*, aux *Miscellanea*, etc..., pour en trouver l'équivalent ; mais, au lieu de ces in-folio rigides et encombrants, la forme plus souple d'un périodique permettait à Lambros de communiquer au monde savant ses découvertes au fur et à mesure de ses recherches dans les bibliothèques et les archives. Les études d'histoire byzantine en particulier ont bénéficié longtemps de ces résultats. L'analyse des articles du *Neoshellenomnemon* a été donnée périodiquement dans la *Revue historique*, depuis sa fondation jusqu'au dernier numéro. Pour que la richesse de cette documentation continuât d'être utile à la science, il fallait un répertoire permettant aux travailleurs de s'orienter dans cette immense collection. C'est ce répertoire que M. Charitakis publie, rendant ainsi à l'érudition byzantine un grand service. L'ou-

vrage, bien présenté, précédé d'une biographie de Lambros, comprend : 1^o une table des matières de chacun des vingt et un tomes ; 2^o une table alphabétique très complète des mots et des choses. Ce répertoire sera bien accueilli de tous ceux qui ont à utiliser la collection si riche du *Neoshellenomnemon*. — Louis BRÉHIER.

Norvège. — Henrik IBSEN. *Œuvres complètes* ; traduites par P.-G. LA CHESNAIS ; t. I : *Œuvres de Grimstad, 1847-1850* (Paris, Plon, [1930], in-8°, CXXXI-395 p.), et t. II, *Œuvres de Christiania*, avril 1850-novembre 1851 (*Ibid.*, 1930. in-8°, 496 p.). — Voici les deux premiers volumes d'une édition monumentale des œuvres du grand écrivain norvégien ; elle doit comprendre seize volumes. C'est que M. P.-G. La Chesnais, si familier avec la littérature norvégienne, ne fait pas seulement office de traducteur. Il a entrepris une édition vraiment critique, qui doit être en même temps une histoire de la vie et de l'œuvre d'Ibsen. Ainsi, ce premier volume contient des pages singulièrement attrayantes sur la jeunesse de l'auteur, qui, aux alentours de sa vingtième année, et alors qu'il était employé de pharmacie dans la petite ville de Grimstad, a écrit déjà des poèmes et sa première pièce, *Catilina*. Bien plus, dans une longue et substantielle introduction, M. La Chesnais décrit la vie économique, sociale et politique de la Norvège vers 1850, région encore pauvre et essentiellement agricole, puis le mouvement littéraire danois et norvégien dans la première moitié du XVIII^e siècle. Les chapitres qu'il consacre à Henrik Wergeland et à J.-B. Wellhaven sont particulièrement intéressants pour nous, car les divergences littéraires entre ces deux écrivains norvégiens marquent aussi des divergences d'ordre politique et social : Wellhaven représente surtout les idées de la bourgeoisie, tandis que Wergeland, ardent démocrate, peut être considéré comme le porte-parole du peuple et surtout de la classe paysanne, qui joue un si grand rôle en Norvège.

Le second volume comprend la période pendant laquelle Ibsen séjourne à Christiania, d'avril 1850 à octobre 1851. Elle n'est pas très riche en œuvres : des poèmes, des articles de journaux et deux pièces (*Norma* et le *Tertre du guerrier*) que l'on ne lit plus guère aujourd'hui. Par contre, elle est fort importante pour qui veut comprendre la formation intellectuelle de l'illustre dramaturge. Celui-ci travaille d'abord dans une institution privée où il prépare son *Examen artium*, qui doit lui ouvrir les portes de l'Université, mais il ne le passe qu'incomplètement et n'est qu'un étudiant amateur : il ne veut pas avoir d'autre métier que la littérature et l'art dramatique ; sans ressources véritables, il a bien de la peine à vivre. Mais il entre en relations avec des jeunes gens, qui joueront aussi un rôle considérable dans la vie intellectuelle de la Norvège, comme O. Vinje et Botten-Hansen ; il fonde avec eux une petite revue littéraire, très éphémère. Il suit de près aussi le mouvement ouvrier (et surtout paysan), fondé par Marcus Thrane, et qui ne tarde pas à être dissipé par le gouvernement. Il y avait là cependant une tentative fort intéressante, à laquelle Ibsen se montra très sympathique, bien qu'il n'ait jamais été socialiste, à proprement parler, et qu'il se soit toujours tenu à l'écart de la politique active. L'attitude assez piteuse du *Storting* de 1851 n'était pas faite pour lui en donner le goût. Dans une introduction de près de 160 pages, aussi alerte que lucide, M. La Chesnais, admirablement informé, nous met au courant de tous ces faits. La physionomie de son héros se détache avec un relief saisissant. Les « notes et éclaircissements », qui terminent le volume, témoignent également de la plus sûre érudition. Ajoutons que la présentation matérielle de ces volumes est digne de leur contenu.

Henri SÉE.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus des séances.* Bulletin de 1930, juillet-septembre. — Adrien BLANCHET. Cippes de Soissons : Mercure tricéphale (ce facies tricéphale appartient non à Janus, mais à Mercure ; dans le cippes trouvé à Soissons, on distingue une tête de bélier et un coq se faisant face ; or ce sont des attributs bien connus de Mercure). — Le R. P. POIDEBAUD. Note sur le résultat de ses missions archéologiques en Haute-Djéziré et en Chamiyé, novembre 1929-avril 1930 (revision de la carte archéologique obtenue par reconnaissances en avion). — Pierre JOUGUET. Les statuts de la Société royale égyptienne de papyrologie, fondée le 7 mai 1930. — Franz CUMONT. Nouvelles inscriptions grecques de Suse. — Adrien BLANCHET. Fouilles exécutées au donjon de Foulques Nerra à Langeais, Indre-et-Loire (aucun débris gallo-romain n'est sorti de ces fouilles). — PETIT-DUTAILLIS. Note sur l'origine de l'institution des baillis royaux en France (à l'imitation de l'administration anglaise). — F.-A. SCHAEFFER. Compte-rendu de sa seconde campagne des fouilles à Minet-el-Beida et Ras-Shamra, dans la Syrie du Nord. — Raymond LANTIER. Bronzes votifs ibériques antérieurs à la conquête romaine. — A. THOMAS. Gui de la Marche, frère mineur, poète latin de la fin du XIII^e siècle. — Michel ROSTOVZEFF. Note sur deux inscriptions latines de Trèves et de Bonn. — Abbé BREUIL et comte BEGOUËN. Un dessin de la grotte des Trois-Frères (à Montesquieu-Avantès, Ariège ; avec trois figures, dont une d'homme masqué en bison). — ROWELL. Inscriptions grecques de Doura-Europos, 1929-1930. — Pierre JOUGUET. Rapport sur les travaux de l'Institut archéologique oriental, 1929-1930 (avec une planche montrant la restauration du temple de Médamoud, par M. Robichon).

L'Anjou historique. 1930, octobre. — Le marquis de Magnannes, 1664-1750 (adversaire acharné du jansénisme). — Louis du Petit-Thouars, lieutenant de roi à Saumur, 1724-1794 (publie un mémoire par lequel le lieutenant de roi demandait une place à Saint-Cyr en faveur de sa fille aînée, « à cause de la détresse où il se trouve », étant fils d'un père qui était l'aîné de quatorze enfants. Son rôle au début de la Révolution). — Beaugé et Montfort à la fin de l'Ancien régime (renseignements fournis par l'*Almanach de la province d'Anjou pour l'année 1790*). — Au château d'Angers, 1790-1791 (tentatives de la garde nationale pour nommer le commandant du château, avant qu'il en fût statué par un décret de l'Assemblée nationale, et protestations des intéressés). — Le canton de Chanzeaux, 1791-1801. — M^{me} de Varancé, fusillée au Champ-des-Martyrs d'Avrillé (fusillée le 1^{er} février 1794 parce qu'elle avait refusé d'assister aux offices des « prêtres sermentaires »). — Le procès des Terroristes angevins, 1795. — L'arrondissement de Beaupréau en 1808 (renseignements fournis au préfet de Maine-et-Loire). — L'arrondissement

de Segré en 1850. — Un épisode de la vie de Mgr Freppel : la statue de Notre-Dame-Sous-Terre, 1873.

Annales d'histoire économique et sociale. 2^e année, 15 octobre 1930. — Fritz RÖRIC. Les raisons intellectuelles d'une suprématie commerciale : la Hanse (montre que la cause fondamentale du succès de la Hanse est d'ordre non géographique, mais spirituel ; il faut la chercher « dans la mesure où le choix, l'esprit de prévision du marchand de l'Allemagne occidentale surent découvrir des possibilités jusque-là demeurées en sommeil ». Article suivi d'une importante bibliographie méthodique). — Robert BIGO. Une grammaire de la Bourse en 1789 (analyse très instructive d'un ouvrage de Marie-J.-D. Martin paru en 1789 sous le titre *Étrennes financières, ou Recueil des matières les plus importantes en finance, banque, commerce*). — Marc BLOCH. La lutte pour l'individualisme agraire dans la France du XVIII^e siècle (2^e partie : Conflits et résultats. 1^o L'attitude des groupes sociaux : les nobles et leurs fermiers, les bouchers et les voituriers, les communautés rurales. 2^o L'application des édits concernant les servitudes de passage, le morcellement des cultures, etc. 3^e partie : La Révolution et le « Grand œuvre de la propriété ». En appendice, bibliographie méthodique des enquêtes sur la vaine pâture et le droit de clore. De la valeur documentaire de ces enquêtes). = Enquêtes sur les plans parcellaires : l'avion au service de l'histoire agraire ; les archives privées et, en particulier, celles de La Haye (par Henri HAUSER) ; les archives des anciennes amirautés françaises (par Léon VIGNOLS). = A travers les livres et les revues : Jacques HOUDAILLE. Les vicissitudes du franc français, 1914-1928. — Lucien FEBVRE. Histoire, économie et statistique. — A. DEMANGEON. L'Europe et le protectionnisme américain. — L. FEBVRE. Tunis et le commerce européen (examen des travaux d'André Sayous). = Courriers critiques : Problèmes des classes, par Marc BLOCH et G. LEFEBVRE. — Démographie historique ; histoire des doctrines.

Annales du Midi. 1930, juillet-octobre. — Juliette PUGET. L'Université de Toulouse aux XIV^e et XV^e siècles (d'après les documents des archives municipales et départementales ; son histoire à partir de sa fondation en 1229 ; son organisation au XV^e siècle ; ses privilèges ; procès qu'elle eut à soutenir à ce propos en 1490 et 1499. Elle était alors dans la dépendance à peu près exclusive du Parlement de Toulouse). — H. JACOBET. La correspondance de Boyssoné ; suite (1539-1543). = Comptes-rendus critiques. = Nécrologie : Joseph Anglade, par A. JEANROY.

Annales historiques de la Révolution française. 1930, novembre-décembre. — Albert MATHIEZ. Note sur l'importance du prolétariat en France à la veille de la Révolution (d'après Necker, La Rochefoucauld-Liancourt, Arthur Young, Loutchitsky, Sée, Georges Lefebvre, Patoz, Rounpel. Dans les années qui précédèrent la Révolution a sévi une grave crise agraire, dont les causes sont maintenant bien connues : réaction féodale, surpopulation, augmentation du prix de la vie, chômage, « toutes causes convergentes qui préparaient l'atmosphère où a germé et éclaté la Révolution »). — Pierre-Paul VIARD. L'œuvre juridique de la Convention. — Edmond SOREAU. Note sur les conflits ouvriers sous le Directoire (publie une « lettre de compagnonnage » du Berlinois Benjamin George, 1798). — E. LE GALLO. La véracité de Rétif de La Bretonne (d'après M. Gilbert Rouger). — Albert MATHIEZ. Les papiers de Fersen (publie une lettre de M^{lle} Alma Söderhjelm et une

réponse concernant le livre de M. de Heidenstam et la créance qu'il mérite). — Id. Lettre d'un patriote hollandais, Hugo Gevers, à Robespierre, 25 mars 1794.

L'année politique française et étrangère. 1930, octobre. — Charles LOISEAU. Le royaume de Yougoslavie (expose les causes qui amenèrent le coup d'État du 6 janvier 1929 et les difficultés que rencontra l'établissement du régime absolu. D'autre part, la politique extérieure du royaume n'a subi aucun changement : l'entente de Paris et de Belgrade contribue à l'équilibre européen). — René HUBERT. Histoire philosophique de l'institution des Assurances sociales en France, 22 mars 1921-1^{er} juillet 1930 (« c'est une immense expérience dans laquelle la France s'engage, presque sans s'en douter »).

Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1930, fasc. 3. — Trois cérémonies commémoratives. I. Inauguration de la maison de Calvin à Noyon, le 6 juillet 1930, et histoire de cette maison, qui avait été détruite en 1918 et qui vient d'être réédifiée. II. Inauguration d'une plaque commémorative Colani-Née à Lemé (biographies d'Antoine Colani, 1783-1844, pasteur à Lemé depuis 1811, de sa femme, Louise Née, et de leur fils, Timothée, qui fut professeur à la Faculté de Strasbourg; allocution du pasteur Beuzart sur le Réveil en Thiérache). III. Inauguration d'une plaque en l'honneur de Louis Ranc, Jean Bernard et Jean Rouvière, à La Pervenche, Ardèche. = Documents : Prosélytes et réfugiés à Genève de 1714 à 1717. — Armand LODS. A propos de la bibliographie des Mémoires d'Agrippa d'Aubigné. = Fasc. 4. Jacques PANNIER. Les protestants français et l'Algérie (quatre épisodes : 1^o Villegagnon, le premier Français qui figure à la fois dans l'histoire du protestantisme et dans celle de l'Algérie, 1541. 2^o Trois pasteurs captifs à Alger en 1687. 3^o Jeanbon Saint-André, consul général, 1796-1798. 4^o Les premiers pasteurs protestants à Alger après la conquête, 1830-1840). — Amiral CHARLIER. Abraham Du Quesne et les bombardements d'Alger de 1682-1683. — Charles SERFASS. Les esclaves chrétiens au Maroc, du xvi^e au xviii^e siècle. — Denfert-Rochereau; à propos de son séjour en Algérie, 1860-1864 (brèves notes biographiques). — Tricentenaire d'Agrippa d'Aubigné (célébré à Genève, à Niort et au château de Mursay). — Pierre DEZ. Un interrogatoire de protestantes en 1698 en Poitou. — Le registre d'une famille montalbanaise : les Rigail. — Deux baptêmes en Haut-Languedoc, 1759, 1776. — Armand LODS. L'établissement par Louis XIV, en 1699, du culte catholique à Montbéliard (malgré les protestations des habitants et du duc de Wurtemberg, comte de la ville). — F. REVERDIN. Prosélytes et réfugiés à Genève de 1714 à 1717. — Une caricature, vers 1570, sur l'« anatomie » du luthéranisme (représentant Luther disséqué). — Marcel BATAILLON. Deux Français devant l'Inquisition de Mexico, 1572-1573. — Le premier pasteur, après la Révolution, à Courcelles-Chaussy, Moselle.

Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1930, juin. — Albert DEPRÉAUX. A propos d'une communication de M. SIX : l'accès direct aux sous-lieutenances sous la République et l'Empire. — Léon CAHEN. Les occupations étrangères en Belgique sous l'Ancien régime (examen de l'ouvrage de M. Van Houtte sur ce sujet). — SIX. Gand sous la domination française, 1792-1804 (à propos de l'ouvrage de M. Joseph Nève). = Décembre. Paul RAPHAËL. Fortoul et la Seconde République (insiste sur le rôle qu'il a joué dans le cabinet constitué par le Prince Président, le 26 octobre 1851, et qui devait aboutir au 2 décembre).

Carnet de la Sabretache. 1930, juin. Numéro spécial consacré au centenaire

de la conquête d'Alger ; nombreuses illustrations, croquis et plans. — Ode composée à Brest en 1830, au moment où arriva la nouvelle de la prise d'Alger, par le chevalier de COURCY, capitaine de vaisseau, major de la marine à Brest. — Général AZAN. L'expédition d'Alger. — L'expédition d'Alger vue par un marin, le capitaine de vaisseau DE VILLENEUVE-BARGEMON, commandant la frégate *La Didon* (notes prises au jour le jour, du 15 juin au 31 juillet. Pièces annexes, parmi lesquelles : les ordres du jour du vice-amiral Duperré, commandant en chef l'armée navale ; du comte de Bourmont, chef de l'expédition, 17 et 20 juin ; de Duperré, après la prise de la ville, 8 juillet, etc.). — Albert DEPRÉAUX. Les éclaireurs des monts Atlas (projet de corps franc, qui fut proposé par un certain Contremoulins, qui avait été prisonnier en Berbérie de 1811 à 1814 ; il n'y fut donné aucune suite). — Capitaine P. BARTHES. Relation de l'embarquement de Hussein-Pacha, dernier dey d'Alger, à bord de la frégate *La Jeanne-d'Arc*, 10 juillet ; son séjour à bord et son débarquement à Naples, 5 août (extraite des *Annales maritimes et coloniales*, 1831). — Commandant H. MORTUEUX. Le centenaire de la conquête de l'Algérie au Petit-Palais. — Octobre. Général FÉRAUD. Les débuts du général Chanzy ; suite et fin (alors matelot dans l'escadre française envoyée sur les côtes de la Syrie en 1840. Lettre adressée à ses parents pour leur annoncer que, l'avancement dans la marine étant trop lent, il va préparer l'examen pour Saint-Cyr). — Colonel BESNARD. Les expéditions de Constantine, 1836-1837 (beaucoup de détails techniques). — BARRÉ-BAVON, sous-lieutenant. 1903-1928. Souvenirs de Saint-Cyr.

Le Correspondant. 1930, 25 novembre. — Georges GOYAU. Dogme et hérésie (les dogmes traduisent les grandes vérités révélées ; « définitions sommaires où sont condensées ces vérités dans toute leur substance et dans tout leur esprit » ; le dépôt de vérités que l'Église tient de la révélation évangélique « n'est susceptible d'aucune addition de dogmes ; par de telles additions, elle croirait outrepasser sa mission » ; mais elle peut « réclamer un assentiment à la vérité révélée en raison même de l'autorité qui l'enseigne ». Refuser d'admettre un seul article du symbole, c'est se mettre « en état de révolte contre Dieu »). — F. BALDENSBERGER. Benjamin Constant, condottiere du parlementarisme. — Général Gabriel ROUQUEROL. La bataille de Guise. II (examen critique de l'opération du côté allemand et français). — André-D. TOLÉDANO. La S. D. N. et la préparation du désarmement. — Armand PRAVIEL. L'année romantique. IV, 1930. = 10 décembre. Duc de MORTEMART. Trois journées : avant, pendant et après mon ministère (le duc Casimir de Rochecouart-Mortemart était, en juillet 1830, capitaine des gardes du corps à pied. Il raconte son rôle auprès du roi Charles X à Saint-Cloud après le coup d'État des Ordonnances ; comment le roi l'obligea, le 29 juillet, d'aller négocier avec les Parisiens, déjà maîtres de la capitale, et comment il échoua dans une mission qui lui répugnait et qui n'avait aucune chance de réussir. Suite et fin le 25 décembre). — Roger CHAUVIRÉ. Où va l'Angleterre ? Suite et fin le 25 décembre (conséquences redoutables de la politique travailliste). — Georges IZARD. A la source de la pensée religieuse de Péguy. — Louis BAUDIN. L'Amérique latine (la clé de son avenir est aujourd'hui « aux mains de l'élite blanche, catholique » ; mais parviendra-t-elle « à régner sur l'Indien hostile » ?). — Pierre CHIROL. L'architecture religieuse après le romantisme. — C. SMOGORZEWSKI. La Pologne après les élections. = 25 décembre. Jean HARMAND. Madame de Genlis et Madame Necker. Lettres inédites (ces lettres, écrites entre 1782 et 1788 par M^{me} de Genlis, abondent en témoignages d'amitié et d'admiration pour M^{me} Necker. On ne s'en douterait pas à lire

ses Mémoires. L'amitié se refroidit et la correspondance cessa en 1788, peut-être pour des raisons politiques, Necker ayant rompu avec la « faction » d'Orléans). — E. DE GRAMONT. La mode en 1930. — DE LANZAC DE LABORIE. Une nouvelle histoire de la Restauration (celle du marquis de Roux, aussi remarquable par les idées que par la verve du récit). — Comte de LUPPÉ. A l'Institut catholique de Paris (sa fondation, son but, ses récentes transformations matérielles). — Jean MORIENVAL. Le cinéma (pas un mot dans cet article sur les services que le cinéma peut rendre au point de vue scientifique et pédagogique). = 1931, 10 janvier. Bernard FAÏ. Nouvel aspect de l'Amérique (la crise économique a fait sentir au peuple américain quelques inconvénients de la civilisation que les Églises réformées, les grands industriels et le parti républicain avaient élaborée dans le Nouveau Monde et qu'ils lui imposaient. En novembre 1930, « la masse des jeunes électeurs ont fait un geste d'impatience » et le président Hoover a été battu). — Jean LACROIX. L'esprit chrétien de la Cité moderne. — Roger LABONNE. La diplomatie italienne. I (elle continue sa politique de bascule, qui varie selon les intérêts du moment. La France n'a pas lieu de craindre un appel aux armes, non plus qu'au temps de Crispi). — A. VINCENT. Le polythéisme hellénique (d'après Charles Picard, Martin Nilsson, G. Glotz). — O. D'ETCHEGOYEN. L'agonie de Wrangel. II. — André BELESSERT. Littérature étrangère : Angleterre et Amérique du Nord.

La Grande Revue. 1930, août. — J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES. Les conditions psychologiques du rapprochement franco-allemand. — Dante ROSENTHAL. La paix industrielle en Grande-Bretagne. — Septembre. Gérard HARRY. Séverine et la réhabilitation de Léopold II (réforme le jugement, fort injuste, porté par Séverine contre le roi des Belges au lendemain de sa mort ; elle s'est complètement trompée en dénonçant la « laderie » du monarque défunt et ses procédés de père dénaturé envers les princesses, ses filles). — Maurice ABRY. La situation politique de l'Allemagne avant et après les élections du 14 septembre. = Octobre. Jacques COSSIN. Enquête internationale sur le populisme (c'est-à-dire sur l'art populaire, nouvelle école littéraire fondée par MM. André Thérive et Léon Lemonnier). — Ruben BLANK. La crise de la démocratie en Allemagne. — Dr L. DE SANTI. Un précurseur de Pasteur : Eusebio Valli, 1755-1816 (Valli, né à Casciana, en Toscane, le 16 décembre 1755 ; en 1786, étant médecin dans un régiment colonial français, il fut expédié à Pondichéry ; attaché ensuite comme médecin ordinaire à l'armée d'Italie en octobre 1796, il fit toutes les campagnes du 1^{er} brumaire an V jusqu'au 1^{er} prairial an IX. En 1802, il alla étudier la peste à Constantinople et fit sur lui-même des expériences intéressantes sur l'inoculation de la variole. « Il a posé, le premier, le principe de l'atténuation des virus et de la vaccination dans les maladies infectieuses ; à cet égard, il a été certainement un précurseur de Pasteur »). = Novembre. Paul BLANCHART. La question flamande et l'avenir de la Belgique. — Jacques COSSIN. Enquête internationale sur le populisme ; suite : Belgique et Portugal. — Gonzague TRUC. Les deux écoles : méditation ancienne et instruction moderne. — Georges GUY-GRAND. Humanités, humanisme. — Albert SAUZÈDE. Les maux dont souffre l'école (le surmenage et la refonte continuelle des programmes). = Décembre. Mario ROUSTAN. Le socialisme de Lamartine. — Jacques COSSIN. L'enquête internationale sur le populisme ; suite (réponses de Roumanie, de Pologne et de Russie).

Journal des Savants. 1930, août-octobre. — Henry LEMONNIER. Les Primitifs italiens. — Michel CARROW. L'icone russe (analyse le riche contenu des quatre

volumes publiés par N. P. Kondakov ; détails biographiques sur l'auteur, qui mourut en exil à Prague le 16 février 1925 à l'âge de quatre-vingt-un ans). — H. OMONT. L'édition du *Satyricon* de Pétrone par La Porte du Theil. — Henri DEHÉRAIN. Le premier congrès international de géographie historique à Bruxelles, Liège, Anvers, août 1930. = Novembre. G. CONTENAU. L'exploration archéologique de l'Asie occidentale et la collaboration américaine. — Paul DESCHAMPS. L'art mérovingien et carolingien (à propos de l'ouvrage *L'art en France*, des invasions barbares à l'époque romane, par Louis Bréhier). — Raymond KEGHLIN. L'art de la Basse-Saxe en Angleterre (loue le professeur allemand V. C. Habicht du soin avec lequel il a relevé les monuments, conservés en Angleterre, de l'art particulier à la Basse-Saxe). — R. CAGNAT. Un nouveau diplôme militaire relatif à l'armée de Bretagne (trouvé en 1925 sur le territoire de la Pannonie. Il est du 14 juillet 122 et admirablement conservé).

Mercury de France. 1930, 15 novembre. — Georges GUY-GRAND. Sur la « mystique » démocratique. — John CHARPENTIER. Figures : Henri Bremond (quatre pages sur « le critique passionné, l'artiste souverain du goût, le révélateur d'âme »). = Chronique de Glozel. Visages sans bouche dans l'antiquité méditerranéenne et chinoise, par George SOULIÉ DE MORANT (l'existence de ces visages permet d'expliquer à la fois les attributs de l'Athéna grecque, des vases d'Hissarlik et des bronzes antiques chinois). = 1^{er} décembre. Arya Kumar CHAUDHURI. Le problème hindou (l'auteur, qui a fait ses études à l'Université de Cambridge et qui s'est fait une place en vue à Paris par sa peinture, est un Hindou et même un brahmine, allié par son mariage à Rabindranath-Tagore. Il expose sans passion les maux dont souffre son pays et conclut contre le mouvement nationaliste). — Kadmi COHEN. La crise du Sionisme. Vers un Congrès panjuif (ce Congrès « doit être une véritable Assemblée constituante, qui fixe la doctrine politique et forge les instruments de sa mise en œuvre », afin d'aider les Juifs « à devenir une nation comme les autres nations »). — A. VAN GENNEP. Préhistoire (rapide annonce d'une dizaine de livres récents). — Edmond ESQUIROL. Chronique de Glozel : le sens symbolique de la « croix gammée ». = 15 décembre. Jules MOUQUET. Baudelaire et Victor Hugo en 1842-1843 (où Baudelaire, sous un pseudonyme, attaque Hugo, qui, pour lui, est un « âne de génie », un « vilain avare », etc.). — E. SÉNÉNOFF. 1830 et le romantisme russe : George Sand, Tourguéneff et Bakounine. — Dr A. MORLET. Chronique de Glozel : à propos de la fossilisation des ossements préhistoriques. = 1931, janvier. Gabriel BRUNET. Georges Duhamel et la « civilisation » américaine. — Dr G. CONTENAU. Un royaume et un peuple oubliés : le Mitanni et les Soubaréens (histoire du Mitanni, royaume qui occupait le territoire situé entre le Tigre et l'Euphrate dans leur partie nord ; au troisième millénaire avant notre ère, cette région faisait partie du Soubarou, qui répond à l'Arménie et au nord de la Haute-Syrie. Ce que les récentes découvertes nous apprennent sur l'art mitannien et la civilisation soubaréenne). — Victor BOULLIER. Goethe directeur de théâtre et ses « Règles pour les comédiens ». — Chronique de Glozel. Le problème des fours de verrier (avec une carte des verreries anciennes dans la région de Glozel).

Pro Alesia. Nouv. série, 7^e année, 1921, n^{os} 27-28. — TOURNEUR-AUMONT. Gallorum firmitas (caractère national de la Gaule). — W. DEONNA. La rosace sur le front du taureau sacré. — A. PERRAULT-DABOT. Note sur les antiquités provenant de Mavilly. — Henry COROT. A propos du foyer à incinération de Rully

(Saône-et-Loire). — J. TOUTAIN. Notes sur l'Alsace gallo-romaine d'après les dernières découvertes et les plus récents travaux ; suite et fin. — Id. Une œuvre magistrale sur la civilisation gallo-romaine (1^{er} article). — L'archéologie gallo-romaine en 1920. = Variétés : Alésia et la région d'Alésia à la Section archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. = Bibliographie. = N° 29. J. TOUTAIN. Louis Matruchot, 1863-1921. — Henry COROT. Glanures archéologiques. — J. TOUTAIN. Une œuvre magistrale sur la civilisation gallo-romaine (2^e article). — L'archéologie gallo-romaine de 1920 ; suite. = Variétés : Le dolmen de la Trigalle. — Un compas gallo-romain. — Le Dictionnaire archéologique de la Gaule. — L'étamage chez les Gaulois. — Sur des ex-voto en fer d'époque moderne et contemporaine. = N° 30. G. CHENET. Buste balsamaire du Prancier et bassin de bronze d'Avocourt. — R. COLSON. Marques de potiers gallo-romains découvertes au Châtelet depuis 1888. — L'archéologie gallo-romaine en 1920 ; suite et fin. = Variétés : Un cas curieux de vandalisme archéologique. = 8^e année, 1922, n° 31. J. GRUAZ. L'approche des grands anniversaires historiques. — W. DEONNA. Inscriptions romaines à Genève. — F. PAYOT. L'origine du nom d'Alaise (Doubs). — J. TOUTAIN. Sur une vieille solution renouvelée de la prétendue énigme d'Alésia. = Variétés : La villa gallo-romaine du parc du château de Bierre. — Un article de M. R. Cagnat dans la *Revue des Deux Mondes* sur les récentes fouilles d'Alésia. — Conférence sur le tombeau gallo-romain faite au Musée Guimet le 5 février 1922. — Le troisième Congrès de Rhodania, Besançon, 7-11 août 1921. = Bibliographie. = N°s 32-33. J. TOUTAIN. Les grandes heures d'Alésia. — H. COROT. Note sur un buste balsamaire découvert dans une sépulture à Aisey-le-Duc (Côte-d'Or). — J. TOUTAIN. Deux belles œuvres sur Arles antique. = Chronique des fouilles. = Variétés : Sur la permanence à l'époque gallo-romaine du mode de construction des remparts gaulois. — Un Éduen au Maroc sous l'Empire romain. — Découverte d'une tour romaine à Saverne. — Une conférence sur Vaison, cité gallo-romaine, faite à l'Assemblée générale de la Société française des fouilles archéologiques. = Bibliographie. = N° 32. L'archéologie gallo-romaine en 1921. — Chronique des fouilles. = Variétés : L'archéologie gallo-romaine à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. — Malain = Mediolanum. — Sur l'énigme d'Alésia. — Un buste de ville dans l'Alsace gallo-romaine. = Bibliographie. = 9^e-10^e années, 1923-1924, n°s 35-36. J. GRUAZ. La colonisation romaine sur les bords du lac Léman. — J. TOUTAIN. La prétendue énigme d'Alésia. — La réunion solennelle du 26 août 1923 à Alise-Sainte-Reine. — M. BARBEY. Les fouilles d'Ayenticum, de Vindonissa, d'Augusta Rauracorum et l'Helvétie romaine. — P.-M. SAGUEZ. Antiquités gallo-romaines d'Amiens. — La part et le rôle de V. Pernet dans les fouilles exécutées autour du mont Aussois de 1861 à 1865. = Chronique des fouilles. Le quatrième Congrès de Rhodania, Nîmes, 1921. — La fête du mont Beuvray (6 mai 1923). = Variétés et correspondance : Sur deux monnaies récemment découvertes à Alise. — A propos de l'enclymme d'Alésia. = N°s 37-38. J. TOUTAIN. Alésia, ville de sanctuaires. — L. CARIAS. Aristote et la perte du Rhône. — Augusta HURE. Note sur quelques objets provenant d'Alise-Sainte-Reine. — Henry COROT. Note sur un trousseau du Musée municipal d'Alise-Sainte-Reine. — P. MALAQUIN. Note sur un silex trouvé aux Laumes en 1919. — Em. VUARNET. Les constellations sur les médailles gauloises. — P.-M. SAGUEZ. Antiquités gallo-romaines d'Amiens. — L'archéologie gallo-romaine en 1922-1923. = Chronique des fouilles. = Variétés : Le cinquième Congrès de Rhodania, Vienne, 1923. — Le deuxième Congrès des Sociétés savantes de Bourgogne, Mâcon, 1923. — *Genava*, bul-

letin du Musée d'art et d'histoire de la ville de Genève. — *Pro Nervia*, revue historique et archéologique du pays des Nerviens. — Le monument de Mavilly. = Bibliographie. = Nos 39-40. Mgr A. BAUDRILLART. Les leçons d'Alésia. — J. TOUTAIN. L'évolution du sentiment religieux aux diverses périodes de l'histoire d'Alésia. — L. BERTHOUD. Mediolanum. — La réunion solennelle du 27 juillet 1924 à Alise-Sainte-Reine. = Chronique des fouilles. — L'archéologie gallo-romaine en 1922-1923. = Variétés : Le Congrès de l'Association bretonne à Quimper (17-19 septembre 1923). — Le sixième Congrès de Rhodania à Avignon (1^{er}-4 septembre 1924). — Encore un mot sur Aristote et la perte du Rhône. — *Genava*, II, 1924. = Bibliographie. = Nos 41-42. W. DEONNA. Marques de potiers et graffiti sur les vases romains à glaçure rouge trouvés à Genève. — Henry COROT. Les fibules pré-romaines trouvées sur le plateau d'Alésia. = Nos 43-44. J. TOUTAIN. Vingt ans de travaux sur le mont Aussois. — W. DEONNA. Main et rouelle. — G. POISSON. Ucuëtis et Bergusia, divinités de la métallurgie. = Chronique des fouilles. — L'archéologie romaine en 1924-1925. — La réunion solennelle du 11 juillet 1925 à Alise-Sainte-Reine. = Variétés : Une nouvelle Épona de Senon. — A propos de l'ornement cruciforme en bronze doré du Musée de Tonnerre. — Étude sur le dieu sanglier. — Le septième Congrès de Rhodania à Bourg-en-Bresse (3-6 août 1925). — Le troisième Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes à Auxerre. — *Genava*, III, 1925. = Bibliographie. = 14^e année, 1926-1928, nos 45-46. J. TOUTAIN. Alésia et la politique coloniale de Rome. — Le troisième Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes à Auxerre (5-7 juin 1925). — J. TOUTAIN. Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur les fouilles d'Alésia en 1926. — TOURNEUR-AUMONT. Le Poitou et les Barbares. — La séance solennelle de la Société des sciences de Semur, du 22 août 1926. = Variétés : Note sur une épée de bronze de style hongrois. — Un fond de cabane néolithique en Argonne. — Le céramiste Pistillus. — Note sur une figurine protohistorique en bronze du Musée de Sens. — Le huitième Congrès de Rhodania à Chambéry (2-5 août 1926). — *Genava*, IV (1926). = Bibliographie. = Nos 47-48. Général GOURAUD. Ce que nous apprennent les Commentaires de César. — J. TOUTAIN. Les opérations militaires de César autour du mont Aussois et les principaux épisodes du siège d'Alésia démontrés par l'archéologie. — R. COLSON. Les amphores du Châtelet. — G. DRIoux. Estampilles céramiques trouvées à Langres. — H. DE GÉRIN-RICARD. Marques de potiers sur vases et fragments de vases gallo-romains découverts à Genève et qui se trouvent actuellement au Musée Borély à Marseille. — Le quatrième Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes, Langres (18-20 juin 1926). — La séance solennelle de la Société des sciences de Semur du 28 août 1927. — J. TOUTAIN. Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur les fouilles d'Alésia en 1927. = Variétés : Riomaus ; aperçu topographique et toponymique sur ce qu'était au ^{ve} siècle la région dont Moutiers-Saint-Jean est aujourd'hui le centre. — La faute (?) de Vercingétorix. — L'outillage industriel découvert à Alésia. — Sur une comparaison possible entre une vasque de pierre trouvée à Alésia en 1913 et des vasques analogues découvertes près de Viterbe en Italie. — Le neuvième Congrès de Rhodania à Aubenas et Vals-les-Bains (1^{er}-4 août 1927). — *Genava*, V, 1927. = Bibliographie.

J. T.

La Révolution française. 1930, juillet-septembre. — Pierre CAILLET. Spéculateurs et biens nationaux, 1791. — P. MAUTOUCHET. La vie à Paris sous la Terreur. I

(la vie publique ; la politique et les femmes ; la rue, son entretien et sa police). — Pierre CARON. Le registre des dépenses secrètes du Conseil exécutif provisoire. I (de mai à septembre 1793). — Joseph VIPLE. Quel rôle a joué Collin-Lacombe au mariage de Bonaparte? (dans une requête adressée sous la Restauration au préfet de l'Allier, ce Collin expose qu'en l'an III, en qualité de « commissaire du Directoire près la municipalité du II^e arrondissement », il a « marié Bonaparte dans son cabinet », et il ajoute : « Je le connaissais beaucoup et même, avant lui, sa malheureuse et excellente épouse, à laquelle j'avais conseillé de ne pas l'épouser pour des raisons que je lui avais secrètement données ». Cette allégation est en partie confirmée par le témoignage, également tardif, de Thermidor Tallien, fils de l'ancien conventionnel, qui, plus tard, fut autorisé par l'impératrice à lui présenter Collin-Lacombe, à la Malmaison. D'autre part, l'acte de l'état civil mentionne seulement Leclercq, « officier public de l'état civil », et quatre témoins : Barras, Lemarois, Tallien et Calmelet. A la fin, copie conforme de l'acte, d'après l'état civil parisien reconstitué). — Pierre CARON. Un rapport sur la situation de la France en avril 1793 (daté du 12 mai, c'est-à-dire à la veille du 31 mai).

Revue de Paris. 1930, 15 novembre. — Comte DE FELS. La Sarre, gage de la paix (si le territoire de la Sarre était placé sous le gouvernement direct de la Société des Nations, le conflit permanent qui existe entre la France et l'Allemagne serait désormais écarté. Installée sur les bords de la Sarre, la Société « rendrait sa médiation positive, concrète et opérante »). — Général CHANGARNIER. Souvenirs d'Algérie. Campagne de 1840, d'après les Mémoires du général, communiqués par son petit-neveu et filleul, M. Théodule de Fontenay-Changarnier. Le fragment qui paraît ici est publié par M. Henry D'ESTRE). — Albert DE LUZE. Le jeu de paume, jeu national français (ce jeu nous est revenu d'Angleterre. Son histoire, depuis ses origines orientales : en France et à l'étranger). — Pierre LIAUTEY. Notre mandat syrien. — William G. SHARP. Souvenirs de mon ambassade ; III : L'année de Verdun (et des bruits de paix plus ou moins blanche qui coururent alors ; conditions que l'Allemagne se proposait d'imposer aux vaincus et celles qu'imaginaient les Alliés en 1915-1916. Sur le véritable esprit des Français, l'auteur écrit : « Ils n'ont qu'en apparence le goût du plaisir. Un tel peuple peut sembler frivole, mais aux yeux des seuls étrangers qui ne savent pas comprendre. » = 1^{er} décembre. Gabriel HANOTAUX. En Belgique, par les pays de la guerre : en Flandre et en Belgique (souvenirs sur la Grande Guerre et la pitié des villes de France, sur la Belgique envahie et Waterloo). — Étienne GROSCLAUDE. Souvenirs d'un apprenti centenaire (notes sur les hommes et les œuvres littéraires et politiques, de Maupassant à Joffre). — L. BLUM. La licence ès lettres et le recrutement des professeurs (« les chefs modernistes, pour frapper à mort les lettres classiques, gravement atteintes par la réforme de 1902, ont décidé de supprimer les professeurs qui les enseignent »). = 15 décembre. Edmond DELAGE. La tragédie des Dardanelles. I (comment les Allemands s'emparèrent de Constantinople en août 1914. La riposte anglaise tarda beaucoup ; la grande attaque est seulement du 18 mars 1915 et, pendant ce temps, on négocie. Churchill fait décider, non sans peine, l'offensive contre les Dardanelles). — Gabriel HANOTAUX. En Belgique, par les pays de la guerre ; suite. L'art flamand à l'exposition d'Anvers. — Ferdinand BAC. Notes de voyage sur l'Allemagne du Sud (hostilité manifeste entre l'Allemagne du Sud et la Prusse ; mais une chose est certaine : l'Allemagne « n'est pas résignée »). — Gustave RUDLER, Benjamin Constant ; son ralliement à l'Empire, 1815. — Comte DE LIZARRAGA. La

situation en Espagne. — IGNOTUS. Le destin de l'Empire britannique. — ALBERT THIBAUDET. Stendhal ; le centenaire du *Rouge et Noir* ; suite et fin. — *** Autour d'un sacre (notes d'un témoin sur le sacre de S. M. Haylé Sélossié 1^{er}, négus d'Abyssinie, sacré empereur et roi des rois dans sa capitale, Addis Abeba). — 1931, 1^{er} janvier. GABRIEL HANOTAUX. En passant par la Lorraine (souvenirs de guerre). — J.-M. BOURCET. La légende du maréchal Pétain (que l'on représente faussement comme l'homme de la « défensive », par opposition, par exemple, à Nivelle, l'homme de l'« offensive »). — DE LANZAC DE LABORIE. Les deux réceptions académiques de Jean-Siffren Maury, 1785 et 1807 (élu en 1785 à la place de Le Franc de Pompignan, où il fut poussé par le parti encyclopédique, Maury, cardinal en 1794, fut exclu en 1803 de l'Académie reconstituée ; mais son adhésion publique à l'Empire lui valut d'être réélu le 22 décembre 1806. Véhémente polémique sur la question de savoir quel titre officiel donner au cardinal : Monseigneur, Monsieur le Cardinal ou, plus démocratiquement, Monsieur ? On crut nécessaire de consulter l'empereur, alors à Varsovie et, finalement, la deuxième « Classe » de l'Institut autorisa son président à donner du *Monseigneur* au cardinal. On sait, du reste, que le prélat flagorneur fut exclu de l'Académie en 1816. Il mourut peu après, le 11 mai 1817). — MAURICE COLRAT. L'écharpe sur la robe (discute la question de savoir s'il existe une incompatibilité légale entre le mandat de député et la profession d'avocat). — WILLIAM G. SHARP. Souvenirs de mon ambassade ; suite et fin : l'entrée en guerre des États-Unis. — EDMOND DELAGE. La tragédie des Dardanelles. II (attaques stériles et meurtrières des flottes alliées).

Revue de Saintonge et d'Aunis. 1930, livr. 2 et 3. — DEPOIN. Ranoul Foucauld, évêque de Saintes (ordonné évêque en 1083 ; il était fils de Foucauld, fils d'Itier. A suivre). — MARCEL PELLISSON. La Haute Société à Saint-Seurin-d'Uzet (notes biographiques, 1715-1785). — ABBÉ LEMONNIER. De l'option des religieux entre la vie commune et la vie privée, dans la Charente-Inférieure (telle qu'elle fut imposée aux religieux en 1790 ; analyse les interrogatoires auxquels ils furent contraints en mai et juin, et leurs réponses). — CH. DANGIBEAUD. Marché de tapisseries d'Aubusson (analyse de contrats passés de 1622 à 1633). — D^r R. BOURRIAU. La famille de Lafutun de Lacarre, 1704-1904. — MARCEL PELLISSON. Saint-Seurin-d'Uzet et la loi du 25 vendémiaire an II (publie une délibération de cette commune déclarant « conforme à l'esprit des lois républicaines » de transformer son nom en celui de l'« Union Duzet », qui fut officiellement employé du 3 germinal an II au 10 frimaire an III).

Revue des Deux Mondes. 1930, 15 novembre. — G. LENÔTRE. Les derniers Terroristes ; I : La machine infernale. — PAUL TIRARD. Comment nous avons occupé la Ruhr ; II : Juin 1923-novembre 1924 (l'exploitation des mines et usines de la Ruhr et de la Rhénanie et l'organisation financière. La Ruhr et le mouvement séparatiste ; fin de l'occupation après l'établissement du plan Dawes. Quant aux profits que la France et la Belgique, agissant de concert, ont retirés de l'occupation, ils furent, comme on l'avait déclaré dès le début, partagés entre les Alliés ; ceux qui s'étaient abstenus de participer à l'occupation en acceptèrent leur part). — CORRESPONDANCE du prince Napoléon et d'Émile Ollivier ; II : 1871-1872 (dans une lettre du 17 octobre 1871, Ollivier revient sur l'affaire de la dépêche d'Éms. Le 9 février suivant, il écrit sur Thiers : « J'ai un véritable ressentiment de son langage abaissé et tout à fait prussien sur une guerre qui a été imprudente, puisqu'on

n'était pas prêt, mais qui a été la plus juste et la plus défensive des guerres ». — Eugène SCHNEIDER. Entre patrons et ouvriers. Les délégués de corporation. — Paul HAZARD. Avec Hugo en exil (les tables tournantes de Jersey. Les demandes et les réponses). — C. DIAMANDY. La Grande Guerre vue du versant oriental. Mission en Russie; II : Octobre 1914-mai 1915 (explique comment l'Italie fit échouer les négociations engagées d'accord avec la Roumanie pour faire admettre par l'Entente les conditions de leur entrée en guerre à côté des Alliés). = 1^{er} décembre. Firmin ROZ. Le cas Wilson (étudie l'évolution du président Woodrow Wilson et montre comment, après avoir répudié toute idée d'une guerre contre l'Allemagne, il en vint à penser que, s'il fallait se battre, il fallait du moins que ce fût pour une cause qui en valût la peine et qu'au bout il faudrait que la paix fût conclue sous les auspices du gouvernement américain. Mais « il s'y prit aussi mal que possible pour réaliser le programme qu'il avait conçu *in abstracto*, et les États-Unis sont revenus à la conception de l'isolement et des « intérêts séparés »). — G. LENÔTRE. Les derniers terroristes; II : Déportations. — Louis BARTHOU. Le « sourire » de Lyautey au Maroc, 1912-1918 (comment il gagna « la bataille du Maroc »). — Ernest d'HAUTERIVE. Correspondance du prince Napoléon et d'Émile Ollivier; III : 1872-1873 (lettre du 1^{er} septembre 1872 où Ollivier réprouve la politique de Rouher). — Louis GILLET. Le mariage de Shelley. — André NICOLAS. Le journal des élections autrichiennes (du 2 au 12 novembre 1929). — Antoine DE TARLÉ. L'Angleterre et ses Dominions (entre l'indépendance et l'unité parfaite, il y a tous les degrés de l'union; il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter autrement si les Britanniques ne s'entendent pas encore sur l'avenir politique ou économique de leur communauté). — Général NIESEL. Souvarov et le France (sur la campagne de Souvarov en Suisse, 1799). — Maurice PERNOT. Où en est l'Allemagne? III : Problèmes de l'Est (la situation dans l'État libre de Saxe). — C.-M. SAVARIT. Les académies de province au travail; suite (à Orléans, Caen, Bordeaux, Semur). = 15 décembre. Frédéric ECCARD. Reichswehr et Armée rouge (l'armée russe ne sera en état de se mesurer avec les autres armées européennes que si elle est formée et instruite par des officiers allemands, et si l'Allemagne lui procure le matériel dont elle a besoin; or, de nombreux témoignages concordent pour fournir des preuves de la collaboration étroite des états-majors russe et allemand). — L. DE CONSTANT DE-REBECQUE. Ellénore et Anna Lindsay (dans l'ensemble, il est certain qu'Ellénore, l'héroïne d'*Adolphe*, est une Irlandaise, M^{me} Lindsay. La vérité sort manifestement de la correspondance qu'ils échangèrent à partir de novembre 1800 et qui est publiée ici pour la première fois). — Eugène MOTTE. La laine (son importance économique et organisation actuelle de cette industrie). — G. LENÔTRE. Les derniers terroristes; III : Parias (les déportés aux Seychelles, notamment à Mahé, puis à l'île d'Anjouan, l'une des Comores). — Maurice DE WALEFFE. Dix congrès de presse latine (le premier eut lieu en 1923, à Lyon, où fut fondée la *Presse latine*; le cinquième à Madrid, qui lui donna sa constitution; celui de 1928 à La Havane. Le dixième aura lieu dans l'Amérique du Sud en 1931). — Maurice PERNOT. Où en est l'Allemagne? IV : Les États du Sud et le Reich. = 1931, 1^{er} janvier. VERAX. Le roi Alexandre de Yougoslavie. — Benjamin CONSTANT. Lettres à Anne Lindsay; II (Jalousie mutuelle et rupture, février-juin 1801). — Louis NICOLLE. Le lin (histoire de l'industrie linière). — Victor GIRAUD. Qu'est-ce qu'un classique? — Lucien ROMIER. Vues de Bessarabie. — G. LENÔTRE. Les derniers terroristes; IV : les vagabonds des mers (les déportés à l'île Comore, à Zanzibar, etc.).

Revue des Études anciennes. 1930, octobre-décembre. — W. DEONNA. L'image incomplète ou mutilée (cas fréquents dans les représentations figurées du corps humain, qui nous viennent de l'antiquité. Ces cas s'expliquent le plus souvent par des raisons d'ordre magique et religieux ; les exemples sont nombreux). — G. MÉAUTIS. Sappho et Leucothéa (parmi les stucs qui ornent la basilique de la Porte-Majeure à Rome, on a parfaitement identifié Sappho se précipitant du haut des rochers de Leucade ; à ses pieds est un autre personnage, qui doit représenter la divinité connue sous les noms d'Ino et de Leucothéa. Explique la présence de ces deux divinités dans un monument pythagoricien). — LÉON HERRMANN. Deux allusions contemporaines dans le *De bello civili* de Lucain (allusions à la mort de l'impératrice Octavie et au naufrage d'Agrippine, la mère de Néron). — H. GRAVEL. Sur quelques noms de lieu aquitains ou espagnols (Calagurris, Iliberris, Baiona ; en appendice, une note sur le nom de lieu Lukugaine). — A. GOUX. La voie romaine de Langres au Rhin supérieur par Port-Abucin (avec une carte). — E. MALBOIS. Sainte-Victoire de Pourrières (le nom de Sainte-Victoire est un démarquage de Sancta Adventura, qui est mentionnée dans les pouillés du diocèse d'Aix-en-Provence. Sancta Adventura est devenue en patois Santo Venturi, lieu voisin d'Aix, où fut édifié un oratoire ; reconstruit en 1661 pour les Camaldules qui lui donnèrent le nom de Sainte-Victoire en souvenir de la victoire de Lépante. L'opinion de Desjardins, que ce nom pourrait bien rappeler le souvenir de la victoire de Pourrières, remportée près de là par Marius, doit donc être rejetée. Il faut également renoncer à l'étymologie de Pourrières = *putridi campi* ; la véritable origine du mot vient du provençal signifiant poireau = *porri*, ou oignon sauvage ; = *pouriolo*, c'est-à-dire un champ où abondait cette plante, et cela n'a rien à voir avec le grand massacre des Ambro-Teutons par Marius). — CHARLES PICARD. La technique des grands bronzes dans la *statuaria* latine. — ALFRED LAUMONIER. Les rites homériques (repousse les conclusions de Dörpfeld, qui croit toujours pouvoir reconnaître la patrie d'Ulysse dans l'île de Leucade et, dans Hissarlik, la ville de Priam).

Revue des Études historiques. 1930, octobre-décembre. — PIERRE SOUTY. Les prisonniers des guerres privées aux XI^e et XII^e siècles (comment ils étaient traités et mis à rançon). — LUCIEN MIRAN. Un peintre du Trecento florentin : Lorenzo Monaco. — DR LOMIER. Au temps de Jeanne d'Arc. La garde du pont de Rouen (publie une liste des « gens d'armes et de trait » attachés à la personne du comte de Warwick et Aumale, capitaine des ponts et ville de Rouen, « pour la sauvegarde d'icelui pont et ville », 26 septembre 1430). — LUDOVIC DE CONTENSON. Les officiers français en Amérique et la Société des Cincinnati, 1778-1783. — COMTE MARESCHAL DE BIÈVRE. La vie créole à l'île Bourbon pendant la Révolution (raconte la vie de Jean Patu de Rosemont, « marin devenu colon par amour ». Il ne quitta Bourbon qu'en 1814, quand les mers furent rouvertes aux navires français). — Comptes-rendus critiques, chronique et dépouillement chronologique et méthodique des revues générales et locales.

Revue des Études napoléoniennes. 1930, mars. — COMTE ALEXANDRE MAGNAGUTI. Napoléon à Mantoue (en 1796 et 1797 ; avec deux planches). — CHARLES DE LARIVIÈRE. Le tsar Alexandre I^{er} dans ses relations avec Napoléon (esquisse du caractère, si difficile à préciser, du tsar, en partie d'après les Mémoires de Caulaincourt). — ÉMILE FRANCESCHINI. La réunion de la Savoie à la France en 1860 (c'est par une explosion d'enthousiasme que se manifesta l'opinion des Niçois et des Savoi-

siens dès qu'on y apprit la signature du traité. Les élections par le Parlement sarde, réuni pour le ratifier, donnèrent une nouvelle preuve de ces sentiments). = Avril. PASCAL GREPPE. Les sulfures à l'image de Napoléon (le « sulfure » est une médaille en cristal, un camée incrusté dans du verre ou du cristal. Inventaire de la collection de ces objets appartenant à l'auteur ; avec plusieurs reproductions photographiques). — CHARLES DE LARIVIÈRE. Le tsar Alexandre I^{er} dans ses relations avec Napoléon ; son caractère d'après de récents documents ; suite et fin. — ÉDOUARD DRIAULT. Les dernières années de Joséphine (à Navarre, château qui avait appartenu aux comtes d'Évreux, puis à Malmaison). — E. LE GALLO. Le maréchal Bazaine et la capitulation de Metz (d'après l'ouvrage du commandant Humbert). — HUBERT MORAND. La route de Napoléon (la route nationale 85, qu'il a parcourue les six premiers jours de mars 1815). = Mai. MARQUIS CUSANI-CONFALONIERI. Un complot minuscule contre Napoléon en Lombardie (machiné par un prêtre, Bartolomeo P. Passerini, curé de Ramponio, dans le Valle Intelvi. Il se proposait de soulever toute la région contre le tyran ; une tentative faite le 28 octobre 1806 échoua piteusement. Le curé, arrêté avec un de ses amis, Molciani, fut condamné à mort et décapité le 5 mai 1807). — D^r VINCENT. Les Français à Corfou. L'arrivée, 1807 (maladresses commises par le général César Berthier, frère d'Alexandre ; chef d'état-major de l'armée de Naples, il fut tardivement remplacé par Donzelot en 1808). — JOSEPH DURIÉUX. Deux officiers de l'empereur : Boutin et Vaissière. — ÉMILE LE GALLO. Murat et sa famille (analyse les *Souvenirs* de la comtesse Rasponi, fille de Murat et de Caroline Bonaparte. Ces *Souvenirs* sont présentés sous forme de huit lettres écrites à des membres de sa famille). — M. DYS. La légende de l'« impérialisme » français. = Juin. GEORGES LOTE. La contre-légende napoléonienne et la mort de Napoléon (analyse longuement les écrits et pamphlets publiés contre Napoléon aussitôt après sa mort par les royalistes et par les libéraux à tendances révolutionnaires). — ÉMILE LE GALLO. De la conquête d'Alger en 1830 (dans l'esprit de Charles X et de ses ministres, l'expédition d'Alger n'impliquait nullement la résolution de fonder une colonie africaine, ni même de garder Alger à la France). — FERDINAND BOYER. Les albums de Charlotte-Napoléone Bonaparte (fille de Joseph Bonaparte et de Julie Clary, Charlotte-Napoléone naquit en 1802 ; en 1825, elle épousa un de ses cousins, Napoléon-Louis, fils de Jérôme. Son arrière-neveu, le comte Primoli, hérita d'elle plusieurs albums de dessins et d'autographes conservés aujourd'hui au Musée napoléonien de Rome. Inventaire sommaire). — GABRIEL VAUTHIER. Gardes du corps du roi à Rome. = Juillet. ÉDOUARD DRIAULT. Les fastes des trois couleurs (ces trois couleurs sont un symbole de fusion : « Bleu de Saint-Martin [de Tours], rouge de Saint-Denis, blanc des Bourbons » ; elles « résument et exaltent dix-huit siècles d'histoire »). — GEORGES LOTE. La mort de Napoléon et l'opinion bonapartiste en 1821.

Revue des Questions historiques. 1930, juillet. — ALBERT DUFOURCQ. Pourquoi nous aimons Fustel (à propos des *Leçons à l'Impératrice*). — P. BOISSONNADE. Une étape capitale de la mission de Jeanne d'Arc : le séjour de la Pucelle à Poitiers ; la quadruple enquête et ses résultats, 1^{er} mars-10 avril 1429 (étude critique sur les sources, notamment sur l'enquête. « Ce miracle historique, c'est l'enquête de Poitiers qui l'a rendu possible »). — B. DE CHANTERAC. Le duc de Laval et la Révolution de 1830 (d'après ses *Souvenirs inédits*). — J. REINAUT. Autour de Clemenceau (d'après de récentes publications : Jean Martet, Georges Suarez, René Benjamin, Charles Bugnet, Raymond Recouly, Mordacq, Clemenceau lui-même, dont

les affirmations doivent être sérieusement contrôlées). — G. DESDEVICES DU DÉZERT. Un grand hispanisant français : Foulché-Delbosc, 1864-1929. = Comptes-rendus critiques. = Bulletin historique : Histoire ancienne grecque et romaine, année 1929, par M. BESNIER ; Histoire contemporaine : la Restauration, par Louis VILLAT ; Histoire de l'art : saison romantique, par Paul FIERENS. = Revue des périodiques français.

Revue d'histoire de l'Église de France. 1930, avril-juin. — Léon LE GRAND. Comment composer l'histoire d'un établissement hospitalier. Sources et méthode (important répertoire bibliographique. Quatre-vingts pages remplies d'indications précieuses sur les dépôts d'archives et sur les livres relatifs au sujet). — Michel LE GRAND. Le chapitre cathédral de Langres ; chap. VI : Les fonctions spirituelles du chapitre « sede plena ». = Bulletin critique, notes bibliographiques et revue des périodiques. = Juillet-septembre. Victor CARRIÈRE. Les épreuves de l'Église de France au XVI^e siècle ; suite (fanatisme huguenot et représailles catholiques : le clergé armé par le roi lui-même). — Michel LE GRAND. Le chapitre cathédral de Langres ; chap. VII : Les fonctions spirituelles du chapitre « sede vacante ». = Chronique d'histoire régionale.

Revue d'histoire économique et sociale. 1930, n° 3. — D^r VINCENT. Les Juifs en Poitou au bas Moyen Age (surtout depuis l'avènement d'Henri Plantagenet au trône d'Angleterre ; la communauté juive en Poitou au XIII^e siècle ; rigueurs d'Alphonse de Poitiers et persécution ; leur expulsion en 1306 et leur retour en 1315 ; résidences et noms des Juifs au XIV^e siècle. Vestiges de leur séjour en Poitou postérieurs au XIII^e siècle, ce qui intéresse surtout l'histoire locale). — Paul RAVEAU. Essai sur la situation économique et l'état social en Poitou au XVI^e siècle ; suite et fin. — Gaston MARTIN. Les corporations à Nantes au XVIII^e siècle ; suite et fin (la corporation contre la liberté de fabrication ; les conséquences économiques de la réglementation outrancière ; conséquences politiques et sociales des conflits du travail). = Analyses et comptes-rendus.

Revue d'histoire moderne. 1930, juillet-août. — E. PRÉCLIN. Edmond Richer, 1559-1631. Sa vie, son œuvre ; le Richérisme (domestique, puis professeur de logique au collège du Cardinal-Lemoine, ligueur zélé et ami des Jésuites, qu'il abandonna quand il se rallia à la cause d'Henri IV, Richer réforma les études à l'Université, puis à la Faculté de théologie. En 1611, il publia un ouvrage anonyme, *Libellus de ecclesiastica et politica potestate*, favorable aux libertés de l'Église gallicane et qui, pour ce fait, fut mis à l'index en 1613. Il y attaque à la fois le pape, les protestants, l'Espagne et l'Autriche. Frappé par Richelieu, il n'en composa pas moins son *Testament spirituel*, qui est une apologie du *Libellus*). — G. LEFRANC. La construction des chemins de fer et l'opinion publique vers 1830. — Michel LÉFRUITIER. Le Comité international des sciences historiques. — Jean-Émile MOREL. Un essai d'interprétation du *Discours de l'inégalité* [de Rousseau], d'après un livre récent (celui d'Albert Schinz, *La pensée de J.-J. Rousseau*). = Septembre-octobre. E. PRÉCLIN. Edmond Richer ; suite et fin (étudie le pédagogue, l'historien, ses écrits, surtout ceux qui concernent les rapports de l'Église et de l'État). — G. LEFRANC. Les chemins de fer devant le Parlement français, 1835-1842 (redresse utilement l'opinion souvent exprimée que Thiers était hostile aux chemins de fer ; il s'opposait seulement à la réduction des tarifs de douane sur les rails étrangers. Ce sont les Chambres qui firent la plus sérieuse opposition, et c'est après sept ans de

discussions parfois orageuses qu'intervint la loi du 11 juin 1842). — Francis CHAM-
BON. Palloy et la démolition de la Bastille (d'après le livre de H. Lemoine).

Revue historique de Bordeaux. 1930, juillet-septembre. — J. BARRÈRE. A propos d'un épisode du voyage de Montaigne (en 1580, à travers la Lorraine, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, alors que s'imprimait la première édition des *Essais*. Sa rencontre à Bâle avec Hotman, mais ils n'échangèrent pas deux paroles). — Madeleine BRUN. Les théâtres à Bordeaux de 1800 à 1830 ; suite (les événements historiques au Grand-Théâtre, de 1789 à 1830. Napoléon à Bordeaux ; reçu avec enthousiasme en 1808, il est traité avec hostilité grandissante à partir de 1812 ; mais la Restauration y est accueillie avec des transports de joie). — Xavier VÉDÈRE. Les allées de Tourny ; 2^e partie, chap. 1 : Les émotions populaires (contre d'Épernon, au moment de la Fronde. La ville est alors sévèrement châtiée et tenue en respect par la construction du Château-Trompette ; avec un plan des maisons condamnées par l'arrêt du Conseil du 24 novembre 1675).

L'Esprit international. The international mind. 1930, octobre. — Henry DE JOUVENEL. Le projet de fédération européenne. — Otto HÆTZSCH. Les relations germano-polonaises. — Elemer HANTOS. L'organisation économique de la nouvelle Europe centrale. — TSEN TSON MING. La situation politique en Chine. — Samuel McCune LINDSAY. Le chômage, problème international. — Boris MIRKINE-GUETZEVITCH. La renonciation à la guerre et le droit interne. = Chronique : juin-août 1930. = Documents : Le projet d'Union fédérale européenne. Les réponses au Mémoire français (par l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la Suisse, l'Italie, les Pays-Bas, la Tchécoslovaquie). — Le projet de l'Union juridique internationale. = 1931, janvier. Alex. PAPANASTASIOU. La première Conférence balkanique (tenue le 5 octobre 1930 dans le palais du Parlement hellénique à Athènes. Elle a décidé que, chaque année désormais, les délégués des peuples balkaniques tiendront séance pour examiner les questions d'intérêt commun). — Nicholas Murray BUTLER. L'individu et la collectivité. — Alfred ZIMMERN. L'idée d'une fédération européenne à la dernière assemblée de la Société des Nations. — Clyde EAGLETON. La revision des traités est-elle nécessaire? — Ch. K. WEBSTER. La politique étrangère du Commonwealth des nations britanniques. — André TIBAL. Les tendances actuelles des mouvements minoritaires.

Scientia. 1930, 11^e livr. — Federigo ENRIQUES. Le principe de la raison suffisante dans la pensée grecque. — Martin P. NILSSON. Sur le degré de confiance que l'on peut avoir dans les traditions populaires, en considérant surtout l'histoire ancienne (on ne peut rejeter la tradition sans raisons valables). = 12^e livr. André PIGANIOL. Le sens religieux des jeux antiques (« ces jeux sont des cérémonies sacrées, inspirées par des conceptions très singulières sur l'incarnation, la transfiguration, la grâce. Ils deviennent ensuite comme un symbole : le vainqueur est l'élu de Dieu ; la Victoire le porte au ciel ; la pompe funèbre est un cortège de triomphe »).

BELGIQUE

Analecta Bollandiana. T. XLVIII, fasc. 3 et 4. — François HALKIN, S. J. L'histoire-Lausiaque et les Vies grecques de saint Pacôme (ces Vies ne sont autre chose que des extraits plus ou moins fidèles de l'*Histoire Lausiaque*. Ces conclusions s'appuient sur deux recensions des Vies publiées par l'auteur, avec un imposant

appareil critique). — Paul PEETERS. La passion de saint Basile d'Épiphanie (l'action se passe sous l'empereur Numérien, qui régnait dans Antioche au temps de l'évêque saint Babylas et du roi des Perses Sapor. Parmi les prélats persécutés par l'empereur se trouva Basile, évêque d'Épiphanie, que les Arabes ont appelé plus tard Hamah. Le récit de la passion est dénué de valeur historique. L'auteur publie le texte latin de la *Passio sancti*, qui est marquée au 3 janvier d'une année incertaine). — Maurice COENS. La Vie ancienne de saint Front de Périgueux (donne de cette Vie une édition nouvelle, bien supérieure à celle qu'on trouve dans l'*Ecclesiae gallicanae historiarum tomus I* de François Bosquet. Cette biographie est d'ailleurs à peu près sans valeur au point de vue historique). — Paul GROSJEAN, S. I. *Analecta Hibernica* (analyse le tome I de ce recueil, publié par la Commission de manuscrits irlandais, qui a été fondée en octobre 1928). = Bulletin des publications hagiographiques.

Bulletin de l'Institut historique belge de Rome. Fasc. 10 (Rome, Piazza Rusticucci, 1930, 265 p. ; prix : 25 fr.). — Armand GRUNZWEIG. Le fonds du Consulat de la mer aux Archives de l'État à Florence ; 1^{re} partie (analyse les nombreux documents consignés dans les registres sur les voyages que les galères florentines ont faits vers la Flandre durant le xv^e siècle, ainsi que sur la colonie florentine de Bruges. L'arrivée régulière des épices à Bruges et celle des draps de laine en Orient, par Florence, ne dura guère plus d'un demi-siècle, entre 1421 et 1480. A la suite, traduction *in extenso* de certains chapitres concernant le capitaine et les patrons des galères du Ponant, 1441-1443, et relevé du prix des frets consigné par les « écrivains » des galères. La deuxième partie contient surtout les statuts de la section florentine de Bruges, 1442-1469, avec indication des délibérations, des voyages, etc. Traduction intégrale des statuts primitifs rédigés en 1427, avec des additions en 1498). — Placide LEFÈVRE, O. Praem. Une interdiction romaine concernant la réorganisation de l'ordre de Prémontré en 1644 (publie le texte latin d'une circulaire envoyée de Rome, le 17 mai 1664, aux abbés de la « Commune observance », pour les instruire des dangers qui les menaçaient dans le conflit entre les « Observants » et les « Réformés », et pour indiquer les remèdes propres à terminer la scission qui divisait la famille norbertine). — Armand GRUNZWEIG. Une lettre d'indulgence enluminée d'Adolphe de La Mark, évêque de Liège, 1315 (cette lettre, qui est un beau type de ce qu'on appelle des « affiches d'indulgence » et donnée ici en facsimilé, reproduit le texte d'une autre lettre émanée de l'archevêque de Cologne et datée de l'année précédente : cédant aux prières d'un de ses banquiers, le Florentin Donato Nycolai, il a obtenu du monastère des Onze mille vierges de lui donner la tête d'une de ses martyres qu'il se proposait de transporter à l'étranger pour les offrir à la piété des fidèles. Il atteste que cette tête provient bien du lieu où elles ont souffert et où leurs corps ont été déposés ; il y ajoute une concession d'indulgences de quarante jours. La lettre de 1315 est richement enluminée pour attirer l'attention des fidèles. Donato lui-même s'y est fait peindre dans la marge ; dans l'ornementation, figure une paysanne centaure dansant au son de la musique jouée par un ménestrel centaure. « Le caractère collectif de la présente indulgence a peut-être pour origine des motifs exclusivement esthétiques » à l'effet d'attirer l'attention et les libéralités des fidèles). — Abbé A. PASTURE. Documents concernant quelques monastères anglais aux Pays-Bas au xvii^e siècle (ceux des Bénédictines de Bruxelles et de Gand, des Franciscaines de Gravelines et de Bruxelles ; trente-trois lettres de 1609 à 1655). — Léon-E. HALKIN. Contribution à l'histoire du

Journal encyclopédique, d'après les archives diplomatiques du Saint-Siège (ce journal était le premier parmi les 176 journaux mensuels qui paraissaient en Europe; c'est peut-être de tous celui qui reflète le mieux l'évolution des idées philosophiques au siècle de Voltaire. Publie quatorze lettres, la plupart en italien, de septembre à décembre 1759). = Bibliographie.

ÉTATS-UNIS

Foreign Affairs. 1930, octobre. — The marquess of ZETLAND [auparavant earl of Ronaldshay]. Self government for India (il importe au gouvernement britannique de concéder à l'Inde un régime plus libéral, basé sur le rapport de Sir John Simon). — Percy Wells BIDWELL. The new American tariff : Europe's answer (montre surtout les grosses difficultés créées par ce nouveau tarif). — Paul SCHEFFER. American recognition of Russia : what it would mean to Europe (cette reconnaissance profiterait avant tout aux Soviets; ce serait une victoire remportée par Staline. Néanmoins, beaucoup d'hommes d'affaires, surtout en Allemagne, sont disposés à en courir le risque). — Sir Arthur SALTER. The economic organization of peace. — Paul HYMANS. Belgium's position in Europe (aucune nation n'est plus attachée à la paix; mais elle doit veiller à la défense de son territoire et de son indépendance). — Baron LUGARD. Native policy in East Africa (avec une carte de l'Afrique orientale sous mandat britannique). — Victor CHERNOV. Russia's two parties (la balance paraît pencher actuellement vers le parti révolutionnaire, riche en cataclysmes et en perturbations). — N. LIUBIMOW. The Soviets and foreign concessions. — Royall TYLER. The Eastern reparations settlement. — Carl Joachim FRIEDRICH. Dictatorship in Germany? (la crise actuelle en Allemagne n'implique ni l'établissement d'une dictature, ni la restauration de la monarchie. L'article 48 de la Constitution de Weimar ne saurait s'adapter à de tels changements). — C. K. LEITH. The mineral position of the nations (avec un diagramme montrant la répartition des mines de métal et autres dans les États-Unis, l'Allemagne, la France, le Royaume-Uni, la Belgique, l'Italie et l'Espagne). — J. F. DECK. The match stick colossus (c'est la Suède, le colosse qui a le monopole de la fabrication des allumettes). — A. S. V. S. Malta : Church and State. — Herbert M. BRATTER. Government subsidies in Japan (les subsides les plus élevés accordés par le gouvernement de ce pays vont, si l'on excepte l'industrie de la soie, aux constructions de navires. D'ailleurs, le Japon est le seul grand pays au monde où l'industrie soit créée ou alimentée par le gouvernement). — William L. LANGER. Bibliographie des livres récents concernant les relations internationales. — Denys P. MYERS. Liste des recueils officiels de documents. — 1931, janvier. Richard von KÜHLMANN. The permanent bases of german foreign policy (estime que la politique allemande doit travailler et travaille à établir avec la France « des relations telles que les deux pays se consacrent à leurs tâches nationales dans la dignité et la sécurité »). — Edwin F. GAY. The gold problem. — Lawrence DENNIS. Revolution, recognition and intervention (politique des États-Unis en regard des pays où s'est produite une révolution. Quel parti prendre : reconnaître le fait accompli ou intervenir? Actuellement ils abandonnent le terrain juridique où se tenait Wilson, celui de la légitimité). — Louis AUBERT. France and Italy (oppose le point de vue français aux arguments italiens). — Gustave STOLPER. Lessons of the world depression. — Yusuke TSURUMI. Japan in the modern world. — Paul D. CRAVATH. The pros and cons of Soviet recognition (après avoir

exposé le pour et le contre, l'auteur estime qu'en reconnaissant les Soviets les États-Unis seraient en état d'intervenir diplomatiquement pour protéger la vie, la liberté et les biens des Américains en Russie, d'encourager et de protéger le commerce entre les deux pays. Il est vrai que les Soviets ne paraissent pas avoir de goût pour la coopération). — Clarence H. HARING. *Revolution in South America*. — R. T. DESMOND. *The aftermath of the Spanish dictatorship*. — P. Communism in China. — Harold TEMPERLEY. *The coming of the war* (analyse les deux volumes publiés par B. E. Schmitt sous ce titre ; discussion en ce qui concerne surtout l'attitude de la Grande-Bretagne à l'égard de la Serbie). — H. A. F. General Tasker H. Bliss, 31 décembre 1853-9 novembre 1930 (article nécrologique sur ce militaire, formé par l'étude des classiques anciens, et qui fut membre du Conseil suprême de la Guerre, un des plénipotentiaires américains aux négociations de Versailles en 1919). — Manley O. HUDSON. *The revision of the statute of the World Court* (sur la réorganisation de la Cour de justice internationale de La Haye). — Amry VAN DEN BOSCH. *Dutch problems in the West Indies*. — William L. LANGER. *Bibliographie des ouvrages relatifs aux relations internationales*. — Denys P. MYERS. *Liste des recueils officiels de documents qui ont été publiés*.

The Journal of modern history. 1930, septembre. — M. POLYEVKTOV. *The war of communication between Russia and Georgia in the XVI and XVIIth. centuries* (avec la bibliographie appropriée). — William Thomas MORGAN. *The British West Indies during King William's war, 1689-1697* (montre l'intérêt que prenait le nouveau roi aux problèmes de la souveraineté maritime et de l'impérialisme). — Geoffrey BRUUN. *The evolution of a Terrorist : Georges Auguste Couthon* (d'après ses lettres, qui montrent l'évolution de ses idées politiques). — Ira O. WADE. *The abbé de Saint-Pierre et Dubois* (leurs relations au temps du Congrès de Cambrai, 1719. Publie les *Réflexions sur la grande alliance* adressées par l'abbé à Dubois, et où il expose le mieux ses idées de paix perpétuelle). — Clyde L. GROSE. *Thirty years' study of a formerly neglected century of British history, 1660-1760* (bibliographie très détaillée. Cette étude se rattache à un vaste plan entrepris et subventionné par l'« American council of learned Societies »). — R. J. SONTAG. *British foreign policy, 1898-1912* (analyse les livres parus sur la politique extérieure de l'Angleterre, juste avant la Grande Guerre). = Comptes-rendus critiques et bibliographie. = Décembre. Harold C. DEUTSCH. *Napoleonic policy and the project of a descent upon England* (d'après les documents du ministère français des Affaires étrangères). — William J. ROSE. *Polish historical writing* (histoire de l'historiographie en Pologne depuis Jean Dlugosz, secrétaire du cardinal Olesnicki, le « Wolsey » de la Pologne, mort archevêque de Lemberg en 1480, jusqu'en 1924, où Feldmann publia une très utile bibliographie dans la *Slavonic Review*). — E. A. ADAMOV. *Russia and the United States at the time of the civil war* (à la suite : documents relatifs à la diplomatie russe en 1863). — William MILLER. *Modern greek history in the Gennadeion* (énumère et analyse les principales publications relatives à l'histoire de la Grèce depuis 1821 qui ont appartenu à Jean Gennadios, ancien ministre de Grèce à Londres, et qui ont été léguées à l'École américaine des études classiques à Athènes). — T. H. THOMAS. *Some war memoirs* (recherche, à la suite de Norton Cru, quel degré de créance méritent les récits racontés par les témoins de la guerre). = Comptes-rendus. = Bibliographie (remplit les pages 722-750).

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institute of historical Research. Vol. III, n° 23. 1930, novembre.

— H. G. RICHARDSON et George SAYLES. The Parliaments of Edward III (premier article où l'on s'efforce de distinguer les parlements d'autres grands conseils de la Couronne. Avec un tableau chronologique des Parlements convoqués par Édouard III. Importante étude fondée sur les documents d'archives). — Some parliamentary notes and transcripts from the plea rolls of the Exchequer of pleas (deux documents de la douzième année de Richard II). = Notes and news : Le Congrès anglo-américain des sciences historiques, 1930. Sommaire des thèses : La juridiction de l'Amirauté aux colonies au XVII^e siècle, par Helen J. CRUMP ; Les « Northern Sarkars » en Inde orientale et leurs revenus administratifs de 1759 à 1786, par L. SUNDARAM ; Le mouvement réformateur à Birmingham, 1830-1848, par H. G. SMITH ; La Serbie et la politique internationale, 1875-1878, par M. D. STOJANOVIC ; = Additions et corrections au *Dictionary of nat. biography*. — Acquisitions de manuscrits historiques par diverses institutions publiques et dépôts autorisés par le « Master of the rolls » concernant les archives des manoirs. = Supplément, n° 1, novembre 1930. Guy PARSLÖE et Ziphie PARSLÖE. Guide to the historical publications of the Societies of England and Wales ; 1^{er} supplément. (Liste suivie de tables où sont donnés les noms des Sociétés et les titres des livres et articles mentionnés dans le *Guide*).

History. 1930, octobre. — Prof. F. M. POWICKE. History and place names (montre la haute valeur historique des travaux entrepris par M. Mawer). — Claude JENKINS. The Church and Religion in the age of Shakespeare (parle des principaux ouvrages qui ont paru sur le sujet). — J. F. REES, principal de University College, Cardiff. General economic history (à propos de six ouvrages récents de Max Weber, J. Kulischer, Knight, Lujo Brentano, Henri Sée et Henri Hauser). — J. A. WHITE. Some recent works of the teaching of history (par Miss H. Ann Drummond, Valentine Davis, F. Clarke et H. L. Harris). = Notes and News. = Historical revision : Sir Richard LODGE. The maritime powers in the XVIIIth. century. = Comptes-rendus critiques.

ITALIE

Archivio storico italiano. 1930, fasc. 3. — Luigi CHIAPPELLI. La formazione storica del comune cittadino in Italia : territorio lombardo-tosco ; suite et fin (il resterait encore à déterminer l'influence épiscopale dans le développement communal ; d'ailleurs, les institutions communales sont tellement différentes selon les villes qu'il est difficile d'en tirer avec certitude des conclusions générales). — Roberto PALMAROCCHI. Contributi allo studio delle fonti statutarie Florentine. Il costituito del podestà del 1322-1325 (minutieuse étude critique de ce statut). — Ezio LEVI. L'Islam e la romanità nei documenti di Toledo (à propos du grand ouvrage d'A. Gonzalez Palencia : *Los Mozárabes de Toledo en los siglos XII-XIII*, 1926-1930). — Antonio CRETTON. La lettera di Alain Chartier su Giovanna d'Arco (étude des trois manuscrits qui contiennent cette lettre et texte critique de la lettre d'Alain à l'empereur, jusqu'ici assez maltraitée par les éditeurs). — Fausto NICOLINI. La vera ragione della fuga di Lorenzo Da Ponte da Venezia (à propos de deux traductions récentes en anglais des *Memorie* de Lorenzo Da Ponte. Né israélite, Da

Ponte devint en 1773 prêtre catholique, puis il épousa une Anglaise protestante à Londres et finalement émigra aux États-Unis avec femme et enfants. La manière dont il raconte sa fuite de Venise en 1777 est démentie par les termes d'un procès conservé aux Archives de l'État à Venise, 1779). — Le premier Congrès de l'histoire de Toscane (tenu à Pise le 9 mai 1930). = Notes bibliographiques.

Archivio storico lombardo. 1930, 31 août. — Gerolamo BISCARO. Guglielma la Boema e i Guglielmiti (le procès intenté à la mémoire de Guillemette de Bohême, morte en odeur de sainteté à Milan en 1281, puis condamnée vingt ans après comme hérésiarque, ne résiste pas à l'examen critique des pièces). — Angelo OTTOLINI. Notizie inedite di Achille Mauri intorno alla vita e agli scritti dell'abate Gaetano Giudici, amico del Manzoni, 1766-1851 (beaucoup de renseignements utiles sur Manzoni et les personnages les plus notables de son temps). — Alessandro COLOMBO. Il testamento di Landolfo Seniore? (son testament, daté de mars 1073, donne quelques indications précises sur la vie de ce chroniqueur, si du moins, ce que l'auteur s'efforce de prouver, il se rapporte bien à Landolfo le Vieux, auteur d'une *Historia Mediolanensis*, qui a été continuée jusqu'en 1085. Texte du testament). — Ireneo COPPETTI. La guerra del Medeghino contro Francesco II Sforza, 1531-1532. — Bartolo BELOTTI. Un polimetro Colleonesco (recueil de poésies en latin et en italien, par l'abbé Bartolomeo Boccaccio, professeur d'éloquence au collège Mariano de Bergame, 1786, sur le fameux condottiere B. Colleoni). — Alessandro COLOMBO. La data d'incoronazione dell'imperatore Ludovico II (cette date doit être fixée au 25 mars 850). — Enrico FILIPPINI. Documenti biografici e letterari di personaggi Lombardi in un antica biblioteca Umbra (bref inventaire des manuscrits de la bibliothèque Iacobilli de Foligno, autrement dite du Séminaire de Foligno. On signale, en particulier, un procès intenté en 1557, par ordre du pape Paul IV, au cardinal Morone, accusé d'avoir eu des relations criminelles avec les protestants d'Allemagne. L'enquête faite par le cardinal Ghislieri conclut à son innocence. Morone ne resta pas moins en prison au château Saint-Ange jusqu'à l'avènement de Pie IV, 1560). = Actes de la Société d'histoire de la Lombardie.

Nuova Rivista storica. 1930, fasc. 4-5. — Arturo SOLARI. La vita etrusca (conférence où l'auteur résume ce qu'on sait de la vie privée, l'industrie et l'organisation politique des Étrusques). — Roberto ANDREOTTI. L'opera legislativa ed amministrativa dell'imperatore Giuliano (Julien réalise le type de l'excellent prince qui exprime au plus haut degré l'idéal de l'Empire romain, au moment même où cet Empire va disparaître). — Giuseppe LETI. Le legioni polacche in Italia (brève histoire de la première légion polonaise, constituée en 1797 par le général Dombrowski à Milan; puis de la seconde, formée en 1831 par le colonel Romorino et qui joua un assez grand rôle avec Mickiewicz en Lombardie en 1848; enfin, du petit corps de volontaires italiens que Francesco Nullo conduisit à Cracovie en 1863; il fut tué à la bataille de Krzykawaj). — Rodolfo MONDOLFO. I primordi del movimento operaio in Italia fino al 1872, e il conflitto fra Mazzini e Bakunine. — Aldo FERRARI. Partiti ed uomini politici italiani nella guerra mondiale. — E. BUONAIUTI. I studi di storia della Chiesa. — Antonio SOGLIANO. La pittura ellenistico-romana (longue analyse et discussion d'un livre récent publié sous ce titre par G. E. Rizzo). — Angela VALENTE. Religione e politica nel papato del Seicento. — C. B[ARBAGALLO]. Le tragedie del progresso (discute les théories pessimistes de Lombroso sur les conséquences sociales du machinisme). — Piero PRIERI. La guerra

attraverso i secoli. — Articles nécrologiques sur Emilio del Cerro, 1843-1930; Édouard Meyer, 1855-1930; Ettore Verga; Paul Raveau.

Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques), 6^e série, t. V, 1929, fasc. 11-12. — R. PARIBENI. Notice nécrologique sur Rodolfo Lanciani. — Guido MAZZONI. Il « Viatique » di Guglielmo di Villeneuve (étude critique sur les Mémoires que Guillaume de Villeneuve, « chevalier et maître d'hôtel ordinaire » de Charles VIII, écrivit sur « le Viatique de l'aller et conquêtes du royaume de Naples »; ouvrage terminé l'an de grâce 1497, 8 du mois de novembre ». Guillaume dit lui-même qu'il l'écrivit étant prisonnier du roi Ferdinand et « détenu en ses galles de force » pendant un an et trois jours. Le manuscrit primitif a disparu; la première édition, publiée en 1717, est souvent fautive et a été reproduite trois fois au XVIII^e siècle sans retouches. On trouvera ici d'utiles corrections au texte). — Angela CODAZZI. Il compendio geografico Arabo di Ishaq ibn Al-Husayn (ouvrage composé vers la fin du X^e siècle; étude sur les sources et le texte d'après les plus anciens manuscrits; traduction en italien, avec des notes. Ce mémoire occupe les pages 373-463). — T. VI, 1930, fasc. 1-2. P. S. LEIGHT. Notice nécrologique sur F. Brandileone. — G. PASQUALI. I codici inferiori della trilogia Eschilea. — Ussani. Note sur le *Corpus philosophorum medii aevi*, entrepris par l'Union académique internationale.

Rivista storica italiana. Anno XLVII, 1930, fasc. 2. — Gennaro Maria MONTI. Il dominio Angloino in Piemonte, 1259-1287, 1303-1347, 1356-1366, 1372-1385 (étude sur la valeur des domaines possédés par les Angevins en Piémont et la gravité de leur perte pour leur domination dans le royaume de Naples). — Vincenzo PORRI. La storia economica Europea; età medioevale e moderna (revue des travaux publiés sur l'histoire économique de 1919 à 1929). = Comptes-rendus des publications périodiques. — Arturo CODIGNOLA. XVIII Congresso nazionale della Società per la storia del Risorgimento italiano (résumé des communications faites à ce Congrès en mars 1930). — Eugenio Dupré THESEIDER. Secondo Congresso nazionale di studi Romani (avril 1930). = Fasc. 3. Romolo QUAZZA. Una vertenza fra principi italiani nel Seicento (expose les tentatives faites par l'« infatigable et audacieux » Charles-Emmanuel I^{er} de Savoie pour faire admettre son arbitrage entre les princes italiens, et son intervention dans les conflits suscités par le procès des conjurés contre Ranuccio Farnèse, 1611-1612). — Niccolò RODOLICO. Il giuramento di Carlo Alberto del 1823 (le prince de Carignan, Charles-Albert, neveu et successeur éventuel du roi Charles-Félix, prit à Paris, entre le 25 et le 29 décembre 1823, envers l'ambassadeur Charles-Emmanuel Alfieri, l'engagement formel « de respecter et maintenir religieusement, lorsqu'il parviendra au pouvoir, toutes les lois fondamentales de la monarchie ». Le texte même de cet engagement n'a pas été retrouvé, mais le sens en est certain. Charles-Albert resta fidèle à ce serment en 1831, mais non plus en 1848, où furent modifiées les bases fondamentales de l'État). — Vincenzo PORRI. La storia economica Europea. Età medioevale e moderna; 2^e article (annonce et analyse les ouvrages d'économie politique anglais et allemands parus de 1919 à 1929).

PAYS-BAS

Bijdragen en Mededeelingen van het Historisch Genootschap (gevestigd te Utrecht), 51^e deel, 1930. — J. Z. KANNEGIETER. Rapport, op 22 September 1747 aan H. H. M. uitgebracht, door Mr. Abraham van Hoey, gewezen gezant onzer

Republiek in Frankrijk (le rapport de van Hoëy, précédemment ambassadeur de la République en France, expose les causes qui ont conduit la France à attaquer les places de la Barrière et qui lui font sincèrement désirer la paix). — S. P. L'HONNÉ NABER. I. Rapport van Piet Heyn aan de Bewindhebbers van de Kamer Amsterdam der W.-Ind. Compagnie, dd. 11 Aug. 1627 ; II en III. Nalezingen en verbeteringen op de uitgave « Piet Heyn en de Zilvervloot » (on publie ici le rapport du 11 août 1627 présenté par Heyn à la Compagnie des Indes occidentales et les additions à « Piet Heyn et la Flotte d'argent » ; ouvrage publié dans le recueil des *Werken van het hist. genootschap*, 3^e série, n^o 53). — K. HEERINGA. Overzicht van de betrekkingen van Rusland tot Nederland door N. N. Bantys-Kamenskij (inventaire des documents relatifs aux rapports de la Russie avec les Pays-Bas, par Bantys-Kamenskij ; il a été rédigé de 1801 à 1804 et publié en 1894). — A. A. VAN SCHELVEN. Het « Scriptum de fide » van Franc. Junius, Juli 1566. — Id. Briefwisseling van Graaf Jan van Nassau en Petrus Dathenus, uit de jaren 1575-1578 (correspondance de Jan de Nassau et de P. Dathenus en 1575-1578). — J. D. M. CORNELISSEN. Brief van Christoffel Bernard van Galen aan paus Clemens IX over de door de katholieke Mogendheden te volgen politiek in het voorjaar van 1668 (lettre de l'évêque de Munster au pape sur la politique que doivent suivre les Puissances catholiques). — B. DE GAAY-FORTMAN. Brieven van den commissaris-generaal voor de [nederlandsche] West-Indische bezittingen van den Bosch aan den minister voor de marine en de kolonien, 1827-1829 (lettres du commissaire général des Indes occidentales au ministre).

PAYS SCANDINAVES

Historisk Tidsskrift (Köbenhavn). 10^e série, t. I, fasc. 1, 1930. — Johannes STEENSTRUP. Nogle streifys over Christian IV. s Tidsalder, særligt med hensyn til kvindernes stilling (quelques aperçus sur l'époque de Christian IV, particulièrement en ce qui concerne la condition des femmes. Il se produisit alors un mouvement tendant à restreindre leurs droits sous l'influence des idées nobiliaires). — Hans JENSEN. Fr. Jul. Kaas og A. S. Ørsted i 1826 (c'est le ministre Kaas qui fut l'inspirateur de la décision prise par le roi Frédéric VI d'interdire au savant jurisconsulte danois Ørsted de ne plus rien publier). — Anton DEGN. Marken som værdiendhed paa Færøerne (le mark considéré comme unité de valeur aux Iles Féroé). — Olof TEINNAES. Slaget ved Axtorna. 20 Okt. 1565.

ROUMANIE

Académie roumaine. Bulletin de la Section historique. T. XVII, 1930. — N. IORGA. Aventuriers orientaux en France au xvi^e siècle (curieuse collection de portraits, la plupart prétendants au trône, des descendants réels ou prétendus des anciens princes, qui demandent l'appui français pour recouvrer leur prétendu héritage). — Id. Un « Héraclide » à Montpellier et un courtisan valaque d'Henri III, (le prétendu descendant d'Hercule réussit à occuper le trône de Moldavie pendant deux ans ; il avait été étudiant à Montpellier et s'appelait alors Jacques de Marchetti ; il fut immatriculé sous ce nom à l'École de médecine. Quant au courtisan valaque d'Henri III, il s'appelait Pierre Boucle-d'Oreille, fils de Pierre le Bon, qui avait régné en Valachie ; il paraît la première fois à Paris en 1579, recommandé par le pape et, grâce à l'appui chancelant du roi de France, se fit recevoir en Valachie comme un empereur byzantin ; son règne dura deux ans ; il finit par périr noyé par

les Turcs). — J. J. BRATIANU. Les divisions chronologiques de l'histoire byzantine (la première irait de Dioclétien à Héraclius ; la seconde prendrait fin avec la prise de Constantinople par les Latins en 1204 ; la troisième irait jusqu'à la chute de Constantinople en 1453 et de Trébizonde en 1461). — P. P. PANAITESCU. L'aigle byzantine sur les vêtements des princes roumains du Moyen Age. — N. IORGA. Un coin de peinture roumaine médiévale en Transylvanie (à Saint-Georges, près de Streiu). — Id. Un peintre italien en Valachie au commencement du XVII^e siècle et un nouvel aventurier oriental en Occident (c'est un certain Jean Georges, 1584, qui s'intitule despote de Moldavie, de Macédoine, de Constantinople, etc.). — Id. Un livre négligé sur la Turquie (intitulé *Teatro della Turca*, 1684, composé par un auteur qui, dit-il, a rapporté seulement ce qu'il a observé lui-même pendant dix-huit ans ou appris de personnes dignes de foi. Rarement, dit M. Iorga, « un ouvrage sur la Turquie a fourni tant d'informations de tout premier ordre »). — Valère PAPAĞAGI. Une lettre inédite de Chrysanthé Notaras (datée de Jérusalem, le 10 décembre 1701 ; elle est écrite en italien. Notaras raconte à Lorenzo Soranzo le voyage qu'il a fait à Constantinople et jusqu'à la ville sainte, du 28 octobre au 23 novembre). — Id. Une information égyptienne concernant Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie (lettre datée de Durazzo le 9 mars 1712). — N. IORGA. Un testament grec d'une grande dame moldave, 20 novembre 1829. — Id. Un apôtre italien de l'entente carpatho-balkanique, Marc'Antonio Canini (lettres du 18 juillet 1883, du 7 mars et du 27 juillet 1884). — Id. Notes de diplomatie roumaine (important et neuf).

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

- Adamson (John William). English education, 1789-1902. *T.*, n° 1503.
 Aegerter (Emmanuel). La vie de Saint-Just. *R. ét. hist.*, 1930, 427.
 Ahlstrom (Alvida). Le Moyen Age dans l'œuvre d'Anatole France. *R. C.*, 1930, 461 (curieux, intelligent, trop superficiel).
 Akers (C. E.). A history of South America. *T.*, n° 1506 (utile mise au point, par Elliott, d'un bon livre).
 Andréadès (A. N.). 'Ιστορία τῆς ἑλληνικῆς δημοσίας οἰκονομίας, t. II. *An. H. écon.*, 1930, 615 (remarquable étude sur les finances de guerre d'Alexandre le Grand ; article d'Eug. Cavaignac).
 Arici (Zelmira). Luisa di Savoia, reggente di Francia, 1476-1531. *A. st. it.*, 1930, 180.
 Aston (Sir George). Secret service. *T.*, n° 1505 (concerne l'Amirauté).
 Auda (Antoine). La musique et les musiciens de l'ancien pays de Liège. *T.*, n° 1505.
 Bachi (Riccardo). L'economia e la finanza

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

- A. M. = Annales du Midi. — *An. Boll.* = Analecta Bollandiana. — *An. H. éc.* = Annales d'histoire économique et sociale. — *An. H. Rév.* = Annales historiques de la Révolution française. — *An. pol.* = L'année politique, française et étrangère. — *A. st. it.* = Archivio storico italiano. — *B. belge* = Bulletin de l'Institut historique belge à Rome. — *B. prot. fr.* = Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français. — *Espr. int.* = L'Esprit international. — *H.* = History. — *J. M. H.* = Journal of modern history. — *J. S.* = Journal des Savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *N. R. st.* = Nuova rivista storica. — *Pol.* = Polybiblion. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *Rév. fr.* = La Révolution française. — *R. ét. anc.* = Revue des études anciennes. — *R. ét. arm.* = Revue des études arméniennes. — *R. ét. hist.* = Revue des études historiques. — *R. ét. nap.* = Revue des études napoléoniennes. — *R. H. M.* = Revue d'histoire moderne. — *R. H. Égl.* = Revue d'histoire de l'Église de France. — *R. P.* = Revue de Paris. — *R. st. it.* = Rivista storica italiana. — *Sc.* = Scientia. — *T.* = The Times. Literary supplement.

- delle prime guerre per l'indipendenza d'Italia. *R. st. it.*, XLVII, 331 (étude très bien documentée).
- Ballard** (général Colin). The great earl of Peterborough. *J. M. H.*, 1930, 486 (excellente étude sur la guerre de la Succession d'Espagne en Espagne).
- Baltusaitis** (Jurgis). Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie. *R. ét. arm.*, 1929, 278.
- Bardy** (Gustave). Paul de Samosate. *An. Boll.*, 1930, 378 (nouvelle édition, refondue, d'un remarquable ouvrage).
- Barini** (Concetta). Voir Monumentum Ancyranum.
- Barré** (Carolus). Étude sur la bourgeoisie au Moyen Age. Une famille de tabellions royaux : les de Kerromp. *R. Q. H.*, 1930, 244. — *R. C.*, 1930, 449.
- Barton** (George A.). A hittite manual for beginners. *R. ét. anc.*, 1930, 385.
- Bauer** (Hans). Sarajevo. Die Frage der Verantwortlichkeit der Serbischen Regierung an dem Attentat von 1914. *J. M. H.*, 1930, 706.
- Baumont** (Maurice). L'abdication de Guillaume II. *N. R. st.*, 1930, 507.
- Beau de Loménie** (Emmanuel). Lettres de Chateaubriand à Madame de Récamier pendant son ambassade à Rome. *R. Q. H.*, 1930, 252.
- Belloe** (Hilaire). Wolsey. *T.*, n° 1505 (excellent).
- Bendann** (Miss E.). Death customs. *T.*, n° 1505 (enquête qui porte sur la Mélanésie, l'Australie, la Sibérie du Sud-Est et l'Inde du Rig-Veda).
- Benetti-Brunelli** (Valeria). Il rinnovamento della politica nel pensiero del secolo xv in Italia. *A. st. it.*, 1930, 177 (étude parfois contestable des idées morales et politiques de L. B. Alberti sur l'humanisme italien).
- Bennett** (John W. Wheeler). Documents on international affairs, 1928. *Espr. int.*, 1930, 619 (ce livre accompagne et complète celui d'Arnold J. Toynbee. Ils font connaître la vie internationale de 1928 à travers les documents officiels). — *T.*, n° 1509.
- Bennis** (F. Lec). Europe since 1914. *J. M. H.*, 1930, 497.
- Bérard** (Victor). Les navigations d'Ulysse ; IV : Nausicaa et le retour d'Ulysse. *R. Q. H.*, 1930, 236.
- Bergsträsser** (Ludwig). Die preussische Wahlrechtsfrage im Kriege, und die Entstehung der Osterbotschaft 1917. *J. M. H.*, 1930, 498 (bonne étude, d'après les documents des archives prussiennes, sur la question du suffrage électoral en Prusse qu'en 1917 le gouvernement promettait d'étendre après la guerre).
- Berlière** (dom Ursmer). L'ascèse bénédictine, des origines à la fin du xiii^e siècle. *R. H. Egl.*, 1930, 392.
- Biel** (Gabriel). Treatise on the power and utility of moneys ; trad. par R. B. Burke. *R. C.*, 1930, n° 9 (traduction anglaise du *Tractatus* latin de Biel, de Spire, mort en 1495. Intéressant en ce qui touche la doctrine de l'Eglise sur l'émission et la manipulation des monnaies).
- Bigham** (Clive). The kings of England, 1066-1929. *J. M. H.*, 1930, 642 (ouvrage bien fait, mais valait-il la peine d'être écrit?).
- Bingham** (Hiram). Machu Picchu, a citadel of the Incas. *T.*, n° 1502 (exposé des découvertes faites dans les fouilles de cette citadelle, située au Pérou, dans la vallée d'Urabamba).
- Bleek** (Dorothea F.). Rock paintings in South Africa. *T.*, n° 1509.
- Bois** (Benjamin). La vie scolaire et les créations intellectuelles en Anjou pendant la Révolution. *R. Q. H.*, 1930, 248.
- Les fêtes révolutionnaires à Angers, 1793-1799. *Ibid.*
- Boliho** (Hector) et Dean of Windsor. A Victorian dean : a memoir of Arthur Stanley, dean of Westminster. *T.*, n° 1504 (beaucoup de lettres inédites complètent, sans en amoindrir l'importance, la Vie de Stanley par Lord Erle).
- Bonnet** (Pierre). La commercialisation de la vie française, du Premier Empire à nos jours. *M. Fr.*, n° 778, 171 (véritable histoire économique du xix^e siècle).
- Bouisson** (abbé Émile). Histoire des évêques de Toulon. *R. H. Egl.*, 1930, 433 (laisse fort à désirer).
- Bourgin** (Georges). La formation de l'unité italienne. *R. C.*, 1930, 320 (synthèse très claire et vivante de cet événement si considérable).
- Bouron** (capitaine N.). Les Druzes. Histoire du Liban et de la Montagne Haouranaise. *Pol.*, 1930, 136 (très instructif).
- Bouvier** (A.). Un annaliste orléanais peu connu : Jean-François Rosier fils, 1762-1854, et les débuts de la Révolution à Orléans. *R. C.*, 1930, n° 9.
- Branch** (E. Douglas). The romance of the American frontier. *T.*, n° 1510 (montre comment se transforme l'esprit américain à mesure qu'il entreprend d'exploiter à l'américaine les régions désertiques de l'Ouest).
- Bréhier** (Louis). L'art en France, des inva-

- sions barbares à l'époque romane. *R. Q. H.*, 1930, 94 (remarquable résumé).
- Brenna (Paulo G.)*. Schema di storia diplomatica post-bellica. I: Il mondo orientale. *N. R. st.*, 1930, 509 (manuel d'histoire diplomatique, auquel manquent des cartes).
- Brinton (Jasper Yeates)*. The mixed courts of Egypt. *T.*, n° 1504.
- Brown (Paul Alonzo)*. The development of the legend of Thomas Becket. *T.*, n° 1507.
- Browning (Webster E.)*, *Ritchie (John)* et *Grubb (Kenneth G.)*. Chile, Peru and Bolivia. *T.*, n° 1503.
- Buffenoir (Maximilien)*. Sur les pas de la comtesse d'Égmont. *R. P.*, 1930, n° 22.
- Buonaiuti (Ernesto)*. Tractatus super quatuor evangelia di Gioacchino da Fiore. *A. st. it.*, 1930, 152 (bonne édition critique).
- Bulter (dom C.)*. The Vatican council. The story told from inside in bishop Ullathorne's letters. *N. R. st.*, 1930, 439.
- Caillet-Bois (Ricardo R.)*. Alejandro Duclos-Guyot, emisario napoleónico; antecedentes de las invasiones inglesas de 1806-1807. *R. Q. H.*, 1930, 246.
- La controversia del Nootka Sound y et Rio de la Plata. *Ibid.* (bonne étude sur l'incident de Nootka Sound, qui, en 1790, mit en conflit les Anglais et les Espagnols).
- Calderini (A.)*. Aquileia romana; ricerche di storia e di epigrafia. *R. st. it.*, XLVII, 305.
- Calvin (Jean)*. Épître à tous amateurs de Jésus-Christ; publ. par *Jacques Pannier*. *R. C.*, 1930, n° 9 (L. Febvre étudie à son tour la question de savoir en quelle année Calvin a publié son *Institution*).
- Cangardel (H.)*. La marine marchande française et la guerre. *An. h. écon.*, 1930, 610.
- Cantimori (Delio)*. Bernardino Ochino, uomo del Rinascimento e riformatore. *R. st. it.*, 1930, 177.
- Cantinelli (Richard)*. Jacques-Louis David. *T.*, n° 1504.
- Cappelli (A.)*. Cronologia, cronografia e calendario perpetuo. *A. st. it.*, 1930, 145 (nouvelle édition d'un bon manuel). — *R. st. it.*, 1930, 184.
- Carteggio del conte di Cavour con D. Pantaleoni, C. P. Passaglia, O. Vimercati. La questione romana. *A. st. it.*, 1930, 189 (ces documents montrent les efforts de Cavour pour résoudre la question romaine).
- Cassinelli (Bruno)*. Castiglione innanzi al Sant'Officio, 1789-1791. *R. st. it.*, XLVII, 321 (publication pour le grand public).
- Catalogue of Irish manuscripts in the R. Irish academy. Fasc. II-IV. *An. Boll.*, 1930, 396.
- Capaignac (Eugène)*, Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle avant J.-C. *An. H. écon.*, 1930, 611 (livre d'une richesse exceptionnelle).
- Centre international d'études sur le fascisme, *Cinef*. Annuaire 1929. *An. pol.*, 1930, 333 (la partie bibliographique rendra des services; mais les études publiées dans cet Annuaire se proposent un but surtout apologétique).
- Chaludet (chanoine M.-D.)*. Les évêques de Saint-Flour, t. II. *R. Q. H.*, 1930, 255.
- Chapman (dom John)*. Saint Benedict and the sixth century. *An. Boll.*, 1930, 401.
- Chélaré (Raoul)*. Responsabilité de la Hongrie dans la guerre mondiale, 1914-1918. *M. Fr.*, n° 778, 229 (remarquable).
- Cherniss (Harold Fredrick)*. The platonism of Gregory of Nyssa. *R. ét. anc.*, 1930, 395.
- Chiappelli (Alessandro)*. Dino Compagni contro Dante. *A. st. it.*, 1930, 173.
- Childe (V. G.)*. The bronze age. *T.*, n° 1502.
- Chobaut (Hyacinthe)* et *Servières (Jean de)*. Les origines de M. Thiers. *A. H. Rév.*, 1930, 579 (excellent).
- Ciccotti (Ettore)*. Commercio e civiltà nel mondo antico. *R. C.*, 1930, 483 (très instructif).
- Clark (G. N.)*. The seventeenth century. *J. M. H.*, 1930, 484 (livre qui ne peut être lu avec fruit que par les personnes déjà très au courant de l'histoire). — *H.*, octobre 1930 (remarquable).
- Cobban (Alfred)*. Edmund Burke and the revolt against the XVIIIth century. *J. M. H.*, 1930, 488.
- Colocotronis (V.)*. La Macédoine et l'hellénisme; étude historique et ethnologique. *R. ét. anc.*, 1930, 403.
- Connolly (R. Hugh)*. Didascalia Apostolorum. The Syriac version. *An. Boll.*, 1930, 375.
- Constant (abbé G.)*. La Réforme en Angleterre. *T.*, n° 1505 (solide information, grande largeur d'esprit).
- Corbelli (Achille)*. Esuli italiani a Malta. *R. st. it.*, 1930, 195 (bonne étude sur l'histoire de l'émigration italienne au temps du Risorgimento).
- Cory (Sir George E.)*. The rise of South Africa; t. V: 1847-1853. *T.*, n° 1504 (ouvrage surchargé de faits et de documents).
- Creed (John Martin)*. The gospel according to St. Luke. *T.*, n° 1510.
- Croce (Benedetto)*. Filippo di Fiandra, conte di Chiety et di Loreto, prima e dopo la sua partecipazione alla guerra contro Filippo il Bello. *N. R. st.*, 1930, 495.
- et *Caramella (Santino)*. Politici e moralisti del Seicento. *A. st. it.*, 1930, 182.
- Davis (H. W. C.)*. Europe from 800 to 1789.

- T., n° 1505 (assez bon guide pour les commençants).
- Dazzi (Manlio). Il Mussato storico. *R. C.*, 1930, 486 (bonne étude sur la vie et les œuvres d'Albertino Mussato, de Padoue, 1262-1329, un des « précurseurs de l'historiographie médiévale »).
- Della Corte (M.). Pompei. I nuovi scavi e l'anfiteatro. *J. S.*, 1930, 421.
- Dempff (A.). Sacrum Imperium. Geschichts- und Staatsphilosophie des Mittelalters und der politischen Renaissance. *N. R. st.*, 1930, 490.
- Dennery (Étienne). Foules d'Asie : surpopulation japonaise ; expansion chinoise ; émigration indienne. *An. H. écon.*, 1930, 625 (plein d'enseignement).
- Deonna (Waldemar). Dédale, ou La statue de la Grèce archaïque, t. I. *R. Q. H.*, 1930, 237 (érudition étendue mise au service d'un sens critique très exercé).
- Dermenghem (Émile). La vie de Mahomet. *R. H. Égl.*, 1930, 425.
- Descriptio geographica et statistica provinciarum et missionum Ordinis fratrum minorum s. Francisci Capucinorum in 38 tabulis. *An. Boll.*, 1930, 436 (bon, bref et précis).
- Dimand (M. S.). A handbook of Mohammedan decorative arts. *T.*, n° 1510.
- Discovery Reports. *T.*, n° 1504 (importantes relations sur la pêche à la baleine aux îles Falklands).
- Dorn (Arno). Robert Heinrich, Graf von der Goltz, ein hervorragender Diplomat im Zeitalter Bismarcks. *J. M. H.*, 1930, 684 (intéressant).
- Douin (commandant Georges). Mohamed Aly et l'expédition d'Alger, 1829-1930. *R. H. mod.*, 1930, 383 (rectifie beaucoup d'erreurs).
- Drake (H. B.). Korea of the Japanese. *T.*, n° 1502.
- Drossos (J.-D.). La fondation de l'alliance balkanique. *J. M. H.*, 1930, 705 (d'après des documents officiels dont beaucoup sont publiés *in extenso*).
- Dudon (le P. Paul). Le gnostique de saint Clément d'Alexandrie, opuscule inédit de Fénelon. *R. Q. H.*, 1930, 235.
- Dunkam (Arthur Louis). The anglo-french treaty of commerce of 1860, and the industrial revolution in France. *T.*, n° 1505 (excellent).
- Dutcher (George Matthew). The political awakening of the East. Studies of political progress in Egypt, India, China, Japan and the Philippines. *R. et. nap.*, 1930, 308.
- Dutil (Léon). La Haute-Garonne et sa région. Géographie historique. *A. M.*, 1930, 414 (ouvrage très érudit et instructif).
- Dwinger. Mon journal de Sibérie dans les camps de prisonniers. *M. Fr.*, n° 779 (c'est un « de ces chefs-d'œuvre qui feront partie du patrimoine de l'humanité »).
- Dykes (D. Oswald). Source book of constitutional history from 1660. *H.*, octobre 1930.
- Easton (C.). Les hivers dans l'Europe occidentale. *Sc.*, 1930, 335 (résume tout ce que nous savons sur les hivers remarquables en Europe occidentale depuis 396 av. J.-C.).
- Ebersolt (Jean). Orient et Occident. *R. C.*, 1930, 142 (excellente étude sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les croisades ; l'auteur connaît moins bien les textes littéraires que les monuments).
- Eibisch (Walter) et Schucking (Levin L.). A Shakespeare bibliography. *T.*, n° 1508.
- Edwards (W.). A medieval scrapheap. *T.*, n° 1504 (pot pourri de faits et de citations concernant la vie au Moyen Âge. Peu de critique ; illustrations nombreuses et bien choisies).
- Effmann (Wilhelm). Die Kirche der Abtei Corvey. *An. Boll.*, 1930, 419.
- Ehrenbourg (Ilya). La vie de Gracchus Babeuf ; trad. du russe par M. Étard. *R. Q. H.*, 1930, 250.
- Elgee (Frank). Early man in Northeast Yorkshire. *T.*, n° 1510 (remarquable).
- Erben (Wilhelm). Kriegsgeschichte des Mittelalters. *R. st. it.*, 1930, 165 (nombreuses critiques présentées par P. Pieri ; la bibliographie est insuffisante, surtout en ce qui concerne les travaux italiens).
- Erdmann (Carl). Zur Entstehung der Formelsammlung des Marinus von Eboli. *A. st. it.*, 1930, 143.
- Espinas (Georges). Une guerre sociale interurbaine dans la Flandre wallonne au XIII^e siècle : Douai et Lille, 1284-1285. *R. H. écon.*, 1930, 400 (très curieux et instructif).
- Evennett (H. Outram). The cardinal of Lorraine and the Council of Trent. *T.*, n° 1509.
- Falke (Otto von), Schmidt (Robert) et Swarzenski (Georg). Der Welfenschatz. Der Reliquienschatz des Braunschweiger Domes aus dem Besitz des herzoglichen Hauses von Braunschweig-Lüneburg. *T.*, n° 1501 (somptueux volume, consacré au trésor des Guelfes, dont le sort est encore aujourd'hui incertain).
- Felstead (S. T.). Steinhauer ; the Kaiser's master spy. *T.*, n° 1505 (attaché à la personne de l'Empereur, Steinhauer le suivit

- dans son fameux voyage en Syrie et en Palestine).
- Fermo, O. M. Cap. (le P. Giuseppe da).** Gli scrittori cappuccini delle Marche e le loro opere edite e inedite 1525-1928. *An. Boll.*, 1930, 437.
- Ferrara (Orestes).** The private correspondence of Nicolo Machiavelli. *R. C.*, 1930, 498 (peint l'homme au naturel : plus intéressant que l'écrivain un peu guindé, que le chroniqueur aigri de son époque).
- Fettweis (E.).** Das Rechnen der Naturvölker. *Sc.*, 1930, 330.
- Fierens-Gevaert.** Histoire de la peinture flamande, des origines à la fin du xv^e siècle. *R. Q. H.*, 1930, 97 (trois beaux et solides volumes).
- Fleuriet de Langle (vicomte P.).** L'affaire de Navarin. Autour de la journée du 20 octobre 1827. *Pol.*, 1930, 128 (utilise les lettres de l'amiral de Rigny).
- Font-Réault (Jacques de).** Histoire religieuse du diocèse de Valence. *R. H. Égl.*, 1930, 388.
- Fortescue (Sir John).** The royal army service corps. A history of transport and supply in the British army, vol. I. *T.*, n° 1508.
- Fossati (Antonio).** Origine e sviluppi della carestia del 1816-1817 negli Stati Sardi di terraferma. *R. st. it.*, 1930, 186.
- Francis (Grant R.).** Mary of Scotland, 1561-1568. *T.*, n° 1507 (apologie assez maladroite de Marie Stuart).
- Fremantle (A. F.).** England 1806-1810. *T.*, n° 1508 (note les transformations profondes qui se sont produites en ces quelques années).
- Fugier (André).** Napoléon et l'Espagne, 1799-1808. La Junte supérieure des Asturies et l'invasion française, 1810-1811. *R. C.*, 1930, 511 (deux thèses très remarquables).
- La Junte supérieure des Asturies et l'invasion française, 1810-1811. *R. Q. H.*, 1930, 103 (très instructif).
- Furlani (G.).** La religione babilonese; II : I miti e la vita religiosa. *J. S.*, 1930, 420.
- Gautier (E. F.).** Un siècle de colonisation. *R. C.*, 1930, 524 (aussi instructif que divertissant).
- Gavira-Martin (José).** Estudios sobre la iglesia española. *An. Boll.*, 1930, 405 (louable effort pour reconstituer les listes épiscopales des diocèses de Huesca, Pamplune, Roda, Saragosse et Taragona aux xi^e et xii^e siècles).
- Gay (George I.).** Public relations of the Commission for relief in Belgium. Documents. *J. M. H.*, 1930, 501.
- Geikie (R.) et Montgomery (Mrs Isabel A.).** The dutch barrier, 1705-1719. *T.*, n° 1510 (bon travail).
- Giffen (Morrison Beall).** Fashoda; the incident and its diplomatic setting. *J. M. H.*, 1930, 701 (insuffisant).
- Girard (Georges).** La vie et les souvenirs du général Castelnau, 1814-1890. *R. é. h.*, 1930, 428 (très important pour le rôle de Bazaine au Mexique).
- Glaise-Horstenau (E. von).** The collapse of the Austro-Hungarian empire. *T.*, n° 1505 (ancien officier et colonel, aujourd'hui directeur des archives de la Guerre à Vienne, l'auteur, bien informé sur le dernier empereur d'Autriche, dépeint avec force l'effondrement de l'empire).
- Gmelin (Hermann).** Richard Löwenherz und die Troubadours. *A. M.*, 1930, 409 (A. Jeanroy relève de nombreuses erreurs historiques).
- Goblet (Y.-M.).** La transformation de la géographie politique de l'Irlande au xvii^e siècle. *T.*, n° 1504 (important).
- Godley (Miss Eveline).** The trial of count Königsmark. *H.*, octobre 1930 (intéressant; il s'agit ici du procès intenté en 1682 aux assassins présumés de Tom Thynne de Longleat).
- Godwin (George).** Vancouver; a life 1757-1798. *T.*, n° 1503.
- Gosse (Philip).** Sir John Hawkins. *T.*, n° 1501 (bonne biographie qui ne surfait pas son héros).
- Gotschick (Alois).** Studien zur ältesten griechischen Kunst. *J. S.*, 1930, 361.
- Grabar (André).** La peinture religieuse en Bulgarie. *R. é. arm.*, 1929, 280.
- Gray (Basil).** Persian painting. *T.*, n° 1510.
- (Edward F.). Leif Erickson, discoverer of America A. D. 1003. *T.*, n° 1507 (si l'auteur n'a pas prouvé sa thèse, il la rend vraisemblable).
- Gretch (J.).** Le journal de ma vie. *M. Fr.*, n° 778, 315 (journal qui parut par fragments entre 1860 et 1870; il contient beaucoup d'anecdotes intéressantes sur une série de grands personnages russes du xix^e siècle. Gretch fut un journaliste de talent qu'on accusa d'être « espion de S. M. Impériale »).
- Guzman (Martin Louis).** The Eagle and the Serpent. *T.*, n° 1502 (souvenirs personnels sur la révolution qui renversa Porfirio Diaz).
- Gwynn (Denis).** The life and death of Roger Casement. *T.*, n° 1507.
- Halkin (Léon).** Le cardinal de La Marck, prince-évêque de Liège, 1505-1538. Réforme protestante et réforme catholique au diocèse de Liège. *R. H. Égl.*, 1930, 401.

- Hall (H. R.).** A season's work at Ur, Al-Ubaid, Abu Shahrain and elsewhere. *T.*, n° 1508.
- Hamblay (W. D.).** Origins of educating among primitive peoples. *M. Fr.*, n° 778, 177.
- Harmand (Adrien).** Jeanne d'Arc; ses costumes, son armure. *R. H. Égl.*, 1930, 398 (excellent livre : il faut toujours se représenter la Pucelle sous le costume masculin à la mode de son temps).
- Hartridge (R. A. R.).** A history of vicarages in the middle ages. *T.*, n° 1505.
- Hartung (Fritz).** Deutsche Geschichte, 1871-1919. *N. R. st.*, 1930, 504 (bien supérieur à Wahl et à Ziekursch).
- Hattersley (A. F.).** Short history of democracy. *H.*, octobre 1930.
- Hasliut (William).** Selected essays, 1778-1830; publ. par Geoffrey Keynes. *T.*, n° 1507.
- Herford (C. H.).** Wordsworth. *T.*, n° 1507.
- Herriot (Édouard).** Europe. *M. Fr.*, n° 780 (une Fédération européenne n'est possible que sur le terrain économique; encore la France ne pourrait-elle y entrer sans une entente préalable pour sa sécurité).
- Hertling, S. I (Ludwig von).** Antonius der Einsiedler. *An. Boll.*, 1930, 308.
- Hervey (Lord Francis).** The history of king Edmund the martyr, and of the early years of his abbey. *An. Boll.*, 1930, 420. (ouvrage bien illustré, mais qui n'apprend rien de nouveau).
- Hjelholt (Holger).** Treitschke und Schleswig-Holstein. *J. M. H.*, 1930, 490 (consciente contribution à la question du Slesvig-Holstein).
- Hoare (Sir Samuel).** The fourth seal : the end of a russian chapter. *T.*, n° 1503 (intéressants souvenirs d'un agent du service secret qui était en Russie en 1916).
- Hole (colonel Hugh Marshall).** The Jameson raid. *T.*, n° 1507 (remarquable).
- Holtzmann (Walter).** Quellen und Forschungen zur Geschichte Friedrich Barbarossas. *A. st. it.*, 1930, 148.
- Horn (D. C.).** Sir Charles Hanbury Williams and european diplomacy, 1747-1758. *J. M. H.*, 1930, 659 (intéressant).
- Housman (A. E.).** Manili Astronomicarum liber V. *T.*, n° 1510 (excellente édition d'un texte très difficile).
- Huard (G.).** L'art royal. Essai sur l'histoire de la franc-maçonnerie. *An. pol.*, 1930, 345 (l'action de la maçonnerie dans l'histoire de la Révolution française a été médiocre et sans portée).
- Hütl (W.).** Verfassungsgeschichte von Syrakus. *R. et. anc.*, 1930, 409.
- Hyma (Albert).** Erasmus and the Humanists. *J. M. H.*, 1930, 647.
- Imbert (G.).** Seicento fiorentino. *N. R. st.*, 1930, 499 (nouvelle édition, améliorée, d'un bon livre).
- Jackson (Sir Frederick).** Early days in East Africa. *T.*, n° 1508 (important témoignage d'un compagnon de Stanley en 1889).
- Jahier (D.).** I Calabro-Valdesi. *R. st. it.*, XLVII, 337 (n'apporte rien de nouveau).
- Jäski (Oscar).** The dissolution of the Habsburg monarchy. *J. M. H.*, 1930, 697 (remarquable).
- Jeffery (R. W.).** The manors and adwoson of Great Rollright. *H.*, octobre 1930 (histoire très compliquée du conflit soulevé par les prétentions du collège de Brasenose à l'avouerie du terrain où se trouvent les pierres du « Great Rollright », situées sur les limites des comtés d'Oxford et de Warwick).
- Joergensen (Giovanni).** Don Bosco. *An. Boll.*, 1930, 457 (traduction en italien d'une biographie écrite en danois, avec le talent que l'on sait).
- Karolidēs (P.).** Σύγχρονος ιστορία τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν λοιπῶν λαῶν τῆς Ἀνατολῆς, 1821-1921. *J. M. H.*, 1930, 489.
- Keith (A. Berriedale).** Constitutional history of the first English empire. *T.*, n° 1508 (important).
- Kelly (D. V.).** Thirty-nine months with the « Tigers ». *T.*, n° 1502 (récit sobre et sincère de la part prise à la Grande Guerre par un capitaine d'un régiment du Leicestershire).
- Kendrick (T. D.).** A history of the Vikings. *T.*, n° 1502 (excellent).
- Kennedy (Captain M. D.).** The changing fabric of Japan. *T.*, n° 1507.
- Kirkeconnell (Watson).** The european heritage. *H.*, octobre 1930 (l'auteur, professeur à Winnipeg, se propose de montrer que les nations issues de la même civilisation devraient se respecter et s'aimer).
- Kluge (Kurt) et Lehmann-Hartleben (Karl).** Die antiken Grossbronzen. *R. et. anc.*, 1930, 362 (remarquable; belle illustration; indications précises pour permettre de découvrir les faux bronzes. Analyse minutieuse de l'ouvrage par Ch. Picard).
- Knopf (Rudolf).** Ausgewählte Märtyrerakten; 3^e édit. par G. Krüger. *An. Boll.*, 1930, 369.
- Koch (Ugo).** Cathedra Petri. *N. R. st.*, 1930, 438 (contient une vive critique des opinions de Caspar sur la primatie de saint Pierre).
- Kohn (Hans).** A history of nationalism in the East. *J. M. H.*, 1930, 719 (très intéressant).

- Kondakov (N. P.).** L'icone russe. *J. S.*, 1930, 349 (tomes I et II, plus deux atlas de planches où sont reproduites les icônes, œuvre de cinq groupes de peintres du xiv^e au xvi^e siècle. Important pour l'étude des antiquités byzantines).
- Kuhn (Charles).** Romanesque mural painting of Catalonia. *T.*, n° 1510 (bon; 63 planches d'une grande netteté).
- La Force (duc de).** Le maréchal de La Force, 1558-1652, t. II. *R. C.*, 1930, 454 (utilise habilement des archives de famille).
- Lahy (J. M.).** Du clan primitif au couple moderne. Histoire de la famille à travers les âges. *An. pol.*, 1930, 340 (ouvrage de vulgarisation sociologique).
- Lamperz (Vicente).** Histoire de l'architecture chrétienne espagnole, t. I. *M. Fr.*, n° 780.
- Lancelot (Gustave).** L'administration de la Nouvelle-France. *J. M. H.*, 1930, 657 (excellent manuel).
- La Perrière (Henri de).** Les Gouault; une famille du grand commerce troyen pendant quatre siècles. *R. C.*, 1930, 450.
- Larkin (Paschal).** Property in the xviiith cent., with special reference to England and Locke. *T.*, n° 1505.
- Lascaris (M^{me} P.-A.).** L'éducation esthétique de l'enfant. *Sc.*, 1930, 343.
- Launay (Robert).** Barère de Vieuzac. *A. H. Rév.*, 1930, 581 (intéressant).
- Lebrun, Eudiste (Charles).** Saint Jean Eudes et la dévotion au Sacré-Cœur. Réponse au R. P. Auguste Hamon. *R. H. Égl.*, 1930, 406.
- Lecanuet (R. P.).** La vie de l'Église sous Léon XIII. *R. C.*, 1930, 468 (compte-rendu par A. Loisy).
- Léon (Paul-L.).** Benjamin Constant. *T.*, n° 1505.
- Lesourd (Paul).** La Cité de César et la Cité de Dieu. *R. H. Égl.*, 1930, 423 (fait bien connaître les conséquences des accords du Latran).
- Lindberg (John S.).** The background of Swedish emigration to the United States. *J. M. H.*, 1930, 680.
- Lombroso (Gina).** Le tragedie del progresso mecanico. *N. R. st.*, 1930, 472.
- Lot (Ferdinand).** La fin du monde antique et le début du Moyen Âge. *R. st. it.*, 1930, 160 (ouvrage très remarquable, mais dont on ne saurait approuver certaines des idées malfaites).
- Lucas-Dubreton (J.).** La royauté bourgeoise, 1830. *R. C.*, 1930, 516.
- Lumbroso (Alberto).** La Liguria e il Mediterraneo nella legenda e nella storia del primo Impero Napoleonico. *R. st. it.*, 1930, 180 (savante et brillante conférence).
- Luzzatto (Gino).** I prestiti della Repubblica di Venezia I, sec. xiii-xv. *R. st. it.*, 1930, 173 (important).
- Lyon (Hastings) et Block (Herman).** Edward Coke, oracle of the law. *J. M. H.*, 1930, 652 (biographie noyée dans une masse de faits tout autour du personnage).
- MacCarthy (Mary).** Fighting Fitzgerald and other papers. *T.*, n° 1507 (intéressantes études sur l'Irlande au xviii^e siècle).
- Macchioro (V.).** Roma capta; saggio intorno alla religione romana. *R. st. it.*, 1930, 155 (soulève beaucoup de questions demeurées obscures).
- Zagreus. Studi intorno all'orfismo. *N. R. st.*, 1930, 435.
- Mackeurtan (Graham).** The cradle days of Natal, 1497-1845. *T.*, n° 1509 (remarquable).
- Macler (Frédéric).** L'enluminure arménienne profane. *R. ét. arm.*, 1929, 286.
- MacMunn (Sir George).** Gustavus Adolphus. *T.*, n° 1503.
- MacNeill (Nigel).** The literature of the Highlanders; publ. par J. M. Campbell. *An. Boll.*, 1930, 423.
- Magnan-Corréard (Joseph).** Saint Mitre et la chapelle de Saint-Mitre-des-Champs. *An. Boll.*, 1930, 393 (bonne biographie d'un saint Aissois honoré le 13 novembre; confesseur mentionné par Grégoire de Tours, puis qualifié « martyr » par Adon).
- Magnien (Victor).** Notes sur l'antique théologie grecque. *R. ét. anc.*, 1930, 415 (l'auteur continue « à tout ignorer de l'histoire de la religion hellénique, à faire fi de la chronologie, etc. »).
- Manilius.** Voir Housman (A. E.).
- Manson (William).** The gospel of Luke. *T.*, n° 1510.
- Manteyer (Georges de).** L'expansion de Marseille dans le monde antique. *An. H. écon.*, 1930, 607 (observations ingénieuses, parfois contestables, sur un discours du commandant Dory: *Origine et symbolique des monnaies gauloises de la région delphinico-savoisienne*).
- Manwaring (G. E.).** A bibliography of British naval history. *H.*, octobre 1930 (bibliographie utile, mais très limitée dans son objet).
- Martin (Edward James).** A history of the iconoclastic controversy. *T.*, n° 1504.
- Martinori (Edoardo).** Le vie maestre d'Italia: via Cassia. *T.*, n° 1501 (remarquable).
- Mason (Alfred Bishop).** Horace Walpole's England. *T.*, n° 1503.

- Mathiez (Albert).** La política y los negocios durante el primer Directorio. *R. Q. H.*, 1930, 251 (on n'avait pas encore aussi bien exposé la détresse financière du Directoire et les expédients imaginés pour y faire face).
- Maubourguet (Jean).** Sarlat et le Périgord méridional ; t. II : 1370-1453 ; histoire politique et religieuse. *R. H. Égl.*, 1930, 356.
- Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, t. XIV. *R. C.*, 1930, 485 (important pour l'archéologie du Proche-Orient).
- Meyendorff (baron Alexander).** The background of the Russian revolution. *T.*, n° 1504.
- Meyer (J. J.).** Sexual life in ancient India. *T.*, n° 1504 (deux volumes où l'on est submergé par la masse des détails plus ou moins appropriés au sujet).
- Michel (Antoine).** La mission du général Hédoeville à Saint-Domingue. *Rév. fr.*, 1930, 282 (beaucoup de nouveau).
- (*Esilio*). Esuli e conspiratori italiani in Corsica, 1850-1861. *R. ét. nap.*, 1930, 318 (d'après des documents tirés d'archives italiennes).
- Michels (Robert).** Italien von heute. Politische und wirtschaftliche Kulturgeschichte 1860-1930. *R. C.*, 1930, 472 (très instructif). — *Espr. int.*, 1931, 158 (article à lire d'Henri Lichtenberger).
- Mill (Hugh Robert).** The record of the Royal geographical Society, 1830-1930. *T.*, n° 1501.
- Mirabaud (Robert).** Un président de la Constituante et de la Convention : Rabaut-Saint-Étienne. *B. Prot. fr.*, 1930, 333.
- Mirot (L.).** Manuel de géographie historique de la France. *R. C.*, 1930, 420 (livre très utile, clair et précis, mais qui est surtout un répertoire de faits résumé à l'excès et d'où la géographie historique est absente).
- Moldenhauer (G.).** Die Legende von Barlaam und Josaphat auf der iberischen Halbinsel. *An. Boll.*, 1930, 428 (important).
- Monumenta Germaniae historica.** Scriptores, t. XXX. *An. Boll.*, 1930, 408 (le deuxième fascicule de ce tome comprend des documents relatifs à l'histoire d'Italie aux x^e-xi^e siècles et sert de supplément aux quinze premiers tomes de la série infolio).
- Monumentum Ancyranum.** Res gestae divi Augusti. Testo e commento storico di Concetta Basini. *R. st. it.*, 1930, 158 (nombreuses critiques par M. A. Levi).
- Morini-Comby (J.).** Mercantilisme et protectionnisme. Essai sur les doctrines interventionnistes en politique commerciale du xv^e au xix^e siècle. *M. Fr.*, n° 778, 471 (travail considérable).
- Muddiman (J. G.).** The bloody Assizes. *H.*, octobre 1930 (prétentieux et insuffisant).
- Mühlmann (Carl).** Deutschland und die Türkei, 1913-1914. *J. M. H.*, 1930, 495 (étude d'un caractère très objectif).
- Müller (Ernst).** Beiträge zu den Urkunden Ludwigs des Frommen. *A. st. it.*, 1930, 144.
- Mumby (Frank A.).** Publishing and book-selling ; a history from the earliest times to the present. *T.*, n° 1504.
- Muncey (R. W.).** A history of the consecration of churches and churchyards. *T.*, n° 1501 (contient beaucoup de faits, mais sans aucun ordre).
- Murphy (Sister Margaret Gertrude).** Saint Basil and monasticism. *R. ét. anc.*, 1930, 405.
- Namier (L. B.).** England in the age of the american Revolution. *T.*, n° 1501 (agréable peinture du monde politique à l'avènement de Georges III).
- Nève (Joseph E.).** Bouchelet de Vendegies (Georges) et Schoorman (Robert). Gand sous l'occupation de Louis XIV, 1678-1708. *R. ét. h.*, 1930, 423.
- Nevins (Allan).** Henry White ; thirty years of American diplomacy. *T.*, n° 1506 (important. H. White est mort en 1927 après une carrière bien remplie. La plus grave déception de sa vie fut le rejet par le Sénat américain du traité conclu par le président Wilson en 1919).
- New Survey (the)** of London life and labour ; I : Forty years of change. *T.*, n° 1506.
- Nicholson (T. C.)** et **Turberville (A. S.).** Charles Talbot, duke of Shrewsbury. *T.*, n° 1505 (les auteurs n'ont pas encore réussi à déchiffrer le mystère qui entoure la conduite du personnage).
- Omodeo (Adolfo).** La mistica giovanne. Saggio critico, con nuova traduzione dei testi. *N. R. st.*, 1930, 436 (étude prétentieuse sur le sens mystique du quatrième évangile).
- O'Neill (J. G.).** Ancient Corinth, I. *R. ét. anc.*, 1930, 406.
- Ording (Arns).** Le bureau de police du Comité de Salut public ; étude sur la Terreur. *A. H. Rev.*, 1930, 563 (A. Mathiez fait une longue analyse de ce « beau livre », qu'il est « fier », dit-il, d'avoir inspiré).
- Page (W.).** The Victoria history of the county of Northampton, vol. III. *T.*, n° 1501.
- Panella (Antonio).** Firenze. *A. st. it.*, 1930, 165 (modèle de monographie urbaine).
- Panikkar (K. M.).** Gulab Singh, 1792-1858.

- T.*, n° 1505 (bonne biographie du premier maharajah de Caschmir).
- Parrai (Geoffrey)*. The royal navy. *H.*, octobre 1930 (bref résumé en 227 pages).
- Paul (André)*. L'unité chrétienne. Schismes et rapprochements. *R. C.*, 1930, n° 9.
- Pavanello (Giuseppe)*. San Marco nella legenda e nella storia. *An. Boll.*, 1930, 377.
- Pears (E. Allison)*. Ramon Lull. *An. Boll.*, 1930, 430 (biographie bien documentée).
- Perceval (E. de)*. Un condamné de Haute-Cour : le comte de Peyronnet, 1776-1854. *R. C.*, 1930, 519 (insuffisant).
- Picavet (C.-J.)*. La diplomatie française au temps de Louis XIV. *R. C.*, 1930, 504 (remarquable et neuf).
- Pillement (Georges)*. Ribera. *R. H. mod.*, 1930, 396.
- Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen, t. XLII, 1778 ; publ. par G. Berthold Vols. *J. M. H.*, 1930, 661.
- Pope (Arthur Upham)*. An introduction to the Persian art. *T.*, n° 1510.
- Poupé (Edmond)*. Les derniers jours de l'Empire dans le Var, janvier-avril 1914. *Rév. fr.*, 1930, 287 (intéressante brochure).
- Prieto y Vives (Antonio)*. Los reyes de Taifas. *Pol.*, 1930, 119 (bonne étude sur le morcellement du califat de Cordoue en taifas ou petits royaumes, jusqu'à la prise de Tolède en 1085).
- Proudhon*. Œuvres complètes. *An. pol.*, 1930, 316 (article à noter par E. Janelle).
- Puech (Aimé)*. Histoire de la littérature grecque chrétienne ; t. III : Le IV^e siècle. *R. C.*, 1930, 439 (remarquable de force et de solidité).
- Quazza (Romolo)*. Margherita di Savoia, duchessa di Mantova e viceregina di Portogallo. *R. st. it.*, 1930, 177.
- Quirke* (capitaine Arthur J.). Forged, anonymous and suspect documents. *T.*, n° 1509.
- Read (Herbert)*. Wordsworth. *T.*, n° 1507.
- Reclus (Maurice)*. L'avènement de la Troisième République, 1871-1875. *R. C.*, 1930, 518.
- Reinach (Salomon)*. Amalthée. *R. C.*, 1930, 144 (recueil plein de choses neuves et originales sur l'archéologie et l'histoire anciennes).
- Renier (G. J.)*. Great Britain and the establishment of the kingdom of the Netherlands, 1813-1815. *T.*, n° 1502 (l'auteur, qui montre bien comment s'est formé le Royaume uni des Pays-Bas, n'a pas discerné les causes qui en ont préparé la dissolution).
- Reviron (Jean)*. Les idées politico-religieuses d'un évêque du 19^e siècle : Jonas d'Orléans et son « De institutione regia ». *R. H. Égl.*, 1930, 412 (compte-rendu par Adhémar d'Alès).
- Rey (Abel)*. La science orientale avant les Grecs. *R. C.*, 1930, n° 9 (remarquable).
- Rigaud (Louis)*. L'évolution du droit de la femme, de Rome à nos jours. *Pol.*, 1930, 109.
- Rivière (abbé J.)*. Le modernisme dans l'Eglise. *R. Q. H.*, 1930, 108 (l'auteur se tient sur le vrai terrain, « celui d'une science qui allie la probité intellectuelle à la fidélité à l'Eglise »).
- Robertson (William Spence)*. The life of Miranda. *J. M. H.*, 1930, 672 (important).
- Robin (Pierre)*. Le séquestre des biens ennemis sous la Révolution française ; t. II : Le séquestre des biens de Mercy-Argenteau, 1793-an III (utile, mais insuffisant).
- Robinson (Théodore)*. Introduction à l'histoire des religions ; trad. par G. Rom. *R. H. Égl.*, 1930, 418.
- Roland-Gosselin (Richard)*. La doctrine politique de saint Thomas d'Aquin. *An. pol.*, 1930, 338 (ce livre mériterait peu d'être remarqué s'il ne définissait la pensée même de l'Eglise sur le problème. La doctrine essentielle de saint Thomas est que l'Etat s'ordonne à l'Eglise dans la mesure où la fin temporelle s'ordonne à la fin éternelle).
- Rose (J. Holland)*. The personality of Napoleon. *R. et. nap.*, 1930, 314 (nombreuses réserves faites par Ed. Driault). — *R. Q. H.*, 1930, 251 (réimpression d'un bon livre).
- Rosebault (Charles-J.)*. Saladin, prince of Chivalry. *T.*, n° 1503.
- Ross (Sir Denison)*. The Persians. *T.*, n° 1510 (recueil de divers articles sur l'art persan).
- Ruini (Menacio)*. Luigi Cornetto, genovese, e restauratore delle finanze di Francia, 1795-1821. *R. st. it.*, 1930, 180 (important surtout pour l'histoire financière de la Restauration).
- Runciman (Steven)*. A history of the first Bulgarian empire. *T.*, n° 1501.
- Rüsch (Erwin)*. Die Revolution von Saint-Domingue. *J. M. H.*, 1930, 667 (simple essai).
- Saint-Evremond*. Letters ; publ. by John Hayward. *T.*, n° 1507.
- Saint-René-Taillandier (Georges)*. Les origines du Maroc français, 1901-1906 ; récit d'une mission. *R. H. mod.*, 1930, 388.
- Saintoyant (J.)*. La colonisation française sous l'Ancien régime. *R. H. mod.*, 1930, 375.
- Sakázov (Ivan)*. Bulgarische Wirtschaftsgeschichte ; trad. par O. Müller-Neudorf. *J. M. H.*, 1930, 481.

- Sakisian (Arménag)*. La miniature persane. *R. ét. arm.*, 1929, 284 (magistrale et somptueuse publication).
- Salata (Francesco)*. Per la storia diplomatica della questione romana; I : Da Cavour alla Triplice alleanza. *N. R. st.*, 1930, 500.
- Salvatorelli (Luigi)*. San Benedetto e l'Italia del suo tempo. *An. Boll.*, 1930, 400 (remarquable).
- Salsman (L. F.)*. A survey of english history. *T.*, n° 1510 (manuel taillé sur un patron ancien).
- Sarasola, O. M. (Luis)*. San Francesco de Asis. *An. Boll.*, 1930, 457 (remarquable).
- Saroukhan (Arakel)*. La Hollande et les Arméniens du xvi^e au xix^e siècle. *R. ét. arm.*, 1929, 291 (important travail, rédigé en arménien).
- Saumade (G.)*. Armée des Pyrénées Orientales. An II, 1794 : le camp d'instruction de Launac sous Montpellier et l'état de l'armée. *Rév. fr.*, 1930, 276.
- Saurel (Charles)*. Juillet 1870. *R. P.*, 1930, n° 22 (récit très vivant et contrôlé sur place du fameux épisode de la dépêche d'Ems. Bismarck ne l'a pas « falsifiée », il l'a raccourcie, biffant des détails dont la suppression rendait l'ensemble offensant. Ce fut l'œuvre d'Abeken).
- Savonarola (G.)*. Prediche e scritti; publ. par Mario Ferrara. *R. C.*, 1930, 495 (excellent; très abondante bibliographie).
- Sayers (Gerald F.)*. The handbook of Tanganyika. *T.*, n° 1506.
- Scheil (V.)*. Inscriptions des Achéménides à Suse. *R. C.*, 1930, 481.
- Schillmann (Fritz)*. Die Formularsammlung des Marinus von Eboli. *B. belge*, 1930, 260 (important pour faire connaître la chancellerie pontificale au xiv^e siècle). — *A. st. it.*, 1930, 143.
- Schneider (René)*. La peinture italienne, des origines au xvi^e siècle. *J. S.*, 1930, 337 (compte-rendu par Henry Lemonnier).
- Schudel-Benz (R.)*. Die Besessenen von Loudun. *R. st. it.*, XLVII, 342 (intéressante étude sur les Possédés de Loudun).
- Schulze-Pfaelzer (Gerhard)*. Von Spa zu Weimar. *T.*, n° 1505 (bon récit des événements qui s'étendaient de Spa, d'où Guillaume II s'enfuit, à Weimar, où fut élaborée la constitution républicaine de l'Allemagne).
- Scots (the) College, Rome. T.*, n° 1508.
- Scovazzi (Italo) et Noverasco (Filippo)*. La rivoluzione democratica e l'Impero Napoleonico a Savona secondo una cronica contemporanea. *R. st. it.*, 1930, 181 (utilisent une chronique rédigée par B. G. Cassinis, 1767-1843. Elle commence en 1798 et s'arrête au milieu de 1806).
- Séjourné (le P. Paul)*. Saint Isidore de Séville. *An. Boll.*, 1930, 403 (étude surtout son rôle dans l'histoire du droit canonique).
- Sella (Quintino)*. Epistolario inedito. *R. st. it.*, XLVII, 343 (important pour l'histoire du Risorgimento en Piémont).
- Seymour (St. John D.)*. Anglo-irish literature, 1200-1582. *An. Boll.*, 1930, 422.
- Sforza (comte)*. La Révolution chinoise. *An. H. écon.*, 1930, 623 (affirmations mesurées et étayées sur des faits; « terrible contre l'Europe »).
- Shann (Edward)*. An economic history of Australia. *T.*, n° 1510.
- Shears (F. S.)*. Froissart chronicler and poet. *R. C.*, 1930, 489 (très bonne étude, qui n'apporte cependant rien de très nouveau sur Froissart).
- Sherrard (O. A.)*. A life of John Wilkes. *H.*, octobre 1930 (réhabilitation risquée du personnage).
- Siegfried (André)*. Tableau des partis en France. *T.*, n° 1504 (brillant commentaire sur la psychologie des partis politiques en France).
- Simpson (W. Douglas)*. Julian the apostate. *T.*, n° 1506.
- Smith (David Bonner)*. Letters of Admiral of the fleet, the earl of St. Vincent, whilst First Lord of the Admiralty, 1801-1804. Vol. II. *H.*, octobre 1930.
- (Preserved). A history of modern culture. *J. M. H.*, 1930, 648 (très utile compilation).
- Sol (chanoine Eugène)*. La Révolution en Quercy; t. II. *A. H. Rév.*, 1930, 573 (beaucoup de matériaux utiles pour l'histoire).
- Soler (Andrés Giménez)*. La edad media en la corona de Aragón. *R. C.*, 1930, 49 (remarquable).
- Somigli di S. Detole, O. F. M. (Teodosio)*. Etiopia francescana nei documenti dei secoli xvii e xviii; t. I : 1633-1681. *An. Boll.*, 1930, 447.
- Sorel (Albert-Émile)*. Charlotte Corday. *Rév. fr.*, 1930, 279 (livre de lecture agréable; erratum assez copieux par P. Caron). — *R. C.*, 1930, 461 (plus de littérature que de critique).
- Sorrento (Luigi)*. Battaglie e sorgenti di idee. Francia e Spagna nel Settecento. *R. st. it.*, XLVII, 321.
- Spencer (Baldwin) et Gillen (F. J.)*. The Arunta; a study of a stone age people. *M. Fr.*, n° 778, 179 (les Arunta sont une peuplade de l'Australie centrale, où se perpétue une civilisation vraiment primitive).
- Stefanescu*. Évolution de la peinture reli-

- gieuse en Bucovine et en Moldavie. *R. ét. arm.*, 1929, 282.
- Stein (James Aloysius). Encomium of S. Gregory, bishop of Nyssa, on his brother S. Basil. *An. Boll.*, 1930, 383.
- Stevens (Henry N.). New light on the discovery of Australia, as revealed by the Journal of Don Diego de Pradoff y Tovar. *J. M. H.*, 1930, 653 (remarquable).
- Strakosch (Siegfried von). Das Agrarproblem in der neuen Europa. *R. C.*, 1930, 526 (précieuse mine de renseignements).
- Straschovsky (L.). L'empereur Nicolas 1^{er} et l'esprit national russe. *R. st. it.*, 1930, 185.
- Swire (J.). Albania; the rise of a kingdom. *H.*, octobre 1930 (important).
- Tanner (J. R.). Constitutional documents of the reign of James I, with an historical commentary. *T.*, n° 1506.
- Tarn (W. W.). Hellenistic military and naval developments. *T.*, n° 1504 (bonne mise au point).
- Tay, or (Miss E. G. R.). Tudor geography, 1415-1583. *T.*, n° 1510 (expose ce que l'on savait au xvi^e siècle sur la géographie et sur l'importance des découvertes maritimes).
- Temple (lieutenant-colonel Sir Richard Carnac). New light on the mysterious tragedy of the « Worcester », 1704-1705. *T.*, n° 1504 (important pour l'histoire de l'union de l'Écosse avec l'Angleterre).
- Tisserand (Eugenius). Codices armeni bybliothecae Vaticanae. *R. ét. arm.*, 1929, 277.
- Toffanin (Giuseppe). Che cosa fu l'Umanesimo. Il risorgimento dell'antichità classica nella coscienza degli Italiani tra i tempi di Dante e la Riforma. *R. st. it.*, XLVII, 308 (long compte-rendu par Enrico Carrara).
- Townsend (Mary Evelyn). The rise and fall of Germany's colonial empire, 1884-1918. *J. M. H.*, 1930, 692.
- Toynbee (A. J.). Survey of international affairs, 1929. *T.*, n° 1509.
- Tramond (Johannes). Les troubles de Saint-Domingue en 1722-1724. *R. H. mod.*, 1930, 379.
- Trentin (Silvio). L'aventure italienne. Légendes et réalités. *An. pol.*, 1930, 330 (ardent réquisitoire contre le gouvernement de Mussolini).
- Tyler (J. E.). The Alpine passes in the middle ages, 967-1250. *T.*, n° 1501.
- Ushisaburo-Kobayashi. The basic industries and social history of Japan, 1914-1918. *M. Fr.*, n° 778, 172 (remarquable).
- Valdour (I.). Libéraux, socialistes, catholiques sociaux. Étude historique et critique. *Sc.*, 1930, 428 (l'auteur estime que le catholicisme social est seul en état de remédier aux maux de la société actuelle).
- Valous (marquis de). Avec les « Rouges » aux îles du Vent. *R. P.*, 1930, n° 22 (publie les Souvenirs du chevalier de Valous, officier de marine, en croisière aux Antilles au moment de la Révolution; après l'exécution de Louis XVI, il passe avec toute son escadre aux ordres de l'Espagne pour ne pas servir la République).
- Van Buren (Mrs. E. Douglas). Clay figurines of Babylonia and Assyria. *T.*, n° 1504.
- Vigilant. Secrets of modern service. *T.*, n° 1505 (ouvrage anonyme sur l'espionnage, surtout dans les pays neutres).
- Vossler (Karl). Mediaeval culture; an introduction to Dante and his times. *H.*, octobre 1930 (intelligent; utile bibliographie).
- Vuilleumier (Henri). Histoire de l'Église réformée du pays de Vaud. *T.*, n° 1502.
- Vulliaud (Paul). Les Rose-Croix lyonnais au xviii^e siècle. *R. st. it.*, XLVII, 319.
- Wand (J. W. C.). A history of the modern Church. *H.*, octobre 1930.
- Wilson (Sir Arnold). Loyalties. Mesopotamia, 1914-1917. *T.*, n° 1507.
- Wister (Owen). Theodore Roosevelt; the story of a friendship, 1880-1919. *T.*, n° 1501.
- Yeldam (Fl. A.). The story of reckoning in the Middle ages. *Sc.*, 1930, 329 (avec une introduction par Ch. Singer sur l'abaque et l'algorithme).
- Younghusband (Sir Francis). Dawn in India. *T.*, n° 1502 (émouvant témoignage sur la situation actuelle de l'Inde anglaise par un des hommes qui connaissent le mieux le pays).
- Zavarsine (général P.). Les souvenirs d'un ancien chef de l'Okhrana. *M. Fr.*, n° 778, 231 (livre captivant par un homme qui a bien vu le mouvement révolutionnaire).
- Zechlin (Egmont). Staatsstreichpläne Bismarcks und Wilhelms II, 1890-1894. *J. M. H.*, 1930, 694.

CHRONIQUE

France. — M. Joseph VENDRYÈS, professeur de grammaire comparée des langues indo-européennes à la Sorbonne, directeur de la *Revue celtique*, a été élu, le 22 janvier 1930, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Maurice Prou, décédé.

— Parmi les *Discours prononcés aux obsèques de Max Bruchet*, on lira, non sans tristesse, mais avec un réel intérêt, celui de M. Henri COURTEAULT. Le directeur actuel des Archives, qui fut condisciple de Bruchet à l'École des chartes (mais non de la même promotion), le connaissait intimement à la fois comme homme, comme savant et comme fonctionnaire. Le rapide portrait qu'il en a donné vaut d'être particulièrement signalé (17 pages, sans indication de lieu ni de date).

— On a tiré à part l'article du P. H. LECLERCQ sur *Auguste Longnon, 1844-1911*, extrait du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (1930). C'est une mince plaquette, mais très nourrie de faits ; elle contient deux parties. La première est une biographie très détaillée de Longnon (55 pages serrées), qui expose par le menu sa vie de travail, d'enseignement, d'activité nationaliste. Vient ensuite (p. 56-79) une bibliographie analytique, aussi complète que possible, des articles, ouvrages, éditions savantes, rapports académiques, publiés par cet infatigable travailleur.

— *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1931 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe* (Paris, les Presses universitaires de France, 1931, 191 p.). — Voici l'indication de ces thèses, dressée par ordre alphabétique des auteurs : André BERTHIER. Raymond Martin, frère prêcheur (mort peu après 1284, auteur du *Pugio fidei adversus Mauros et Judaeos*, etc.). — Anne-Marie BIDAŁ. Le temporel de Notre-Dame d'Argenteuil. — Jean DARIDAN. La France à la côte Coromandel, du rappel de Dupleix à l'arrivée de Lally-Tollendal, 2 août 1754-28 avril 1758. — Pierre DAUDET. La juridiction matrimoniale d'après Hincmar de Reims et Nicolas I^{er}. — Marcel DICKSON. Vie et œuvre de Robert de Courson (mort le 6 février 1219 à la Croisade). — Maria DUMITRESCU. Le troubadour Aimeric de Belenoi (auteur de poésies courtoises, mort après 1242). — Philippe DU VERDIER. L'abbaye royale Saint-Antoine-des-Champs. — Michel FRANÇOIS. Histoire des comtes et du comté de Vaudémont, 1071-1473. — René GANDILHON. Les sceaux du Berry antérieurs à 1515 ; inventaire précédé d'une étude de sigillographie et de diplomatique. — Henriette GRENET. Le costume féminin en France, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au milieu du XII^e siècle. — Madeleine GUILLON. Recherches sur la condition des églises dans le diocèse de Cambrai, du XI^e au XIII^e siècle. — Jean HUMBERT. Henri de Mesmes et ses amis ; recherches sur un milieu littéraire de la Renaissance (la République des Humanistes). — Renée JOLIVET. Les institutions municipales de Bourges jusqu'à

la fin du règne de Charles VIII. — Marguerite JOUANNY. Les Hospitaliers en Basse-Alsace, de 1317 à 1529. — Edmond-René LABANDE. Étude sur *Baudouin de Sebourg* (poème de 26,000 vers qui se rattache au cycle poétique de la première Croisade). — Charles LAROCHE. La vie municipale à Najac-en-Rouergue, XIII^e-XV^e siècles. — Pierre LE GENTILHOMME. L'institution des Monnoyers du serment d'empire, dans le royaume d'Arles et de Vienne, et ses filiales en France de 1343 à 1541 (où l'existence du « serment d'empire » est légalement reconnue en France). — Yvonne MAILFERT. Le premier cartulaire de Saint-Nicolas d'Angers, XI^e-XII^e siècle; essai de restitution précédé d'une étude historique. — Alexandre PESTÉMALDJOGLOU. La paroisse Saint-Paul, des origines à l'année 1559. — Antoinette PICON. La collation des bénéfices au chapitre de Notre-Dame de Paris sous le régime du Concordat, 1518-1547. — Armande ROYER. Étude sur les actes des comtes d'Albon et dauphins du Viennois, vers 1030-1349. — Édith THOMAS. Étude sur les relations de Louis XI avec la Savoie.

— Le tome XI des « Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes » est un fort volume intitulé : *Louis XI et l'Angleterre, 1461-1483*, par J. CALMETTE et G. PÉRINELLE (Paris, Aug. Picard, 1930, xxxiv-424 p.). Ce sujet avait tout d'abord fait l'objet d'une thèse pour l'École par M. Georges Périnelle; mais, ayant abandonné l'érudition pour l'Église (il est actuellement le P. Joseph Périnelle des Frères prêcheurs), il confia ses papiers à M. Calmette, « avec mission d'en tirer le meilleur parti ». Il ne pouvait pas trouver un metteur en œuvre plus compétent, M. Calmette étant l'auteur d'un très savant livre sur *Louis XI et la Révolution catalane* (1903), ainsi que d'autres publications non moins appréciées sur le XV^e siècle en général et sur Louis XI en particulier. Nous reviendrons prochainement sur ce bel ouvrage; pour le moment, nous signalerons seulement les Pièces justificatives qui remplissent les pages 273-396; c'est déjà une manière d'en faire comprendre l'importance.

— *Association des bibliothécaires français* (publication mensuelle qui paraît chez H. Champion). Dans la chronique de la 5^e année, janvier-juillet 1930, se trouvent les rapports faits à la « Commission ministérielle de la lecture publique »; le texte du projet de loi concernant la création d'une Caisse nationale et autonome des bibliothèques; l'organisation moderne des bibliothèques administratives; la nationalisation des bibliothèques municipales classées; la nécessité d'organiser un enseignement pour les futurs bibliothécaires de toute catégorie, etc.

LES CONGRÈS D'ALGER

A l'occasion des fêtes du Centenaire célébrées à Alger (avril 1930), de nombreuses communications historiques ont été faites au cours des séances de travail des congrès, dont nous mentionnons les principales :

Congrès international d'archéologie.

AUDOLLENT, Notes de topographie carthaginoise; Adrien BLANCHET, Note sur un bijou représentant Vénus Anadyomène; BRUHL, Le souvenir d'Alexandre le Grand et son importance dans la vie de Rome; abbé CHABOT, Note sur l'épigraphie libyque; DALLONI, Grotte votive gallo-romaine à Gignac (Bouches-du-Rhône); DOBIAS, Les Romains dans le territoire de la Tchéco-Slovaquie actuelle d'après les fouilles récentes; Stéphane GSELL, Virgile et les Africains; ALBERTINI, Un

témoignage de saint Augustin sur l'état de l'Afrique au IV^e siècle ; Mgr LEYNAUD, Les catacombes d'Hadrumète ; LODS, L'« étang supérieur » et l'approvisionnement en eau de Jérusalem antique ; POINSSOT, Éléments architecturaux trouvés en mer près de Mahdia ; TOUTAIN, Les bronzes d'Alésia ; CAYETANO DE MERJELINA, Fouilles de Monte Santa Tecla (Portevedre) ; BLAS TARACONE AGUIRRE, Une villa romaine à Cuevas de Soria ; PERDRIZET, L'Incantada de Salonique ; PIÉDALU, Le sorgho dans l'Afrique du Nord à l'époque romaine ; ROOS, Sur une inscription de Corinthe ; M^{me} VINCENT, Fouilles d'Aquae Sirenses ; WUILLEMIER, Mobilier de l'Afrique romaine ; GUIDI, Fouilles de Tripolitaine ; MICACCHI, Fouilles de Cyrène ; ZEILLER, L'histoire ancienne de l'Afrique chrétienne, ses progrès depuis cent ans ; BEL, Fouilles à Négrier ; DESSUS-LAMARE, La Anaza ; SI HASSEN ABD-EL-WAHAB, Monnaie du roi Roger frappée à Mahdia.

Congrès national des sciences historiques.

a) Histoire ancienne.

LODS, La divinisation du roi dans l'Orient méditerranéen ; ALBERTINI, Un ostrakon byzantin de la région de Tébessa ; LESCHI, Le dernier proconsul de l'Afrique du Nord ; ALQUIER, Les limites du territoire des Sittiani (46 av. J.-C.), d'après les inscriptions funéraires.

b) Moyen Age.

G. MARÇAIS, Le Moyen Age berbère ; CANARD, Un personnage de roman arabo-byzantin ; PRENTOUT, Les chants populaires du Bocage pendant la guerre de Cent ans ; LATOUCHE, Le rôle de Nice dans la vie méditerranéenne au Moyen Age.

c) Histoire moderne et contemporaine.

MARION, Le bataillon marseillais du 21 janvier ; BATAILLON, Érasme au Mexique ; CHARLIAT, Les types méditerranéens dans les escadres des princes du Nord ; BAUDRY, La France vue par les ambassadeurs vénitiens au XVI^e siècle ; BRAUDEL, Le retour de Philippe II en Espagne ; BLOCH, La déclaration de Londres et la liberté des mers en 1914-1915 ; RENOUVIN, La publication des documents diplomatiques français (1871-1914) ; SHATZKY, Les États-Unis et la Société des Nations ; L. RÉAU, L'expansion de l'art français, ses lois, ses procédés, ses résultats ; H. BERR, Le centre de synthèse historique, son vocabulaire et son répertoire ; TRAMOND, L'œuvre du service historique de la marine.

d) Histoire de l'Afrique du Nord.

AMERICO CASTRO, Cervantès à Alger ; POINSSOT, Les gouverneurs espagnols de la Goulette ; G. ORTIZ, Documents sur Alger conservés à Simancas ; CAZENAVE, Un historien espagnol de l'Afrique du Nord : Diego Suarez ; MERSIOL, La régence d'Alger vue par un Allemand au XVIII^e siècle ; BEL, Les fractions de la tribu arabe des Beni-Hediyel dans une légende hagiographique. Notes de sociologie religieuse ; YVER, La question de Constantine en 1837 ; ESQUER, La politique de la Restauration à l'égard d'Alger (1827-1830) ; DESPARMET, Un document arabe sur la prise d'Alger ; BEAU DE LOMÉNIE, L'expédition d'Alger et le parti libéral ; LARNAUDE, Les frontières de la Grande-Kabylie et la délimitation des départements d'Alger et de Constantine ; PÉRÈS, Abd-el-Kader à Amboise ; FRANC, La colonisation franc-comtoise en Algérie ; GUÉNOUN, L'organisation de la justice en Algérie de 1830 à 1832.

Congrès des Sociétés savantes.

Commandant BAILLOT, Les méthodes de Bugeaud. Leur application dans la

conquête du Maroc ; D^r DORÉ, Ce que l'on peut glaner au port de Toulon sur l'île d'Elbe ; J. DURIEUX, Les drapeaux conquis en Algérie de 1830 à 1847 ; POUSSE-REAU, Le général Adolphe Hanoteau (1814-1897) ; DAVILLÉ, Ambroise-Auguste Lepasquier, intendant civil à Alger et préfet du Jura (1788-1839) ; J. PARÈS, Un Toulonnais à Alger au XVIII^e siècle, Pierre-Joseph Meifrud ; HONORÉ, Rôle des 314 esclaves rachetés à Alger en 1785 ; Mgr CHAILLAN, L'orphelinat de Misserghin (Oran).

La promotion du Centenaire de l'Algérie.

Les fêtes du Centenaire de l'Algérie ont été marquées, comme il sied, par une promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur. Les universitaires, et spécialement les historiens, dont plusieurs furent à la peine, eurent peu d'élus. Sans doute relève-t-on les noms de P. Martino qui a donné à l'histoire de la littérature du XIX^e siècle tant de contributions remarquables ; du préhistorien d'Oran Doumergue, vieux savant modeste et énergique, qui fut l'animateur de la *Société d'archéologie et de géographie* et le sauveur du musée ; de Jean Alazard, professeur d'histoire de l'art à la Faculté des lettres et historien de l'orientalisme ; de G. Esquer, à qui l'on doit des éditions importantes de textes, la meilleure histoire de la prise d'Alger et une considérable *Iconographie historique de l'Algérie* (1930). Tout le monde s'est félicité de ces désignations. On ne pouvait décevement laisser de côté le doyen de la Faculté des lettres, P. Martino. Quant à Doumergue, ne s'était-on pas aperçu, lors de la célébration du Cinquantenaire de la *Société d'archéologie*, qu'on avait oublié de le décorer. Enfin, on était obligé de souligner publiquement l'activité déployée par Esquer à la tête du Comité des publications du Centenaire et par Alazard pour la création du musée.

D'autre part, on a été péniblement surpris par des oublis dont on ne saurait celer la gravité. Pas de rosettes ni pour St. Gsell, le plus grand historien de l'Afrique, dont l'œuvre d'une érudition souveraine est un honneur pour la science française, ni pour W. Marçais, juriste, linguiste et historien, dont la primauté n'est contestée par nul savant français ou étranger. Pas de ruban pour Albertini, directeur des Antiquités, archéologue éminent qui se donna corps et âme à l'organisation des congrès ; pour G. Marçais, conservateur du musée, historien de l'invasion hilarienne et maître de l'art musulman maghrébin ; pour G. Yver, qui n'ignore rien du passé de la Berbérie et dont les contributions sont toutes marquées de la même conscience et de la même sûreté. Regrettable coïncidence qui écarte de la même promotion cinq des hommes les plus représentatifs de la science française mise au service des études africaines. Croit-on donc, en ces temps de réalisme, que les hommes de science soient inutiles à la colonisation ? Ou bien ignore-t-on les services qu'ils ont rendus à l'Algérie depuis cent ans ?

Allemagne. — Adolf von HARNACK est mort le 10 juin dernier 1930. C'est un maître illustre qui disparaît et un grand savant, doublé d'un homme de talent. Personne ne le contestera, de ceux-là même qui ont fait les plus expresses réserves sur quelques-uns de ses ouvrages et n'ont pas toujours jugé la meilleure l'orientation qu'il a donnée à sa pensée dans les vingt ou vingt-cinq dernières années de sa vie. — Il était né le 7 mai 1851 à Dorpat, alors en Russie. Son père, théologien luthérien, enseignait dans cette ville et s'était acquis une réputation honorable dans le domaine de la *théologie pratique*. Après de solides études menées à Dorpat, puis à Leipzig, où il prit ses grades, de 1870 à 1874, il devint, cette même année, *privat*

docent à l'Université qui l'avait formé et y donna, sur la gnose et sur l'Apocalypse, des cours qui commencèrent sa réputation. A partir de ce moment, sa carrière universitaire fut rapide et brillante. En 1876, il est *professor extraordinarius* à Leipzig ; en 1879, *ordinarius* à Giessen ; en 1886, il passe à Marbourg et, en 1888, est appelé à Berlin, malgré la vive opposition de tout ce que l'Université comptait de conservateurs. En 1890, il devient membre de l'Académie des sciences de Prusse et, en 1905, reçoit la charge de Directeur général de la Bibliothèque d'État. Tous les honneurs, toutes les dignités viennent à lui : c'est le plus grand personnage du corps enseignant de l'Allemagne entière. Mais ce n'est pas de ce point de vue qu'il nous intéresse spécialement. — Il s'est appliqué à quantité de questions, souvent fort diverses, dans le plan de l'érudition, comme dans ceux de la philosophie religieuse et de la sociologie, si bien que sa *Bibliographie*, dressée, par Friedrich Smend, en 1927, ne comprend pas moins de 1,500 numéros ; mais c'est à l'histoire de l'Eglise chrétienne qu'il s'est surtout attaché. Il n'est guère d'aspects de cette histoire qu'il n'ait considérés et, partout, il a fait sentir son influence. Le rappel de ses principales œuvres suffit à fonder cette conclusion.

Dès 1876, il commence, avec von Gebhardt et Zahn, la publication des *Patrum apostolicorum opera*. En 1881, associé à Ed. Schürer, il fonde la *Theologische Literaturzeitung*. En 1881 aussi, il a publié *Das Mönchtum, seine Ideale und seine Geschichte*. En 1882, il lance, en collaboration avec von Gebhardt, la collection des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*. En 1885, c'est le premier volume de son plus retentissant ouvrage, le *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, et, en 1893, c'est la *Geschichte der altchristlichen Literatur*, monument vraiment admirable d'une inépuisable érudition. En 1900 paraît *Das Wesen des Christentums*, traduit dans quinze langues et auquel la réplique de Loisy, *L'Évangile et l'Eglise*, a donné en France une notoriété qui a touché jusqu'au grand public. C'est le véritable manifeste du protestantisme libéral. Historiquement très contestable, vue de foi d'un théologien pratique plus que tableau d'une réalité du passé, le livre témoigne avec éloquence du désir de raisonner le christianisme pour l'adapter aux besoins religieux des hommes d'aujourd'hui. Ce fut là toujours une des préoccupations de Harnack. En 1902, c'est *Mission und Ausbreitung des Christentums in die ersten drei Jahrhunderten* ; puis, à partir de 1906, les *Untersuchungen* sur Luc et les Actes, et, en 1921, *Marcion*. Et je n'ai énuméré que les *Hauptwerke*, alors que, parmi les articles de revues, les communications à l'Académie de Berlin, se rencontrent encore, en nombre, des études de première importance. Les six volumes des *Reden und Aufsätze* (1903-1923) abondent aussi en enseignements précieux. — L'œuvre que Harnack laisse derrière lui est évidemment une des plus copieuses et des plus opulentes que jamais infatigable travailleur ait édifiée. Encore, ce qu'il a imprimé n'en représente-t-il qu'une partie ; son enseignement, remarquablement fécond, constitue l'autre. Durant de nombreuses années, son séminaire a été la grande école de la liberté scientifique dans un domaine que les théologiens plus ou moins orthodoxes ne renonçaient pas à faire garder. Personne plus que lui n'aura contribué à conquérir la pleine indépendance à une discipline qui en a peut-être plus grand besoin que toutes les autres. Quand, en vieillissant, il a semblé se renier lui-même en reprenant à l'égard du Nouveau Testament une position conservatrice dont les confessionnels ont essayé de tirer avantage sans mesure et, du reste, sans succès, il n'a point cédé à un retour de l'esprit de tradition ; il a cru toujours suivre la leçon des textes ; quelques occasions

se sont offertes depuis, où il a montré que son indépendance foncière demeurerait la même qu'autrefois. Si son autorité n'a point gagné à sa demi-palinodie, au regard de l'exégèse, son intégrité scientifique n'en a pas été atteinte. Il n'est nulle part, à l'heure présente, un seul « christianisant » qui ne soit redevable pour une large part de sa formation et de sa culture à ce grand réalisateur. Le sillon qu'il a tracé dans notre champ, et qui nous a guidés tous, ne sera pas de si tôt effacé.

CH. GUIGNEBERT.

— Le tome XL, n° 5, des *Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse* de l'Académie des sciences de Saxe contient la biographie des savants allemands qui ont enseigné à l'Université de Moscou, avec la bibliographie de leurs œuvres : *Deutsche Gelehrte als Professoren an der Universitaet Moskau*, par Wilhelm STIEDA (Leipzig, Hirzel, 127 p. gr. in-8°; prix : 8 m. 25 pf.). — Tome XLI, n° 1 : *Rufus von Ephesos; ein Griechischer Arzt in Trajanischer Zeit*, par Johannes LIEBERG (53 p.; prix : 3 m. 30 pf.). — N° 2 : *Arische Forschungen. I : Sprachgeographische Gliederung des Yaghnoh-Tales*, par Heinrich F. J. JUKNER (131 p. et 4 cartes; prix : 8 m. 25 pf.). — N° 3 : *Shakespeare und die bildenden Künste*, par Karl WOERMANN (VIII-138 p. et 16 figures représentant les principales scènes des œuvres de Shakespeare; prix : 9 m.).

Belgique. — L'historien belge Eugène HUBERT est mort à Liège le 1^{er} février 1931. Né à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles), le 8 mai 1853, il fit ses études secondaires au collège des Joséphites à Louvain, puis il suivit les cours de l'Université de la même ville. De 1873 à 1883, il fut professeur dans l'enseignement secondaire, d'abord au collège communal de Louvain, puis aux Athénées royaux (lycées) de Bruxelles et de Liège. En 1883, il succéda, à l'Université de Liège, à Paul Fredericq, appelé par l'Université de Gand. Pendant quarante années, il a été chargé, à la Faculté de philosophie et lettres, de l'enseignement de l'histoire de Belgique, de l'histoire contemporaine et de l'histoire diplomatique de l'Europe depuis 1815. Tous ceux qui ont écouté ses leçons ont rendu hommage à son enseignement clair et méthodique, soucieux de l'exactitude objective et du détail précis, ennemi des généralisations hâtives. Lorsque, après la Grande Guerre, l'Université de Liège rouvrit ses portes, le gouvernement confia à Eug. Hubert les fonctions rectorales (1918-1921). Tout était à réorganiser après quatre ans de silence et d'inactivité. Le rectorat d'Eug. Hubert fut celui de la « Restauration ». Grâce à son labeur assidu, à son tact, à son esprit d'initiative, il rendit à l'Université tout son éclat d'avant-guerre. Les brillantes qualités dont il fit preuve en ces circonstances difficiles attirèrent sur lui l'attention, lorsqu'une crise ministérielle amena au mois d'octobre 1921 la chute du gouvernement tripartite. M. G. Theunis, chargé de constituer un nouveau cabinet, offrit au recteur liégeois le portefeuille des Sciences et des Arts (Instruction publique). La vie politique ne tentait pas Eug. Hubert. Il accepta cependant — non sans avoir longtemps résisté à toutes les sollicitations — la mission qui lui était offerte, et il géra le département ministériel qui lui était confié avec l'activité laborieuse, avec l'esprit de justice dont il venait de faire preuve à l'Université de Liège. Après un an de fonctions ministérielles, il dut donner sa démission pour raisons de santé. Il reprit, pour quelque temps, son enseignement. L'âge de la retraite l'atteignit en 1923.

Il laisse une œuvre très considérable et d'une haute valeur. De 1882 à la veille de sa mort, il a fait paraître un grand nombre d'études originales et d'éditions de

textes. Au cours du dernier été, malgré son grand âge, cet infatigable travailleur entreprenait encore de longues recherches aux Archives du quai d'Orsay.

Toutes ses publications ont été consacrées à la Belgique du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle (de celui-ci surtout), tant à son histoire politique et diplomatique qu'à son histoire religieuse. Personne n'a mieux connu cette époque que lui, dans son ensemble et sous tous ses aspects. De ses livres, il ne nous est possible ici que de citer les principaux. On les trouve — presque tous — dans la collection des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* et dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*. Mentionnons, parmi les recueils de documents : *La correspondance de Mercy-Argenteau et de Blumendorf* (1919) ; *La correspondance des ministres de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790* (1920-1924) ; *La correspondance de B.-J. Dotrengé de 1781 à 1794* (1926) ; *La correspondance de Bouteville* (1929), dont le second volume paraîtra bientôt. Parmi les études historiques, mettons hors de pair la série de travaux relatifs à la condition des protestants dans les Pays-Bas espagnols et autrichiens et trois livres de premier ordre : *Le voyage de Joseph II dans les Pays-Bas en 1781* (1900) ; *Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens de 1715 à 1782* (1902) ; *Les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies de 1648 à 1713* (1907).

Tous ces ouvrages ont été élaborés avec une méthode impeccable : annotations abondantes et précises, commentaires sobres et substantiels, pour les recueils de textes ; clarté de l'exposition, impartialité scrupuleuse, pondération des jugements, documentation irréprochable, pour les livres originaux. On a dit que pour tous les sujets traités par lui, Eug. Hubert avait épuisé la matière, qu'après lui il ne restait plus qu'à glaner. Les mérites de cette œuvre imposante assurèrent à son auteur l'accès de l'Académie de Belgique et de la Commission d'histoire. Ils furent reconnus solennellement en 1921, lorsque le savant historien obtint le prix quinquennal d'histoire nationale.

Pendant de longues années, il a collaboré à la *Revue historique*. Il rédigea, après Paul Fredericq, le bulletin belge de cette *Revue*, avec le soin qu'il apportait en toutes choses. Chacun de ses articles constituait un tableau complet de la vie des milieux historiques belges (voir aux années 1898, 1900, 1902, 1906, 1913, 1925).

LÉON LECLÈRE.

— Avec l'année 1931 s'arrêtera le *Bulletin* publié par l'Académie royale d'archéologie, en même temps que ses *Annales* (dont le dernier volume sera le t. LXXVII). Ces publications seront remplacées par une *Revue belge d'archéologie et d'histoire*, publiée sous les auspices de la Fondation universitaire et sous le contrôle d'un Comité de lecture composé de professeurs d'Université. Pour les collaborations et les inscriptions, s'adresser à M. Paul Rolland, rue De Witt, 59, Berchem-Anvers.

— Dans le tome IX de la *Revue belge de philologie et d'histoire*, on trouvera (p. 1182-1190) la bibliographie des travaux récents sur ce qu'on appelle les Papyrus de Zenon, découverts, il y a plusieurs années, au Fayoum.

Le gérant : R. LISBONNE.

illeur

t du

qu'à

s son

ie de

Mé-

oyale

ce de

s de

ce de

dont

rs de

-Bas

h II

-Bas

nies

tions

ls de

uge-

pour

il ne

son

ls

prix

près

t en

des

.

héo-

/II).

oire,

d'un

tions

vers.

vera

apy-